

Que soient très chaleureusement remerciés et bénis :
Alexandre, Aliénor, Arnau, Basile, les éditions Beya, Caroline, CH,
Didier, Doriane, EH, Éléonore, Élizabeth, Elouiah, François,
Grégoire, Hélène, Jésus, Lorraine, Louis, Marie Fê, Marie-Joëlle,
Nacho, Oriane, Pierre, Rémy, Roma, Sara, Sébastien, Serge,
Sophie, Stéphane, Sylvestre, Thomas, la Vierge Marie.

Antoine et Odile

Cet ouvrage est une édition familiale, tirée à une centaine
d'exemplaires pour nos proches qui le désirent.

Que le lecteur ne nous tienne pas rigueur des petites imperfections
résultant du fait que cette revue est tout à fait artisanale.

N'oublie pas, ami chercheur, que tu trouveras également
de **nombreux autres articles gratuits** sur notre site www.arca-librairie.com/presentation, via lequel nous t'invitons à prendre contact avec
nous, à poser toute question qui te semblera utile sur notre forum ou à nous
faire part de tes remarques. Tu y trouveras aussi un lien vers des vidéos et
d'autres outils qui pourront accompagner tes recherches.

Non moins incontournable, notre revue amie, *Le Miroir d'Isis*, à
laquelle nous renvoyons également le lecteur insatiable de bonnes lectures !

« Jamais deux sans trois » dit le proverbe ! Vous trouverez de la
documentation toujours renouvelée en consultant :
www.editionsbeya.com/documentation

Il nous reste encore à mentionner que le contenu des articles et les
éventuels commentaires de leurs auteurs sont et resteront, *ad vitam* et même
après, sous réserve de ratification par Celui qui sait ; et que nous ne
pourrions être tenus pour légalement responsables en cas de damnation
éternelle ou d'abduction sur la voie gauche dues à des opinions erronées de
nos petites personnes aveugles et malheureusement déçues.

Table des matières

Éloge funèbre L'équipe des éditions Beya	p. 13
Cherchez-moi et vivez ! Caroline Thuysbaert	p. 15
SLEL Élizabeth de Villenfagne	p. 23
Le Tout-Puissant Odile Dapsens	p. 49
Quelques lumières sur le verset I, 1 du <i>M+R</i> Lorraine de Coppin	p. 61
Mais au fond, qu'est-ce que cela veut dire ? Didier Rabosée	p. 83
Joseph eut un songe... Hélène Feye	p. 107
Joseph jeté dans la citerne... Hélène Feye	p. 115
Joseph et la femme de Putiphar... Hélène Feye	p. 121
Moïse et le charbon ardent Marie Fê de Meeûs	p. 125
Prométhée alchymique Antoine de Lophem	p. 135
Les « mutations » d'Ovide Aubin Moieuf	p. 149

L'Évangile selon saint Jean Odile Dapsens	p. 183
Le désir de l'âme pour le corps Justin Neaume des Chus	p. 209
Le prologue du <i>Roman de la Rose</i> de Guillaume de Lorris Romane van de Roos	p. 219
« N'ayez pas peur... » Alexandre Feye	p. 229
Thèmes chrétiens chez Paracelse Charles d'Hooghvorst	p. 271
Les prédictions de Paracelse Aliénor Forget	p. 287
La chasse au lion vert Alexandre Feye	p. 303
La Main Arnau de Meeûs	p. 319
Le Jeûne Doriane	p. 341
Lettre à un papa qui pleure son fils J. S. Le Forestier	p. 351
Transcription, assez libre, d'une fable de La Fontaine Euclès	p. 359
Pseudo-haikus Euclès	p. 361
Compte-rendu Stéphane Feye	p. 363

Amis lecteurs,

C'est un grand bonheur pour nous de voir paraître le quatrième numéro de notre jeune revue. Nos contributeurs nous ont encore généreusement gâtés cette année. Nous avons peur de manquer d'articles et nous voilà collaborant avec d'autres revues pour pouvoir publier tout ce que nous produisons et croulant sous une densité et un poids à peine croyables. Alors que le monde va à vau-l'eau, ARCA et ses amis ont bel et bien le vent dans le dos !

Oui, la Providence a son humour que nous ne comprenons pas toujours : alors que le monde (anagramme de démon, pour rappel) expose à présent, sans plus le moindre complexe, toute sa farce caricaturale et ses soubassements pourris au grand jour, d'aucuns parviennent encore à gober l'idée d'un monde de progrès, de technique, de science ou de raison raisonnante qui libèrera toute l'humanité, sans Dieu bien entendu ! Se rendra-t-on compte à temps que l'humanité régresse au lieu d'évoluer ?

Voilà que nous allons sur Mars, que l'homme aura peut-être bientôt une puce dans le cerveau pour l'aider à prendre les bonnes décisions, et que nous serons entourés de dinosaures clonés et d'êtres mi-hommes mi-moutons ! Quel tableau formidable digne des plus grands films d'horreur ou de science-fiction que l'homme a pu imaginer ! Paracelse nous avait prévenu de la création prochaine d'hommes sans âmes ! C'est à se demander quelle sera la chute de cette énorme farce. Continuons à espérer que la Providence nous préserve d'un nouveau déluge ou autre cataclysme (on dit « grand reset » aujourd'hui, paraît-il).

Louis Cattiaux a prédit le règne de l'Esprit Saint pour les années 2000 et nous voilà en pleine saga sur fond de fin du monde !

Alors que peut-on croire ? La Providence protégera-t-elle ses enfants dans ce cloaque généralisé ? On sait que *Le Message Retrouvé* est à présent traduit en près de dix langues, que les croyants et chercheurs aimantés affluent et que le noyau du

Renouveau hermétique annoncé par EH, bien que non encore « né », n'a rien à envier à la fertile époque de la Renaissance !

Alors serait-ce le chant du cygne ? L'heure du choix et du ralliement avant le tri final ? Certains diraient que nous sommes alarmistes et défaitistes, n'ayant pas connu la seconde guerre ou les missiles de Cuba ! Mais quand nous voyons l'état du monde... nous nous interrogeons ! Et si on nous avait dit, il y a un an et demi, que ...

Dans un autre registre, il est délicieux de voir certains courants se réclamant de Cattiaux émerger et grappiller leurs places : on le lit lors de stages payants avec une œillère en alternant œil gauche et œil droit pour stimuler certaines zones du cerveau, on se le passe sous le couvert du secret dans certaines loges et on décèle déjà des courants de « métaphysique quantique cattésienne ». Il ne manque plus que le « parlez vrai grâce au MR ! », quelques coups de tambours dans une hutte de sudation, un ou deux évêques pour tenir une comptabilité florissante, un peu d'amour et de bigoterie et nous y sommes !

À l'instar d'un Wolsky qui nous révèle que Lavoisier fut invité sur terre pour entraîner les cacochimistes à délaisser l'alchimie véritable dans ses pauvres haillons, il se pourrait bien que les psychologisants, mysticopportunistes professionnels ou autres zozotéristes illuminés ou fanatiques en fassent de même aujourd'hui avec le MR et son école ! Quelle aventure !

Mais, à part l'histoire et son inlassable répétition, quoi de neuf sous le soleil, sinon que Cattiaux a dédié son Livre aux peuples noirs, et semble les désigner comme héritiers ? Cattiaux aurait-il donc dit vrai ? Cet héritage ne serait donc pas qu'un simple symbole ou une parole en laquelle on ne croit plus vraiment ? Dieu seul le sait !

Alors quoi ? Serions-nous abandonnés ? Est-il encore possible d'être sauvé ? Mais bien sûr, dirons-nous, il nous suffit de nous en remettre à la Providence, de faire notre *mea (felix) culpa* véritable, de plier le genou sincèrement, de rester attentif,

de lire et prier... beaucoup... et en attendant, de s'abreuver d'un peu d'or liquide en lisant ARCA.

Nous avons le grand bonheur de partager une correspondance inédite de EH et Serge Lebbal ; un article sur l'Évangile de Saint Jean digne des quelques Happy few Pères de l'Église ; des commentaires quasi prophétiques des versets 1 et 1' du MR ; des lumières passionnantes sur Moïse et sur Joseph ; des éclaircissements hermétiques lumineux à propos d'Ovide et ses « mutations » ; Lorris et son « Roman de la Rose » ; les contes des frères Grimm ; Paracelse et Newton ; des études sur le symbolisme de la main et du jeûne ; des fables et même des Haïkus ! Sans compter les sublimes peintures hermétiques et les dessins d'une qualité rare qui illustrent magnifiquement le tout. Mais que se passe-t-il donc en ce plat pays ?

Chers amis croyants, chercheurs, rédacteurs, lecteurs, correcteurs, et tous ceux que nous oublions, soyez mille fois bénis, et que la Providence vous guide vers la Montagne sainte et vous protège de l'absurdité du monde et de sa chute...

Antoine et Odile
Juin 2021

Note sur la réédition de novembre 2021

Vu le succès de la première édition d'Arca n°4, épuisée à ce jour, et le nombre croissant de demandes, nous avons décidé d'en proposer une nouvelle version, revue et corrigée.

En outre, pour donner la possibilité au plus grand nombre de croyants de découvrir nos recherches, nous offrons désormais les PDF à toute personne intéressée et ce pour tous les numéros déjà publiés et à venir¹. Vous aurez donc la possibilité de recevoir chaque numéro dans sa version électronique gratuitement ou de vous le procurer dans sa version papier à petit prix.

Puissent tous ces textes être bénéfiques à de nombreux lecteurs, chercheurs assoiffés de la Vérité !

Odile et Antoine
Novembre 2021

¹ Il lui suffira d'écrire à antoine@arca-librairie.com et d'en formuler la demande.

Éloge funèbre - Lázló Tóth et Piero Fenili

Deux hommes précieux, viennent de quitter ce monde qui en sera encore plus pauvre qu'il n'est actuellement. Nous tenons, non seulement à signaler la chose à nos lecteurs, mais aussi à souligner l'importance du rôle que ces amis ont joué dans le renouveau hermétique qui se manifeste indubitablement aujourd'hui.

*

Monsieur Lázló Tóth² est décédé le 7 avril dernier.

Monsieur Tóth a fondé les Éditions ARCHÈ en 1967 ; depuis il n'a cessé de faire connaître les grands auteurs des traditions spirituelles de l'Orient et de l'Occident ainsi que des textes de mythologie, des grandes religions et de l'Alchimie.



Monsieur Tóth, au travers de sa société EDIDIT, diffusait les ouvrages des Éditions Beya en France.

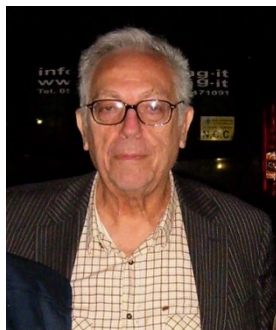
Les collaborateurs des Éditions Beya lui rendent hommage et lui souhaitent d'être accueilli et guidé vers la Lumière, par tous les auteurs de cette « Scientia Perennis » qu'il a su si bien garder de l'oubli en rééditant leurs ouvrages ou les faisant connaître. Qu'il en soit remercié et béni !

L'équipe des Éditions Beya

*

² La photo est de sa fille Palma, que nous remercions chaleureusement.

Monsieur Piero Fenili³, parti pour un monde meilleur vers Noël dernier, était l'âme de POLITICA ROMANA, revue italienne dont bon nombre d'articles sont absolument remarquables. Il va de soi que le vocable « politica » doit être pris ici dans son sens traditionnel, celui qu'il avait dans les mystères anciens, et non dans celui qu'il a acquis aujourd'hui par dégénérescence. Travaillant à la Pierre des Philosophes, notre ami Piero Fenili fut un hôte et un correspondant épistolaire d'EH. Nous avons pris l'habitude de lui rendre visite à Lucca où il résidait. Nous serions heureux que nos lecteurs s'associent à nos prières pour qu'il jouisse de la bienheureuse résurrection promise aux cœurs généreux.



Caroline Thuysbaert et Stéphane Feye

³ Photo prise par Luca Valentini, que nous remercions vivement.

Cherchez-moi et vivez

Caroline Thuysbaert

Qui est l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ?

Tout le monde connaît ces trois questions, les a apprises lors d'un cours de philosophie, à l'école ou à l'université, ou en a lues un jour, d'un œil distrait ou attentif.

Mais combien en font la grande préoccupation de leur vie ? Combien s'endorment et se réveillent en ressassant ces trois points d'interrogation ?

Et enfin, quel est le petit nombre qui a fini par trouver les réponses au mystère de l'Homme et de Dieu ? Comme on le dit parfois en plaisantant : des gens qui cherchent, on en trouve ; des gens qui trouvent, on en cherche ! Mais dans le monde actuel, sur-informé, en accélération constante, et dispersé à tous vents et courants, on devrait adapter, avec grand regret, la boutade en ce sens : des gens qui cherchent, on en cherche ; des gens qui trouvent, on n'en cherche même plus, puisqu'on répute le fait de trouver comme impossible !

Les agités, les cupides et les violents ont envahi le monde, et la place de ceux qui cherchent véritablement Dieu est devenue minuscule et bientôt elle aura tout à fait disparu ⁴.

Deux attitudes se rencontrent aujourd'hui :

⁴ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXII, 71. Ce livre a été publié aux éditions Beya (sous le titre d'*Art et Hermétisme*), aux éditions Dervy, et est consultable également sur internet (www.lemessageretrouve.net).

- les gens ne cherchent plus rien, car ils ont éludé toutes les questions existentielles par un dogme nouveau, le rationalisme.

Celui qui poursuit les choses du monde est bien déçu à la fin de sa course, mais celui qui ne cherche rien dessèche dans sa triste médiocrité ⁵.

- les quelques derniers croyants en une philosophie, secte ou religion, se sentent assurés du salut futur, et estiment donc que cette assurance-vie suffit à tout, ce qui leur permet, à eux aussi, de mettre de côté toutes les questions qui pourraient les inquiéter dans leur train-train quotidien.

Beaucoup de croyants enrégimentés en sont arrivés à refuser de chercher le salut de Dieu ici-bas, dans la crainte inavouée de le trouver, et de perdre ainsi l'espérance de l'obtenir un jour lointain tout en s'accommodant du monde actuel. Ceux-là maintiennent le Seigneur dans la tombe afin de s'organiser confortablement dans le monde. C'est comme s'ils refusaient de s'asseoir à la table du Seigneur, préférant au banquet de la vie, la promesse d'un sauvetage ultérieur. N'est-ce pas, en réalité, parce qu'ils préférèrent s'organiser dans ce monde de mort plutôt que s'établir dans la vie de Dieu ? ⁶

Si on part de l'idée qu'il existe un mystère, celui de l'Homme et de l'Univers, ou celui de Dieu, vaut-il la peine de le chercher ?

Personne ne cherchera Dieu pour nous. C'est une croyance des paresseux et des lâches ⁷.

Celui qui cherche inlassablement Dieu et sa vérité, a une chance de les trouver ici-bas et la sainte assurance de les approcher dans le ciel ⁸.

⁵ MR XIX, 57.

⁶ MR XXXI, 28 et 28'.

⁷ MR I, 70.

⁸ MR XIX, 57'.

L'homme est confronté à un drame terrible : sa seule certitude est qu'il mourra. S'il veut vaincre cette fatalité (du moins s'il la considère comme telle), il n'a pas le choix : il doit chercher le remède à la mort, et faire le pari qu'avait exprimé de manière très rationnelle il y a quelques siècles le philosophe-mathématicien Blaise Pascal (1623-1662).

*Ferions-nous pas mieux de chercher le Seigneur de vie qui peut seul nous sauver de la mort, et d'abandonner les vanités du monde qui nous font perdre le peu de temps qui nous est accordé ici-bas pour résoudre l'énigme redoutable ?*⁹

*La mort nous fauche inopinément et elle nous ratisse en un clin d'œil, et voilà tous nos petits soucis et toutes nos petites pensées volatilisées dans l'instant. Oh ! qui aura l'intelligence de chercher assidûment son Seigneur ici-bas afin d'obtenir la victoire de la vie ?*¹⁰

Mais où doit-on chercher Dieu ? Est-ce que Dieu a un rapport avec les trois questions qui sont citées *supra* et qui concernent l'homme ?

*Celui qui cherche Dieu hors de soi ne rencontre que la confusion des ténèbres infinies et la mort*¹¹.

*Une vie de travail, de plaisir, de repos, de souffrance, de résignation ou de révolte ne vaut pas une minute consacrée à chercher Dieu **en soi-même***¹².

Soit ! il faut donc chercher soi-même, en soi-même. Mais, pour ce faire, on doit disposer de temps... Réglons donc d'abord nos affaires dans le monde, soignons d'abord notre habitat, notre famille, notre carrière, et ensuite, bien installés, nous aurons le loisir nécessaire à notre quête de Dieu. Est-ce ce conseil que les prophètes nous donnent ?

⁹ MR XXXIII, 46.

¹⁰ MR XX, 31.

¹¹ MR VIII, 21.

¹² MR XI, 12.

*Car toutes ces choses (nourriture, boissons, vêtements), ce sont les païens qui les recherchent. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin. Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par surcroît. Ne vous inquiétez donc pas du lendemain ; car le lendemain aura soin de lui-même. À chaque jour suffit sa peine !*¹³

*Ne pensons pas : « Nous deviendrons riches, ensuite nous chercherons Dieu ». Mais disons plutôt : « Nous chercherons Dieu, ensuite nous serons riches »*¹⁴.

*Prions, afin que l'urgence terrifiante de la quête du salut de Dieu nous devienne évidente avant qu'il soit trop tard pour l'entreprendre. Car l'enfer sera fait de ce regret-là, et plus encore, de l'aisance stupéfiante du salut qui nous aura été proposé vainement dans ce monde*¹⁵.

Plus de temps à perdre : cherchons Dieu, en faisant taire et en repoussant toutes les fallacieuses raisons qui nous ramènent toujours aux soucis mondains, apparemment légitimes.

Il faut aussi remarquer que l'acte de **chercher** semble suffire, puisque le prophète Amos dit : « Cherchez-moi et vivez »¹⁶, et non « Trouvez-moi et vivez ».

Un auteur mystérieux, philosophe, médecin et alchimiste du début du XVI^e siècle, Paracelse, de son vrai nom Aureolus Philippus Theophrastus Bombast von Hohenheim (le nom seul indique la richesse énigmatique du personnage) insistait sur la nécessité pour l'homme de chercher.

Nous avons tous à vivre un laps de temps donné, pendant lequel nous avons à accomplir la tâche qui est la nôtre sur terre : apprendre pourquoi nous avons été créés, quelle est notre origine, et pour cela, étudier et

¹³ Matthieu VI, 32 à 34.

¹⁴ MR XIX, 6.

¹⁵ MR XXXVII, 52 et 52'.

¹⁶ Amos V, 4.

approfondir l'Écriture ; elle nous est donnée pour cela. Mais pour y parvenir, il faut que nous disposions du temps nécessaire : il faut toute la durée de notre vie pour méditer l'Écriture, pour prendre connaissance de tout le bien que Dieu a fait par l'intermédiaire de son fils ¹⁷.

Paracelse donne une indication précieuse : il faut chercher Dieu dans l'Écriture. Il ne faut pas interpréter ce conseil comme un précepte purement intellectuel. Le terme de « quête » convient bien à cette étude : il revêt tant le sens de « chercher » que de « demander ». Un pauvre vagabond ne quête-t-il pas sa subsistance ?

La quête, la recherche, la prière : la démarche est avant tout occulte. La difficulté réside dans le fait qu'il n'y a pas de « technique » précise : chacun fait appel à son intuition, cherche des maîtres spirituels et/ou vivants (en prenant bien garde aux faux gurus), s'adonne à une étude livresque, et établit un lien occulte avec ses maîtres, en attendant le don de la grâce qui, par définition, est gratuit et non automatique.

*Celui qui passe son temps **à prier et à chercher** Dieu, est le seul qui ne soit pas inutile ici-bas* ¹⁸.

Notre tâche consiste donc à « chercher », à « frapper à la porte » et à « trouver », non à « nous étourdir de travail en abandonnant la quête sous prétexte qu'elle est au-delà de notre intelligence et à renoncer ainsi à embraser le flambeau qui nous éclairerait ¹⁹.

*Tous perdent leur temps et leur vie devant Dieu : croyants et impies, honnêtes gens et criminels, travailleurs et fainéants, intelligents et idiots, ascètes et débauchés, savants et ignorants, génies et médiocres, glorieux et ignorés, doués et maladroits, jeunes et vieux, riches et pauvres, civilisés et sauvages, **tous ! excepté***

¹⁷ Paracelse, *Évangile d'un médecin errant*, Arfuyen, Paris, 1991, p. 38.

¹⁸ MR XXIX, 43.

¹⁹ W. Pagel, *Paracelse, introduction à la médecine philosophique de la Renaissance*, Arthaud, Rennes, 1963, pp. 67 à 70.

celui qui cherche follement son Seigneur ici-bas sans distraction et sans repos, excepté celui qui met la main au limon premier et qui fait l'œuvre de Dieu ²⁰.

Soyons comme des orphelins qui cherchent fiévreusement leur Seigneur le jour et la nuit, et puis devenons comme des outres vides qui attendent d'être emplies du nectar des cieux ²¹.

Le but de la quête n'est-il donc pas de vider le chercheur, de briser son ego, afin que l'En Haut puisse le remplir ? La chouette, symbole d'Athéna et par conséquent de la sagesse, n'habite que des arbres creux, c'est-à-dire des hommes dépouillés de leur personnalité transitoire.

Il est certain que cette quête est longue, très longue, mais les prophètes, qui sont passés par là eux aussi, nous exhortent à ne pas nous décourager sur cette voie :

Si nous ne cherchons pas le salut de Dieu avec constance, avec persévérance, avec obstination, avec stupidité, avec délire, nous n'obtiendrons que l'écorce des choses saintes ²².

La vie n'est-elle pas le prix à gagner ? Qu'attendons-nous donc pour entreprendre cette quête sérieusement, ou plutôt follement ?

²⁰ MR X, 64.

²¹ MR XIX, 65.

²² MR XXIV, 48'.



I. Valls, *Solve et coagula* (inspiré de *Splendor Solis*)



Basile de Villenfagne, *Serge Lebbal*



Correspondance d'Emmanuel d'Hooghvorst et Serge Lebbal

Lettres rassemblées et présentées²³ par Élisabeth de Villenfagne

Cher Serge,

*Quelle chance pour moi d'avoir rencontré un jeune fou
comme vous qui s'intéresse à la mère du Mercure !*

(EH, le 5 février 1953)

Vamos a la playa !

Printemps 1954, Serge Lebbal part pour Centellas en Espagne.

Voici quelques conseils « d'un père à son fils » :

1. Faites attention au petit vin de Baniuls qui est « très traître ». N'en buvez pas plus qu'il ne faut ; mais buvez-en un peu car il est très bon.
2. N'emportez aucun livre à lire en cours de route : ce serait une injure envers le Soleil.
3. Détournez-vous des librairies, des bibliothèques et des femmes de mauvaise vie.

²³ En caractères plus petits.

Nous remercions très chaleureusement Éléonore d'Hooghvorst de nous avoir permis de publier ces lettres.

4. Les meilleures journées seront celles que vous passerez à ne rien faire, en slip, couché dans le sable au bord de la mer.
5. Les olives fraîches, le pain et le fromage constituent dans le Midi un excellent repas. Mangez de préférence du fromage de chèvre. Les amandes sont un excellent dessert.
6. Si vous allez à Montserrat, n'oubliez pas que vous serez dans le site le plus mystique d'Europe que la géographie sacrée considère comme le centre du Graal. La Vierge noire miraculeuse et l'enfant Jésus sur ses genoux tiennent chacun dans la main un globe en bois. Cattiaux, selon qui elle a été sculptée par un adepte, m'a dit que se trouvaient matériellement cachées la Pierre au blanc dans le globe que tient la Vierge et la Pierre au rouge dans celui que tient l'enfant Jésus.
7. Saluez de ma part, le plus courtoisement que vous le pourrez, le P. Ribot. N'oubliez pas que pour devenir pâtre dans la montagne, il faut premièrement savoir traire les vaches et deuxièmement, être en possession d'un permis de travail délivré par l'administration.
8. Il est prudent de se munir, avant le départ, d'un billet de retour.
9. Informez-vous des minéraux qu'on trouve dans les montagnes des Pyrénées.

(...)

Il paraît qu'il y a en Espagne des mines de Mercure liquide. Voyez un peu si ces mines ne s'y trouvent pas et où exactement. Cela doit être bien intéressant à savoir.

(EH, le 5 mai 1954)

Un bon mois plus tard...

La récréation est terminée, au boulot !

EH (19/6/54) : Si possible, informez-vous aussi du sous-sol des Pyrénées Orientales. Y a-t-il du schiste, du mica, du mica-schiste ? C'est très bien de bailler aux corneilles et de lire Tintin, mais il faut aussi un peu travailler, jeune homme ! Vous pourrez lire Tintin tout à votre aise quand vous serez dans le Paradis des Philosophes. J'espère que vous faites aussi un peu d'exercice : par exemple, le matin très tôt, marcher pieds nus dans la rosée mais pas plus d'une minute ou deux pour ne pas s'enrhumer.

Nous humons à travers ces quelques lignes pleines d'humour et de fraîcheur la joyeuse amitié qui liait Emmanuel d'Hooghvorst à ce jeune Algérien de dix-neuf ans, fou de Dieu qui nous a déjà été merveilleusement présenté en décembre 2016 dans *Le Miroir d'Isis* (n°23) et dans son édition spéciale consacrée aux correspondances de Louis Cattiaux avec James Chauvet, Gaston Chaissac et Serge Lebbal.

De nombreux extraits de lettres entre EH et S.L. récemment retrouvées et sélectionnées pour le *Miroir d'Isis* n°28 ainsi que dans le présent ouvrage, témoignent une fois encore que ces conseils d'un père à son fils sont bien sûr d'une tout autre nature...

Serge lit peut-être à présent Tintin dans le Paradis des Philosophes mais ici-bas, durant sa courte vie, que de perles hermétiques dénichées par « Cierge », ce « Libraire du Roy Soleil », comme l'avait baptisé EH, que de rares et précieux textes alchimiques patiemment recopiés pour ses amis en Dieu... quelle candeur, quel flair, quelle ferveur, quelle foi !

Eléonore d'Hooghvorst dans le dernier *Miroir d'Isis* (n°28) nous a livré une sélection de lettres des années 1950-52 ; nous poursuivons ici avec les années 1952-53. Chers Lecteurs, réjouissez-vous des bonnes minutes passées et à venir dans nos deux revues amies en compagnie de cette joyeuse confrérie du Gai Savoir !

Prima materia

S.L. (avril 52) : Que pensez-vous de la Prima Materia ? Excusez-moi si je suis indiscret de vous poser une question si redoutable ; bien entendu vous êtes libre de ne pas me répondre, et peut-être auriez-vous raison ? Portez-vous bien.

Signé : *Serge Louis Emmanuel Lebbal*

Ce sont deux prénoms que j'ai choisis pour ma confirmation et notre L.G.C. [Louis Ghislain Cattiaux] a trouvé cette devise pour moi en prenant les initiales **Sois Loin En Lui...** formidable comme devise, n'est-ce pas ?

EH (7/6/52) : Vous me demandez ce que je pense de la Prima Materia. J'en suis issu charnellement et corporellement, dans un certain sens, et j'espère en être réengendré et régénéré par la grâce de Dieu. Voyez à ce sujet les rituels de Cagliostro.

EH (27/1/53) : Il me semble que la proposition de Monsieur A. sur la P.M. qui attire la force cosmique universelle, peut se défendre aussi ; souvenez-vous de l'aimant du Cosmopolite dont il est parlé précisément dans la généalogie de la mère du Mercure. À un certain moment de sa préparation, la matière qui est déjà cette force cosmique, doit être exposée la nuit aux rayons de la lune et à l'action de la rosée. Je suppose que Monsieur A. ne connaissant pas la P.M., et ignorant donc qu'elle contient déjà en soi l'agent universel, aura trouvé quelque part la description de cette opération. Mais il est évident que les influences astrales sont continuellement attirées du ciel en terre.

Pythagore

S.L. (30/4/52) : Je vous pose une question presque indiscrete : que pensez-vous de Pythagore ?

EH (2/5/52) : Cher ami, vous me posez au sujet de Pythagore une question directe, pas du tout indiscrete et d'ailleurs pleine d'intelligence, à laquelle je vais m'efforcer de répondre le mieux possible.

Je vous dirai tout d'abord que les voies de Dieu sont impénétrables et que tous les chemins sont bons pour arriver à Lui. Lorsque j'avais vingt ans comme vous, je ne soupçonnais pas l'existence de l'hermétisme mais j'étais passionné par la

Grèce antique. Dieu, pour m'appeler à Lui, a commencé par me parler grec et latin. C'est ainsi que j'ai été appelé tout naturellement à m'intéresser aux enseignements d'ailleurs fort obscurs du plus sage des Grecs, Pythagore. Je me suis mis à pythagoriser et peu à peu, après quelques années de ce petit jeu, j'étais pris, si on peut s'exprimer ainsi, au piège. Ma soif de savoir et de connaissance hermétique était éveillée ; je savais beaucoup de choses mais sans les comprendre et je m'en rendais compte. C'est alors que je pris le parti de me tourner sincèrement vers Dieu en le priant de me faire rencontrer un véritable maître qui puisse m'enseigner le sens véritable du pythagorisme. Très vite, j'ai rencontré Louis Ghislain. Et maintenant, je m'aperçois de plus en plus que le véritable pythagorisme est alchimique. Aussi, je n'ai plus besoin théoriquement de pythagoriser, mais en fait, je ne veux pas renoncer à me réclamer de ce maître antique qui le premier m'a montré la voie en stimulant ma soif de connaître. J'y ai gagné aussi de n'avoir plus aucun sectarisme car je me rends compte que la tradition est une et qu'il n'y a de différence que dans l'expression. Il ne faut pas séparer les enseignements des prophètes mais au contraire, les unir et voir comment ils se confirment les uns les autres car la société des prophètes et des saints Philosophes est la plus agréable qui soit à fréquenter ; ils n'ont aucune jalousie les uns envers les autres, au contraire, comme le dit L.G. dans le M+R, ce sont des frères qui s'entraident aimablement. C'est ainsi que vous ne devez jamais redouter que ni Pythagore ni Cagliostro ne vous séparent de L.G. Au contraire, ils vous encouragent à le suivre, et vous ne pourrez que gagner à vous unir à eux par l'amour, comme ils sont unis entre eux de la même façon. C'est toujours le même or, comme il est dit aussi dans le M+R. Ainsi, pour résumer, je crois que je n'aurais peut-être jamais rencontré L.G. si je n'avais quelques années avant rencontré Pythagore car c'est lui sans doute qui m'a mis sur le chemin de la rue Casimir Périer. Et vous-même, qui vous a mis sur ce chemin ? Avez-vous pensé quelquefois à remercier ce maître inconnu qui vous a conduit sans que vous le sachiez ?

(...)

NB : Merci pour votre délicate et gentille attention pour le premier mai. Du temps des anciens Celtes, le premier mai était la fête de la joie et de l'amour. Leurs descendants dégénérés en ont fait la fête du travail. Vous avez tout naturellement renoué avec l'antique tradition.

S.L. (10/5/52) : Je ne redoute pas Pythagore ni Cagliostro car j'ai confiance en eux. Je viens d'acheter le *Rituel de la Maçonnerie Égyptienne* de Cagliostro, c'est hermétique. C'est un article sur Cattiaux paru dans un journal qui m'a donné l'idée un dimanche en fin d'après-midi d'aller le voir, voir ce peintre, artiste, connaissant Raymond Lulle, Paracelse et Nicolas Flamel... Sans ce journal, je n'aurais jamais connu Cattiaux ; je ne connais pas ce Maître inconnu mais que Dieu le bénisse.

Pourriez-vous mettre dans votre lettre une épigraphe alchymique de Pythagore ?

EH (28/5/52) : Vous trouverez en épigraphe une sentence alchymique de Pythagore comme vous me le demandez : *On ne fait pas le Mercure*
De n'importe quelle matière

Édition du M+R

S.L. (17/5/52) : Je me permets de vous dire ma pensée au sujet du M+R. Il ne faut pas s'occuper de la critique. Primo, la critique ne comprendra pas le Message, et quoi ! vous allez abaisser un Livre Saint, que dis-je, vous allez le livrer en pâture à ces gens qui s'occupent de choses qu'ils ne comprennent pas ! Saints Matthieu, Luc, Marc et Jean, lorsqu'ils ont écrit les Saints Évangiles, se fichaient éperdument de la critique et de ce que devaient penser les « gens ». Lorsque Dieu a parlé par la bouche des Prophètes de l'Ancien Testament, Il n'a pas demandé l'avis des Juifs ou des Égyptiens. Lorsque Mahomet a porté la parole du Seigneur aux Arabes, il n'a pas demandé leur

avis sur le Livre. La Parole de Dieu n'a pas besoin de l'avis des gens de ce monde ! Dieu ne demande pas ce que pense le monde profane au sujet du M+R. Le Seigneur propose la Vie, libre aux gens bien-pensants de l'accepter. S'ils reçoivent le Livre, ils seront sauvés, sinon ils mourront, car ils auront choisi les ténèbres.

À ce propos, *Le Message Retrouvé* dit : « Ceux qui ignorent les livres saints vivent et meurent comme des bêtes qui passent et qui disparaissent dans le bournier de la mort. Ceux qui les repoussent finiront dans un enfer mille fois pire » ²⁴.

EH (18/5/52) : Je suis d'accord avec vous pour le M+R et même, je vais beaucoup plus loin que vous. Car je trouve que le M+R ne devrait pas être publié du tout ; il devrait être répandu cœur à cœur entre amis parmi ceux qui le reçoivent. Les premiers chrétiens et les premiers musulmans n'avaient pas de maisons d'édition. Les Évangiles et le Coran se sont répandus tout de même, copiés et passés de main en main par des croyants pieux. Nous autres, nous avons le stencil qui est déjà un progrès. Les méthodes de l'édition ouverte, établie, répandue partout profanement ne peuvent convenir pour le M+R car les gens qui le liront, s'ils le lisent, n'y feront pas attention et auront tôt fait de le refermer. Mon but était de constituer de petits groupes aussi nombreux que possible naturellement et qui seraient des foyers de chaleur et de lumière se propageant de proche en proche : un peu ce qu'auraient dû être les loges maçonniques et ce qu'elles ne sont manifestement pas. Les pauvres hommes isolés et perdus comme ils le sont actuellement dans le monde profane ne peuvent absolument pas remarquer le M+R. Le Message ne peut à mon avis être répandu que dans les fraternités initiatiques véritables, composées de gens vivant en communauté en esprit et séparés du monde comme les premiers chrétiens.

(...)

²⁴ MR XXXVI, 1.

Je suis persuadé que les chercheurs, les rares véritables chercheurs qui restent encore dans ce monde, seront aimantés par la Providence vers la révélation du Message comme vous l'avez été vous-même, sans qu'aucune publication soit nécessaire, surtout s'il y avait un peu partout des petits groupes ou les petites « loges » dont je parlais. Peut-être d'ailleurs cela se réalisera-t-il plus tard, après la publication du M+R.

(...)

Non, les livres révélés n'ont pas besoin de critique mais les critiques en ont besoin en vue de leur propre jugement. Et puis, puisque nous sommes décidés à publier, autant jouer le jeu jusqu'au bout.

S.L. (juin 52) : Il faut que ce Livre Saint paraisse ; l'idée est bonne pour la constitution de petits groupes, mais même avec l'édition du Livre, nous pourrions alors former des groupes. Il faudra propager le Livre aux quatre coins de la France et de la Belgique, partout où il y aura des noirs ; il faut passer par là. Les premiers chrétiens et musulmans ne connaissaient pas l'imprimerie et le stencil, ils ignoraient la radio. Les pauvres hommes isolés peuvent connaître le M+R et ils peuvent être sauvés, il faut demander au Seigneur qu'Il nous les fasse connaître.

EH (6/10/53) : Évidemment, on ne sait jamais ce qui peut germer dans l'homme, mais j'ai bien peur que V. ne soit un fruit sec, comme tant d'autres. J'ai bien peur qu'il n'en soit de même aussi avec Y. et beaucoup d'autres intelligents. Le M+R choisit lui-même ses fidèles, ce n'est pas nous qui les choisissons. Cela devient un fait de plus en plus évident pour moi. C'est comme ces imbéciles qui me demandent un cours d'alchimie ; ils me coûteront plus de peine et de travail que tous ceux qui sont venus spontanément au M+R et, probablement, cela ne donnera rien. (...) Oui, Cattiaux était patient avec nous tous et nous devons suivre son exemple. Pour en revenir au M+R, j'ai de plus en plus l'impression que presque personne n'est capable d'adopter ce livre d'emblée et sans préparation. Il

nous faut donc patienter avec chacun et « prêcher » le livre. C'est pour cela aussi que j'ai toujours cru qu'une édition de ce livre et sa diffusion en librairie ne donnerait rien ou presque rien dans les circonstances présentes. Ce livre doit, à mon avis, être transmis d'une façon vivante et d'homme à homme. C'est un point sur lequel je ne parvenais pas à me mettre d'accord avec Cattiaux qui voulait à tout prix éditer le livre et le faire diffuser par une grande maison d'édition. Je serais heureux d'avoir votre avis sur la question. Je crois que lorsque nous aurons plusieurs communautés suffisamment nombreuses et vivantes en Belgique, en France et ailleurs, l'édition ne sera plus un problème et même, donnera des résultats parce qu'alors il y aura un climat d'accueil. Ici, d'ailleurs, la communauté augmente petit à petit et insensiblement mais sûrement. Un jour viendra peut-être et pas si éloigné, où nous irons en visiteurs d'une communauté à l'autre. Nous nous donnerons des titres bien décoratifs comme dans la franc-maçonnerie, par exemple : « Grand Inspecteur d'Orient ».

Vous avez remarqué cette épigraphe sur le grain de sénévé : *Le royaume de Dieu est comme une graine qu'un homme jette dans son jardin ; qu'il dorme ou qu'il veille, la graine germe, croît et donne du fruit.* Il y a de quoi être intrigué par cela, ne trouvez-vous pas ? Le M+R ne parle-t-il pas de cela aussi ?

EH (12/10/53) : Le M+R choisit ses aimés, c'est vrai, mais souvent, il y met le temps. Je me suis fait dernièrement une curieuse réflexion à ce sujet et je voudrais que vous me donniez votre avis là-dessus. Vous savez combien Cattiaux quand il était parmi nous, était pressé de voir le M+R édité. Et sur ce point, je n'étais pas toujours d'accord avec lui, à tel point qu'il m'a un jour reproché de vouloir enterrer le M+R. Pourtant, je vous fais remarquer qu'à part de rares exceptions, tous ceux qui sont venus au M+R sont des gens qui ne vont jamais dans les librairies acheter un livre, et même des gens qui n'ont pas d'argent pour acheter des livres. Ceux au contraire qui vont dans les librairies et qui achètent des livres, ceux-là ne reçoivent pas le M+R quand il leur est proposé (à part de

rarissimes exceptions comme vous-même). Que pensez-vous de cela ? Pour moi, j'attache plus de prix à un croyant qui se convertit au M+R qu'à cent exemplaires exposés à la vitrine d'un grand libraire. Il n'y a somme toute, qu'une très petite minorité de gens qui achèteraient un livre pareil s'ils le voyaient à la vitrine ou sur la foi d'un prospectus ou d'une bande de lancement, mais il y a beaucoup plus de gens qu'on ne pense qui le liront s'il leur est présenté d'une façon vivante. Et puis il y a des choses qui m'amuse beaucoup. Par exemple, L. m'a dit : « vous devriez faire imprimer le M+R parce que des exemplaires au stencil, personne ne les prend au sérieux ». Voilà qui me plaît beaucoup. Alors, il suffirait que ce livre soit imprimé pour que les imbéciles le lisent ? Mais que ferions-nous de ces imbéciles, Serge ?

Il importe que vous fassiez à Paris comme nous le faisons en Belgique, un petit groupe - même très petit - mais vivant et fraternel. Votre force d'expansion en sera grandie comme vous pourrez le constater.

Tentation... Pardonné et exaucé !

Qui d'entre nous n'aurait pas rêvé comme Serge de se voir consacrer un verset dans le M+R et n'aurait pas eu la tentation d'en faire un objet de prière ? Allons, Lecteurs, soyons honnêtes !

S.L (13/6/52) : Cher ami, une histoire merveilleuse m'est arrivée. Voilà, lorsque Louis Cattiaux reçut le Livre, il y avait quelques versets dédicacés à quelques fidèles de ses amis. Il y avait vous, votre frère Charles, Lanza puis quelques autres ; j'étais heureux de savoir que le Saint-Esprit avait parlé pour quelques-uns. De temps en temps, je désirais avoir moi aussi un verset venu du Saint-Esprit et petit à petit, cette idée venait et me harcelait une à deux fois par semaine. Un soir, l'idée me prit à la gorge, j'avais beau me raisonner, en me disant que j'étais heureux de servir le Livre, l'idée me répondait que si je recevais un verset, Dieu ne m'abandonnerait pas. Je résolus de me confier à Dieu, je l'appelai et lui demandai de m'accorder ce

verset ou de me délivrer de ce désir d'en recevoir un, mais surtout qu'il ne me nuise pas. Quelques instants après, j'étais calmé et ensuite, je ne pensai plus à ce verset. Lorsque mon Maître L.G.C. m'écrivit qu'il me dédiait un verset et qu'il attendait la venue du Saint-Esprit, jugez de ma joie, Dieu m'avait entendu. Je répondis à L.G.C., en lui racontant mon histoire et mon appel à Dieu. Cattiaux me répondit que j'avais tenté Dieu d'avoir demandé un signe car il en avait été averti, et c'était pour me libérer de ce désir qu'il m'écrivait que je recevais ce verset. Notre Maître me dit que le Seigneur m'aurait donné autre chose de plus précieux mais que maintenant il lui fallait attendre que le Saint-Esprit l'inspire au sujet de ce verset.

Cattiaux me dit qu'il ne fallait pas m'inquiéter de la faute que j'avais commise mais qu'il ne fallait plus recommencer et que je devais chanter des cantiques et louer le Seigneur qui m'a entendu et répondu car des hommes priaient toute leur vie et ne recevaient une réponse qu'à la fin de leur existence, que j'étais un privilégié d'avoir reçu une réponse si rapide de Dieu et que je n'avais aucun mérite de recevoir cette grâce merveilleuse mais que dorénavant Dieu m'entendait et que j'allais recevoir ce verset avec Bryan Quarles van Ufford. Ami d'Hooghvorst, c'est merveilleux, Dieu m'entend, où que je sois, Il sera près de moi, je ne serai plus jamais abandonné, jamais plus. Je suis un peu chagriné, je ne désirais pas tenter Dieu, au contraire, j'ai soif de le servir. Cattiaux me dit que j'avais tenté le Seigneur par ignorance et c'est pour cela qu'Il me pardonne ; Il m'a donné une leçon mais la leçon se change en grâce, Dieu m'entend et je ne suis plus seul²⁵.

²⁵ Nous ne résistons pas à l'envie de reproduire les échanges entre Cattiaux et Serge Lebbal à propos de ce verset tant désiré :

Cassis, le 1^{er} juin 1952 :

« Cher Lebbal,

Je pense qu'il y aura un verset pour vous dans *Le Message Retrouvé* à la place d'un lâcheur comme ce Dupuy. Quand il sera venu inspiré par le Saint Esprit, je vous le ferai parvenir. [...] ».

Cassis, le 6 juin 1952 :

« Cher Serge,

EH (15/6/52) : Votre histoire est merveilleuse en effet mais vous vous apercevrez que ce n'est qu'un début. Peut-être avez-vous commis une faute de vouloir tenter Dieu mais j'ai la certitude que c'est un genre de faute que Dieu pardonne très facilement et très volontiers. Il n'y a qu'une faute qui ne sera jamais pardonnée, vous le savez, c'est le péché contre l'Esprit qui consiste, lui, à ne rien chercher et à ne rien demander du tout. Vous avez eu au fond cette révélation de la communauté des croyants et celui qui a eu cette révélation comme vous, s'en trouve confirmé dans sa foi à tel point qu'il n'a plus aucune difficulté à croire et même, ce serait ne pas croire qui lui serait impossible. Ainsi, peu à peu, au fur et à mesure, vous approcherez du Sacré Cœur, vous sentirez de plus en plus sa chaleur et son parfum, ce qui n'est pas une image mais une réalité.

S.L. (16/6/52) : Je commence à avoir un peu l'impression de craindre Dieu, je me mets à étudier sa Loi, plus

C'est une leçon que Dieu vous envoie au sujet du verset dans *Le Message Retrouvé*. Je connaissais votre désir depuis un moment et je vous ai écrit que je ferai un verset pour vous dans le livre, afin de vous délivrer de votre désir. Cependant, comme vous avez tenté le Seigneur, le Saint Esprit ne m'a pas inspiré ce verset et, si je l'écrivais à présent, il serait de moi et non pas de Dieu. Ainsi, c'est de moi-même et pour vous consoler que je vous ai promis le verset, mais à présent, nous devons attendre que le Seigneur veuille bien m'approuver et vous confirmer cela. Il eût été préférable pour vous de ne pas demander « un signe » comme font les incroyants et d'attendre humblement la volonté du Seigneur qui vous aurait donné bien plus que ce que vous avez demandé. Il ne faut toutefois ni vous désoler ni vous tourmenter pour cela, mais profiter de la leçon qui vous est ainsi donnée, afin de devenir ferme et croyant dans les ténèbres de ce monde. Vous aurez donc peut-être ce verset dans *Le Message Retrouvé*, mais vous perdrez ce que vous auriez reçu autrement. J'espère que vous n'allez pas recommencer à importuner le Seigneur à nouveau, mais que vous ferez sa volonté sans protester cette fois-ci. Il vous suffit d'attendre pour cela. [...] Vous savez à présent que le Seigneur entend ce que vous lui demandez, c'est encore une grâce qu'il vous fait et votre cœur doit être joyeux d'être parvenu à son oreille aussi vite alors que d'autres attendent toute leur vie une réponse. Chantez donc des actions de grâce au Seigneur en remerciement et sachez qu'il vous sera beaucoup demandé s'il vous est beaucoup donné, mais cela n'est pas pour vous faire peur et le service du Seigneur, qui se confond avec celui des hommes, est une joie supplémentaire pour les bons enfants comme vous. »

(Correspondances de Louis Cattiaux avec James Chauvet, Gaston Chaissac et Serge Lebbal, Miroir d'Isis, Wavre, 2016, pp. 81-84 ; voir aussi pp. 85-86).

spécialement, le sermon sur la montagne de saint Matthieu et les écrits de saint Paul comme vous me l'avez indiqué.

EH (19/6/52) : J'ai des amis qui sont aussi de « grands initiés » et qui m'ont affirmé que Stanislas de Guaita et Sâr Péladan étaient de grands Adeptes. Ceci nous montre combien l'initiation est devenue obscure, cachée et perdue pour tout le monde, même pour ceux qui croient encore la posséder. Ceci doit aussi nous montrer quelle chance nous avons eue de rencontrer Cattiaux comme une aiguille dans une botte de foin. Il faut que nous ayons été aimantés vers lui par une grâce toute particulière. Cattiaux parle quelque part dans le M+R²⁶ du péché contre l'Esprit quand il dit en substance : repoussons le messenger s'il ne nous plaît pas mais au moins recevons le message. Jésus dit quelque part aussi dans l'Évangile²⁷ qu'il sera pardonné à celui qui n'aura pas reconnu le Fils de l'Homme, mais que le péché contre l'Esprit Saint est le seul qui ne sera pas pardonné. Ce péché consiste somme toute à vivre dans ce monde comme une bête brute sans aucun souci, aucune inquiétude spirituelle, uniquement limité aux sens grossiers. C'est actuellement le cas des neuf dixièmes de nos contemporains, semble-t-il, et c'est un spectacle bien effrayant. Jésus aurait fait tout dernièrement dans la Drôme, cette confidence que le monde actuel était devenu absolument impénétrable et imperméable à sa grâce. Comprenez-vous pourquoi personne ne reçoit et n'accepte le M+R ? Bien sûr, il y a un rapport entre le mystère de la Pentecôte que rappelle le sacrement de la confirmation et les opérations de l'hermétisme. Rappelez-vous les langues de feu posées sur les têtes de chacun des apôtres et des disciples. Ne serait-ce pas comme l'opération de la projection qui couronne le Grand Œuvre ?

« Serge, l'Algérien, croit au message qui vient du maître du messenger. Le Seigneur l'établira-t-il pas serviteur des croyants à cause de sa fidélité et le couronnera-t-il pas fou de Dieu à cause de sa foi ?

²⁶ MR XXVIII, 51.

²⁷ Matthieu XII, 32 - Marc III, 29 - Luc XII, 10.

‘Il aime au-dedans, il brillera donc au-dehors’ » ²⁸.

Laisser Dieu travailler en nous

EH (16/7/52) : Vous me demandez ce que signifie théoriquement et pratiquement *laisser Dieu travailler en nous*. Cela signifie littéralement ce que cela veut dire, et au fond, presque tous les versets du M+R ne parlent que de cela. Je vis ici parmi les paysans brabançons et je m’aperçois qu’après avoir placé leur semence en terre, ils laissent le reste à la Providence car il n’est pas en leur pouvoir de faire tomber la pluie ni de faire briller le soleil. La seule chose que nous puissions faire, c’est désirer le don de Dieu et prier pour le demander. Nous pouvons aussi réchauffer le feu débile qui est en nous par la lecture des livres saints. Mais n’oubliez pas que tout nous est accordé par la grâce et que nos œuvres sont également vaines. La grâce répond à l’intensité du désir mais c’est elle, pour finir, qui fait tout.

Les paroles des Sages sont comme des aiguillons et leurs recueils comme des clous plantés ; elles sont données par un seul Pasteur (Livre de l’Ecclésiaste, 12, 11).

EH (juillet 52) : Si j’écrivais un livre, ce serait l’éloge de la paresse, d’ailleurs d’un genre très spécial qui consisterait à laisser Dieu travailler en nous et pour nous. Il est de notre intérêt le plus strict de ne rien faire et de laisser Dieu travailler pour nous.

Habent sua fata libelli

EH (17/8/52) : Les livres ont leur destin. Le destin de cet exemplaire du *Mystère de la Croix* (Douzetemps) était d’aller chez Cattiaux, voilà tout.

²⁸ MR XXIX, 46.

EH (14/10/52) : Je vous envoie ci-joints les versets 24 à 30 du livre XXXVI, au sujet de Melchitsédeq²⁹. C'est assez clair et cela se passe de commentaires. Vous pourriez toutefois relire ce que d'Eckartshausen écrit à ce sujet dans *La Nuée sur le Sanctuaire*. Je ne sais pas si le M+R est le sceau des sceaux des Livres saints et même je ne le crois pas si vous voulez dire par là qu'après lui, il n'y aura plus dans le temps, de livres prophétiques. Ce serait tomber dans l'erreur des chrétiens et musulmans qui croient qu'après « leurs » prophètes, il n'y en aura plus jamais d'autres. Saint Paul dit pourtant : *Aspirez au don de prophétie qui est le plus excellent*³⁰. Cela signifie donc que la mission prophétique se poursuit ou doit se poursuivre jusqu'à la fin du monde. C'est pour être stupidement tombé dans cette erreur que les fidèles de toutes les religions combattent toujours le nouveau prophète lorsqu'il se présente. N'a-t-on pas crucifié Jésus au nom de la loi de Moïse ? Vous avez raison si vous voulez dire que le M+R témoigne fidèlement pour les livres anciens et nous donne le même contenu sans rien ajouter et sans rien retrancher. C'est pour cela que les gens d'Église ne pourraient jamais de bonne foi le condamner. Il y a beaucoup de versets dans le M+R qui enseignent, mais en d'autres termes, que les Sages incarnent Dieu et vous trouverez la même vérité exprimée dans le Prologue de l'Évangile de saint Jean. C'est précisément en cela que consiste le mystère terrible et ignoré, du sacerdoce selon Melchitsédeq que les musulmans appellent *Al Quidr*³¹. Et tous les bons traités d'alchimie à leur tour, ne parlent que de ce mystère-là. Un de mes amis vient de me prêter un livre bien mystérieux, publié à Arras en 1934. Ce sont les révélations du Sacré Cœur à une mystique, probablement une religieuse dont on ne donne pas le nom. On y trouve des choses comme ceci : « Glorifiez votre Fils et votre Fils vous glorifie... Que la terre germe et produise l'Eucharistie ! ». On peut faire le rapprochement avec ce verset

²⁹ Orthographié « Melchistedecq » dans le texte.

³⁰ *I Corinthiens* XIV, 39.

³¹ Souvent orthographié *Al-Khidr*.

du Coran que je n'ai plus sous les yeux mais que je vous cite de mémoire, sur le Dieu qui fait tomber la pluie et croître l'olive³². Tout cela est bien mystérieux, n'est-ce pas ?

EH (8/11/52) : Vous avez été bien gentil et bien fraternel de m'envoyer ces textes précieux et je vous en remercie. Il est vraiment étonnant que ces textes soient, de nos jours, absolument oubliés et dédaignés par tous les chrétiens, qui pourtant, pourraient faire comme vous. Mais non, personne ne le fait, personne ne s'en soucie. C'est vraiment bien curieux. Il faut que ce soit vous qui alliez les copier dans les bibliothèques publiques, alors que Paris est plein d'universitaires, de savants et de théologiens ! Au fond, c'est dans l'ordre, dans l'ordre divin, bien entendu. Notre ami est toujours ici et nous coulons des jours heureux et amusants. Bien entendu, nous parlons souvent de vous. Nous commençons à avoir ici en Belgique une petite communauté d'amis du M+R et la visite de Cattiaux en Belgique vient certainement à son heure. Je suis certain qu'elle aura des résultats pratiques.

Louis Cattiaux (9/11/52) : Cher enfant, votre petit mot m'est bien arrivé à la Motte où je me repose malgré la tempête qui sévit dehors sans arrêt. Tout le monde ici me reçoit avec amitié et c'est un grand réconfort pour moi de me sentir au sein de la communauté naissante. J'espère pouvoir vous amener un jour ici avec moi grâce à l'amabilité d'Emmanuel et le Seigneur vous accordera ce plaisir si vous lui demandez modestement. (...) Emmanuel et Charles d'Hooghvorst ont rassemblé une bibliothèque alchymique très remarquable que vous pourrez consulter. PS : Si vous passez près de la rue Casimir, allez dire à Poupinet que son père va bientôt rentrer et le prendre à nouveau sur son dos.

EH (26/12/52) : J'ai relu plusieurs fois les textes récents que vous m'avez envoyés et je dois dire que vous avez certainement été guidé par un ange pour découvrir des textes

³² *Coran*, sourate VI – Les Troupeaux, v. 99.

pareils car ils dépassent de loin tout ce que je possède, le M+R mis à part. *L'Hydrolithus Sophicus* par exemple est une merveille. C'est vraiment par un terrible jugement de Dieu que des textes pareils dorment dans la poussière des bibliothèques, inconnus de tous et particulièrement des savants et des théologiens. Je dois donc reconnaître que vous me comblez de bienfaits et de cadeaux précieux et j'espère que Dieu me permettra de vous rendre cela d'une autre façon.

EH (3/1/53) : Je crois que toute ma bibliothèque alchimique ne vaut pas la vôtre en qualité car vous avez la possibilité d'aller butiner à l'Arsenal et ailleurs et les textes que vous m'avez envoyés sont merveilleux.

EH (12/1/53) : Je pense que quand vous serez installé maître libraire, vous devrez prendre comme enseigne : **À la librairie du Roy Soleil**. Qu'en pensez-vous ?

S.L. (21/4/53) : dessin de Louis Cattiaux, réalisé dans la lettre de Serge Lebbal à EH.



P.S. Cetteuse à dessinée ce portait dans une terrasse ^{d'un café} N° 1 Crétel, nous nous trouvons en
pauvre à cause de cette "vache cuite de Ferdinandine" dit Hélioua. Les balades de l'adynamo
et ressembler à l'église de collecteurs ! tout est à réparer dans cette voiture, il faut parler
avec pour le croire. certainement que ce moteur de Ferdinandine doit aller ainsi par
sympathie pour votre voiture !

Acrostiches

EH (9/12/52) : Que pensez-vous de cet acrostiche fait par le Zou ? *Mue En Roche Catholique Un Ruisseau Eclatant.*

Le deuxième est de moi : *Mon Elue Ressuscite Comme Une Ronde Etoile.*

Vaines questions

EH (9/12/52) : Je crois qu'il vaut mieux ne pas poser de question au patron pour savoir s'il possède la Pierre ou non et que cela le contrarie beaucoup. Il fait tous ses efforts pour dérouter ceux qui cherchent à savoir quelque chose à son sujet et au fond, il n'a pas tort. Nous pouvons chacun en particulier penser ce que nous voulons mais il vaut mieux ne pas en parler.

« Nous n'avons pas écrit un tel Livre dans un tel temps pour être ensuite submergé de questions oiseuses. » ³³

« N'importunons pas constamment les sages enfants de Dieu par des questions indiscrètes et vaines : efforçons-nous plutôt de percevoir silencieusement la pensée de leur cœur qui nous mènera à la vie et au repos de la splendeur de l'Unique. » ³⁴

EH (17/9/53) : Vous savez que Cattiaux donnait en général très peu d'explications au sujet des versets du M+R. Le cliquetage vient surtout, à mon sens, du manque d'ordre et de méthode dans la recherche. Le mieux serait, me semble-t-il, que vous preniez les douze premiers chapitres du M+R et que vous les lisiez et relisiez attentivement. La compréhension viendra petit à petit. Il y a aussi le Nicolas Valois que vous avez copié deux fois et que vous devez lire et relire. Nous devons fuir la tentation qui consisterait à multiplier les textes. Attachons-nous à peu d'auteurs, mais qu'ils soient bons. Que pensez-vous de cette phrase du M+R qu'il faut faire la quête jour et nuit et du symbole de Pénélope qui détruisait la nuit son travail de la

³³ MR XXIII, 49.

³⁴ MR XVIII, 34.

journée ? Il y a tout un temps que je médite là-dessus pour essayer de comprendre ce que cela veut dire ; peut-être aurez-vous quelque lumière là-dessus.

(...) J'ai dîné l'autre jour chez un ami qui s'est fait calviniste. Il se prétend fils de Dieu mais il ne veut pas être enfant de Marie. Il m'a dit aussi qu'il avait fait la rencontre du Seigneur. Je lui ai demandé comment il était mais il n'a pas pu me le dire et il a même paru assez étonné quand je lui ai dit que le Seigneur devait à mon avis, avoir un corps. Décidément, je ne me ferai pas calviniste, j'aime encore mieux rester catholique.

EH (24/9/53) : Le texte du Zohar que vous m'avez envoyé est magnifique. Je l'ajouterai à ma collection. Je crois que l'enseignement sur la nuit qu'il faut unir avec le jour est susceptible, comme toujours d'ailleurs, de plusieurs sens. Il y en a un en tout cas, qui semble être celui-ci : qu'il faut s'endormir le soir dans la pensée de la quête de façon à ce que, la nuit, notre esprit, dégagé des liens du corps, puisse continuer dans cette voie. Il faut donc bien faire attention aux pensées qui nous viennent au réveil.

Sel et lumière

EH (4/12/52) : Voici un texte tiré du *Traité du sel* du Cosmopolite :

Vous pouvez donc connaître que vous ne pouvez rien faire sans dissolution, car lorsque cette pierre Saturnienne aura resserré l'eau Mercuriale et qu'elle l'aura congelée dans ses liens, il est nécessaire que par une petite chaleur elle se putréfie en soi-même et se résolve en sa première humeur, afin que son esprit invisible incompréhensible et tingeant qui est le pur feu de l'or, enclos et emprisonné dans le profond d'un sel congelé soit mis au-dehors, et afin que son corps grossier soit semblablement subtilisé par la régénération et qu'il soit conjoint et uni indivisiblement avec son esprit.

À propos du sel, voici ce que dit le même auteur : C'est lui principalement qui est un troisième être qui donne le commencement aux minéraux, qui contient en soi les deux autres principes, savoir le Mercure et le Soufre et qui dans sa naissance n'a pour mère que l'impression de Saturne qui le restreint et le rend compact, de laquelle le corps de tous les métaux est formé.

Cher ami, tous ces mystères intéressent si peu de gens et pourtant ils sont si passionnants.

EH (8/4/53) : Je vous envoie la copie de l'extrait du *Traité du Sel et de L'Esprit du Monde* (II, chap. IV, p.82) de Nuysement qui vous intéresse.

Dieu a voulu que son propre fils notre rédempteur fut lui-même régénéré en son humanité par l'eau du baptême et le feu du Saint-Esprit. Non pas qu'au centre de sa nature il n'eût besoin aucun d'être purgé mais seulement parce qu'il était parmi le monde et les hommes souillés de corruption auxquels il voulait en tout et par tout être un vrai patron de renouvellement et purification leur donnant un visible et ample témoignage qu'il était, quant à la chair, de leur nature, non pas souillé ni corrompu, passible et mortel aussi bien qu'eux. Semblablement, la bonne mère Nature a voulu que son fils premier né qui en substance pure, fut néanmoins renouvelé et comme régénéré par l'eau et le feu, c'est-à-dire par la séparation de ce qui est terrestre, de ce qui est igné, de ce qui est épais avec ce qui est subtil et, pour dire en un mot, de l'impur avec le pur. Ce qu'entend Hermès disant qu'on sépare la terre du feu, non pas que l'on doive faire cette séparation de sa terre propre ni de son propre feu. Car l'homme ne séparera pas ceux que Dieu a conjoints ; mais seulement ce qui est impur et grossier d'avec le pur et subtil de la substance de cette terre et de ce feu propre qui sont les parties ou éléments de notre esprit corporifié. Mais outre cette intelligence qui se présente la première aux yeux de l'intellect, il y en a encore une autre plus cachée : car ayant signifié par la séparation de la terre d'avec le feu celle du gros et du subtil, il a encore voulu dire qu'il fallait séparer les qualités naturelles de ces deux éléments en dépouillant l'humide froideur attachée aux

choses terrestres et graves, sans lesquelles elle ne peut subsister pour revêtir la chaude siccité qui est la nature du feu et par conséquent, légère et spirituelle. C'est pourquoi, il ajoute qu'il monte de la terre au ciel, à savoir d'imperfection à la perfection.

EH (20/1/53) : J'ai trouvé dans le *Traité du Feu et du Sel* de Blaise de Vigenère d'assez intéressantes considérations sur la Lumière de Nature dont parlent les philosophes et je vous en envoie ci-joints quelques extraits que j'ai traduits.

Chapitre 43 (extraits) :

Nous ne devons donc pas parler de Dieu sans Lumière parce que lui-même est la vraie Lumière « Car tu es mon flambeau, Seigneur » (2 Rois 22) qui nous illumine par son verbe. « Ton verbe est un flambeau qui éclaire mes pas » (Ps. 115) splendeur du Père et source vive de vie, comme le dit saint Augustin avec saint Jean : « En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes et la lumière resplendissait dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas appréhendée ». De cette lumière nous vient un double bienfait dont l'un est la vie dont nous vivons et l'autre est la lumière par laquelle nous voyons cette lumière qui nous illumine. L'homme spirituel, l'homme véritable jouit de l'une et de l'autre lumière, mais l'homme charnel ne jouit que de la vie et pour le reste, il demeure dans les ténèbres « Car ils se sont rendus rebelles à la lumière et n'ont pas connu ses voies », dit Job (chap. 14). De même en serait-il de celui qui enfermerait un flambeau dans une lanterne de pierre ou faite de quelqu'autre matière ténébreuse et opaque, où la clarté demeurerait comme éteinte et ensevelie et ne pourrait s'étendre hors du lieu où elle se trouve à cause de l'obstacle qui l'arrête...

... L'Esprit est ce feu dont l'homme intérieur doit être salé...

Puisque vous aimez le Coran, voici quelque chose pour vous :

Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Il éclaire comme la lampe allumée dans le verre et dont l'éclat ressemble

à celui d'une étoile. Sa lumière vient de l'arbre béni, de cet olivier qui n'est ni de l'Orient ni de l'Occident, dont l'huile s'enflamme à la moindre approche du feu et produit des rayons toujours renaissants. Par elle, il conduit ceux qu'il lui plaît. Il offre des paraboles aux hommes pour les instruire. Sa science est infinie. (Coran, XXIV, 35)

Putréfaction

EH (3/7/53) : Cher ami, dans les deux traités de Corneille Drebbel, je n'ai trouvé qu'un seul texte où il soit parlé de putréfaction, le voici :

Cette eau ainsi raréfiée est agitée çà et là et portée dans les pays desquels aucunes vapeurs ne sont transportées pour ce qu'elles manquent de mer, d'étangs et de fleuves, puis étant ensuite élevée par la grande chaleur du Soleil jusques à la froide région de l'air loin de la terre et de la chaleur comme elle est derechef condensée admirablement et épaissie en nuée (ce qui se fait aussi par le froid de la nuit, par lequel moyen la nuit survenant, l'air le plus souvent est rendu paisible quoique nébuleux et épais ; lesquels brouillards s'assemblent puis après en petites gouttes. Ainsi la terre altérée est enivrée par le bénéfice de la rosée, et dans elle comme pourrissant, se liquéfie, quand enfin ces deux étant conjoints, traversent toute la substance de la plante, mais parce que la claire humeur de l'eau est attirée jusques aux extrémités des plantes par la vertu du Soleil et qu'elle est de sa nature plus subtile et plus légère que la portion terrestre qui est destinée pour leur nourriture, de là vient que la liqueur atténuée se tourne en air laissant aux plantes leur aliment terrestre lequel elles convertissent en une semblable substance par leur puissance naturelle et par leur vie.

Ce texte me paraît très précieux.

Notre ami nous a quittés...

EH (16/7/53) : Cher ami, notre ami nous a quittés pour régner : il est entré dans son royaume et son règne va commencer. Souvenez-vous bien de ce que je vous écris là, car ce n'est pas de moi-même que je l'ai su. À bientôt, je vous envoie mon amitié.



Copie de Vierge de L. Cattiaux
par Sophie de Villenfagne
(tout comme les lettrines de la première page)



L'adoration des rois (gravure du XVIII^e siècle)

Le Tout-Puissant

Odile Dapsens

Père tout-puissant, Dieu tout-puissant, Seigneur tout-puissant, Sauveteur tout-puissant, compagnon tout-puissant ou encore soleil tout-puissant... *Le Message Retrouvé* évoque bien souvent la toute-puissance divine. Mais Dieu est-il toujours tout-puissant ? À quel moment de son incarnation cette dénomination fait-elle allusion ?

Notre Dieu est circulaire, comme en témoigne le *Credo* des chrétiens ou la lame du Tarot « le Monde » : à chaque étape de son incarnation, il est décrit différemment. Tantôt il erre dans l'univers à la recherche de son complément qui gît comme mort dans l'homme déchu, tantôt ces deux moitiés sont réunies et il germe dans le cœur du saint, tantôt il est la jeune pousse puis l'arbre qui en a crû, tantôt le fruit, ou déjà la graine transmise au disciple. Mais quand dit-on de lui qu'il est tout-puissant ?

En comparant les commentaires d'Emmanuel d'Hooghvorst avec les versets du *Message Retrouvé*, nous sommes arrivées à la conclusion que lorsque Cattiaux faisait allusion au Tout-Puissant, il s'agissait pratiquement toujours de la divinité dans sa première manifestation à l'homme : celle que les Hébreux appellent *Chadaï* (שדי) ou *El Chadaï* (אל שדי)³⁵.

Nous avons pensé que les lecteurs du *Message Retrouvé* seraient heureux de relire ici une à une les différentes descriptions d'*El Chadaï*, accompagnées des versets qu'elles éclairent.

³⁵ Ce nom de Dieu est d'ailleurs communément traduit par « tout-puissant », *omnipotens*.

Ça suffit !

Les rabbins ont proposé plusieurs étymologies au nom d'*El Chadaï* (אל שדי). L'une d'elles est « la force (ל) qui (ש) suffit (די) ». Pour comprendre ce nom, il faut se souvenir que celui qui reçoit la visite d'un adepte est d'abord projeté dans des ténèbres horribles. Louis Cattiaux les décrit comme le « mur implacable de l'absurde »³⁶ et cette expérience atroce semble correspondre au moment du jugement. Au moment où son désespoir est à son comble, l'initié peut par sa prière, son *benedicite*, attirer un Dieu qui vient dire « ça suffit ! », et mettre fin à ce terrible orage. Ce Dieu, c'est *El Chadaï*³⁷.

C'est probablement pour cela que *Le Message Retrouvé* lie la Toute-Puissance de Dieu au fait qu'il change les ténèbres en lumière de vie :

Nous ne changerons pas la nature des êtres et des choses par nos petits travaux et, si nous la contenons un moment, elle surgira ensuite plus forte que jamais.

Mais Dieu est tout-puissant, car il change même les ténèbres en lumière de vie ³⁸.

De même, le Tout-Puissant apparaissant lorsque l'initié est réduit en cendre et anéanti, il semble bien correspondre à *El Chadaï* :

³⁶ « Quand le mur implacable de l'absurde et du désespoir se dressera devant nous dans le monde, nous avancerons quand même, par l'effet de la foi absurde et désespérée, jusqu'à toucher l'obstacle de nos mains et ainsi nous constaterons, à notre immense surprise, que c'est un mirage dressé par le malin pour nous décourager de persévérer jusqu'au royaume de Dieu. » (L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXXVIII, 66).

³⁷ Dans la tradition chrétienne, c'est la Vierge Marie qui apparaît. Rappelons la double interprétation possible de l'hymne *Stabat mater dolorosa / juxta crucem lacrimosa / dum pendebat filius* : « La mère se tenait, douloureuse, pleurant à côté de la croix, pendant que le fils était suspendu » ou « pendant que le fils suspendait son jugement », selon que l'on fait venir *pendebat* de *pendere* (« être suspendu ») ou de *pondere* (« peser, suspendre son jugement »). Elle est donc notre avocate qui peut venir implorer le Fils de cesser la lecture de la liste de nos accusations, et nous octroyer son pardon.

³⁸ *MR* X, 65 (nous soulignons, ici et partout).

*Nous voilà aux yeux du Seigneur **comme une cendre** qu'il ne dédaigne pas de féconder et d'amener à l'éternité de sa paix. « Qui comprendra **l'amour du Tout-Puissant pour sa créature naissante** ? »³⁹*

*Ô mystère de vie, nous voilà ensemencés et fécondés **du Tout-Puissant à partir de notre anéantissement** devant sa Splendeur ; et nous remuons déjà de sa vie merveilleuse en attendant l'heure de notre renaissance dans sa lumière impérissable et glorieuse⁴⁰.*

La première vision

El Chadaï est ainsi la toute première vision que l'homme peut avoir de Dieu après cette mort initiatique nécessaire.

Chadaï est la première manifestation de Dieu à l'homme ; la lumière qui éveille l'homme profane, et qui l'initie comme en lui ôtant le bandeau qui l'aveugle. Cette lumière primordiale se nomme « Tout-Puissant » parce qu'elle contient toutes les étapes de la réalisation future⁴¹.

Son nom de « tout-puissant » s'expliquerait donc par le fait qu'il est tout en puissance, qu'il apparaît en ce moment où le disciple voit, en un instant, l'annonce de tout le déroulement de l'œuvre⁴².

EH comparait cette première vision à l'Épiphanie, lors de laquelle les mages ont vu, ont contemplé. Il insistait sur le fait

³⁹ MR XXI, 49'.

⁴⁰ MR XXXVI, 102'.

⁴¹ R. Arola (éd.), *Images cabalistiques et alchimiques*, Beya, Grez-Doiceau, 2003, p. 48. Il peut également s'expliquer par le fait qu'il peut tout, qu'il a en lui toutes les possibilités, le bien comme le mal.

⁴² « C'est pourtant comme une manie aveugle, comme une *pré-diction* puisque dans cette admirable conjonction, le disciple peut contempler en un éclair, le génie de l'Œuvre. » (E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, pp. 79-80).

qu'à ce moment, ils n'ont rien entendu parce que l'enfant ne parlait pas encore⁴³.

Chadaï est la vision de la femelle, et non celle de l'homme : c'est la vision de la lumière, et non l'écoute de la parole. En effet, il est écrit : « La parole du Seigneur fut sur Abram dans une vision » (Genèse 15, 1). Dieu ne parlait donc pas à Abram en paroles, mais il lui montrait des images, et dans ces images, Abram s'instruisait des mystères de la Torah : il n'entendait pas la voix de Dieu, c'était une vision muette qui lui a donné une connaissance par contemplation ⁴⁴.

C'est peut-être en ce sens qu'il faut interpréter ce verset :

Manifesteras-tu pas un petit éclat de ta Toute-Puissance au bénéfice de tes enfants décimés ? ⁴⁵

Il se fait voir, il manifeste son petit éclat, mais ne se fera entendre que plus tard.

Le Dieu de la miséricorde

Par son apparition mettant fin à la fournaise du jugement, *El Chadaï* est aussi le Dieu de la miséricorde.

Il est écrit dans le *Midrache Rabba* : « Lorsque je suspends les péchés des hommes, je suis appelé *Chadaï* »⁴⁶.

La miséricorde du Tout-Puissant est évidente dans *Le Message Retrouvé* :

Si nous tombons ou si nous croyons tomber, conservons les yeux fixés sur notre beau Seigneur d'éternité au lieu d'analyser la boue où nous nous débattons lamentablement depuis la première chute, car ce n'est ni l'intelligence ni la main de l'homme qui

⁴³ Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. 1, p. 421.

⁴⁴ *Ibid.*, t. 1, p. 419.

⁴⁵ MR XXXII, 34'. Cf. également XXI, 6' et XXXV, 46.

⁴⁶ Cité dans E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. 1, p. 419.

séparent le vrai du faux et qui sauvent de la mort, mais plutôt **la grâce et l'amour du Seigneur très savant et tout-puissant qui pardonne et qui délivre ses enfants bien-aimés** ⁴⁷.

Délivre-nous, Père tout-puissant, de la crasse immonde qui nous submerge de toutes parts, afin que nous resplendissions à nouveau dans ta pureté, et féconde-nous de ton saint amour afin que nous soyons fixés en toi pour l'éternité ⁴⁸.

Le Dieu de la bénédiction

Cette première manifestation de Dieu à l'homme est aussi celle qui nous offre la première bénédiction. Dans la Genèse, Dieu s'adresse à Jacob en tant que *El Chadaï* :

« Ton nom est Jacob ; tu ne seras plus appelé Jacob, mais Israël sera ton nom. » Et il le nomma Israël. Dieu lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant (יְהוָה). Sois fécond et multiplie » ⁴⁹.

Rachi commente ce passage en disant :

Je suis El Chadaï (יְהוָה) car je suis capable (יָכוֹל) de bénir, les bénédictions étant à moi ⁵⁰.

Cet aspect du Tout-Puissant se retrouve lui aussi dans *Le Message Retrouvé* :

La fréquentation intime du Seigneur nous enlève toute timidité et rend notre foi agissante et notre amour miraculeux ; c'est elle qui nous donne le nécessaire et qui nous comble du superflu, afin que nous soyons les vivants témoins de **la bénédiction du Tout-Puissant** ⁵¹.

⁴⁷ MR XVIII, 31.

⁴⁸ MR XX, 73".

⁴⁹ Genèse XXXV, 10-11.

⁵⁰ E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. 4, p. 347.

⁵¹ MR XIV, 56.

Le Dieu des fiançailles

Cette bénédiction est également comparée aux fiançailles. Elle se présente comme une promesse, comme un anneau, gage du mariage qui n'aura lieu que plus tard.

Chadaï, c'est la première berit qui correspond aux fiançailles et qui est le don de la promesse. Il y a deux étapes : la première, les fiançailles ou l'Epiphanie ; la deuxième, c'est le don de la parole, ou les délices de la Torah qui pénètrent complètement l'homme. Il est alors circoncis et devient prophète ; avant cela, il était contemplatif⁵².

Le Message Retrouvé nous le confirme :

*Efforçons-nous chaque jour d'affermir notre foi dans **la promesse étonnante du Tout-Puissant**. Efforçons-nous d'augmenter notre amour pour le généreux qui nous alimente. Efforçons-nous de supporter sans faiblir les épreuves de nos vies obscurcies. Ne nous laissons pas de solliciter le secours de la Providence du Très-Haut. Ne nous rebutons jamais dans notre quête du trésor saint⁵³.*

La grâce

On lit dans *Le Message Retrouvé* que cette bénédiction nous introduit dans la grâce :

*Celui qui a trouvé la lumière du Seigneur peut abandonner le Livre ; Dieu l'établira dans la paix par son amour, de la même façon qu'**il l'a introduit dans la grâce par sa bénédiction***⁵⁴.

Il n'est dès lors pas étonnant de trouver de nombreux versets enseignant que le Tout-Puissant offre la grâce.

⁵² E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. 1, pp. 449-451.

⁵³ MR XVI, 19.

⁵⁴ MR XX, 55.

Adorons dans nos cœurs **le Dieu tout-puissant qui nous arrose de sa grâce**, qui nous réchauffe de son amour et qui nous fait germer jusqu'au ciel de résurrection ⁵⁵.

Il y a les promis par la révélation du Seigneur de charité. Il y a les engagés par la foi dans le vivant d'éternité. **Il y a les liés par la grâce du Tout-Puissant.** Il y a les enchaînés par l'amour du Bien-Aimé. Il y a les cloués par l'union avec le Très-Parfait. Il y a les agonisants par l'intégration à l'Unique Splendeur. Il y a les morts par la connaissance du Très-Caché. Ceux-là ne parlent plus et n'agissent plus personnellement, car ils demeurent en repos et en acte avec l'Inconnaissable qui EST ⁵⁶.

N'est-ce pas l'effet de **la grâce du Tout-Puissant** que le Livre soit donné aux hommes simples et de bonne volonté en Dieu ? Et n'est-ce pas l'effet de sa justice que le Livre soit repoussé et moqué par les méchants, par les malins et par les hypocrites ? ⁵⁷

Une nouvelle naissance

Lors de cette première manifestation de Dieu, l'initié va être fécondé, réengendré. Nous avons déjà cité ce verset :

Ô mystère de vie, **nous voilà ensemencés et fécondés du Tout-Puissant** à partir de notre anéantissement devant sa Splendeur ; et nous remuons déjà de sa vie merveilleuse en attendant l'heure de notre renaissance dans sa lumière impérissable et glorieuse ⁵⁸.

Nous ajouterons celui-ci :

⁵⁵ MR XVI, 23'.

⁵⁶ MR XVI, 37'.

⁵⁷ MR XXVII, 55'.

⁵⁸ MR XXXVI, 102'.

*Serons-nous pas ressuscités dans la gloire par la parole de vie **du Tout-Puissant** qui nous désire comme **enfants surnaturels** ?*⁵⁹

Le miroir des alchimistes ou le mercure des philosophes

Un commentaire de Nahmanide sur « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob en tant qu'El Chadaï (באל שדי) »⁶⁰, fait allusion au miroir de celui-ci :

*Il dit : Je suis le Seigneur. Je suis apparu à eux dans le miroir (ispeqlaria) d'El Chadaï*⁶¹.

EH ajoute :

*Nous voyons qu'El Chadaï est un miroir. Les cabalistes chrétiens et les alchimistes savent que leur première matière, leur mercure, est un miroir qu'ils doivent clarifier, et dans ce miroir, ils voient tout ce qu'ils désirent connaître*⁶².

*Nous avons vu que Chadaï égale aspeqlariah (le miroir). Nous verrons que aspeqlariah égale hachmal. Lorsque le prophète Ezéchiel a vu le hachmal, il a vu Chadaï*⁶³.

Dans *Le Message Retrouvé*, on ne trouve bien sûr pas de mention du *hachmal* ou du miroir ; ce sont les termes « sainte face » qui sont employés. EH disait en effet de celle-ci :

*sa couleur est le violet. C'est ce que les cabalistes appellent leur miroir. À force de le contempler et de le cuire, ce miroir s'éclaircit*⁶⁴.

⁵⁹ MR XXVII, 10'. Cf. aussi les versets XX, 73" et XXIII, 8 cités plus haut.

⁶⁰ Exode VI, 2.

⁶¹ Nahmanide, *Chemot*, chap. 6, § 2.

⁶² E. d'Hoogvorst, *ibid.*, t. 2, p. 107.

⁶³ *Ibid.*, t. 2, p. 111.

⁶⁴ E. d'Hoogvorst, *Commentaire oral du 9/6/71* (notes privées).

La sainte face du Tout-Puissant dont parlent les versets suivants est donc *El Chadaï*, le miroir, le *hachmal*.

*Ô miséricordieux, viens à notre secours malgré nous, puisque notre stupidité nous empêche même de crier vers toi. **Ô Tout-Puissant, réveille en nous la foi dans l'immortalité et oriente nos cœurs vers ta sainte face** afin que nous soyons réengendrés dans ta pureté et dans ton incorruptibilité* ⁶⁵.

Ô Seigneur tout-puissant et miséricordieux, ôte le sac qui nous aveugle et qui nous assourdit, brise la cangue qui enserre nos cous et nos mains, et dénoue les liens qui entravent nos pieds afin que nous marchions dans ta lumière de vie en publiant tes bontés et en élevant nos mains en offrande **vers ta très sainte face**. Louanges à toi qui nous délivres du dehors par le dedans, ô Vivant, car tu ridiculises toute mort à jamais ! ⁶⁶

Un bouclier

Un détour par la tradition grecque mérite encore d'être fait. On y trouve en Pallas l'équivalent⁶⁷ d'*El Chadaï*. Elle est en effet « le commencement, le fondement de l'Art »⁶⁸, et EH dit que son aide est toute-puissante :

*Pallas Athéna est toujours présente, tantôt auprès d'Ulysse exposé à mille dangers, tantôt auprès de Télémaque pour le conseiller et l'instruire. Elle est aussi toujours présente en l'œuvre. **Dès ce commencement** dont les Philosophes ont si peu parlé, car c'est le fondement de l'Art, **Pallas naît** tout armée de la tête de Zeus. Son nom de Pallas la définit comme une déesse vierge. Cette protectrice des arts est représentée*

⁶⁵ MR XXIII, 8.

⁶⁶ MR XXI, 6'.

⁶⁷ Au moins approximatif. Nous savons qu'une tradition éclaire souvent ce qu'une autre tait, et vice-versa. Les correspondances sont rarement parfaites et totales. Précisons que le rapprochement est de nous.

⁶⁸ Ch. d'Hooghorst, *Le Livre d'Adam*, Beya, Grez-Doiceau, 2008, p. 80.

casquée, portant une lance et un bouclier, l'égide d'Athéna. Nul sans **sa protection**, sans être sous son égide, ne pourrait être introduit dans l'école chymique. **Son aide est toute-puissante**. C'est elle qui conduit l'œuvre du commencement jusqu'à la fin. Elle conseille, instruit et reconforte le disciples ⁶⁹.

Pallas est la sainte Mère qui nous couvre de son bouclier. Cette protection est elle aussi attribuée au Tout-Puissant dans *Le Message Retrouvé* :

*N'adaptions pas les Écritures saintes à nos petites pensées, car tout ira mal à la fin pour nous. Plions plutôt nos désirs à la parole de Dieu afin de jouir **de la protection et de l'aide du Tout-Puissant*** ⁷⁰.

D'où vient le Tout-Puissant ?

On peut à juste titre se demander d'où surgit le Tout-Puissant lorsqu'il nous apparaît. Plusieurs versets semblent répondre que c'est en nous-mêmes qu'il faut le chercher :

*Ô amis, **le Seigneur est caché en vous, et il attend** de la foi de votre intelligence et de la bonne volonté de votre amour **que vous le laissiez devenir le compagnon tout-puissant** qui délivre des mains de la mort. Vous laisserez-vous pas accoucher dans la vie par les mains très expertes de l'Unique ?* ⁷¹

Dès lors, le verset suivant prend un sens particulier.

*Celui qui sait prier seul se suffit à lui-même, car **le Seigneur est un compagnon tout-puissant et parfait***. Cependant, il ne dédaigne pas de prier aussi

⁶⁹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 8.

⁷⁰ MR XIX, 1'.

⁷¹ MR XXXVII, 7. Cf. aussi le verset XXXIX, 14'. Souvenons-nous toutefois que nous avons rapproché *El Chadaï* de la Vierge Marie qui vient mettre fin au jugement. Celle-ci est déjà l'union de notre Ève purifiée avec Isis. Peut-être *El Chadaï* est-il donc plus précisément l'union d'une chose qui est en nous avec la divinité qui erre dans l'univers.

quelquefois avec la communauté des croyants dans la joie de l'union fraternelle ⁷².

Celui qui sait prier seul est probablement celui qui sait prier au moment où il *reste seul* – comme Jacob est resté seul au gué du Jabok⁷³.

Le Dieu des opératifs

Le Tout-Puissant étant le Dieu apparaissant à l'initié, il n'est finalement pas étonnant de lire dans *Le Message Retrouvé* des versets faisant de lui le Dieu des opératifs et lui attribuant le grand Art.

*Les spirituels seront confondus devant le tribunal de Dieu et ils demeureront muets d'étonnement. **Seuls les opératifs loueront le Tout-Puissant** sans s'étonner de rien* ⁷⁴.

*Il faut un don génial pour exercer les beaux-arts dans ce monde. Et il faut un don angélique pour prier et pour louer le Seigneur du ciel et de la terre. Mais il faut un don divin pour pratiquer **le grand ART du Tout-Puissant ici-bas*** ⁷⁵.

Conclusion

Ce petit aperçu des caractéristiques d'*El Chadaï* a pu mettre en évidence que dans nombre de versets mentionnant le Tout-Puissant⁷⁶, c'est bien de celui-ci qu'il s'agit. Il vient dire « ça suffit ! » et libérer l'initié qui, sans lui, allait succomber. Il

⁷² MR XXXV, 13'.

⁷³ « Jacob resta seul. Alors un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. » (Genèse XXXII, 24).

⁷⁴ MR XXXV, 69.

⁷⁵ MR XXXV, 43.

⁷⁶ Mentionnons encore ceux que nous n'avons pas cités ici, et dans lesquels le parallèle n'est pas toujours aussi évident : II, 77 ; III, 43' ; XIV, 18'-19' ; XV, 5 ; XVII, 37' ; XVIII, 56' ; XX, 63 ; XX, 71' ; XXVII, 41' ; XXXVI, 24 ; XXXVI, 107 ; XXXVIII, 61'.

lui offre son pardon, sa protection, sa bénédiction, sa grâce, la promesse d'un mariage ultérieur, une nouvelle naissance. Sa sainte face est ce que les philosophes ont appelé leur mercure, ou leur miroir. Et – ô merveille – ce Seigneur est en réalité déjà caché en nous et attend de pouvoir devenir notre compagnon tout-puissant.

Il ne nous reste qu'à l'implorer de toutes nos forces de nous apparaître le jour où nous nous retrouverons devant le mur de l'absurde et où nous croirons que tout est perdu !

Quelques lumières sur le verset 1, 1 du Message Retrouvé

Lorraine de Coppin⁷⁷

Tant que nous serons ignorants de la voie de Dieu et privés de sa lumière sainte, nous pourrons nous imaginer être seuls à posséder la vérité et à pratiquer la vraie religion. Mais quand nous pénétrerons le mystère de l'unité des saints en Dieu, nous serons stupéfaits de reconnaître en même temps l'unité des enseignements de Dieu dans le monde.

Ainsi nous devons confronter les paroles et la pensée des livres saints de l'humanité afin d'accéder à l'unité transcendante qui accorde entre eux tous les sages illuminés de Dieu depuis le commencement jusqu'à la fin. Souvenons-nous bien cependant que la plate raison des hommes exilés s'oppose formellement à l'inspiration et à la révélation du Seigneur de lumière ⁷⁸.

VÉRITÉ NUE

1. Celui qui est dans l'erreur essaie de l'imposer aux autres. Celui qui possède la vérité s'efforce de l'appliquer à lui-même. C'est la marque qui ne trompe pas.

LA POUSSE VERTE

1'. La vérité qui sépare et qui unit. Uns. Deux. Un et rien de plus. « Quelle que soit la chose que nous avons décidé de faire, persévérons jusqu'à ce que l'absurde ou la lumière de Dieu nous délivre et nous rende libres dans l'acte et dans le repos. »

⁷⁷ Cet article sera présenté en deux volets. Vous pourrez lire ici le commentaire sur les titres du livre 1. La suite paraîtra dans *Arca - Revue du Nouveau Monde*, n°5.

⁷⁸ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XVI, 10.

Introduction

Tentative un peu osée certes, mais que faire d'autre pour attirer la Providence si ce n'est de chercher, lire, quêter, rassembler ... ? N'est-il pas dit : *Lege, lege, lege, relege, ora, labora et invenies* ?

Louis Cattiaux nous recommande dans ses lettres de comparer les différents auteurs de la Tradition et de regarder là où ils s'accordent :

À propos de votre quête, je me permets amicalement de vous conseiller de prendre des notes dans toutes vos lectures et de les confronter afin que la lumière se fasse en vous du dedans et non pas du dehors comme vous me le demandez. Si vous avez soif de la Sagesse et si vous avez foi dans le Seigneur qui en est le maître, le chemin sera aplani sous vos pieds au fur et à mesure de votre avance. Son parfum est inoubliable et les fiançailles sont exquises ⁷⁹.

C'est en confrontant les textes hermétiques que la décantation se fera peu à peu, ce que vous y voyez est bien et vous devez continuer en prenant des notes comparatives qui feront jaillir la lumière de plus en plus jusqu'à ce que vous vous trouviez dans une obscurité sans nom d'où il vous faudra sortir tout seul par simple décantation ⁸⁰.

Nous allons donc suivre la recommandation de Louis Cattiaux en comparant les différents auteurs de la Tradition et tenter d'éclaircir les titres du Livre I du *Message Retrouvé*.

Nous espérons que nos maladroites n'égareront pas le lecteur et qu'il ne nous en sera tenu aucune rigueur au jour du jugement.

⁷⁹ L. Cattiaux, « Florilège épistolaire » dans R. Arola (éd.), *Croire l'incroyable*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, extrait n°176.

⁸⁰ *Ibid.*, extrait n°311.

Les titres du premier livre : VÉRITÉ NUE - LA POUSSE VERTE

À la lecture du *Message Retrouvé*, vous découvrirez un titre sous chacun des 40 livres. Il est assez singulier de remarquer que tous les titres de la colonne de gauche sont des anagrammes composées de 9 lettres. Exercice surprenant d'avoir pu réaliser ces 40 anagrammes, ce que Louis Cattiaux considérerait comme *un héritage des maîtres du Moyen Âge*⁸¹ qu'il admirait tant.

Pourquoi ces titres et pourquoi deux colonnes ?

Si le livre a été écrit en deux colonnes, c'est pour nous indiquer qu'il y a en nous deux hommes : un homme intérieur et un homme extérieur ; l'homme dominé par les astres et l'homme divin. *Ces deux colonnes représentent aussi la lumière et les ténèbres, l'amour et la justice, le pur et l'impur*⁸², bref toute cette dualité à laquelle nous sommes constamment confrontés. C'est aussi l'Y des Pythagoriciens qui représente les deux enseignements possibles, à savoir le sens moral et le sens philosophique, ou encore, la voie large où un grand nombre se perd et la voie de droite, étroite et sinueuse, par laquelle un petit nombre sera sauvé. Cette voie est celle de la gnose, mot qui vient du grec γνῶσις (gnôsis) et qui signifie, selon Charles d'Hooghvorst, *la connaissance expérimentale de la divinité*. Mais attention, comme il le précise, *cette gnose ou connaissance ne se situe pas sur le plan de la spéculation intellectuelle, mais constitue l'accomplissement de la réalisation, et se transmet en secret de maître à disciple. Tel est le mystère ésotérique*⁸³.

Revenons à nos titres. Pourquoi ces anagrammes ? Ont-ils un sens caché ? Si les deux colonnes représentent les deux

⁸¹ Paris - Le Caire, correspondance entre Louis Cattiaux et René Guénon, Miroir d'Isis, Wavre, 2011, p. 22.

⁸² E. et Ch. d'Hooghvorst, « Présentation au lecteur » dans L. Cattiaux, *Art et Hermétisme*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p.26.

⁸³ Ch. d'Hooghvorst, *Le Livre d'Adam*, Beya, Grez-Doiceau, 2008, p. 101.

voies, quel est le lien qui unit les titres de la colonne de gauche à celle de droite ? Pour tenter de répondre à cette question, analysons chacun des deux titres du premier livre.

VÉRITÉ NUE ou vérité voilée

La nudité

Dans le livre XXII verset 22' du *Message Retrouvé*, nous pouvons lire que pour approcher cette vérité nous devons être nus puisqu'elle l'est aussi.

Celui qui baigne dans la clarté du feu intérieur, est comme idiot dans le monde, cependant il est seul vraiment éclairé.

« Pour approcher la vérité, il faut être nu comme elle ».

La nudité est donc une condition nécessaire pour approcher cette vérité tant recherchée par les chercheurs. Mais que devons-nous faire pour être nu comme cette vérité ?

Tout d'abord, il faut savoir qu'Emmanuel d'Hooghvorst distingue deux sortes de nudités :

Premièrement la nudité comme la vérité : nudité du Seigneur, dans ce monde-ci ; deuxièmement la nudité de ceux qui n'ont pas le vêtement glorieux des ressuscités, dans l'autre monde.

Être nu c'est être sans préjugés, sans déguisement, sans malice. La sagesse est revêtue de la robe nuptiale. Le saint est nu, il est disponible ⁸⁴.

À propos de la deuxième nudité, nous pouvons lire dans *Le Message Retrouvé* :

Ô jour de gloire et de jugement ! Ô jour d'amour et de pardon ! Certains contempleront atterrés leur nudité accusatrice, tandis que d'autres chanteront les

⁸⁴ E. d'Hooghvorst, commentaire oral du 3/11/69 (notes privées).

louanges de Dieu à cause de leur vêtement de lumière ⁸⁵.

Et Emmanuel d'Hooghvorst commente :

La nudité accusatrice c'est celle de l'homme qui, à sa mort, est dépouillé de ses écorces et montré tel qu'il est. C'est aussi celui qui ne reçoit pas du Seigneur la robe de noces, le corps glorieux qui récompense celui qui s'est consacré, de son vivant, à la quête de Dieu. Ainsi pour celui qui, au cours de sa vie se sera montré oublieux et négligent des choses de Dieu, la nudité accusatrice sera de ne pas posséder ce corps glorieux, tous leurs crimes étant inscrits dans leur corps astral.

Quant à ceux qui auront été purifiés et dont le corps astral sera devenu le corps glorieux, ceux-là seront revêtus de leur robe de noces.

C'est la bénédiction de Dieu qui opère cette purification ⁸⁶.

Ensuite, il nous dit dans ses cours d'hébreu que *nous sommes tous recouverts d'une écorce, et c'est là le sens de eirom (nu). Pouvoir être nu sans gêne, c'est être sans malice* ⁸⁷.

Si nous remontons aux origines de l'homme, nous pouvons lire dans la Genèse qu'Adam et Ève vivaient nus au Paradis. *À partir du moment où ils ont su qu'ils étaient nus, ils n'étaient plus sans malice.* עירם (eirom), *nu, vient du verbe* עירם (arom), *avoir de la malice ; découvrir, dénuder* ⁸⁸.

En lisant le commentaire ci-dessous, de Thomas Vaughan, sur la Genèse, nous comprenons mieux ce que signifie « être sans malice ». Dans son état premier, Adam avait la malice en lui, mais il ne le savait pas. Comme l'écrit Thomas

⁸⁵ MR XXVIII, 13'.

⁸⁶ E. d'Hooghvorst, commentaire oral du 08/03/74 (notes privées).

⁸⁷ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), cours n°5, Genèse III, 10.

⁸⁸ *Ibid.*

Vaughan, ses facultés sensibles, ou son *anima*⁸⁹, n'étaient pratiquement pas utilisées, mais elles étaient là, dominées par ses facultés spirituelles. C'est pour cela qu'il est écrit qu'ils étaient nus mais qu'ils ne le savaient pas :

Au commencement l'Homme (j'entends l'Homme intérieur substantiel), à la fois pendant et après la création, pour un bref laps de temps, était une pure essence intellectuelle, libre de toutes affections sensuelles charnelles. En cet état, l'anima ou âme sensible ne dominait pas la nature spirituelle, comme c'est le cas maintenant en nous. Car la mens, la partie supérieure de l'homme, était unie à Dieu par un contact essentiel, et la lumière divine, reçue et véhiculée dans les parties inférieures de l'âme, faisait mourir tous les désirs charnels, si bien qu'en Adam les facultés sensibles n'étaient pratiquement pas employées, les spirituelles régnant sur toutes celles qui sont sensibles en lui, comme elles le font avec le spirituel aujourd'hui en nous. C'est pour cela que nous lisons dans l'Écriture que, durant l'état d'innocence, il ne savait pas qu'il était nu (Genèse II, 8 ; II, 25) ; mais à peine eut-il mangé de l'Arbre de la Connaissance qu'il vit sa nudité et fut honteux. C'est pourquoi aussi il se cache parmi les arbres du Jardin, et lorsque Dieu l'appelle, il répond « J'ai entendu ta voix dans le jardin, et j'ai eu peur parce que j'étais nu et je me suis caché » (Genèse III, 10). Mais Dieu, connaissant son état antérieur, lui répond par une autre question : « Qui t'a dit que tu étais nu ? As-tu mangé de l'arbre dont je t'avais commandé de ne pas manger ? » (Genèse III, 11). Ici, nous voyons un double état de l'homme : son état premier et le meilleur dans l'union substantielle et spirituelle à Dieu de ses parties intellectuelles et la mortification de sa nature sensible éthérée, dans

⁸⁹ « L'*anima* se situe entre le bien et le mal ; elle vacille continuellement (de manière double ou binaire) entre son corps et son *animus*. Lequel des deux va-t-elle servir ? Elle incarne l'intermédiaire, le médium entre deux extrêmes : le corps très impur et l'*animus* très pur. Elle est donc mobile [...] L'*anima*, de genre féminin en latin, représente le côté féminin de l'homme. » (C. Thuysbaert, « La Beauté des Nombres dans l'école de Trithème – *Mens sana in corpore sano* », dans *Le Miroir d'Isis*, n° 22, 2015, p. 42).

laquelle les affections pécheresses et charnelles avaient leur résidence ; et son état second ou sa chute, dans la manducation du fruit défendu, qui mit en sommeil ses facultés intellectuelles, tout en stimulant et exaltant ses facultés sensuelles. Car, dit le serpent, « Elohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. La femme vit que l'arbre était bon à manger et qu'il était plaisant à contempler. Elle prit de son fruit et en mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle, et il en mangea. Alors se dessillèrent leurs yeux, à tous deux, et ils surent qu'ils étaient nus » (Genèse III, 4-7). **Nous voyons ainsi que les facultés sensuelles furent ravivées chez nos premiers parents et passèrent « de la potentialité à l'activité »,** comme disent les universitaires, par la vertu du fruit défendu. Cette manducation ne supprima pas uniquement les facultés intellectuelles chez le seul Adam, mais aussi chez toutes les générations qui suivirent, car l'influence de ce fruit passa, ainsi que sa nature, à la postérité. **Nous sommes tous nés comme Moïse, avec un voile sur le visage (Exode XXXIV, 33-35) et c'est celui-là même qui empêche la perspective de la lumière intellectuelle, que Dieu a placée en nous, de briller.** Et à dire vrai, ceci concerne l'humanité tout entière : le plus grand mystère de la religion et de la philosophie est de savoir comment enlever ce voile ⁹⁰.

De même dans son article sur « La femme nous rend fou », le Professeur Stéphane Feye nous éclaire sur cet état d'innocence dans lequel vivait Adam lorsqu'il vivait en Hébron :

Que s'est-il donc passé comme catastrophe ? Voici : Contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'homme androgyne ne venait pas du paradis, mais du limbus zodiacal contenant la nature de toutes les créatures. Mais Dieu en avait fait un microcosme en le plaçant dans un endroit protégé : Hébron, lieu paradisiaque. La pureté d'Adam ne venait donc pas de sa matière, mais

⁹⁰ T. Vaughan, *Œuvres complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, pp. 57-58.

uniquement de cette forteresse privilégiée. Pour ce faire, il fallait que l'homme fût ignorant, pur et inconscient de son origine. Voilà comment Dieu a importé au paradis un homme devenu pur alors qu'il était souillé, mais sans qu'il le sût. Paracelse compare la chose à une petite fille ignorant sa condition de femme pourtant bien réelle. Sans cet état de fait, jamais le Léviathan n'aurait pu séduire Ève. Ce qui a rendu la tentation possible, c'est qu'elle était appuyée sur la vérité. Il suffisait d'informer la créature humaine de sa véritable nature dont elle était ignorante. Comme le lieu d'Hébron empêchait cette nature de se connaître comme impure, de s'expérimenter et surtout de se multiplier, l'expulsion de ce jardin protégé était inévitable. Prenant conscience de leur nudité, Adam et Ève retournèrent dans le monde pour redevenir ce qu'ils étaient en réalité ⁹¹.

Paracelse, dans son traité sur Les Fous, écrit que ce que l'homme possédait et pour lequel il avait été créé lui fut enlevé. Il fut dépouillé de l'image accomplie de Dieu ⁹².

C'est donc l'image de Dieu qui a été retirée d'Adam lors de la chute. Mais comme le souligne S. Feye, cela était nécessaire : *L'expulsion de ce jardin était inévitable pour qu'ils puissent **expérimenter** et surtout **se multiplier**.*

Toute la quête de l'homme consisterait donc à retrouver cette image de Dieu en nous, en ayant acquis et expérimenté la gnose ou la connaissance.

La vie, lumière (lux) des hommes, luit en nous (bien qu'obscurément) comme dans les ténèbres. Elle ne vient pas de nous, et cependant elle doit être quêtée en nous et en la demandant non à nous, mais à celui de qui elle est. C'est lui qui l'a plantée en nous pour que nous voyions un luminaire (lumen) dans le luminaire (lumen) de celui qui habite la lumière (lux) inaccessible, et qu'en cela nous surpassions toutes ses autres créatures, en

⁹¹ S. Feye, « La femme nous rend fous », article paru en espagnol (« *La mujer nos vuelve locos* ») dans *La Puerta* n°76, Arola Editors, Barcelona, 2020. Publié en français sur le site des Éditions Beya (page documentation).

⁹² Paracelse, *Les Fous*, Beya, Grez-Doiceau, 2020, p. 74.

*étant semblables à lui, pour la raison qu'il nous aura donné une étincelle de son lumineux (lumen). Il ne faut donc pas chercher la vérité en nous, mais dans l'image de Dieu, qui est en nous*⁹³.

Étudions maintenant la vérité. Quelle est donc cette vérité qui doit être nue ?

La vérité

Si nous reprenons le commentaire de Thomas Vaughan ci-dessus, il y est dit que *par suite du péché originel nous sommes tous nés comme Moïse, avec un voile sur le visage et c'est celui-là même qui empêche la perspective de la lumière intellectuelle, que Dieu a placée en nous, de briller*. Nous pourrions en déduire que la vérité n'est pas nue parce qu'elle est recouverte de ce voile dont parle Thomas Vaughan.

Mais alors que représente ce voile ?

Ibn Al Farid dans «L'Éloge du vin», compare ce voile à la raison humaine:

*Ce voile : c'est la raison humaine qui est le couvercle de ce vin quand il l'ignore, et son filtre quand il le connaît*⁹⁴.

Ce qui semble être confirmé par le verset 22 du livre XXII du *Message Retrouvé* :

C'est quand nous renonçons à comprendre que nous commençons à comprendre réellement.

C'est quand nous renonçons à rien expliquer que nous commençons à nous faire entendre et à être compris réellement.

Et par Emmanuel d'Hooghvorst, qui nous dit, à propos de la vérité, que *ce secret est bien en nous, mais nous compliquons bien trop les choses. Nous avons en nous un ferment*

⁹³ G. Dorn, *L'artifice chymistique*, Beya, Grez-Doiceau, 2015, p. 207.

⁹⁴ O. Ibn al Farid, *L'Éloge du vin*, Véga, Paris, 1980, p. 196.

rationaliste, qui nous a donné la ruse. Si nous étions simples comme des petits enfants, nous trouverions ⁹⁵.

Le voile est une image que nous retrouvons dans différentes traditions. Dans *L'Artifice chymistique*, Gérard Dorn, nous fait remarquer *que le mot nubes (voile) signifie également nuage. Or, le nuage, comme le voile, empêche la lumière du Soleil de se montrer pleinement* ⁹⁶.

Porphyre, quant à lui, explique que *cette vérité est toujours cachée. Cependant, l'esprit l'aperçoit parfois, quand il est légèrement dégagé des fonctions du corps endormi. Quelquefois, il aiguise son regard, sans toutefois l'atteindre. Enfin, même en l'apercevant, il ne la voit pas entièrement et directement éclairée : un voile s'interpose et la couvre d'entrelacements obscurs. Cet état naturel des choses, Virgile le confirme par les propos suivants : « Regarde ! car le nuage humide qui, en ce moment, recouvre tes yeux, émousse ta vision mortelle et l'obscurcit en l'entourant, je l'arracherai »* ⁹⁷.

Si le Seigneur a caché la vérité, il semblerait que ce soit tout simplement parce que nous ne supporterions pas cette vérité toute nue :

Puisque nous ne supportons pas la vérité simple, nue et parfaite, il faut bien que le Seigneur la pare de feuillages et de fleurs pour nous contenter. Seulement il y a aussi mis des épines afin d'éloigner les superficiels et les inconstants.

La couronne du Seigneur peut bien éborgner les imprudents et les présomptueux qui se jettent inconsidérément à sa tête au lieu d'adorer à ses pieds saints et parfaits ⁹⁸.

⁹⁵ E. d'Hooghvorst, commentaire oral du 09/11/68 (notes privées).

⁹⁶ G. Dorn, *op. cit.*, p. 222.

⁹⁷ Porphyre, « L'antre des Nymphes », dans H. van Kasteel, *Questions Homériques*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 293.

⁹⁸ *MR XIX*, 7.

Mais il est dit aussi que seul le sage sera capable de saisir et cuire la vérité :

La vérité ne peut être saisie que par le sage et elle ne peut être cuite que par lui ⁹⁹.

Nous pourrions aussi nous demander où se trouve cette vérité qui ne peut être saisie que par le sage.

La vérité luit bien dans le puits, mais l'entrée est couverte de ronces enchevêtrées inextricablement ¹⁰⁰.

L'adage : *Des creux manoirs et pleins d'obscurité, Dieu, par le temps, retire Vérité*, nous dit quant à lui, que la vérité se trouve dans les creux manoirs jusqu'à ce que Dieu l'en retire. Est-ce lorsque la vérité est cuite qu'il la retire et qu'elle se montre toute nue ?

Et, est-ce que le puits et les creux manoirs sont la même chose ?

Dans la prière du Notre Père, nous disons « notre père qui es dans les cieux », or le mot ciel vient de κοίλος, creux, concave ou dans la cave. Le *Psaume* 130 (129) dit aussi : « des profondeurs (où tu te trouves), je crie vers toi (je t'invoque), Seigneur. »

Traditionnellement, on explique que Dieu a caché une partie de lui-même en nous, et qu'il l'aurait cachée dans notre sacrum qui est un petit os concave. Nous représentons cela par un serpent (ou la Kundalini) enroulé sur lui-même. Toute notre quête consiste à essayer de le réveiller pour qu'il remonte dans la colonne vertébrale et nous mène à l'illumination ou la vie éternelle. C'est là tout le mystère de l'initiation.

L'image du puits et des creux manoirs nous fait penser à ce sacrum dans lequel est enroulée la kundalini. Et comme le

⁹⁹ MRI, 50'.

¹⁰⁰ MR XVI, 68'.

précise EH, tout commence par une excitation ou un désir, qui vient d'en bas :

C'est par l'excitation de ce qui est en bas que se produit l'excitation de ce qui est en haut. L'appel d'en bas produit donc le mouvement de haut en bas. C'est l'équivalent de ce que dit l'Évangile : « Frappez et on vous ouvrira » (Matthieu 7,7). D'abord : « Je suis à mon bien-aimé », et ensuite « et son désir se porte vers moi ».

Les bénédictions qui viennent d'en haut, ne peuvent se produire que dans la mesure où il y a une substance, quelque chose pour les recueillir. Pour recueillir la pluie, il faut un seau [ou un puits ?]¹⁰¹. S'il n'y a pas de substance en bas, il n'y aura rien pour recevoir les bénédictions d'en haut¹⁰².

Lors de nos cours d'hébreu, nous avons vu à propos du livre des *Proverbes* 5, 15¹⁰³ que la grande différence entre un puits et une citerne est que ce n'est que dans le puits que l'eau jaillit d'elle-même. La racine בור avec vav, veut dire à la fois « citerne » et « ignorant », tandis que באר avec aleph veut dire à la fois « puits » et « expliquer », mais on pourrait aussi lire באור « dans la lumière » ; on peut donc traduire plus exactement par « élucider, rendre clair »¹⁰⁴. En réalité, les eaux ne « coulent » pas du milieu du puits, mais elles jaillissent. Il y a donc quelque chose qui vient d'en bas et qui doit jaillir comme une eau. De même, dans *La Table d'Émeraude*, il est dit : « ce qui est en bas est comme ce qui est haut », et non l'inverse, pour montrer que tout commence par l'en bas.

Nous pourrions comparer cela au désir d'une femme qui va attirer le mâle d'en haut.

¹⁰¹ Cette question n'est pas dans le texte d'origine mais est de notre propre chef.

¹⁰² E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), Cours n° 27, *Genèse* XV, 1.

¹⁰³ « Bois des eaux de ta citerne et de celles qui coulent [ou « jaillissent »] du milieu de ton puits ».

¹⁰⁴ Notes personnelles (cours d'hébreu du 13 avril 2019).

Est-ce que cette eau qui jaillit correspond à la vérité qui sort du puits et qui peut être saisie par le Sage ?

Gérard Dorn définit la sagesse, comme étant *la sapience suprême de la vérité de toute chose*¹⁰⁵. Or le sage est celui qui a reçu le don de Dieu, il a la connaissance. Il est comme le boulanger qui est le seul à savoir comment on fait le pain. On dit aussi qu'il est le seul capable de cuire, *car cuire concerne une pensée qui vient du sacrum*¹⁰⁶. Aussi, le sage est le seul capable de penser avec son sacrum et de créer par la parole.

Un autre proverbe dit : *Quand le vin rentre, la vérité sort !*

Et nous le savons tous, *le vin rend loquace. C'est pourquoi nous buvons en souvenir de cette vigne qui réveille en nous la Parole Perdue*¹⁰⁷.

La seule expression de la Vérité, c'est la Parole d'enseignement vécue et vivante. Les signes que Dieu envoie d'habitude, ce sont les prophètes, ce sont les envoyés.

*Le Livre est un signe. Mais il s'agit du Livre incarné, de l'homme et non pas simplement d'un tissu de papier*¹⁰⁸.

Enfin, *il n'y a pas de vérité sans croix. Quand la vérité est liée à la croix, la croix est joyeuse et glorieuse. Tant qu'elle ne lui est pas liée, cette croix est pénible et douloureuse*¹⁰⁹.

Et pour conclure, voici un extrait de Douzetemps :

La croix seule par la foi fait mourir le vieil homme, pour ressusciter le nouveau : car c'est là le but,

¹⁰⁵ G. Dorn, *La Clef de toute la philosophie chimistique*, Beya, Grez-Doiceau, 2014, p. 101.

¹⁰⁶ Notes personnelles (réunion du 23 novembre 2013).

¹⁰⁷ E. d'Hooghvorst, commentaire oral du 09/11/68 (notes privées).

¹⁰⁸ *Ibid.*, 16/09/65.

¹⁰⁹ *Ibid.*, 10/11/65.

*l'ouvrage et le caractère véritable de la croix de
renouveler toutes choses dans le ciel et dans la terre* ¹¹⁰.

LA POUSSE VERTE

À première vue, nous ne voyons pas quel pourrait être le lien entre « vérité nue » et « la pousse verte ». Mais l'auteur du *Message Retrouvé* n'a certainement pas choisi ces deux titres au hasard.

Tout d'abord, nous constatons que c'est « la pousse verte » et pas « une pousse verte ». Par cet article défini, l'auteur nous indique qu'il n'y en a qu'une et qu'elle est définie.

Ensuite, si nous regardons du côté de l'étymologie, nous constatons que les mots « vérité » et « vert », contiennent tous les deux la même racine latine *ver*, *veris* qui signifie « printemps ».

Le printemps dénude-t-il la vérité ? Mais alors que représente le printemps dans la Tradition ?

Le printemps

Dans la nature, on observe que les pousses vertes apparaissent au printemps¹¹¹, lorsque le soleil vient ranimer les semences que le jardinier avait mises en terre avant l'hiver. Pour que la terre donne du fruit, elle doit être au préalable labourée et ensemencée. Ces semences vont ensuite être gelées par l'hiver, et ce n'est qu'au printemps qu'elles germeront pour ressortir toutes vertes.

Dans notre quête aussi, il est important de labourer notre terre en cherchant et en demandant l'aide de Dieu, car même si rien ne se fait sans sa volonté, nous devons par notre désir, nous porter candidat à la réception du don de Dieu. Tant

¹¹⁰ Douzetemps, *Le Mystère de la croix [...] de Jésus-Christ et de ses membres*, Archè, Milan, 1975, p. 30.

¹¹¹ Pour en savoir plus sur le printemps, nous vous recommandons de lire le très bon article de Marie Fé de Meeûs, « Vert était le manteau de l'Envoyé de Dieu », paru dans *Arca - Revue du Nouveau Monde*, n°2, 2018, p. 61.

que le Seigneur ne vient pas nous éclairer de sa lumière, nous sommes comme en hiver, mais être en hiver ne signifie pas négliger notre recherche.

La mens est véritablement, comme la foi et toutes les vertus, un don gratuit de Dieu. Il ne s'ensuit pas, comme certains le pensent, qu'il ne faut pas travailler pour les acquérir, car Dieu n'exauce pas les paresseux ni les indolents ; bien au contraire, il rejette plutôt leurs prières comme des blasphèmes. Ce serait bel et bien une grande folie, de la part des hommes, de demander du pain à Dieu tout en refusant de labourer et de semer. Ce n'en serait pas une moins grande de désirer et d'espérer la mens sans montrer la moindre diligence à l'acquérir ; mais la folie serait totale si on était ignare au point de penser pouvoir l'acquérir uniquement par son propre travail, sans avoir imploré au préalable la grâce de Dieu ¹¹².

La Nature semble être une image du mystère de la résurrection car en hiver tout meurt pour renaître au printemps. De même, nous sommes en hiver, dans l'attente du printemps, et la semence qui se trouve en nous est gelée.

Quelle est donc cette semence qui se trouve dans l'homme et qui a été gelée ?

On nous explique dans la tradition juive, qu'il y a en nous un petit os qu'il est impossible de détruire. C'est os représente l'Esprit Saint corporifié.

Une note d'un Midrache explique qu'il s'agit d'une petite vertèbre située à la base des dix-huit vertèbres de la colonne vertébrale, ou, dans une autre version, qu'il s'agit du germe de la colonne vertébrale.

Comment le sais-tu, demanda Hadrien ? Il lui répondit : Mets-moi l'os entre les mains et je te ferai comprendre. Rabbi Josué prit l'os, le mit à moudre dans un moulin et il ne fut pas moulu ; il le jeta dans le feu et

¹¹² G. Dorn, *op. cit.*, p. 75.

il ne fut pas brûlé ; il le plongea dans les eaux et il ne fut pas dissous ; il le mit sur l'enclume, il le frappa avec un marteau et l'enclume se fendit, le marteau se brisa mais l'os ne fut en rien diminué ¹¹³.

Dans la tradition hébraïque, ce petit os est aussi appelé « *Louz* » qui signifie « amande, gland, noisette ». Et lorsque notre souche antique, qui est Osiris, a germé, Louz s'appelle « *Béthel* », qui signifie « maison de Dieu ». *Ce lieu est enseigné dans le Talmud comme un lieu existant encore et dont on importait la couleur violette (pourpre) qui est le miroir des cabalistes, que le cabaliste doit purifier* ¹¹⁴.

Il s'agit donc de la partie immortelle de l'homme, symbolisée par un os de la colonne vertébrale et qui doit germer pour devenir une pousse verte.

Mais comme pour la graine qui doit germer en terre, cet os doit d'abord être dissous :

*Il faut dissoudre avant de coaguler.
C'est la loi du ciel et de la terre* ¹¹⁵.

Emmanuel d'Hooghvorst commente ce verset en disant :

L'agriculture est la loi du ciel et de la terre. La pluie du printemps dissout le cortex des graines et des terres encore congelées. Lorsque cette dissolution a eu lieu, alors seulement le germe peut commencer à croître et à germer. Ainsi la coagulation suit la dissolution ¹¹⁶.

Il y a donc au printemps, une pluie qui va permettre la dissolution de ce petit os, qui deviendra alors une pousse verte.

Le symbole de la pluie se retrouve aussi dans les mystères d'Éleusis, où, le premier mot secret était *hué* qui veut dire « Pleus ». Les prêtres regardaient le ciel en disant « *Hué* »,

¹¹³ *Midrach Rabba*, t. 1, Verdier, Lagrasse, 1987, p. 300.

¹¹⁴ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), Cours n° 65 ; *Genèse XXI*, 1.

¹¹⁵ *MRXXXI*, 39-39'.

¹¹⁶ E. d'Hooghvorst, commentaire oral du 23/03/70 (notes privées).

ensuite ils se tournaient vers la terre en disant « *Kué* » qui signifie « Enfant ». Cette pluie vient donc d'en haut. Mais elle ne vient pas de notre ciel ordinaire, elle vient de plus haut encore, car il est dit : *Rorate caeli desuper, et nubes pluant justum*, « Que les cieux **d'en haut** pleuvent de la rosée et que les nuages pleuvent le juste ». Cette pluie, *hué*, c'est Isis, qui doit faire reverdir notre souche antique qui est Osiris. Il est d'ailleurs amusant de remarquer qu'Osiris est toujours représenté en vert.

De même lorsque nous disons « Pleus, pleus Seigneur de vérité... », nous faisons appel à deux pluies, de même en hébreu, on distingue deux sortes de pluies : une pluie d'automne qui fait reverdir tout ce qui a été brûlé par le soleil d'été, et une pluie de printemps qui fait reverdir tout ce qui a été gelé pendant l'hiver.

En hébreu, il existe plusieurs mots pour désigner la pluie. Par exemple מורה (moré) qui signifie à la fois pluie d'automne et maître, ou encore le terme גשם (geshem) qui représente une pluie plus matérielle et qui signifie également corps, matière et substance. Et enfin מלקש (malkosh), la pluie de printemps, mais qui est associée à celle d'automne puisque לקש (lakash) signifie cueillir des fruits tardifs.

Nous n'irons pas plus loin dans ce développement qui nous éloignerait trop du sujet de notre étude, mais il serait intéressant d'étudier plus en profondeur ce que représentent ces différentes pluies.

Pour en revenir au printemps, il est aussi en lien avec la Vierge Marie qui est décrite comme étant vierge. Mais si elle est vierge, c'est qu'elle a déjà subi une transformation qui l'a rendue pure ! Elle ne l'était pas lorsqu'elle s'appelait Eve. D'après la religion orthodoxe, la Vierge Marie est devenue immaculée conception lors de l'Annonciation fêtée le 25 mars, c'est-à-dire au printemps. Ce qui correspond aussi à notre Eva corrompue qui se convertit pour devenir Ave.

Nous pouvons lire dans *Le Message Retrouvé* que la Vierge végète jusqu'à ce qu'elle ait reçu l'influx céleste qui l'anime en lui insufflant l'âme divine, et cette âme organise sa substance, s'en revêt et paraît dans le monde comme le Sauveur et le Rénovateur des hommes égarés dans la mort ¹¹⁷.

La mythologie nous parle de la plante Môly qui ne semble pas étrangère à tout ce mystère : dans *le Fil de Pénélope*, il est écrit qu'après avoir longtemps languir, elle va enfin pouvoir végéter (tout comme la Vierge Marie qui végète en attendant de recevoir l'influx céleste) :

Môly (μῶλυ) signifie « être épuisé, affaibli, émoussé » et ceci correspond à la nature de cette racine noire et desséchée si recherchée et dont tant de livres sont faits. Ce n'est pas sans efforts, dit Homère, que les mortels la déterrent. L'allusion est claire : cette rencontre d'Ulysse et de la μῶλυ à l'intervention d'Hermès, a bien le sens d'union de ce qui vient d'en haut, l'Huê, et de ce qui est en bas, cette racine minérale si longtemps languissante sans chymie : elle va désormais végéter en fleur de sel et en soufre. C'est la piste mercurielle annulant les prestiges de Circé ¹¹⁸.

La racine noire a donné une fleur blanche qui, elle, est hors de terre et donc manifestée dans le monde, comme la pleine lune manifeste les rayons du soleil. C'est donc l'union de ce qui est en bas avec ce qui est en haut qui a créé la Vierge qui pourra alors commencer à végéter.

Lors de la visite de l'Esprit Saint, cet os va donc se dissoudre pour que les deux parties de Dieu (le dieu en nous et le dieu dans le ciel) puissent se réunir et ne former plus qu'un.

Dans la tradition hébraïque, on distingue deux aspects de Dieu ; tout d'abord Elohim qui est le dieu de tous et qui se trouve dans le ciel, c'est aussi le dieu du jugement. Et Adonaï, qui est le dieu en nous et qui est en colère. Il faut que ces deux

¹¹⁷ MR XXXVI, 45.

¹¹⁸ E. d'Hooghorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 69.

parties, qui ne sont en réalité qu'une même chose mais dans des états différents, ne fassent plus qu'un. L'Elohim, lors du jugement, nous révèle notre dieu de colère qui doit devenir dieu de miséricorde.

Nous retrouvons le même enseignement dans la lame du Tarot « Le Jugement » où le ressuscité est celui qui nous montre son fondement. Selon Emmanuel d'Hooghvorst, celui qui a retrouvé son fondement est celui qui arrive **tout entier** devant le Seigneur. Qui dit fondement, dit enracinement.

La couleur verte

Lorsque la vie revient sur cette semence, ou partie divine en nous qui a été gelée pendant l'hiver, c'est le printemps ! Quand arrive le printemps, c'est le mystère de la prophétie. Ce qui était auparavant la pensée de Dieu va devenir parole prophétique. Nous retrouvons cet enseignement dans les mystères de Delphes, où l'oracle se taisait durant tout l'hiver pour reparler au printemps. L'hiver est donc l'image de la chute de l'homme, où une étincelle divine a été ensevelie en nous, en attendant de germer au printemps.

Selon Emmanuel d'Hooghvorst, le vert est la couleur de la première matière, ce qui semble aussi se vérifier dans *Le Message Retrouvé* :

L'émeraude terrestre présage le diamant lunaire et le rubis solaire ¹¹⁹.

Et Emmanuel d'Hooghvorst commente :

Cette émeraude est tombée du front de Lucifer, l'ange de la lumière. Elle est tombée sur la terre. Celui qui la trouve, trouve la première matière. Cette émeraude est verte, car c'est la couleur du printemps. Donc elle tombe du ciel vers cette époque-là. Avant de

¹¹⁹ MR VIII, 29'.

*se corporifier sur terre, l'émeraude est un « vent vert ».
Sur terre elle se coagule et devient une émeraude ¹²⁰.*



Pourquoi est-elle verte ? Car c'est la verdeur qui vivifie toute la Nature.

Et le mot « nature » est l'anagramme d'« âne rut » qui correspond à notre nature déchue, qui a besoin de cette verdeur, ou pluie de printemps, pour vivifier l'os desséché qui se trouve dans notre peau de bête. Notre nature déchue deviendra alors Sainte Nature.

C'est aussi au printemps que le mercure est le plus abondant et qu'il faut le capter avant qu'il ne se spécifie, en arbre, en lapin, en poule, etc. Il s'agit ici du mercure vulgaire ou du prâna des hindous, qui veut trouver sa vraie demeure mais qui, à défaut, se perd dans tous les mixtes. De vagabond, il doit devenir fixe, c'est-à-dire qu'il doit se fixer dans l'homme. C'est ce qui est représenté à Pâques lorsque les prêtres vont chercher dans les ténèbres extérieures le mercure dans sa matière pure pour le ramener dans l'église et l'unir aux saintes espèces qui sont le pain et le vin. Tous nos rites existent pour symboliser le rôle de la prêtrise, car il n'y a pas de dieu incarné sans un prêtre. Il paraît que cette chose est toute simple, mais que les alchimistes la compliquent pour éloigner et tromper les ignorants, alors que pour comprendre, il suffit d'être visité par un adepte, qui, ayant réalisé la chose, pourra selon la volonté de Dieu, nous la transmettre.

EH nous explique aussi que le vent vert, c'est l'émeraude qui n'est pas encore corporifiée. Ce vent vert, ou ce mercure vulgaire, deviendra émeraude une fois fixé.

Mais ce n'est que le début de l'œuvre, car cette pierre verte est encore crue, il faudra donc la cuire pour qu'elle devienne blanche, puis rouge. Mais nous pouvons déjà conclure

¹²⁰ E. d'Hooghorst, commentaire oral du 16/04/65 (notes privées).

que celui qui a trouvé l'émeraude possède le secret divin. La vérité est alors nue, c'est le printemps et elle sort du puits.

*Antique solitude des forêts primordiales où brille
l'émeraude émanée des étoiles ! Celui qui vous trouva
possède le secret divin qu'un maître certain nous légua
dans le pain et le vin ! ¹²¹*

Puissions-nous un jour rencontrer un adepte et vivre ce début de printemps !

À suivre...

¹²¹ L. Cattiaux, *Art et Hermétisme*, op. cit., p. 34.



I. Valls, *La Vierge de Pindare*

Mais, au fond, qu'est-ce que cela veut dire ?

Didier Rabosée

Les rayons des grandes bibliothèques publiques abritent des dictionnaires de la Bible, de la spiritualité, de la théologie, dont l'intention est d'expliquer aux fidèles le sens d'un mot rencontré au cours de leurs lectures ou de faire un bref résumé d'un concept. Chacun connaît aussi le célèbre *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernety¹²². Alors, pourquoi pas un dictionnaire du *Message+Retrouvé* ? La signification de certains termes qu'on y rencontre laisse certains lecteurs perplexes : « histrion », « exeat », « lyse », « abstinence », « sanie ». D'autres mots, bien connus au contraire, ont un sens second moins fréquent que l'acception habituelle, comme « lucide » synonyme de « translucide ». Quelques-uns encore requièrent pour être compris une brève explication historique comme le cordon de Valenciennes ou un rappel biblique comme l'épisode des démêlés d'Aaron avec Pharaon.

C'est pourquoi il nous a paru utile de rechercher la définition d'une bonne centaine de termes dans différents dictionnaires classiques (Littré, Robert, Larousse) ou moins classiques (Wikipédia, Antidote) et d'en tirer le sens qui nous semblait le plus approprié dans le contexte du verset. Par ailleurs, aucune signification n'a été trouvée pour plusieurs anagrammes de la colonne de gauche du Livre. Voici la liste établie à ce jour, liste qui ne demande qu'à être étoffée. Avis aux amateurs ...

¹²² A.-J. Dom Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, Archè, Milan, 1991. Nous y faisons désormais allusion par la mention « Dom Pernety ».

Abstème : *Soyez abstèmes* (M+R : XXXVI, hypographe¹²³). Dans cette citation attribuée à Hermès Trismégiste¹²⁴, le mot « abstème » est synonyme de « sobre », « qui ne boit pas de vin »¹²⁵.

Achoppement : *Car les prophètes serviteurs de Dieu sont comme des pierres d'achoppement qui font tomber les uns...* (M+R : XXXIX, 27'). Pierre que l'on heurte du pied en marchant, sur laquelle on trébuche. Dans le langage courant : cause de difficulté, obstacle. Saint Paul a écrit : « *Ils ont buté contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : voici que je pose en Sion une pierre d'achoppement, un roc qui fait tomber ; mais celui qui croit en lui ne sera pas confondu* » (I Romains 9, 32 et 33 citant Isaïe 8,14).

Adepté : *Ainsi les initiés de Dieu sont devenus imperceptibles dans le monde, et ses adeptes ont disparu tout à fait* (M+R : XVI, 12'). Selon le « Petit Robert », le mot vient du latin *adeptus* « ayant atteint » ; alchimiste parvenu au Grand Œuvre. Dom Pernety emploie soixante fois ce terme sans le définir. Il écrit notamment que les fils des philosophes sont les enfants de la Science, ceux qui y sont parvenus par la lecture ou par les instructions verbales des Adeptes.

Agape : *Le Krist, invité à la noce, s'y rendait sans façon et participait aux agapes sans déchoir* (M+R : V, 11). Dans les premières communautés chrétiennes, l'agape était un repas fraternel, pris autour d'une table ordinaire, incluant ou non l'eucharistie. Des abus entraînèrent son interdiction par les autorités ecclésiastiques. Seule subsista la liturgie de la fraction du pain. De ces outrances, découle sans doute le sens un peu

¹²³ Beya 2005 et Dervy 2016. Les trois éditions précédentes comportaient une faute de frappe « abstènes ».

¹²⁴ Hermès Trismégiste, *Corpus hermeticum*, Poimandrès, 27 ; traduction Festugière.

¹²⁵ *Petit Littré*.

péjoratif des agapes (pluriel) qui désigne un repas copieux et bien arrosé entre amis.

Amalgame : *C'est l'eau sainte et la terre pure qui formèrent l'amalgame premier* (M+R : VI, 3'). Chimie vulgaire : alliage de mercure et d'un autre métal. Science hermétique : résultat de l'union du mercure philosophique et du soufre ou or des Sages (Dom Pernety). Dans le langage courant : association de choses différentes.

Amande : (36 citations dont M+R : II, 57' : (...) *Enfin c'est l'amande qu'il nous faut connaître dans sa pureté et c'est le germe qu'il nous faut manifester dans sa perfection*). Graine d'un fruit charnu à noyau. Dans le fruit se trouve le noyau, ce dernier abrite l'amande qui contient le germe. L'amande de la cerise, de l'abricot, etc.

Ambroisie : *À force de disputer sur la prééminence des coupes, les croyants oublient de goûter l'ambroisie divine qu'elles contiennent.* (M+R : XXV, 32' et XXXIV, hypographes). Dans la mythologie grecque, mets des divinités de l'Olympe qui donnait l'immortalité à ceux qui en goûtaient (Petit Littré). Elle était accompagnée d'une boisson nommée nectar. À l'inverse, certains auteurs anciens entendent l'ambroisie comme boisson et le nectar comme plat (Wikipédia, « Nectar »).

Amen : (5 citations dont : *L'Amen est le verbe de Dieu manifesté, la droite du Tout-Puissant, l'exécuteur des jugements du Juste* ; M+R : XV, 5). Mot hébreu qui signifie « ferme » ou « que cela soit ferme », « véritable », « digne de confiance ». Il indique l'approbation, l'adhésion, parfois nuancée d'un souhait et termine souvent une prière dans le judaïsme ou le christianisme (ainsi soit-il). En tant que substantif, il est utilisé dans l'Apocalypse : « *Ainsi parle l'Amen, le Témoin fidèle et véritable, le Principe de la création de Dieu* » (Apocalypse 3,14) et aussi dans le M+R (XIII, 55' ; XV, 5 et 36').

Amène : *Réconciliatrice amène* (M+R, Litanie 71 de la Mère). D'une courtoisie aimable ; affable. Exemple : « Il lui a dit ses quatre vérités sans aménité ».

Amphitryon : *Ce n'est pas l'amphitryon qui sera privé, mais bel et bien les convives qui s'abstiennent volontairement* (M+R : XV, 45'). Prince thébain qui, dans la pièce de Molière du même nom, imitée de Plaute, donne un grand dîner. De là, celui chez qui ou aux frais de qui on dine. Aussi utilisé pour désigner les gens de maison qui versent le vin. Dans l'Évangile, voir la parabole au cours de laquelle toutes les personnes invitées à un repas déclinent l'invitation et sont remplacées par des malheureux ou des voyageurs (Luc 14, 15-24).

Anathème : *Celui qui mord la main qui le nourrit et qui l'élève à la vie spirituelle est maudit, et sa mémoire sera anathème parmi les siens comme celle d'un Judas* (M+R : XXXV, 35). Rejeté, retranché. Personne exposée publiquement à la malédiction par l'autorité ecclésiastique. Ce châtiment pouvait prendre la forme d'une excommunication solennelle. Expression utilisée par Paul : « *Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème* » (I Corinthiens 16, 22 ; voir aussi Romains 9, 3 ; Galates 1, 8 et 9). Ce terme est à rapprocher de l'hébreu « *herem* », retrancher, séparer, maudire, qui désignait, chez les Juifs, le rejet d'un grand pécheur de la Communauté. *Herem* qui est souvent traduit par « anathème » dans la Bible de Jérusalem et par « interdit » dans la TOB, s'applique aussi au massacre des ennemis et à la destruction de leurs biens sur ordre de Dieu (Deutéronome 7, 2, etc.).

Arche : (M+R : XXIII 61' et 66' ; XXXVIII, 67'). Il est question de deux arches dans la Bible :

— L'arche de Noé était un bateau destiné à sauver du déluge un couple de chaque espèce animale (Genèse 6, 14). Le terme désigne également le récipient fait en papyrus dans lequel Moïse bébé fut abandonné au Nil (Exode 2, 3). Il s'agit, dans les deux cas, de quelque chose qui flotte sur l'eau. Pour cette raison, le verset XXIII, 66' du M+R pourrait s'y rapporter : (...)

car nous flotterons aisément sur l'océan divin où le Seigneur nous recueillera dans son arche sainte.

— L'arche d'alliance est un coffre sacré, recouvert d'or, destiné à contenir le texte de l'alliance entre Dieu et Israël son peuple, c'est-à-dire les Tables de la Loi (Exode 25, 10, etc.). Cette arche fut portée par le peuple au cours de sa longue marche de quarante ans dans le désert. Le verset XXIII, 61' pourrait s'y rapporter : *Le Livre est comme l'arche qui porte et qui transmet le secret de l'Unique. Beaucoup le porteront, mais peu le pénétreront.* Dans les litanies de l'Église catholique, « Arche d'alliance » est une des invocations de la Vierge.

Arrhe : (4 citations dont « *il goûte déjà les arrhes de la vie éternelle* » M+R : XIX, 29'). Somme d'argent donnée pour garantir un marché. Sens figuré : garantie, assurance, gage. Pour le Robert, les arrhes constituent un acompte à valoir sur le paiement final.

Aurée : *Le soleil visible et le soleil invisible mûrissent toutes choses jusqu'à la perfection aurée du fruit très parfait* (M+R : II, 25'). Mot absent des dictionnaires de français moderne. En Moyen français (1330-1500), auré signifie « d'or » (du latin *aurum* « or »). On pourrait peut-être comprendre que le fruit a atteint une perfection analogue à celle de l'or.

Balle : (...) *nous allons être (...) dispersés comme la balle du grain* (M+R : XV, 55'). Enveloppe légère du grain que l'on élimine en vannant, c'est-à-dire en le projetant dans le vent. Voir *infra* le mot « Van ».

Bateleux : *Le maître n'est-il pas considéré par le monde profane comme le roi des bateleux pour avoir manifesté la résurrection réputée impossible ?* (M+R : XX, 66 ; XXIX, 33' et 33). Faiseur de tours de force et d'escamotage sur les places publiques. Péjoratif : bouffon de société, charlatan. C'est aussi la première lame du tarot.

Baume : *Il nous faut prendre le baume avec le poison, puis les séparer l'un de l'autre pour avoir la vérité pure* (M+R : X,

62' et 5 autres mentions). Enduire le corps d'un baume c'est le recouvrir d'une crème calmant la douleur. Au sens figuré, mettre du baume au cœur signifie apaiser, consoler. Mais le sens premier est le suivant : le baume est une résine odoriférante qui s'écoule de certains arbres ou arbustes (sapin baumier, aliboufier), d'où « embaumer », répandre un parfum. Le baume rappelle donc à la fois un calmant et une odeur. Voir *infra* le mot « embaumer ».

Borborygme : *On n'entend plus que les borborygmes de l'agonie des bêtes* (M+R : XVI, 23). Bruits produits par le déplacement des gaz dans l'intestin.

Calebasse : *Comme le singe qui demeure prisonnier de la calebasse, la main obstinément refermée sur l'appât* (M+R : XX, 9). Gros fruit sec de plusieurs espèces de courges. Vidé et séché, on en fait un récipient à embouchure étroite dans lequel on peut verser un liquide ou déposer une friandise. Le singe peut entrer sa main, mais ne peut plus la retirer tant qu'il agrippe l'objet de sa convoitise. Les bâtons des pèlerins d'autrefois portaient une calebasse dont Fulcanelli disait qu'elle est l'image des vertus dissolvantes du mercure.

Camphre : *Le camphre d'or où réside toute la vertu de la terre et du ciel* (M+R : II, 79'). Résine blanche transparente, extraite par distillation de tiges ou d'écorces de camphrier, laurier d'Asie. Traité, il se présente comme un solide cristallin, blanc, translucide, onctueux au toucher, rayé par l'ongle, d'odeur vive, de saveur amère et aromatique (Wikipédia).

Cangue : *Ô Seigneur tout-puissant et miséricordieux (...) brise la cangue qui enserre nos cous et nos mains* (M+R : XXI, 6')¹²⁶. En Chine, carcan dans lequel on engageait le cou et les poignets du condamné.

¹²⁶ Les deux premières éditions complètes du *Message Retrouvé* (1956 et 1978) comportaient une coquille : « Gangue » (voir ce mot).

Celée : (...) *en Certaine Cendre Celée* (M+R : XXIX, 3"). Cachée, tenue secrète. À ne pas confondre avec scellée qui signifie fermée hermétiquement. « *Qui a ouvert le vase scellé ?* » (M+R XXI, 48 ; 9 occurrences dans le M+R).

Cham : *La malédiction qui pesait sur les fils de Cham est levée* (...) (M+R : XXVI, 52). Après le déluge, Cham, fils de Noé, avait surpris la nudité de son père ivre et s'en était confié à ses frères. L'ayant appris, Noé maudit Canaan le fils de Cham : « *Maudit soit Canaan, qu'il soit le dernier des serviteurs de ses frères !* » (Genèse 5, 32 ; 9, 18-27). Plus loin dans le récit biblique, les quatre fils de Cham sont nommés (Genèse 10,6). Bien que ces textes ne fissent aucune mention des peuples noirs et que Canaan ne peuplât pas l'Afrique¹²⁷, une certaine interprétation, notamment islamique et chrétienne, voulut reconnaître les noirs dans la malédiction. Cette thèse fut utilisée par la littérature esclavagiste pour les besoins de sa triste cause. Un article détaillé sur ce sujet figure sur Wikipédia : « *Malédiction de Canaan* ». À noter que le Livre XXVI du M+R dans lequel se situe ce passage comporte plusieurs versets relatifs aux noirs.

Chrysalide : *La vie du sage sort de la mort du saint comme la vie du papillon sort de la mort de la chenille qui devient chrysalide et ensuite, miracle de résurrection* (M+R : XXV, 27). La chrysalide est le dernier stade de développement du papillon avant qu'il ne devienne adulte. Ce mot vient du grec χρυσος, « or » (Robert) ; les anciens l'appelaient « aurélie ». À en croire les dictionnaires, cette étymologie reposerait sur le fait que certaines chrysalides présentent des tons dorés. Ne pourrait-on toutefois y voir une analogie avec les métamorphoses de l'or philosophique ? Les métamorphoses des papillons (et d'autres insectes) constituent un des phénomènes les plus étonnants de la nature. Les différentes étapes de cette mystérieuse transformation font l'objet de vidéos sur Internet. En voici une :

¹²⁷ Le Pays de Canaan se situait sur les territoires actuels d'Israël et du Liban.

Cloporte : *La révélation vivante qui leur est offerte à nouveau les épouvante et les fait fuir, comme la lumière fait rentrer les cloportes sous la pierre aveugle* (M+R : XXXX, 11). Petits crustacés terrestres, abondants dans les jardins, se trouvant souvent en groupe sous les pierres et s'y réfugiant vivement au moindre dérangement comme s'ils ne supportaient pas la lumière du jour.

Coadjuteur : *Celui qui possède la lumière dans sa pureté première est coadjuteur de Dieu* (M+R : XII, 48'). Un évêque coadjuteur aide l'évêque diocésain dans ses fonctions épiscopales.

Cordon : *Ô ville de la naissance (...). Le Saint-Cordon ne t'a pas sauvée de la peste des médiocres, et les coups ne t'ont pas ouvert l'entendement* (M+R : XXII, 48). En 1008, la peste ravageait Valenciennes, ville natale de Louis Cattiaux. Suite à d'ardentes prières, la Vierge Marie y apparut le 7 septembre, la nuit qui précède la fête de la Nativité. Elle tenait en mains une pelote de cordon écarlate. Un ange saisit le bout du « Saint-Cordon » et le laissa tomber tout autour de la ville. À l'instant même, la peste cessa et ceux qui en étaient atteints furent guéris. Une procession commémorative « Le tour du Saint-Cordon » a lieu chaque année le deuxième dimanche de septembre.

Cuistre : *Les assauts des cuistres diplômés de toutes les nations* (5 citations dans le M+R). Aujourd'hui, personne qui fait un étalage intempestif d'un savoir mal assimilé, pédant vaniteux et ridicule (Robert).

Délier : *La pierre déliée ne revient pas visiblement, cependant elle brille comme la lune dans tout son éclat* (M+R : I, 4'). Défaire ce qui lie, dénouer ; délier les mains d'un prisonnier. Selon Dom Pernety, en alchimie, c'est tirer le mercure de sa minière où il est retenu comme par des liens formés par les parties hétérogènes avec lesquels il est mêlé. Il se dit aussi de

la putréfaction de la matière après sa dissolution. Voir aussi *infra* le mot « revenir ».

Dévot : *Faux frères contre frères ennemis. Faux dévots contre dévots de science morte* (M+R : XIX, 40 ; XVIII, 50). Personne très attachée aux pratiques religieuses. Se dit quelquefois, par dénigrement, de l'hypocrisie qui feint la dévotion (Petit Littré), comme dans le Tartuffe de Molière : « Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ».

Diaphane : *Amante diaphane* (Litanie 19 de la Mère). Qui laisse passer à travers soi les rayons lumineux sans laisser distinguer la forme des objets. Translucide.

Élie : *N'avons-nous pas en nous l'Esprit d'Élie (...) ?* (M+R : XXXVI, 95'). Prophète de l'Ancien Testament qui est monté au ciel avec son corps. Selon certains commentateurs, l'esprit d'Élie, c'est l'esprit prophétique, celui qui est descendu sur Isaïe, Ezéchiel et les autres (Isaïe 42,1 ; Ezéchiel 2,2 ; Matthieu 17, 13). Dans l'introduction du *Message Retrouvé*, Emmanuel d'Hooghvorst écrivit : « Peut-être scandaliserons-nous plus d'un lecteur en affirmant ici que l'Esprit d'Élie, toujours vivant, se manifeste d'âge en âge : que ceux-là s'abstiennent car c'est ici le rocher du scandale ».

Embaumer : « *Embaumer le monde de Marie* » (M+R : XXIX, 47' ; voir aussi XXXI, 9 et litanie 95 de la Mère). Ici, signifie dégager une odeur agréable. Voir *supra* le mot « baume ».

Érective : *Colonne érective* (Litanie 39 du Fils). Mot absent des dictionnaires consultés. Le terme pourrait être en rapport avec le fait de se dresser, l'érection d'une colonne.

Érin : *Érin vêtue* (Titre du Livre XXXIII). Érin (ou Ériu) est une déesse souveraine de l'Irlande dans la mythologie celtique. Elle a donné son nom poétique à l'île.

Éther : *La lumière se dilate jusqu'à l'éther impondérable* (M+R : III, 56'). Selon les anciens, substance très subtile au-

dessus de la sphère de l'air, qui était la matière du feu (Petit Littré).

Éventé : *Comme ils fixent des insectes dans leurs collections de poussières éventées* (M+R : XIV, 44). Ici, le mot pourrait avoir le sens d'une denrée alimentaire éventée, c'est-à-dire qui a perdu son parfum et son goût en restant trop longtemps en contact avec l'air (Robert).

Exeat : *Pas besoin de passeports, ni d'exeat, ni de combines, ni de pourboires, ni de bassesses (...)* (M+R : XXVIII, 26'). Latin *exeat*, signifiant « qu'il sorte ». Permis de sortie. Permission que l'évêque donne par écrit à un ecclésiastique, son diocésain, d'aller exercer dans un autre diocèse.

Fange/fangeux : *Quand les railleurs seront submergés dans la fange de la mort* (6 citations dont 3 pour fangeux ; M+R VIII, 7). Boue presque liquide et souillée. Au figuré : ce qui souille comme fait la fange, bassesse, abjection (Petit Littré). Se vautrer dans la fange.

Fèce : *Le soleil ne peut habiter qu'une terre pure séparée de toute fèce* (4 citations dont M+R VII, 12'). Excréments, matières fécales. En chimie et en pharmacie, lie qui se dépose au fond d'un liquide trouble qu'on laisse reposer (Robert). C'est la crasse, l'ordure, l'impureté. Bien que le terme soit toujours renseigné au pluriel dans les dictionnaires (les fèces), Louis Cattiaux a préféré le singulier dans trois versets sur quatre pour une raison inconnue.

Gangue¹²⁸ : *Le sage est comme la pierre précieuse cachée sous sa gangue* (M+R : XII, 8 ; XXII, 31 ; XXIX, 18'). Allemand *Gang*, chemin au sens de filon. Substance qui entoure un minerai ou une pierre précieuse à l'état naturel. Emmanuel

¹²⁸ À noter que le mot écrit « gangue » au verset XXI, 6' des deux premières éditions complètes (1956 et 1978) a été logiquement modifié en « cangue » dans les éditions suivantes (1991, 2007 et 2015). Cf. *supra*, à l'entrée « Cangue ».

d'Hooghvorst parle de la « séparation de l'or vif de sa gangue minérale où il se trouvait congelé et comme mort »¹²⁹.

Géhenne : *Tu nous plonges dans la géhenne avec les damnés, mon Dieu* (3 citations dont M+R : XXXV, 19). Vallée de Hinnôm ou Ben-Hinnôm, ravin au sud de Jérusalem, où avaient lieu des cultes idolâtriques en particulier des sacrifices d'enfants brûlés vifs. Dans le Nouveau Testament, le mot grec γέεννα (*geenna*) est traduit soit par « géhenne » soit par « enfer ».

Héloym : *Et qui sera unifié avec les Héloym dans l'Unique Dieu ?* (M+R : XXXV, 9'). Parfois écrit Élohim. Transcription d'un mot hébreu de la Bible אֱלֹהִים généralement traduit par « Dieu ». En principe, le suffixe « im » indique le pluriel. Cette particularité ne manque jamais d'étonner de la part d'une religion monothéiste. En mettant le mot français au pluriel, Louis Cattiaux a-t-il voulu attirer notre attention sur cette énigme ?

Histrion : *Nous ne jouerons plus à contrefaire l'histrion parmi les insensés* (M+R : XV, 13'). Chez les Romains, nom d'un acteur qui jouait dans des bouffonneries grossières importées d'Étrurie. Mauvais comédien.

Hydre : *Comme leurs mains sont bénisseuses devant l'hydre triomphante !* (M+R : XVII, 49). Dans la mythologie grecque, l'Hydre de Lerne était un serpent d'eau fabuleux à plusieurs têtes. Chaque fois qu'Héraclès (Hercule) lui en coupait une, une autre repoussait. Au sens figuré, le mot désigne un fléau qui se renouvelle perpétuellement, en dépit des efforts accomplis pour l'abattre.

Immunité : *Toi l'Impeccable et le Parfait, rends-nous la santé, la jeunesse et l'immunité de nos corps* (M+R : XXXVII, 9'). Résistance d'un organisme à certains agents pathogènes. Dans le M+R, ce terme d'immunité pourrait être rapproché de ce que

¹²⁹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 44.

le Catéchisme du Concile de Trente¹³⁰, parlant des qualités des corps glorieux, exprime sous le nom « d'impassibilité » *c'est-à-dire ce don précieux qui les préservera de toute espèce de mal, de douleur, en un mot de toute chose fâcheuse. La rigueur du froid, l'ardeur de la flamme, la violence des eaux, rien ne pourra leur nuire.*

Incuber : *Les croyants postulent l'âme divine, les saints et les sages l'incubent et la manifestent ici-bas* (M+R : XVIII, 6). La période d'incubation est le temps au cours duquel l'oiseau couve ses œufs. Plusieurs alchimistes ont parlé de la chaleur de la poule qui couve. Placer des œufs dans un incubateur pour les mûrir.

Iniquité : *La coupe d'iniquité est pleine* (M+R : XXXVI, 87 ; aussi XV, 8 et XXX, 12'). Manque d'équité, de justice. En langage religieux, dépravation, état de péché (Robert).

Insigne : *Guérisseuse insigne* (M+R : Litanie 42 de la Mère). Qui est digne de s'imposer à l'attention, remarquable, éminent.

I.N.R.I. : (M+R : XX, 44'). Initiales de l'inscription rendue en latin par « Iesus Nazarenus Rex Iudaeorum » que l'on traduit généralement par « Jésus de Nazareth roi des Juifs », figurant sur l'écriteau que Pilate avait fait placer sur la croix du Christ, conformément à la coutume. D'un point de vue hermétique, on peut aussi lire : « Igne Natura Renovatur Integra » (La nature tout entière est régénérée par le feu).

Itu : *Vénère Itu* (Titre du Livre XXXX). Aucune définition significative trouvée. L'Iturée est une région au nord de la Galilée.

Ivraie : *Ô viens, saint Seigneur (...) avec ton van qui trie et qui sépare le bon grain de l'ivraie* (M+R : XXIV, 4 ; aussi XXIX, 30). Probablement l'ivraie enivrante (*Lolium temulentum*), graminée qui croissait dans les moissons et dont les graines

¹³⁰ Première partie ; chapitre 12 ; § 3.

étaient fréquemment infectées par un champignon toxique pour l'homme et le bétail. Dans les Évangiles, la séparation du bon grain de l'ivraie, image du jugement, est illustrée dans la parabole du même nom (*Matthieu* 13, 24-30).

Lavandière : *Lavandière miraculeuse* (M+R : Litanie 69 de la Mère). Femme qui lave le linge à la main. En alchimie, une illustration du *Splendor solis*¹³¹ représente des lavandières occupées à laver le linge.

Limbe : (9 citations dont 3 liées à l'oubli et 2 au commencement¹³² ; *Dans les limbes tout est confondu et à naître*). Du latin *limbus*, bord, bordure. Plusieurs approches sont possibles :

1°) Lieu où les patriarches de l'Ancien Testament attendaient Jésus-Christ.

2°) Pour les catholiques, lieu où séjournent les enfants morts sans baptême.

3°) Dans la Divine Comédie de Dante, les limbes constituent le premier cercle de l'enfer¹³³.

4°) Pour Dom Pernety : *Corps réduit en ses premiers principes élémentés (...)*.

Lotus : *L'union du joyau d'or et du lotus lumineux* (M+R : XI, 72'). Plante aquatique proche des nénuphars, flottant sur l'eau, et importante dans de nombreuses religions ou mythologies : en Inde brahmanique, dans le bouddhisme, en Égypte, dans l'Odyssée d'Ulysse.

Lucide : *Quand nous aurons pacifié et clarifié le dedans, le dehors nous obéira de même et nous paraîtra aussi lucide* (M+R : XIII, 3 ; voir aussi litanie 6 de la Mère). Dans son acception moderne, le qualificatif « lucide » désigne quelqu'un qui voit clair dans une situation, qui comprend. Ou encore un malade mental dont les accès de démence alternent avec des

¹³¹ Solomon Trismosin, *Splendor Solis*, Trubner & Co, Londres, 1582.

¹³² Oubli : XVIII, 6 ; XXV, 40' et XXIX, 42. Commencement : I, 51' et XXIX, 45.

¹³³ Chant quatrième.

moments de lucidité. Mais dans son sens ancien, lucide signifie clair, lumineux comme dans le verset ci-dessus qui évoque une clarification. D'après le Robert, il est proche du mot « translucide », synonyme de « diaphane » se rapportant à un corps qui laisse passer la lumière, mais sans permettre de distinguer nettement le contour des objets se trouvant derrière.

Luciole : *Luciole adorée* (M+R : Litanie 99 de la Mère). Latin *lux*, *lucis*, lumière. Famille d'insectes coléoptères luminescents c'est-à-dire capables d'émettre de la lumière la nuit. Les lucioles sont voisines du ver luisant (*Lampyris noctiluca*), autre coléoptère luminescent bien connu.

Lustration : *C'est la science des sciences, le secret des rois, la lustration suprême* (M+R : X, deuxième hypographe). Purification rituelle par l'eau dans la Rome antique. Dans le catholicisme, l'eau lustrale est celle du baptême.

Lyse : *Nos vies ressortiront semblablement du chaos de la lyse ténébreuse où se renouvelle le divin mystère de la création de Dieu* (M+R : XXV, 27'). Dilution, séparation. En biologie, dissolution, destruction d'un élément organique (cellule, bactérie, etc.). Le suffixe « -lyse » exprime une dissolution (Robert). Ainsi, en chimie vulgaire, l'eau est décomposée en hydrogène et oxygène par électrolyse.

Magister : *Se débattre dans la boue où ils jouent les magisters triomphants* (M+R : XXV, 11). Du latin *magister*, maître. Auparavant, maître d'école de village (Petit Littré). Aujourd'hui, personne pédante. Il existe aussi deux autres sens : le magistère du pape et le magistère du Grand Œuvre, mais dans un autre contexte.

Malice : (29 citations dans le M+R). Anciennement, inclination à mal faire (Petit Littré), méchanceté. Aujourd'hui, penchant à dire de petites méchancetés ironiques, à taquiner, à se moquer.

Malignité : *Les hommes remplis d'orgueil et de malignité* (M+R : III, 37 ; XXII, 10' et XXVI, 36). Inclination à faire, à penser, à dire du mal (Littré).

Malin : (40 citations). Qui a de la malignité, qui se plaît au mal (Petit Littré). « Le Malin » c'est le diable (8 citations) ; aussi intelligent, fin, rusé, habile, comme Satan. Par contre, « très malin » (M+R : XXV, 10) a pris la connotation commune et moderne de « très intelligent », dans un sens ironique.

Manne : *Il sera chargé de distribuer la manne de vie aux croyants charitables et fidèles* (M+R : XVII, 46' ; aussi XXXVII, 5' ; et litanie 82 de la Mère). Nourriture que Dieu fit descendre du ciel pour nourrir les fils d'Israël au cours de leur périple de 40 ans dans le désert (Exode 16, 14-15 ; 21 ; 31). En alchimie, selon Dom Pernety, c'est le mercure des philosophes. Il ajoute : « Ils l'ont aussi appelé Manne divine, parce qu'ils disent que le secret de l'extraire de sa minière est un don de Dieu, comme la matière même de ce mercure ».

Maranatha : *MARANATHA. Il vient certainement* (M+R : XX, 34"). Expression araméenne signifiant « Notre Seigneur, viens » ou « Le Seigneur vient ». Elle est passée dans la liturgie eucharistique primitive. Par ailleurs, saint Paul écrit : « Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème ; Maranatha » (I Corinthiens 16, 21). Comme l'expression Maranatha était jointe au mot anathème, on lui donna, de même qu'à ce dernier, un sens imprécatoire c'est-à-dire de malédiction. Ce sens est resté au Moyen Âge.

Matras : *Matière. Matrice. Matras. Mater* (M+R : XII, 50'). Prononcer « matra ». Vase de verre ou de terre au col étroit et long dont il est question dans certains traités d'alchimie.

Melchior : *N'est-ce pas Melchior, le roi noir, qui offrit l'or de la royauté et de l'amour au Seigneur nouveau-né ?* (M+R : XXIX, 23). L'Évangile de Matthieu (Matthieu 2, 1-12) relate l'épisode des rois mages, venus offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe à l'Enfant Jésus, nouveau-né. Au cours des siècles qui

suivirent, une certaine tradition (il y en a eu d'autres) prétend qu'ils étaient trois et s'appelaient Melchior, Balthazar et Gaspard. La légende de ces mages n'a pas cessé de s'enrichir au cours des siècles et on leur attribua des races différentes : l'un blanc, l'autre jaune et le troisième noir, symbolisant ainsi l'ensemble de l'humanité. Pour les uns, la race noire était représentée par Gaspard, pour les autres par Melchior.

Melchitsédeq : *Ordre de Melchitsédeq* (M+R : XXXVI, 27'). Personnage mystérieux de la Bible, prêtre de Dieu, dont le nom apparaît soudainement par deux fois ; à une première reprise pour bénir Abram (Genèse 14, 18-19) puis dans un Psaume de David : « Tu es prêtre à jamais, selon l'ordre de Melchitsédeq » (Psaume 110,4). « Selon l'ordre » est une expression qui définirait un genre de sacerdoce, comme l'ordre des dominicains, des franciscains, etc. Dans le Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux développe le portrait de ce personnage, notamment tout le chapitre 7.

M.O.I.O.M. : (M+R : XX, 73'). Initiales de « Mare Occultum Igneum Operans Miracula », c'est-à-dire « Mère secrète de feu opérant des miracles ». À rapprocher du verset IV, 24' :

« au-dehors
Mort. Orgueil. Ignorance
au-dedans
Mare. Occultum. Igneum. »

Moyeu : *Ils reposeront dans le vide de Dieu qui est le moyeu de la plénitude de Dieu* (XXII, 54' ; XVI, 32'). Partie centrale de la roue que traverse l'axe ou l'essieu autour duquel elle tourne (Robert).

Nectar : *Nectar des dieux* (M+R : Litanie 67 de la Mère). Certaines fleurs sécrètent un liquide sucré appelé nectar dont le rôle est d'attirer les insectes pollinisateurs. Dans le langage littéraire, c'est une boisson exquise. Pour Homère, le nectar est la boisson des dieux. À l'inverse, certains auteurs entendent l'ambroisie comme boisson et le nectar comme plat.

Nitrée : *Vue nitrée* (M+R : Titre du Livre XXI). En chimie vulgaire, le nitre est le nitrate de potassium, communément appelé salpêtre, sel de pierre. C'est un dépôt blanchâtre qui apparaît sur certains murs suite à la dissolution des sels minéraux par l'humidité. Les philosophes hermétiques, dont le Cosmopolite, parlent du « sel Nitre » ou de « notre nitre ».

Nymphe : *Nymphe dévouée* (M+R : Litanie 117 de la Mère). Dans la mythologie grecque, divinités de la nature qui peuplent la campagne, les bois, les eaux, dont elles personnifient la fécondité et la grâce. Dom Pernety signale que les nymphes sont généralement prises par les alchimistes pour les parties volatiles de la matière du Grand Œuvre.

Opalescent : *Nuage opalescent* (M+R : Litanie 55 de la Mère). Qui prend l'aspect de l'opale. L'opale est une pierre fine d'un blanc laiteux et bleuâtre qui produit un chatoyement irisé, c'est-à-dire qui reflète les couleurs de l'arc-en-ciel, lesquelles furent décrites par maints alchimistes à un certain stade de l'œuvre.

Oripeaux : *Le passant de Dieu ouvre le saint flacon que la vieille prostituée conservait caché sous ses oripeaux* (M+R : XXX, 11). Étoffe, broderie ornée de lames de cuivre ou de laiton très minces ayant l'apparence de l'or. L'étymologie « peau d'or » ne doit pas faire penser à quelque chose de précieux ou de glorieux, car le mot a un sens péjoratif. Ce sont des vêtements voyants, de vieux habits dont un reste de clinquant fait ressortir l'usure (Robert). Dans ce sens, oripeaux peut être rapproché de « haillons » deux versets plus loin.

Panégyriste : *Qui inspire ces panégyristes de l'orgueil et de l'aveuglement humains ?* (M+R : XVII, 3). Celui qui fait un discours public à la louange de quelqu'un.

Passible : *Les possessions illusoires de ce monde passible* (M+R : XXXX, 17). Non pas passible d'une amende, mais capable d'éprouver des sensations, de la douleur ou du plaisir (Petit Littré). Le contraire d'impassible. Ce mot pourrait-

il aussi désigner ce qui passe, passager, transitoire ? Ce serait alors un néologisme de sens. Pourquoi pas ?

Pétrifiée : *Aussi stupide qu'une souche pétrifiée* (M+R : XV, 14 et XII, 30'). Matière organique, par exemple du bois, transformée en pierre comme les fossiles. Au sens figuré « pétrifié par la surprise » (M+R : XII, 30'), signifie « sans réaction sous le coup de l'émotion ». Dans la mythologie grecque, Méduse avait le pouvoir de pétrifier ceux qui croisaient son regard, c'est-à-dire de les changer en pierre.

Pharaon : *Les magiciens officiels de Pharaon sont plus forts que jamais dans le monde* (M+R : XXXIX, 30). Image probable des réalisations scientifiques modernes. Dans la Bible, le livre de l'Exode décrit la lutte entre Moïse et les magiciens de Pharaon : « Aaron jeta son bâton devant Pharaon et ses serviteurs et il se changea en serpent. Pharaon à son tour convoqua les sages et les enchanteurs et, avec leurs sortilèges, les magiciens d'Égypte en firent autant. Ils jetèrent chacun son bâton qui se changea en serpent, mais le bâton d'Aaron engloutit leurs bâtons » (Exode 7, 10-12).

Pharisien : *Tout ce que le Christ a dit sur les pharisiens est encore vrai pour la plupart des croyants actuels* (M+R : XV, 24 ; XXXVIII, 8). Parti religieux juif qui s'appliquait à bien connaître la Torah et la tradition pour en promouvoir une stricte application et l'accomplissement minutieux de tous les préceptes. Jésus n'hésitait pas à les critiquer vertement, leur reprochant leur hypocrisie, en particulier lors d'une longue invective dont un extrait est repris en épigraphe du Livre II du M+R : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites (...) » (Matthieu 23, 1-36).

Plancton : *Plancton des cieux* (M+R : Litanie 51 de la Mère). En zoologie, ensemble des organismes de très petite taille qui vivent en suspension dans l'eau de mer et dont se nourrissent notamment certaines grandes baleines. On parle aussi parfois du « plancton aérien », ensemble d'insectes dont se nourrissent les martinets en volant.

Pontifiant : *Arrière, médiocres satisfaits et pontifiants !* (M+R : XXII, 16). Du latin *pontifex*, faiseur de ponts (Robert). En termes religieux, celui qui établit un pont entre la divinité et l'humanité. Dans l'Antiquité romaine, le collège des pontifes avait la haute surveillance du culte. Il était présidé par le *Pontifex maximus*, titre que les empereurs se sont attribué à partir d'Auguste. Chez les chrétiens, vers le VI^{ème} siècle, on commença à donner aux évêques le titre de « Pontife » et au pape celui de « Souverain Pontife ». Dans le langage courant, pontifier signifie aujourd'hui prendre des airs d'importance, parler avec emphase et prétention.

Prébende : *Les meilleures prébendes sont réservées pour ceux qui travaillent à la mort de tous* (M+R : XXXIX, 13'). Revenu fixe attaché à un titre ecclésiastique, par exemple à la fonction de chanoine. Celui qui en jouit est un prébendier.

Pusillanime : *La science de Dieu revêt un masque terrifiant afin d'éloigner les hommes pusillanimes* (M+R : V, 94 et 5 autres citations). Qui manque d'audace, craint le risque, les responsabilités (Petit Robert).

Quintessence : *La quintessence du ciel et de la terre, qui produit le soleil et qui le reçoit en mariage* (M+R : II, 68' ; XI, 5' ; XII, 33 ; litanies 68 et 91'). Latin médiéval *quinta essentia*, la cinquième essence. C'est un cinquième principe des mixtes composé de ce qu'il y a de plus pur dans les quatre éléments traditionnels : l'eau, l'air, la terre et le feu (Dom Pernety). Aristote, Paracelse et de nombreux alchimistes en ont parlé.

Régent : *Régent de la grande mer* (M+R : Litanie 66 du Fils). Personne qui gouverne une monarchie pendant la minorité ou l'absence du roi. Personne qui régit, administre, gouverne : le Régent de la Banque de France.

Rets : *Il sait délivrer des rets de la mort* (M+R : XI, 34). Filet pour prendre du gibier, des oiseaux, des poissons.

Rétif : *Rétive nue* (M+R : Titre du Livre XXIV). Se dit d'une monture qui refuse d'obéir à celui qui la monte ou qui la

conduit. Figuré : se dit de personnes ou de choses qui n'obéissent pas ; un enfant rétif, une mémoire paresseuse et rétive.

Revenir : *La pierre déliée ne revient pas visiblement, cependant elle brille comme la lune dans tout son éclat* (M+R : I, 4'). En cuisine faire revenir signifie passer un aliment dans un corps gras chaud pour le dorer et le rendre plus ferme (Robert). Rissoler.

Rutilant : *Le sang rutilant du Sauveur céleste* (M+R : XXV, 52). D'un rouge ardent.

Salam : *Salut des mythes et Salam des monts !* (En exergue du M+R). Mot arabe signifiant « paix ». On l'utilise pour saluer quelqu'un dans le sens de « la paix soit sur toi ». Équivalent de l'hébreu « *shalom* ».

Salomon : (...) *je suis ton Salomon seul au monde* (en exergue du Message). Prophète et roi d'Israël connu pour sa grande sagesse. Fils de David. Il apparaît dans plusieurs livres de la Bible, surtout le livre des Rois et les Chroniques. Son nom signifie « paix » (*shalom*).

Samaritain : *Soyons bons et secourables comme l'ancien Samaritain* (M+R : XV, 61). Au temps de Jésus, les Samaritains étaient les habitants de Samarie, région située entre la Judée et la Galilée. Bien que de même religion, les Judéens évitaient les rapports avec les Samaritains qu'ils méprisaient à cause de leurs divergences doctrinales. Dans la parabole du bon Samaritain, ce dernier secourt un homme blessé alors qu'un prêtre et un lévite, a priori plus proches du blessé, s'en sont abstenus (Luc 10, 29-37).

Sanie : *Qui séparera la sanie de la chair du Dieu vivant ?* (M+R : XIX, 66). Synonyme ancien de pus.

Scorie : *La Mère lave nos scories* (M+R : XXIV, 22' et 37' ; XXXIX, 53). Lors de la fusion de minerais métalliques, les scories sont des impuretés qui viennent se vitrifier à la surface.

Séléné : *Sol et Séléné en Sel unis* (en exergue du Message et M+R : XXXII, 27). Personnification de la lune dans la mythologie grecque.

Sol : *Sol et Séléné en Sel unis* (en exergue du Message et M+R : XXXII, 27). Dieu romain du soleil correspondant à Hélios chez les Grecs.

Sophiste : *Les sophistes nous amusent bien un temps* (M+R : III, 71). Chez les Grecs, maîtres de philosophie qui enseignaient l'art de parler et de défendre n'importe quelle thèse par des raisonnements subtils ou fallacieux. Aujourd'hui, personne dont le raisonnement n'a que les apparences de la logique.

Souffleur : *Les savants officiels, héritiers et descendants des souffleurs enragés qui forcèrent les premiers le feu, la nature, les êtres et les choses* (M+R : XXXIX, 28). Soi-disant alchimistes qui actionnaient le soufflet de la forge pour activer le feu de leur fourneau et forcer la nature. Ces souffleurs ne cherchaient généralement qu'à faire de l'or pour s'enrichir. Ils s'opposent aux Philosophes hermétiques véritables qui ne forcent rien, utilisent d'autres procédés et visent un autre objectif.

Suc : *Les saints vivent leur religion, en attendant de goûter son suc spirituel* (M+R : XXXVII, 27 dernier alinéa). Sens propre : liquide organique susceptible d'être extrait des tissus animaux et végétaux. Sens figuré : ce qu'il y a d'essentiel dans un livre, dans une doctrine, la quintessence, la substantifique moelle.

Sulamite (ou Sunamite) : *Ô Sulamite, ma seule amie* (en exergue du *Message Retrouvé*). Femme originaire de Sunem qui servit le Roi David dans sa vieillesse (I Rois 1, versets 3, 15, 17, 21 et 22).

Talent : *Ô Seigneur, si tu le veux, ton talent sera enterré* (M+R : XXI, 75' et 5 autres versets). Unité de poids et de monnaie dans l'Antiquité, notamment en Palestine. Dans quatre versets (M+R : XVI, 35 ; XVII, 44 ; XXI, 75' et XXXX, 5'),

il est question d'enterrer le talent de Dieu, thème repris de la parabole des talents dans les Évangiles. C'est l'histoire d'un maître qui, partant en voyage, confie ses talents (ses économies) à ses serviteurs : le premier et le second les font valoir, le troisième enfouit le sien, ne le fait pas fructifier, et est puni par son maître à son retour (Matthieu 25, 14-30 ; Luc 19, 12-27). Dans deux autres versets (M+R : IX, 35' et XXVII, 52), le mot semble avoir son sens commun de disposition, d'aptitude dans le domaine artistique. Un peintre de talent.

TRIO VII : (M+R : XXV, 58'). Anagramme de vitriol. RACINES au verset 58 est une anagramme d'arsenic. Ces deux termes chimiques ont été utilisés par les alchimistes.

Ur : *Évite en Ur* (Titre du Livre XXII). Ur (Traduction Bible de Jérusalem) est une ville de Chaldée, dans le sud de la Mésopotamie (Irak actuel) d'où la famille d'Abraham est partie pour se diriger vers Harrân (sud de la Turquie actuelle) (Genèse 11, 31).

Urée : *Vit en urée* (Titre du Livre XXV). En chimie vulgaire, substance très riche en azote présente notamment dans l'urine. Selon Dom Pernety, plusieurs alchimistes ont parlé de l'urine et de l'urine d'enfants.

Vacuité : *Mais pénétrer la plénitude de la vacuité, c'est être Dieu avec Dieu* (M+R : XIV, 56' ; XII, 35' et XXV, 4). En principe, état de ce qui est vide. Néanmoins, selon les bouddhistes, ce concept difficile à appréhender n'est pas synonyme de néant.

Van : *Ô viens, saint Seigneur (...) avec ton van qui trie et qui sépare le bon grain de l'ivraie* (M+R : XXIV, 4). Grand panier plat en osier muni de deux anses, pour vanner, c'est-à-dire agiter le grain afin d'en séparer les déchets de paille, la balle et les autres éléments indésirables. Dans les Évangiles, la séparation du bon grain et de l'ivraie, image du jugement, est illustrée dans la parabole du même nom (Matthieu 13, 24-30).

Vêture : *Il n'y a rien dans le monde qui ne soit entaché de boue, sauf la glorieuse vêtue du Seigneur dans le ciel* (M+R : IV, 40'). Littéraire : habit, vêtement (Robert).

Viatique : *Demandez au Seigneur d'amour et de connaissance la route ainsi que le viatique* (M+R : XVII, 37'). Latin *viaticum* de *via*, route. Argent, provisions données à un religieux pour voyager et, par extension, à tout voyageur (Robert). Sacrement de l'Eucharistie administré aux malades en danger de mort.

Vivandière : *Vivandière des anges* (M+R : Litanie 116 de la Mère). Femme autorisée à suivre les troupes pour vendre des vivres ou des boissons (Robert).



Hélène Feye, *Joseph eut un songe* (huile sur bois, 40 cm sur 24,5 cm)

Joseph eut un songe...

Hélène Feye

Ce petit tableau dépeint l'un des songes que Joseph, fils de Jacob, a reçus. Il nous est raconté au verset 37, 9 de la Genèse :

Il eut encore un autre songe, et il le raconta à ses frères. Il dit : « J'ai eu encore un songe : le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi ». Il le raconta à son père et à ses frères, et son père le fit taire, en disant : « Que signifie ce songe que tu as eu ? Faudra-t-il que nous venions, moi, ta mère et tes frères, nous prosterner à terre devant toi » ? Et ses frères furent jaloux de lui, mais son père en garda le souvenir ¹³⁴.

Joseph songea un songe : *iahelom ioseph halom* ; cette phrase hébraïque se trouve inscrite sur le dais qui surplombe le lit de Joseph. Le Midrache hagadol compare Joseph à son père Jacob et précise que « *L'un a été agrandi à la suite d'un songe, l'autre aussi* » ¹³⁵. Le grand cabaliste Emmanuel d'Hooghvorst commente :

(...) « Agrandi à la suite d'un songe » : il s'agit du commencement subtil de la Torah. Les cordons maçonniques représentent ce lien subtil. Ce songe initiatique qui n'est pas un rêve, c'est le visiteur du soir. (...) C'est la peqidah (visitation), une visite comme celle de l'ange Gabriel ¹³⁶.

L'expérience de ce songe initiatique qui ne doit pas être confondu avec le rêve prémonitoire (il y a le rêve donné par la

¹³⁴ Genèse XXXVII, 9 à 11, traduction du chanoine Crampon.

¹³⁵ Midrache hagadol, Berechit (Vaïecheb) 37, 2.

¹³⁶ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. IV, p. 409.

nature, et le songe donné par Dieu), est réservée à très peu d'élus. Il est dit dans Isaïe 38, 16 : « *Tu m'as fait songer, et tu me feras vivre* ». C'est, nous dit EH, l'expérience de la science infuse. Pour Rabbi Nechouniah, *halom* (songe) est égal à *holem* (point-voyelle). Le point-voyelle vivifie toute l'Écriture, qui, sans voyelle, est morte¹³⁷. Notons aussi que SONGE est l'anagramme de GNOSE...

Joseph, dont le nom signifie « *il ajoute* » (du verbe IASOPH, augmenter, prolonger), est donc un élu, un *tsadiq* (juste) qui, intermédiaire entre Dieu et l'homme, se tient debout devant Dieu et plaide en faveur de l'homme. Un extrait du *Midrache Tanhouma* précise :

L'homme juste est appelé tsadiq parce qu'il nourrit les créatures du Saint-béni-soit-Il. Deux fils d'homme ont été appelés tsadiqim parce qu'ils ont nourri les créatures : ce sont Noé et Joseph. Voici ce qui est écrit au sujet de ce dernier : « Pour de l'argent, ils ont vendu le juste » (Amos 2, 6), « Et Joseph nourrit » (Genèse 47, 12)¹³⁸.

EH nous éclaire :

Ce qui définit le juste qui tourne la colère d'Elohim en miséricorde, c'est le fait de nourrir les êtres ; non de les nourrir en leur donnant la pitance quotidienne, mais de les nourrir à la manière eucharistique. Quand un être qui était objet de la colère d'Elohim est nourri de cette manière-là, Elohim lui devient favorable¹³⁹.

La Genèse nous raconte que lorsqu'il fit ce songe initiatique, Joseph était

âgé de dix-sept ans, faisait paître les troupeaux avec ses frères, lui si jeune, avec les fils

¹³⁷ Voir E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. IV, p. 411.

¹³⁸ *Midrache Tanhouma*, Noah, §5.

¹³⁹ E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. I, p. 133.

de Bilha et avec les fils de Zilpha, femmes de son père¹⁴⁰.

Le Midrache hagadol rajoute : « *Joseph était âgé de dix-sept ans, dépourvu de cils, adolescent. En fait, il faisait ce qu'on fait à l'adolescence : se maquiller les yeux, se coiffer les cheveux, se dandiner sur les talons* » et « *Les fils des servantes l'embrassaient et le caressaient* »¹⁴¹. Joseph était donc un adolescent efféminé. Nous pensons pouvoir faire là un rapprochement avec les anges qui sont des êtres masculins à l'apparence féminine, au corps glorieux unissant l'homme et la femme en un seul être... La Genèse nous dit encore que « **Joseph était beau de taille et beau de visage** »¹⁴². Le Midrache Berechit Rabba rajoute : « *Joseph ressemble physiquement à sa mère par sa beauté* »¹⁴³ et « *Son visage ressemblait à celui de son père* »¹⁴⁴. Nous avons cru bon de donner au bel adolescent une chevelure dorée sensée montrer que l'élus se nourrit par la splendeur de la *Chekinah*, la lumière du soleil absorbée directement¹⁴⁵.

La traduction du chanoine Crampon précise que Joseph faisait « **paître les troupeaux avec ses frères** ». Or EH nous fait remarquer que, pris littéralement, le texte hébreu signifie en réalité : « **Il faisait paître ses frères en troupeau** ». L'interprétation de cette phrase par le Midrache hagadol confirme ce sens littéral :

*On enseigne qu'il leur donnait de bons conseils.
Autre dire : Joseph apprenait de son père la halakah,
en une fois, puis il revenait l'enseigner à ses frères, en
les conduisant dans la parole de la halakah, de même*

¹⁴⁰ Genèse XXXVII,2, traduction du chanoine Crampon.

¹⁴¹ Midrache hagadol, Berechit (Vaïecheb) 37,2.

¹⁴² Genèse XXXIX, 6, traduction du chanoine Crampon.

¹⁴³ Midrache Genèse Rabba, 86,6.

¹⁴⁴ Ibid., 84,8.

¹⁴⁵ Voir E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. II, p. 427.

que le berger conduit son troupeau. Voilà pourquoi il est dit : « Il faisait paître ses frères dans le troupeau »¹⁴⁶.

Le terme *halaqah* vient du verbe HALOK qui signifie cheminer ; c'est la conduite, l'enseignement législatif. Et E.H. de rappeler ces paroles de Jésus : « Je suis le pasteur des brebis, les brebis écoutent ma voix »¹⁴⁷.

Nous apprenons enfin qu' « **Israël aimait Joseph plus que tous ses autres fils, parce qu'il était le fils de sa vieillesse ; il lui fit faire une robe longue** »¹⁴⁸. Israël est le nom que reçut Jacob, le père de Joseph, après avoir lutté avec Dieu au torrent du Yaboq. Joseph est le fils de la sagesse, le fils des Anciens. Là encore, EH nous éclaire : « *Joseph était le fils de sa sagesse. Il lui avait transmis les secrets reçus d'Eber, l'ancêtre des Hébreux, ceux qui ont traversé le Jourdain* »¹⁴⁹. Il appartiendra maintenant à Joseph de transmettre...

Touchons un mot sur la tunique de Joseph. Son père lui fit faire une « **robe longue** ». Le chanoine Crampon traduit par « *longue* » le terme hébreu « *PASIM* » qui est un pluriel qui vient de « *PAS* » qui peut signifier : bandelette, lambeau d'étoffe ; paume ; partage. Nous avons donc revêtu Joseph d'une tunique luxueuse à rayures qui s'étend jusqu'à la paume de sa main.

Nous nous sommes amusée à donner au baldaquin qui surplombe le lit de Joseph la forme de l'arbre séphiroतिक¹⁵⁰. Les commentateurs hébraïques et les cours d'hébreu de EH nous ont appris que le *tsadiq* (le juste) correspond à *iesod*, le fondement¹⁵¹. Les trois premières *sephirots* (*keter*, *binah* et *hokmah*) sont une première manifestation de l'*Ein Soph* (le sans

¹⁴⁶ Voir E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. IV, pp. 395 et 396.

¹⁴⁷ Jean X, 2, 3, 27 et 28.

¹⁴⁸ Genèse XXXVII, 3, traduction du chanoine Crampon.

¹⁴⁹ Voir E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. IV, p. 355.

¹⁵⁰ On peut trouver l'arbre séphiroतिक et sa description dans E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t.I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, pp. 298 et 299.

¹⁵¹ Voir E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. IV, p. 41.

limite). Elles forment une pensée, un rêve, qui, pour se connaître, a besoin d'un sens :

Cette première manifestation est unie à l'ein soph comme la flamme au charbon. L'homme sert Dieu, c'est-à-dire qu'il lui permet de se connaître : voilà la mission extraordinaire de l'homme qui est situé au centre du cosmos. Sans l'homme, Dieu ne peut pas se connaître, tout comme sans cette lumière, l'homme ne peut pas se connaître non plus. Il y a trois sortes de manifestations par le moyen de l'homme. Dieu a commencé par se manifester par la rigueur, mais le monde ne tint pas : ce sont les sephirot gebourah et hod. Il s'est ensuite manifesté par la miséricorde : ce sont les sephirot gedoulah et netsah, mais le monde ne tint pas. Alors il a uni la rigueur (din) à la miséricorde (rah^uamin) dans la justice (tsedaqah) : ce sont les trois sephirot tipheret, iesod et malkout. (...) C'est uniquement dans le tsadiq que les trois sephirot supérieures se réalisent et se connaissent. Les deux autres voies sont aussi une connaissance, mais elle est très imparfaite ; l'état de tsadiq, c'est la réalisation complète, totale, de l'alchimie, de la cabale, de la chimie cabalistique ¹⁵².

Dans le tableau, le corps allongé de Joseph occupe la place des trois sephirot *tipheret*, *iesod* et *malkout*, et le fondement de Joseph est précisément à la place de *iesod*...

La couleur choisie pour le dais n'est pas anodine : le violet, *tekelet* en hébreu, c'est-à-dire le bleu mélangé au rouge, est la couleur du mercure des Philosophes, du commencement subtil de la *Torah*¹⁵³, c'est-à-dire du *halom* (songe) que fit Joseph...C'est aussi la couleur du *hachmal*, de l'électrum de Paracelse...¹⁵⁴, de l'améthyste dont le sens signifie « *qui n'est plus pris par l'ivresse de ce monde* » (de *amethyein* en grec)... .

¹⁵² E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. IV, pp. 508 et 509.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 129.

¹⁵⁴ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, pp. 109-110 et p. 193.

Joseph repose sur une couche rouge. Nous avons voulu rappeler, par ce rouge, ce qu'il y a de charnel en lui. L'oreiller blanc évoque, quant à lui, la pureté de ses pensées.

Le fond bleu-nuit et l'ensemble du sujet sortant du cadre font allusion au monde occulte dans lequel se déroule cette expérience...



Biblia Pauperum, anonyme allemand, vers 1300 – à gauche, Joseph jeté dans la citerne ; à droite, Jonas avalé par la baleine ; au centre, le Christ mis au tombeau.



Hélène Feye, *Joseph jeté dans la citerne* (huile sur bois, 40 cm sur 24,5 cm)

Joseph jeté dans la citerne...

Hélène Feye

Ce deuxième petit tableau (huile sur panneau de bois, 40 cm sur 24,5 cm) illustre la suite du chapitre 37 de la Genèse :

Les frères de Joseph allèrent paître les troupeaux de leur père à Sichem. Et Israël dit à Joseph : « Tes frères ne paissent-ils pas le troupeau à Sichem ? Viens, que je t'envoie vers eux ». Il répondit : « Me voici ». Et Israël lui dit : « Va donc, et vois si tes frères vont bien et si le troupeau est en bon état, et tu m'en apporteras des nouvelles ». Et il l'envoya de la vallée d'Hébron, et Joseph alla à Sichem. Un homme, l'ayant rencontré errant dans la campagne, lui demanda : « Que cherches-tu » ? Il lui dit : « Je cherche mes frères ; indique-moi, je te prie, où ils sont paître leur troupeau ». Et l'homme dit : « Ils sont partis d'ici ; je les ai entendus dire : Allons à Dotain ». Joseph partit sur les pas de ses frères, et il les trouva à Dotain. Ils l'aperçurent de loin et, avant qu'il fût près d'eux, ils complotèrent de le faire mourir. Ils se dirent l'un à l'autre : « Voici l'homme aux songes qui arrive. Venez donc, tuons-le, jetons-le dans une citerne, et nous dirons qu'une bête féroce l'a dévoré ; nous verrons ce qu'il en sera de ses songes » ! Ruben entendit et il le délivra de leurs mains. Il dit : « Ne le frappons pas à mort ». Ruben leur dit : « Ne versez pas le sang ; jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et ne portez pas la main sur lui ».- Son dessein était de le délivrer de leurs mains, pour le rendre à son père.- Quand Joseph arriva près de ses frères, ils le dépouillèrent de sa robe, la robe longue qu'il portait ; et, l'ayant pris, ils le jetèrent dans la citerne. Cette citerne était vide, sans eau. Puis ils s'assirent pour manger.

Levant les yeux, ils virent arriver une caravane d'Ismaélites qui venait de Galaad ; leurs chameaux étaient chargés d'astragale, de baume et de ladanum ; ils descendaient en Egypte. Juda dit à ses frères : « Quel avantage à tuer notre frère en cachant son sang ? Allez ! vendons-le aux Ismaélites et ne portons pas la main sur lui ; car il est notre frère, notre chair ». Ses frères l'écouterent. Mais, des marchands midianites qui passaient par là, tirèrent Joseph hors de la citerne, et ils vendirent Joseph aux Ismaélites, pour vingt pièces d'argent et ils emmenèrent Joseph en Egypte. (...) Les Midianites le vendirent en Egypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, chef des gardes ¹⁵⁵.

Ne nous y trompons pas : cette histoire recèle bien plus qu'un fait divers digne d'être raconté dans un magazine à sensation :

Rabbi Siméon dit : Malheur à l'homme qui dit que la Torah est venue mettre sous les yeux des récits ordinaires et des dires profanes ! Si c'était le cas, nous serions capables en ce moment même de faire une Torah avec des dires profanes, qui l'emporterait en qualité sur tous les ouvrages. Si c'est pour révéler les affaires du monde, les ouvrages mondains mêmes contiennent des dires plus sublimes. S'il en est ainsi, les suivrons-nous ? En ferons-nous une Torah ? En réalité, toutes les paroles de la Torah sont des paroles sublimes, des secrets élevés. (...) C'est pourquoi le récit de la Torah est l'habit de la Torah. Celui qui pense que cet habit est la Torah réelle, et pas autre chose, qu'il crève ! Il n'aura pas de part dans le monde à venir ! Pour cette raison David a dit : « Ouvre mes yeux, et que je contemple les merveilles de ta torah » (Psaume 119, 18), c'est-à-dire ce qui est en dessous du vêtement de la Torah ¹⁵⁶.

¹⁵⁵ Genèse XXXVII, 12 à 36, traduction du chanoine Crampon.

¹⁵⁶ Zohar III, Behaalotek, 152a (*Michnat hazohar*, vol.II, p. 402) ; cité dans E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. IV, pp. 489 et 495.

Le récit que nous avons illustré n'est que l'habit de la Torah, et, pour pouvoir contempler les merveilles qui s'y trouvent cachées, nous avons besoin qu'on nous ouvre les yeux. Nous sollicitons bien sûr cette grâce, et en attendant qu'elle nous soit accordée, nous ne pouvons que tenter, en espérant ne pas commettre d'indiscrétion, de regarder à travers les lunettes de ceux qui ont les yeux ouverts.... Ce petit épisode biblique n'a malheureusement pas, à notre connaissance, été commenté par le grand cabaliste Emmanuel d'Hooghvorst. Nous allons donc essayer d'en déceler quelques merveilles à la lumière de commentaires qui concernent d'autres passages de la Torah.

Nous avons vu que Joseph est *iesod*, le fondement du monde. La trahison par ses frères le mène dans une citerne, *bor* en hébreu. Nous pensons pouvoir faire un parallèle avec le passage de la Genèse, 29, 2, lorsque Jacob vit dans la campagne un puits, *beer* en hébreu. Ces deux mots sont, en hébreu, de la même racine, seule la vocalisation change. Le Zohar commente ce passage (Genèse 29,2) :

C'est pourquoi lorsque cette source, qui est le fondement (iesod) du monde demeure au milieu de ce puits, elle y fait des fruits et elle jaillit continuellement en remplissant le puits [c'est-à-dire que le fondement donne au puits, qui est la femelle, deux sortes d'abondance : d'abord pour engendrer des âmes (nechamot) qui sont des fruits, et ensuite pour nourrir les êtres inférieurs]. Dès que le puits se remplit [avec abondance], assurément, « de ce puits sont abreuvés les troupeaux » (id.), c'est-à-dire toutes les foules d'âmes (nechamot) et d'armées saintes qui, toutes, boivent de ce puits, chacune en proportion de ce qui lui convient ¹⁵⁷.

EH explique :

¹⁵⁷ Zohar I, Vaïetse, Sitrei Torah, 151b, §98.

Nechamah, c'est précisément cette âme qui vient d'en haut sous forme de la atsilout et elle s'engendre dans le puits sous la forme de la chekinah ¹⁵⁸.

La *atsilout*, qui signifie émanation, contient les trois *sephiroth* supérieures : *keter* (la couronne), *hokmah* (la sagesse) et *binah* (la rigueur). La *chekinah* est la présence divine. Or EH commente, à propos de la descente de Joseph en Égypte :

La Chekinah, c'est Joseph, car il est dit que la Chekinah était avec Joseph. Et quand il fait descendre Joseph, la Chekinah est avec lui pour tous ceux qui sont avec Joseph, pour tous les amis de Joseph. Tant qu'il y a un Joseph dans le monde, la Chekinah est dans le monde. Il est dit dans le livre de la Sagesse que la Sagesse se plaît parmi les enfants des hommes. Pourquoi ? Pour s'enrichir. La présence divine se plaît à s'enrichir d'un corps ¹⁵⁹.

Nous avons vu (voir l'article intitulé *Joseph eut un songe*) que Joseph dont le nom signifie « *il ajoute* » est un *tsadiq*, un juste qui nourrit les créatures du Saint-Béni-soit-Il. La Genèse nous dit que la citerne était vide, sans eau. Gageons que lorsque Joseph y a été enfoui elle s'est remplie en abondance ! et pour cause, Joseph doit faire paître ses frères en troupeau, c'est-à-dire les nourrir...La Genèse précise d'ailleurs que ces derniers, juste après avoir jeté Joseph dans la citerne qui était vide, sans eau, ***s'assirent pour manger***.

Dans le tableau, on peut voir, en travers du puits, la phrase en hébreu : ***vaiehi YHWH et Joseph*** (Genèse, 39,2) qui se traduit généralement par « *Et le Seigneur était avec Joseph* » mais il y a une autre manière de comprendre cette phrase :

Littéralement : « Le Seigneur fut « ET » Joseph ». On peut lire : le Seigneur était le aleph tav – l'alpha et l'oméga -, l'alphabet de Joseph. Le commencement, le

¹⁵⁸ E. d'Hooghvorst, *ibid.*, t. IV, p. 79.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 471.

milieu et la fin de l'alphabet hébreu donne le mot emet, vérité ¹⁶⁰.

Joseph, la *Chekinah*, la présence divine, est donc celui qui a retrouvé la parole perdue...

Dans la *Biblia pauperum*, « Bible des pauvres », magnifique livre médiéval enluminé édité en 1462 et dont la traduction par Caroline Thuysbaert paraîtra très probablement aux éditions Beya, Joseph jeté dans la citerne est comparé à Jonas jeté hors du vaisseau :

Joseph représente le Christ qui fut jeté dans le sépulcre, mais qui est miraculeusement ressuscité de son sépulcre, vivant, vrai Dieu et homme. On lit dans le livre de Jonas que Jonas était monté dans un navire, ayant payé les frais de passage, pour fuir Tarse. Une terrible tempête se leva sur la mer et lorsqu'ils lancèrent les sorts, le sort tomba sur Jonas qu'ils jetèrent à la mer. Une bête marine l'engloutit, il resta dans son ventre trois jours et nuits. Jonas représente le Christ qui resta dans le cœur de la terre trois jours et nuits ¹⁶¹.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 453.

¹⁶¹ *Biblia pauperum*, Albert Pfister, Bamberg, 1462, 34 feuilles, p. 25.



Hélène Feye, *Joseph et la femme de Putiphar* (huile sur bois, 40 cm sur 24,5 cm)

Joseph et la femme de Putiphar...

Hélène Feye

Descendu en Egypte, Joseph fut vendu comme esclave à Putiphar, eunuque de Pharaon, chef des gardes. Or le Seigneur était avec Joseph et, bénéficiant de cette bénédiction, les affaires de Putiphar se mirent à prospérer. C'est pourquoi ce dernier remit tous ses biens entre les mains de Joseph. Au bout d'un moment la femme de Putiphar remarqua l'adolescent *beau de taille et de visage* :

Mais, un jour, dans la suite, la femme de son maître jeta les yeux sur Joseph et lui dit : « Couche avec moi ». Il refusa et dit à la femme de son maître : « Voici, mon maître ne me demande compte de rien dans la maison et il a remis tout ce qu'il a entre mes mains. Il n'est pas plus grand que moi dans cette maison, et il ne m'a rien interdit que toi, parce que tu es sa femme. Comment ferais-je un grand mal et pécherais-je contre Dieu » ? Bien qu'elle en parlât tous les jours à Joseph, il ne consentit pas à coucher auprès d'elle ni à être avec elle. Un jour qu'il était entré dans la maison pour faire son service, sans qu'il y eût là aucun des gens de la maison, elle le saisit par son vêtement, en disant : « Couche avec moi ». Mais il lui laissa son vêtement dans la main, et il s'enfuit dehors ¹⁶².

Inutile de préciser que cette histoire, dont d'aucuns pourraient s'emparer pour contrer le féminisme ambiant, n'est que le voile d'une tout autre vérité.... Le Midrache nous dit que la femme de Putiphar avait un but très élevé. Il compare la femme de Putiphar à Tamar, la belle-fille de Juda, qui s'est déguisée en courtisane pour coucher avec son beau-père¹⁶³ :

¹⁶² Genèse XXXIX, 7 à 12, traduction du chanoine Crampon.

¹⁶³ Voir Genèse XXXVIII.

(...) *La première [c'est-à-dire Tamar] vit que le roi Messie sortirait d'elle, et il en fut ainsi. L'autre [c'est-à-dire la femme de Putiphar] vit dans son horoscope qu'elle aurait une descendance à partir de Joseph. C'est pour cette raison qu'elle tentait de le séduire. Or elle ignorait que c'est de sa fille qu'il devait engendrer une descendance. C'est pourquoi il est écrit : « Ceux qui analysent les cieux, qui observent les astres, qui font connaître selon les lunes une partie de ce qui t'arrivera » (Isaïe 47, 13). Il est écrit « une partie de ce qui » et non « tout ce qui »*¹⁶⁴.

Ainsi la femme de Putiphar est le pendant de Tamar : toutes deux ont voulu engendrer le Messie : l'une s'est déguisée en courtisane pour coucher avec son beau-père Juda et l'autre a tenté, mais en vain, de violer Joseph. Tamar s'est arrangée pour que la semence messianique lui soit transmise. « *L'Esprit Saint est arrivé à ses fins* » nous dit EH¹⁶⁵ et,

...la semence à laquelle Juda doit son existence est sacrée, et les sages de la vérité l'ont nommée le monde de l'Eïn Soph. ... Le Messie n'est pas un homme ordinaire. Il n'est pas né de la semence d'un homme ordinaire, mais d'une semence qui vient d'un autre lieu. Or, cet autre lieu, c'est Keter qui est la première manifestation du monde de l'Eïn Soph.

En réalité,

*La naissance messianique est une semence qui ne vient pas de l'Esprit Saint, mais qui est réveillée par lui. On pourrait presque dire que tout homme possède en lui cette semence, mais tant qu'elle n'a pas été réveillée par l'Esprit Saint, cette semence ne se manifeste pas. C'est là le grand secret du messianisme. Le Messie n'est pas un personnage unique dans l'histoire, il se manifeste chaque fois qu'il y a visite*¹⁶⁶.

¹⁶⁴ *Midrache hagadol*, Berechit (Vaïecheb) 38, 1.

¹⁶⁵ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. IV, p. 421.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 441.

La femme de Putiphar a cherché à recevoir la semence messianique, mais c'est Asenat, sa fille, qui était nécessaire pour engendrer la descendance de Joseph¹⁶⁷. C'est le jugement de Dieu, auquel nous ne pouvons rien comprendre, qui en a décidé ainsi.

Le peintre Louis Cattiaux a illustré l'épisode de la femme de Putiphar dans une magnifique peinture que nous reproduisons ici :



Louis Cattiaux, *Joseph et la femme de Putiphar*

Nous nous sommes inspirée, pour notre tableau, des couleurs choisies par Cattiaux.

Joseph est revêtu d'une tunique verte, la couleur du taureau. Peut-être est-ce une allusion au fait qu'il correspond au bœuf... ? Dans les lames du tarot, le bœuf est toujours représenté avec une feuille de vigne...

La couche de la femme de Putiphar est bleue, couleur du ciel... (et de l'Esprit Saint ?).

¹⁶⁷ Cf. Genèse XLI, 45.

Le rouge du fond est la couleur du sens... Le tout donne le symbole du mercure des philosophes. Nous y faisons allusion, dans notre tableau, où l'on peut voir, intégré aux barreaux dorés du lit, le sigle grec de Mercure...

Moïse et le charbon ardent

Marie Fé de Meeûs



Moïse et l'ordalie du charbon ardent.
Enluminure, *Speculum humanae salvationis*,
Bibliothèque municipale de Lyon.

L'Ordealie

Moïse subit une épreuve ; s'il la réussit, il deviendra roi ; s'il échoue, il mourra. Mais l'ange Gabriel est là qui le guide...

L'ordalie fait allusion à tout le mystère de la prophétie. L'ordalie ou « jugement de Dieu » est une forme de procès à caractère religieux qui consiste à soumettre un suspect à une épreuve, douloureuse voire potentiellement mortelle, dont l'issue, déterminée par la divinité, permet de conclure à la culpabilité ou à l'innocence dudit suspect¹⁶⁸.

Il s'agit ici du jugement par lequel passe Moïse avant de recevoir le pardon de *El Chadaï*, le Tout-Puissant, comme il est dit en *Exode* VI, 3 : « Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob comme Dieu Tout-Puissant (*El Chadaï*), ... ».

Chadaï peut se lire *chod iod*, mamelle du *iod*, lettre qui représente le destin divin donné à l'homme. Quand le *iod* descend sur terre, il faut quelque chose pour le nourrir et l'allaiter. C'est le mystère de l'Épiphanie, le mystère de la nourriture de ce destin, qui lui permet ainsi de grandir et de devenir parole.

Chadaï équivaut donc, dans le christianisme, à la première vision par laquelle commence l'Évangile, c'est-à-dire l'Épiphanie¹⁶⁹. Quand les mages sont arrivés à Bethléem, ils n'ont entendu aucune parole ; ils ont simplement contemplé une vision : la Vierge et le petit enfant Jésus. Ils ne parlent pas, le petit enfant suce le sein de sa mère, et ce n'est que lorsqu'il est grand qu'il parle¹⁷⁰.

¹⁶⁸ Cet usage a été pratiqué jusqu'au Moyen-Âge. Il fût supprimé par Louis IX, le Roi Saint Louis, et remplacé par la procédure inquisitoire, c'est-à-dire la recherche de la vérité par l'enquête et l'audition de témoins.

¹⁶⁹ Le mot grec ἐπιφάνεια (*epiphaneia*), « action de se montrer, apparition, manifestation de la puissance divine » de ἐπιφαίνω (*epiphainō*), « faire paraître sur, montrer à la surface », est apparenté au mot Ἐπιφάνια (*Epiphania*), « Épiphanie ».

¹⁷⁰ Dans cet article nous nous sommes largement inspirée de notes privées, prises lors de cours donnés par Emmanuel d'Hooghorst. Par la suite, lorsqu'il

Chadaï est la première alliance qui correspond aux fiançailles, don de la promesse. Il y a deux étapes : la première, les fiançailles ou l'Épiphanie ; la deuxième, le don de la parole. Le saint qui reçoit le don de la parole est alors circoncis et devient prophète ; avant cela, il était contemplatif.

La circoncision de la chair du prépuce sera le signe de l'alliance entre moi et vous ¹⁷¹.

Circoncisez donc le prépuce de votre cœur et ne raidissez plus la nuque ¹⁷².

Moïse et le charbon ardent

« Il s'éleva sur l'Égypte un nouveau roi qui ne connaissait pas Joseph. » ¹⁷³

Pharaon, de peur de voir se réaliser son rêve (être détrôné par un enfant des Hébreux), décide de tous les faire périr : « Alors Pharaon donna l'ordre à tout son peuple : vous jetterez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, et vous laisserez vivre toutes les filles. » ¹⁷⁴

Mais Moïse fut sauvé des eaux par la fille de Pharaon Bitiah, (c'est-à-dire la fille de *Iah*, *bat Iah*) qui vint se baigner dans le Nil, « pour se laver des abominations de la maison (*beit*) de son père »¹⁷⁵, recueillit l'enfant Moïse, l'appela *son fils*, et l'éleva comme le sien.

y sera fait référence, nous le mentionnerons par « E. d'Hooghvorst, commentaire oral ».

¹⁷¹ *Genèse* XVII, 11.

¹⁷² *Deutéronome* X, 16.

¹⁷³ *Exode* I, 8.

¹⁷⁴ *Exode* I, 22.

¹⁷⁵ Commentaire *Midrache Chemot Rabba*, chap. 1, § 23. « Beit signifie maison. C'est aussi le nom de la deuxième lettre de l'alphabet, le *beit*, b. C'est la lettre créatrice du *Berechit* de *Genèse* I, 1, dont nous sommes issus. Notre *beit* est malade, couvert d'ordures. Il faut le guérir. La fille du Pharaon est allée se purifier du *beit* de ses pères. » (E. d'Hooghvorst, commentaire oral).

Il s'agit de l'éther subtil entre la lune et le soleil, qui vivifie le monde : le Nil d'en haut. La fille du Pharaon vient donc se baigner dans cet éther vivifiant. Elle a reçu l'influx céleste, le Saint-Esprit, elle est initiée ¹⁷⁶.

Rabbi Josué de Siknin au nom de Rabbi Lévi dit : Le Saint-béni-soit-Il dit à Bitiah, la fille de Pharaon : Moïse n'était pas ton fils, mais tu l'as appelé ton fils. Toi non plus, tu n'es pas ma fille, mais je t'appelle ma fille, selon qu'il est écrit : « Voilà les fils de Bitiah », c'est-à-dire de la fille de Iah (bat Iah) ¹⁷⁷.

À l'âge de trois ans, comme le voulait la coutume, l'enfant fut présenté à la cour.

Souriant au sourire de sa postérité, le Pharaon voulut caresser l'enfant. Mais lui, de ses petites mains qu'anima soudain une force inconnue, prit la couronne sur la tête royale et la mit sur la sienne ¹⁷⁸.

Il y avait, établis là, des magiciens d'Égypte, qui dirent :

Nous craignons que celui qui prend ta couronne pour se la mettre sur la tête ne soit celui qui, selon nos dires, doit s'emparer de ton royaume. Certains d'entre eux dirent de l'égorger, d'autres, de le brûler. Mais Jéthro, qui siégeait parmi eux, leur dit : ce garçon ne sait pas ce qu'il fait. Mettez-le donc à l'épreuve en plaçant devant lui, sur un plateau, une pièce en or et un charbon ardent (gachelet). S'il tend la main vers la pièce en or, il sait ce qu'il fait, et vous le mettez à mort. Mais s'il tend la main vers le charbon ardent, il ne sait pas ce qu'il fait, et il n'y a pas lieu de le condamner à mort. Aussitôt, on plaça ces choses devant lui. Il tendit la main pour prendre la pièce en or, mais Gabriel vint pousser sa main. Il saisit donc le charbon ardent, puis introduisit la main avec le charbon ardent dans sa

¹⁷⁶ *Ibidem*, E. d'Hooghvorst, commentaire oral.

¹⁷⁷ Extrait du *Midrache* sur le *Lévitique*.

¹⁷⁸ E. Fleg, *Moïse raconté par les sages*, Albin Michel, Paris, 1956, p. 19.

*bouche, se brûlant la langue. C'est de là qu'il devint
« lourd de bouche et lourd de langue » (Exode IV, 10) ¹⁷⁹.*

Ce charbon ardent est aussi appelé *prune de prophétie* ; cette prune est de couleur violette, union du bleu du ciel et du sang rouge, union du ciel et de la terre, qui fait les prophètes, hommes au cœur pur.

Saint Jérôme traduit gahélet, charbon ardent, par pruna ignis, prune de feu. C'est ainsi que Moïse, aux yeux des Égyptiens, a « travaillé pour des prunes », parce qu'il a choisi ce qui, dans leur optique, n'était rien, rien selon le monde, tout en laissant au monde ce qui appartient au monde, ou, comme le dit l'Évangile, en laissant à César ce qui est à César. La prune est violette comme l'améthyste. La Vierge est souvent vêtue d'un manteau violet, ou coiffée de violet ¹⁸⁰.

Travailler pour le monde, c'est l'esclavage ; travailler pour Dieu, c'est la recreation, c'est travailler « pour des prunes » selon le monde.

Moïse est guidé par l'ange Gabriel vers son destin :

Moïse aurait choisi la royauté terrestre si Gabriel ne l'avait pas aidé. Aussitôt que Gabriel le pousse à prendre le charbon ardent, il le pose instinctivement à sa bouche (...), et devient « lourd de bouche et de langue » ¹⁸¹.

Avale la prune et vois l'or du Pan. Tel sens relu se publiera coupe de vie ou vin parfumé : rare lot repris ¹⁸².

Un passage dans *Isaïe* explique ce qui se produit lorsque ce *charbon ardent* est donné :

Malheur à moi ! je suis perdu ! Car je suis un homme aux lèvres souillées, et j'habite au milieu d'un

¹⁷⁹ *Midrache Chemot Rabba*, chap. 1, § 26.

¹⁸⁰ E. d'Hooghvorst, commentaire oral.

¹⁸¹ *Ibid.*

¹⁸² E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, « Aphorismes du Nouveau monde », n°94, p. 419.

peuple aux lèvres souillées, et mes yeux ont vu le Roi, le Seigneur des armées ! Mais l'un des séraphins vola vers moi, un charbon ardent dans la main, qu'il avait pris sur l'autel avec des pinces, et il en toucha ma bouche et dit : Vois ! ceci a touché tes lèvres, et ton péché a été ôté, et ta faute sera effacée ¹⁸³.

Nous retrouvons un verset dans *Le Message Retrouvé* qui dit la même chose :

*Dès que nous nous tournerons sincèrement*¹⁸⁴ *vers le Très-Haut, nos péchés nous seront pardonnés. Et dès que nous l'atteindrons, en vérité, ils nous seront miraculeusement ôtés* ¹⁸⁵.

Gabriel est l'ange de la sainteté ou de la prophétie. C'est le mâle d'en haut. Quand il descend sur terre, c'est pour donner à quelqu'un le charbon ardent, le feu incandescent, ce qui est l'union du ciel et de la terre. C'est la pierre donnée au prophète. Avec son aide, les prophètes engendrent le Verbe ¹⁸⁶.

Les fiançailles ou la première vision

Moïse ne parle pas encore, après la première vision.

Moïse poussé par l'Esprit Saint a reçu la « prune de prophétie » dont le fruit est la parole. C'est, dit-on, la première vision, mais il est incirconcis des lèvres et le Seigneur ne parle pas encore à travers lui, Moïse se plaindra au Seigneur d'avoir la « langue embarrassée » et de ne pouvoir parler.

Moïse dit au Seigneur : « Ah ! Seigneur, je ne suis pas un homme de parole facile, et cela dès hier et dès avant-hier, et même encore depuis que vous parlez à votre serviteur ; j'ai la bouche et la langue embarrassée. » ¹⁸⁷

¹⁸³ Isaïe VI, 6 et 7.

¹⁸⁴ Du latin *sincerus*, « sans mélange », « pur », « brûlé par le feu ».

¹⁸⁵ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXXIV, 1.

¹⁸⁶ E. d'Hooghvorst, commentaire oral (notes privées).

¹⁸⁷ Exode IV, 10.

Cette première vision est aussi, comme nous l'avons dit plus haut, le pardon, donné par l'ange Tout Puissant de Dieu. Moïse a été brûlé, consumé, il a un cœur pur, il a été blanchi.

Après que tout sera consumé, la grâce, la justice, la simplicité, l'obéissance, le pardon et l'amour germeront à nouveau et notre Dieu reposera visiblement dans ses saints, et tous les sauvés se donneront le baiser de paix sur une terre blanchie et réconciliée par la résurrection ¹⁸⁸.

*

On constate le même phénomène pour Zacharie : il demeura d'abord muet, pendant tout le temps de la maturation de l'enfant, avant de pouvoir annoncer la bonne nouvelle. L'histoire nous est racontée dans l'Évangile de Luc. Il s'agit de l'engendrement du précurseur, de Jean-Baptiste. Sa naissance fut annoncée par l'ange Gabriel à Zacharie, son père, pendant qu'il s'acquittait de ses fonctions au temple de Jérusalem. C'est parce qu'il n'avait pas cru en la parole de l'envoyé qu'il fut rendu muet. On retrouve ici le mystère de la première vision, l'Épiphanie, après laquelle l'initié a tout vu en un éclair sans pouvoir parler.

Alors un ange du Seigneur apparut à Zacharie, et se tint debout à droite de l'autel des parfums. Zacharie fut troublé en le voyant, et la frayeur s'empara de lui. Mais l'ange lui dit : « Ne crains point, Zacharie, car ta prière a été exaucée. Ta femme Élisabeth t'enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jean. Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et plusieurs se réjouiront de sa naissance ... »

Zacharie dit à l'ange : « À quoi reconnaitrai-je que cela sera ? Car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge. » L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu ; j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette heureuse nouvelle. Et voici que tu seras muet et ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses

¹⁸⁸ MR XIX, 59.

*arriveront, parce que tu n'as pas cru en mes paroles,
qui s'accompliront en leur temps. »* ¹⁸⁹

Comme Moïse, il n'a pas cru en la parole du Seigneur, lorsqu'il lui est dit qu'il doit aller libérer le peuple d'Israël et qu'il sera avec lui pour faire les miracles. Il ne parlera pas non plus, ce sera son frère Aaron qui parlera à sa place.

Moïse dit au Seigneur : « Ah ! Seigneur, je ne suis pas un homme à la parole facile... ; j'ai la bouche et la langue embarrassées. » Le Seigneur lui dit : « Va donc, je t'envoie auprès de Pharaon, pour faire sortir mon peuple, les enfants d'Israël. » Moïse dit à Dieu : « Qui suis-je pour aller vers Pharaon et pour faire sortir d'Égypte les enfants d'Israël ? (...) Ils ne me croiront pas et ils n'écouteront pas ma voix. (...) - Ah ! Seigneur, envoyez votre messenger par qui vous voudrez l'envoyer. » Alors la colère du Seigneur s'enflamma contre Moïse, et il dit : « N'y a-t-il pas Aaron, ton frère, le Lévite ? ... C'est lui qui parlera pour toi au peuple ; il te servira de bouche, et tu lui seras un Dieu. » ¹⁹⁰

*

L'âne Lucius a aussi rencontré, le moment venu, Isis qui l'a guidé vers l'initiateur. Le prêtre avait été divinement averti par Isis de ce qu'il devait faire afin que l'âne puisse manger les roses qu'il lui présenterait pour pouvoir retrouver sa forme humaine :

L'attitude du grand prêtre manifestait également l'effet des divines révélations de la nuit dernière. Je le vis s'arrêter court, admirant avec quelle précision l'événement répondait aux instructions qu'il avait reçues ; puis étendre la main, et, de lui-même, approcher la couronne de ma bouche. Tremblant alors, et le cœur palpitant d'émotion, je saisis avidement avec les dents cette couronne, où la fleur désirée brillait des plus vives couleurs, et je la dévorai plus avidement encore. L'oracle ne m'avait pas trompé. En un clin d'œil,

¹⁸⁹ Luc I, 11 à 20

¹⁹⁰ Exode III, 10 à 17.

je me vis débarrassé de ma difforme enveloppe de bête brute. D'abord ce poil hideux s'efface ; ce derme grossier redevient fine peau, mon ventre perd son volume énorme ; la corne de mes sabots se partage, et s'allonge en forme de doigts. Mes mains cessent d'être des pieds, et reprennent leurs fonctions supérieures ; mon cou se raccourcit, ma tête et ma face s'arrondissent. Mes deux oreilles démesurées reviennent à une honnête dimension ; ces blocs plantés dans mes mâchoires reprennent les proportions de dents humaines. Enfin, l'ignominieux appendice de ma queue, si pénible à mon amour-propre, disparaît complètement. Le peuple admire. Les esprits religieux s'humilient devant cette manifestation de la toute-puissance divine, devant une métamorphose dont le merveilleux égale tout ce qu'on voit en songe, et qui s'accomplit si facilement. Toutes les voix s'élèvent, tous les bras se tendent vers les cieux, en témoignage du céleste bienfait ¹⁹¹.

Le Catéchisme d'apprenti de la Loge Égyptienne confirme la nécessité de rencontrer un vrai philosophe, mais rien ne peut advenir si celui-ci n'est divinement inspiré :

- *Pour parvenir à la possession des secrets de cette philosophie, il faut donc nécessairement avoir recours à un vrai philosophe ?*

- *Oui, mais vous n'obtiendrez jamais le secours de cet homme qu'autant que la Divinité l'inspirera en votre faveur.*

- *Quels moyens faut-il employer pour obtenir cette grâce de Dieu ?*

- *L'adorer, respecter son souverain, et surtout se consacrer au bonheur et au soulagement de son prochain, la charité étant le premier devoir d'un philosophe et l'œuvre la plus agréable à l'Éternel ; à cette conduite il faut joindre des prières ferventes pour mériter de Sa bonté qu'Il incite un de ses élus à vous dévoiler les arcanes de la nature* ¹⁹².

¹⁹¹ Apulée, *Les Métamorphoses ou l'Âne d'or*, livre XI, chapitre XIII.

¹⁹² *Rituel de la Maçonnerie Égyptienne*, Éditions des cahiers astrologiques, Paris, 1948, p. 34.

*Celui qui mange Dieu en corps et en esprit devient comme
Dieu. C'est une chose qui ne trompe pas non plus* ¹⁹³.

¹⁹³ *MR XXXV*, 71'.

Prométhée Alchymique

Antoine de Lophem

*En élevant la terre jusqu'au ciel
et en abaissant le feu jusqu'au tombeau,
nous obtiendrons la gloire de Dieu
par le moyen de l'eau et de l'air moyens*¹⁹⁴.

Introduction¹⁹⁵

Le mythe de Prométhée nous apparaît pour la première fois dans la *Théogonie* d'Hésiode au VIII^e siècle avant notre ère. Un peu plus tard, au V^e siècle, Eschyle composa trois tragédies dont Prométhée est le héros principal : *Prométhée ravisseur du feu* (Προμηθεύς πυρφόρος) ; *Prométhée enchaîné* (Προμηθεύς δεσμώτης) ; *Prométhée délivré* (Προμηθεύς λύόμενος). Malheureusement, seul le *Prométhée enchaîné* a résisté aux affres du temps et nous est parvenu intact, contrairement aux deux autres dont nous n'avons gardé que certains fragments¹⁹⁶.

Tout le monde connaît le fameux larcin de Prométhée, voleur du feu immortel afin de le remettre aux hommes. Ce qui lui valut, par ordre du roi des dieux, de se retrouver pieds et poings liés à une colonne au sommet du Caucase ; une aigle déchirait son foie immortel durant le jour tandis que celui-ci

¹⁹⁴ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, III, 37.

¹⁹⁵ Le texte que vous allez lire ici est un extrait d'un article publié dans le numéro 123 (janvier/février 2021) de la revue *Liber Mirabilis*.

¹⁹⁶ L'attribution à Eschyle de ces trois œuvres est néanmoins discutée. Ceux qui seraient intéressés par les questions de légitimité de ces œuvres, par leur chronologie ou qui souhaiteraient étudier les fragments mentionnés, trouveront de nombreuses informations sur le site anglophone theoi.com.

renaissait la nuit... punition immorale à première vue, alors que certains y voient l'apogée du Grand Art des Alchimistes.

Mais connaît-on encore l'ensemble du mythe et son sens ésotérique ? Il faut bien admettre que les cabalistes grecs faisaient peu de concessions aux profanes, disséquant et jetant au vent tous les pans du mystère dans l'intention de brouiller les pistes pour les insensés qui oseraient pénétrer ce labyrinthe sans muse¹⁹⁷.

Fort heureusement, quelques Philosophes par le feu ont déjà commenté certains aspects du mythe et nous permettent d'en soulever un coin du voile : Vaughan, Maïer, Fabre du Bosquet, Emmanuel d'Hooghvorst, Homère, Pernety, Zosime, d'Espagne, Platon, Philostrate ...

Nous avons ici rassemblé¹⁹⁸ certains de ces passages épars et nous les avons articulés autour des différents paragraphes consacrés à ce sujet dans les *Fables égyptiennes et grecques*¹⁹⁹ de Dom Pernety :

Chapitre 7

Le temps du supplice de Prométhée n'était pas déterminé ; l'Artiste en effet peut s'en tenir au soufre philosophique, s'il ne

¹⁹⁷ Pour ceux qui le souhaiteraient, nous reproduisons en annexe la présentation de la fable qu'en fait Pierre Grimal dans son *Dictionnaire de Mythologie grecque et romaine* qui offre également l'avantage d'exposer certaines variantes entre les versions d'Hésiode et d'Eschyle (P. Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie grecque et romaine*, PUF, Paris, 2015, p. 397). Nous engageons également nos lecteurs à se procurer et à lire la *Théogonie* d'Hésiode et le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle qui sont assez courts et qui se trouvent facilement.

¹⁹⁸ Nous espérons ne pas avoir trop trahi leur pensée en associant ces passages. Tout ce qui est bon est leur, le reste est de nous... N'étant pas éclairé, puissions-nous n'induire personne en erreur, et être pardonné si tel devait être le cas.

¹⁹⁹ A.-J. Dom Pernety, *Les Fables égyptiennes et grecques*, Archè, Milan, 1971, t. II, chapitre XVII. Bien que Pernety semble s'être largement inspiré des *Arcanes très secrets* de M. Maïer, nous avons préféré articuler notre article autour des commentaires de Pernety, ceux-ci étant moins épars que ceux de Maïer.

veut pas faire l'élixir, ou enlever la Toison d'or et les pommes du jardin des Hespérides : mais s'il le veut, il faut qu'il entreprenne de délivrer Prométhée ; alors il doit tuer l'aigle qui lui dévore le foie. Cette aigle est l'eau mercurielle volatile ; et comment la tuer ? à coups de flèches. Nous verrons dans le livre suivant de quelle nature étaient ces flèches d'Hercule²⁰⁰.

La faute antique et la régénération

Tuer l'Aigle ! Trouver et fixer le volatile, voilà bien le problème... Comment obtenir cette fixité pure et immortelle, qui résiste aux plus grandes tempêtes et aux feux les plus violents ? Grâce aux flèches d'Hercule.

Nous savons que la faute de nos premiers parents, Adam et Ève, est aussi rendue par l'expression grecque *amartéma* qui vient du verbe ἀμαρτανω signifiant : « viser à côté, manquer le but ». Il semblerait en effet que lors de notre incarnation, il y ait eu comme une déviation de la voie juste. Suite à la suggestion du mauvais penchant que nous avons voulu expérimenter, nous avons détourné notre regard de Dieu qui nous maintenait en vie et qui suffisait à tout. Du sable est venu se glisser dans notre argile et notre vase est mal cuit, il faut recommencer...

Dieu a exilé une partie de lui-même, pour qu'elle s'habitue à la coagulation et puisse à son tour coaguler la seconde partie. La première a été coagulée grâce à l'intervention de Satan que nous pouvons donc remercier en quelque sorte.

Toute notre quête consiste à retrouver cette régénération ou coagulation pure, à revoir Dieu, à viser juste, dans le mille ! Malheureusement, ces flèches que nous voudrions décocher ou que nous tirons en tous sens n'atteindront jamais leur but pour la simple et bonne raison que nous ne sommes même plus en mesure de considérer la vraie cible. Nous sommes aveugles !

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 445.

Notre esprit est recouvert d'un voile épais²⁰¹ et ce n'est que par le don de la bénédiction ou du Verbe que l'homme sera en mesure de dessiller ses yeux. Car à présent nous sommes maudits (mal dits) et c'est bien la bénédiction (bien dire) qui nous sauvera. Un ange qui nous apportera le salut et nous dira EVA – AVE !

Dans la quête, pas de technique, pas de réduction du sacré à des phénomènes psychanalytiques, pas de développement personnel, mystique désincarnée ou autres yogas... et en somme, aucune évolution possible par nous-mêmes ! La seule chose que nous puissions « faire » ici-bas est de croire, prier et quêter !

Il faut frapper à la porte, encore et encore, jusqu'à ce qu'on nous ouvre ! Et on nous ouvrira peut-être, quand nous serons annihilés par la quête, humiliés au point de savoir que nous ne savons rien, que nous ne pouvons rien et que nous ne voudrions plus rien par ou pour nous-mêmes. Croire que nous évoluons dans la quête parce que nous semblons comprendre de plus en plus ou parce que notre raison est capable de citer un verset des Écritures en toute circonstance, ou encore, suivre les rituels les plus anciens sans pourtant en goûter la moelle Tout cela n'est que vanité sous le soleil !

Seule la visite d'un véritable adepte qui passe à travers les murs, seule la mort initiatique pourra nous délivrer du péché originel et nous rendre la lumière véritable. Une fois la Pierre en nos mains, la Torah, ou le miroir des cabalistes reçus, là et seulement là, nous commencerons à opérer ! À cuire la matière en croissance naturelle, à polir le miroir jusqu'à ce qu'il soit limpide. Avant cela, nous ne faisons que remuer la boue ! Et comme le disait EH. : « Pas de chymie sans cabale, ni de cabale sans chymie ! ».

²⁰¹ A propos du voile qui nous aveugle, nous encourageons nos lecteurs à lire *La Nuée sur le Sanctuaire* de Karl von Eckartshausen (XVIII^e s.).

Nous clôturons ce chapitre sur un passage de Basile Valentin qui rejoint nos propos quant à notre malédiction et sa cause :

Moi, Saturne, la plus élevée des planètes du Firmament, je confesse et proteste devant vous tous, mes Seigneurs, que je suis le plus vil et le moindre d'entre vous ; j'ai un corps infirme et corruptible, de couleur noire, sujet à beaucoup d'afflictions, et à toutes les vicissitudes de cette vallée de misère. C'est moi cependant qui vous éprouve tous ; je n'ai point une demeure fixe, et en m'envolant, j'enlève tout ce que je trouve de semblable à moi. Je ne rejette la faute de ma misère que sur l'inconstance de Mercure, qui par sa négligence et son peu d'attention, m'a causé tous ces malheurs.

Chapitre 8

On dit que cette aigle lui dévorait le foie sans cesse, et qu'il en renaissait autant qu'elle en dévorait, parce que si l'on ne fait point l'élixir, la pierre une fois fixée resterait éternellement au fond du vase au milieu du mercure, sans en être dissoute, quoique ce mercure soit d'une activité, et l'on peut dire d'une voracité extrême, que les Philosophes ont pris pour son hiéroglyphe, et lui ont donné les noms de dragon, loup, chien et autres bêtes voraces. Cette idée est aussi venue de l'équivoque des deux mots grecs ἀετός, qui veut dire aigle, et ἄριστος, insatiable²⁰².

L'Aigle

Il est donc en permanence question, dans le Grand Œuvre, de deux choses qui doivent se réunir, l'une volatile et l'autre fixe (citons : le haut et le bas, le ciel et la terre, le Mercure et le Soufre, l'eau et le feu, la femelle et le mâle, l'Occiput et le

²⁰² A.-J. Dom Pernety, *op. cit.*, p. 445.

Sacrum, Ève et Adam ou encore Jésus et le Jésus que l'on nomme Barrabas, etc.). Matières mal unies ou séparées, qui doivent se purifier et se coaguler en union immortelle.

L'Aigle représente cette partie volatile qui s'unira à sa partie fixe, Prométhée enfin fixé au rocher, ce qui permettra à cette purification de s'opérer en lente cuisson.

Fabre du Bosquet résume dans l'extrait suivant tout ce dont nous avons besoin :

Prométhée, qui pour avoir ravi le feu du ciel, avec lequel il anima les mixtes de la nature sublunaire, fut attaché par Mercure sur un rocher où un vautour lui dévorait le foie qui renaissait sans cesse, supplice dont il fut délivré par Hercule. Hercule est l'artiste et le foie de Prométhée est l'aimant philosophique dont la couleur est parfaitement semblable à celle du foie ; le vautour qui dévorait le foie est l'or astral ou le noyau de l'air, attiré par l'aimant. Le vautour ou la substance qui est censée déchirer le foie ne fait que le dissoudre en partie, et finit toujours par se condenser et s'unir avec lui, en sorte que le vautour qui rongait le foie devenait le foie lui-même. Cette conversion a fait naître l'idée aux sages mythologues, de la renaissance du foie de Prométhée ²⁰³.

Cette Aigle, dont le nom latin *aquila* (de *aqua ala*)²⁰⁴ est une eau qui a des ailes, image du Mercure :

L'aigle est le nom que les Philosophes Hermétiques ont donné à leur mercure après sa sublimation. Ils l'ont ainsi appelé, premièrement à cause de sa volatilité ; secondement parce que comme l'aigle dévore les autres oiseaux, le mercure des Sages détruit, dévore et réduit l'or même à sa première matière en le réincrudant ²⁰⁵.

²⁰³ F. du Bosquet, *Concordance mytho-physico-cabalo-hermétique*, Le Mercure Dauphinois, Grenoble, 2002, p. 63.

²⁰⁴ M. Maïer, *Les Arcanes très secrets*, Beya, Grez-Doiceau, 2005, p. 340.

²⁰⁵ J. van Lennep, *Alchimie*, Crédit Communal, Bruxelles, 1984, p. 57.

Il faut donc que l'Aigle dévore le foie (la dissolution), devienne le foie de plus en plus (la coagulation) jusqu'à ce que l'opération, maintes fois réitérée, soit entièrement accomplie.

Notons également que :

L'aigle est consacré à Zeus, c'est-à-dire à l'air éthéré, non seulement parce que l'un et l'autre sont parfaits, que le premier vole haut et que le second est céleste, mais aussi à cause de ce que les noms ont en commun ; car ἀεὶς (« aigle ») et αἶρ (« air ») proviennent tous deux, semble-t-il, de ἄω, « souffler »²⁰⁶.

Le Foie, l'améthyste

Le foie est de couleur améthyste, mélange du sang bleu du ciel et du sang rouge humain, d'eau et de feu. Cette couleur est celle qui apparaît dans le ciel lorsque le mercure descend. On peut la voir le jour du mercredi des cendres. C'est la première couleur qui apparaît « dans une vision » au disciple qui retrouve ses sens, qui redevient lucide.

Contempler l'améthyste (de ἀ-μεθυσειν, ne plus être ivre des choses de ce monde), c'est avoir trouvé le premier mercure, le dissolvant tant recherché, c'est le commencement de l'œuvre. Sans ce mercure, l'or ne pourrait jamais se séparer de la gangue qui l'enserme et qui l'ensevelit comme dans un tombeau²⁰⁷.

Cette couleur mauve est la couleur du voile dont on recouvre les crucifix des églises en période de carême ou celle de la pierre des bagues portées par les évêques. C'est aussi la couleur du voile du saint des saints que le Seigneur décrit à Moïse : « Tu feras un voile de pourpre violette, de pourpre écarlate, de cramoisi et de lin retors » (Exode 26, 31), voile qui deviendra de plus en plus translucide à mesure que l'Aigle deviendra foie. C'est encore la couleur de l'*aspeqlariah* (miroir),

²⁰⁶ Eustathe, « Commentaires sur l'Iliade », dans H. van Kasteel, *Questions Homériques*, Beya, Grez-Doiceau, 2012, p. 476.

²⁰⁷ Cf. E. d'Hooghorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 45.

que reçoit le cabaliste qui pourra transmuter la matière grâce au don de ce miroir qu'il lui faudra polir.

Cette expérience, malgré les apparences, est en réalité une expérience tout à fait joyeuse, comme les versets 21 et 21' du livre XVIII du *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux semblent le suggérer également :

*La création est comme l'imagination de Dieu
coagulée par le verbe. Le repos est comme l'imagination
divine liquéfiée par l'Esprit Saint.*

*La vie mange la vie et la vie s'unit à la vie ; quoi
d'irréversible, et quoi de triste à cela ?*

Allusion probable à la volatilisation du corps et la corporification de l'esprit. Prométhée, après avoir volé le feu du Ciel, se retrouve heureusement fixé au rocher. Ce qui lui permettra d'aimer sa partie libre, le Mercure, qui en descendant s'unit à lui et le purifie. L'Aigle dissolvant son foie et son foie coagulant l'Aigle, l'un se transformant en l'autre... C'est notre souffle (Zeus) qui donne de la force à l'homme qui se renforce petit à petit. Phénomène qui se multipliera jusqu'à ce que Prométhée soit entièrement libéré de ses chaînes.

Chapitre 9

On a supposé que Prométhée avait été attaché sur un rocher du Mont-Caucase, parce que le rocher indique la pierre philosophique ; et le nom de Caucase sa qualité, et l'estime qu'on doit en faire ; puisque Caucase vient de καυχᾶμαι, se glorifier, se réjouir, comme si l'on disait qu'il fut attaché sur le mont de gloire et de plaisir. C'est par la même raison que les Philosophes lui ont donné le nom de pierre honorée, pierre glorifiée, etc. Voyez

sur cela Raymond Lulle, *Testamentum Antiquissimum*²⁰⁸, avec son *Codicillum*.

On trouvera sans doute extraordinaire qu'à l'occasion de Prométhée, j'appelle le Mont-Caucase un mont de plaisir, mais on n'en sera pas surpris, si l'on fait attention que le Caucase philosophique est une vraie source de joie et de plaisir pour l'Artiste, qui y est parvenu. Toute cette allégorie de Prométhée n'a rien que de triste, d'effrayant et de révoltant ; mais les Philosophes en font souvent de telles. Tous les travaux d'Hercule ne nous représentent que des monstres et des fureurs : lui-même semble ne s'être acquis sa réputation du plus grand des Héros, que par des traits de barbarie et d'inhumanité. Les histoires de Diomède et du Busiris en sont des preuves non équivoques. Mais si on les prend pour des allégories, toute cette férocité s'évanouit ; elles ne présentent alors que des choses fort simples, et qui n'ont été enveloppées dans des nuages si obscurs, que pour les cacher au commun du peuple, et comme le disent les Philosophes, pour en éloigner ceux qui en sont indignes ; et qui feraient servir la connaissance qu'ils en auraient, et la chose même, s'ils la possédaient, à assouvir toutes leurs passions déréglées. Cette histoire de Prométhée n'a rien qui semble y conduire ; mais si l'on fait attention que l'aigle était fille de Typhon et d'Echidna, on verra bientôt ce qu'elle signifie. C'est d'elle que Basile Valentin dit : « Un oiseau méridional arrache le cœur de la poitrine de la bête féroce et ignée de l'Orient »²⁰⁹.

La Montagne sainte

Qu'est donc ce Mont Caucase auquel est attaché Prométhée et qui semble faire référence à la gloire ? Voici ce qu'en dit Thomas Vaughan :

²⁰⁸ Pseudo-Raymond Lulle, *Le testament du Pseudo-Raymond Lulle*, Beya, Grez-Doiceau, 2006.

²⁰⁹ A.-J. Dom Pernety, *op. cit.*, pp. 445 à 446.

Il y a une montagne située au milieu de la terre ou au centre du monde qui est à la fois petite et grande. Elle est douce, et aussi dure et pierreuse au-delà de toute mesure. Elle est éloignée et à portée de main, mais par la Providence de Dieu, invisible. En elle sont cachés de très amples trésors que le monde n'est pas capable d'évaluer. Cette montagne, de par l'envie du diable qui s'oppose toujours à la gloire de Dieu et au bonheur de l'homme, est entourée de bêtes très cruelles et autres rapaces qui en rendent l'accès difficile et dangereux. (...) le chemin peut être trouvé par ceux qui en sont dignes (...). À cette montagne, vous vous rendrez en une certaine nuit, quand elle viendra, très longue et très obscure. Veillez à vous y préparer par la prière. Insistez pour trouver le chemin qui mène à la Montagne, mais ne demandez à personne où se trouve le chemin. Suivez uniquement votre guide ²¹⁰.

La montagne est une terre basse qui s'élève et sur laquelle on trouve le fameux nitre des monts ! Voici ce qu'en dit EH dans ses cours d'hébreu :

Lorsque le mercure vulgaire tombe sur les montagnes, il devient ce qu'on appelle le nitre. Ce nitre des monts, en tombant peu à peu dans les anfractuosités des rochers s'y cuit en métaux. Le nitre est donc le mercure vulgaire déjà corporifié dans un premier sel, c'est le mercure des philosophes. C'est lui qui est la première matière des métaux. C'est donc là qu'il faut aller pour le trouver. C'est pourquoi il est dit: « Sauve-toi à la montagne de peur que tu ne périsses » (Genèse 19, 17). L'union se fait sur la montagne : en effet lorsque le philosophe ramasse ce nitre, c'est déjà une union. Ce nitre devient son précepteur. C'est pourquoi on dit que la Nature donne des leçons et n'en reçoit pas. On parle ici de montagnes réelles. Dans les plaines, l'air est beaucoup moins pur, le nitre se mélange à l'humidité de l'air. On remarque que c'est

²¹⁰ T. Vaughan, *Œuvres complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, pp. 308-309.

*dans les montagnes que se forment les filons
métalliques, et non dans les vallées*²¹¹.

Albert Le Grand ira jusqu'à dire dans sa Bible Mariale, dont nous saluons l'heureuse et récente traduction aux éditions Beya par le très éminent Pr. Stéphane Feye, que cette montagne serait la Vierge Marie elle-même :

*Marie, l'Impératrice des Prophètes, est dite
montagne de la mise en pièces du diable et des péchés.
Une pierre (glose : c.-à-d. le Christ) fut détachée de la
montagne, c.-à-d. de Marie qui est « une montagne
coagulée, une montagne grasse, une montagne où c'est
un plaisir pour Dieu d'habiter » (Ps. LXVII/LXVIII, 16 et
17)*²¹².

La montagne est donc bien une terre basse qui s'élève et qui va permettre à quelque chose de pur de descendre. C'est du sommet des montagnes que vient la fertilité des vallées, les neiges blanches étant chargées de mercure. C'est là que l'union du ciel et de la terre peut avoir lieu pour redescendre ensuite purifier l'en bas...

Conclusion

Nous avons donc pu, une fois encore, constater à quel point les apparences des fables ou des mythes peuvent être trompeuses. Guerres, incestes, meurtres, rapines, fratricides, etc., tout cela ne représente bien souvent que les opérations alchimiques par lesquelles doit passer la matière afin d'être glorifiée ! Certains y trouveront quelque enseignement moral, historique ou politique et, à vrai dire, chacun y trouvera ce qu'il voudra y trouver, c'est bien cela tout l'art de la révélation. Et la grande difficulté de l'hermétisme consiste, en réalité, à connaître l'intention des auteurs. Mais pour cela, il faut devenir comme eux. Nous savons que les Philosophes par le feu

²¹¹ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), Cours 26 ; *Exode* IV, 27.

²¹² A. le Grand, *La Bible Mariale*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 149.

n'écrivent en réalité que pour témoigner à leurs semblables de leurs propres découvertes et non pas pour enseigner les profanes.

Puissions-nous, par la Grâce de Dieu, être de ceux-là dès ici-bas ! Nous trouver enchaîné au Rocher sur la Montagne sacrée et en être délivré à jamais... C'est ce que nous te souhaitons, ami lecteur !

ANNEXE

Prométhée dans le dictionnaire de P. Grimal.

Prométhée (Προμηθεΐς) est un « cousin » de Zeus. Il est le fils d'un Titan, Japet, comme Zeus est le fils d'un autre Titan, Cronos (Saturne, ndlr). Les traditions diffèrent sur le nom de sa mère. On nomme Asia, fille d'Océan, ou Clyménè, également une Océanide.

Prométhée a plusieurs frères : Epiméthée, qui est, en contraste avec lui, le « maladroit » par excellence, Atlas, Ménoetios. A son tour, Prométhée se maria. Le nom de sa femme varie également selon les auteurs : le plus souvent, c'est Céléno, ou encore Clyménè. Ses enfants sont Deucalion, Lycos et Chimaérée, auxquels on ajoute parfois Aetnaeos, Hellèn et Thébé.

Prométhée passe pour avoir créé les premiers hommes, les façonnant avec de la terre glaise. Mais cette légende n'apparaît pas dans la Théogonie, où Prométhée est simplement le bienfaiteur de l'humanité, et non son créateur.

C'est pour les hommes que Prométhée avait trompé Zeus. Une première fois, à Mécônè, au cours d'un sacrifice solennel, il avait fait deux parts d'un bœuf : d'un côté, il avait mis sous la peau la chair et les entrailles, qu'il avait recouvertes du ventre de l'animal ; de l'autre côté, il avait disposé les os dépouillés de la viande et les avait recouverts de graisse blanche. Puis il avait dit à Zeus de choisir sa part ; le reste devant aller aux hommes. Zeus choisit la graisse blanche, et, quand il découvrit qu'elle ne cachait que des os, il fut saisi d'une grande rancune contre Prométhée et contre les mortels que cette ruse avait favorisés. Aussi, pour les punir, décida-t-il de ne plus leur envoyer le feu. Alors Prométhée les secourut une nouvelle fois ; il déroba des semences de feu « à la roue du soleil », et les apporta sur la terre, cachées dans une tige de fêrue.

Une autre tradition veut qu'il ait dérobé ce feu à la forge d'Héphaïstos. Zeus punit les mortels et leur bienfaiteur. Contre les premiers, il imagina de leur envoyer une créature façonnée tout exprès, Pandore. Quant à Prométhée, il l'enchaîna par des liens d'acier sur le Caucase et envoya un aigle, né d'Echidna et de Typhon, pour lui dévorer le foie, qui renaissait toujours. Et il jura par le Styx de ne jamais détacher Prométhée du rocher. Toutefois, Héraclès lorsqu'il passa dans la région du Caucase, perça d'une flèche l'aigle de Prométhée et délivra celui-ci. Zeus, heureux de cet exploit qui ajoutait à la gloire de son fils, ne protesta pas, mais pour que son serment ne demeurât pas vain, il enjoignit à Prométhée de porter une bague faite avec l'acier de ses chaînes et un morceau de rocher sur lequel il était attaché : ainsi un lien d'acier continuait-il à unir le Titan et son rocher.

C'est à ce moment-là que le Centaure Chiron, blessé par une flèche d'Héraclès, et souffrant sans répit, désira mourir. Comme il était immortel, il dut trouver quelqu'un qui acceptât son immortalité ; Prométhée lui rendit ce service et devint immortel à sa place. Zeus accepta la délivrance et l'immortalité du Titan d'autant plus volontiers que celui-ci avait rendu un grand service en lui révélant un très ancien oracle selon lequel l'enfant qu'il aurait de Thétis serait plus puissant que lui-même, et le détrônerait.

Prométhée possédait des dons de devin. C'est lui qui indiqua à Héraclès le moyen de se procurer les pommes d'or, en lui enseignant que seul Atlas pourrait les cueillir dans le jardin des Hespérides. Ce don de prophétie lui était commun avec les très anciennes divinités filles de la Terre, qui est, elle-même, la Prophétesse par excellence. C'est lui aussi qui enseigna à son fils, Deucalion, le moyen de se sauver du grand déluge que méditait Zeus pour anéantir la race humaine, et qu'il avait su prévoir.

Les « mutations » d'Ovide

Aubin Moieuf

*Les métamorphoses du monde
enseignent le clairvoyant et
le ramènent à la source
universelle de la vie* ²¹³.

Au même titre que Virgile aux VII^e et VIII^e siècles, puis qu'Horace aux X^e et XI^e siècles, Ovide a suscité un engouement tel pendant le dernier tiers du Moyen Âge qu'on a pu parler à ce sujet d'*aetas ovidiana*²¹⁴. Les *Métamorphoses*, en particulier, sans doute en raison de leur évidente valeur allégorique, sont à cette époque abondamment copiées, enluminées, glosées, interprétées, etc.

C'est dans ce cadre que sont entre autres composées les *Allegoriae super Ovidii Metamorphosin* d'Arnoul d'Orléans au XII^e siècle, les *Integumenta Ovidii* de Jean de Garlande et le *Commentaire Vulgate sur les Métamorphoses d'Ovide* au XIII^e siècle, l'*Ovide moralisé* (anonyme) et l'*Ovidius moralizatus* de Pierre Bersuire au début du XIV^e siècle, puis, nettement plus tard, au XVI^e siècle, le *Grand Olympe* de Pierre Vicot. La tradition des interprétations allégoriques des *Métamorphoses* d'Ovide est donc aussi riche qu'ancienne, mais encore faudrait-il connaître la valeur de l'une ou l'autre.

Le *Grand Olympe* insiste sans doute possible sur le sens cabalistique et alchimique des *Métamorphoses*. En effet, dès l'introduction, « l'auteur s'avère au fait de la 'science cabalistique', la fameuse *Torah* orale, transmise 'aux mains de

²¹³ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, II, 86.

²¹⁴ L. Traube, *Einleitung in die lateinische Philologie des Mittelalters*, Beck, Munich, 1911, p. 113.

Moïse (...) / au mont de Sina (...), / sans être écrite nullement, / mais gardée verbalement / de père à fils' »²¹⁵ (vv. 41-45) ; et comme il se plaît lui-même à le marteler, il n'est pas question, dans les *Métamorphoses*, de la création « de ce grand monde éclos, / ainçois d'un petit magistère » (vv. 224-225).

Les autres ouvrages évoqués précédemment sont bien moins explicites, ce qui pourrait faire douter, probablement à juste titre, de la sagesse de leur auteur respectif. Cela étant, leur démarche même prouve que certains savaient encore au Moyen Âge que la fable n'est pas un joli mensonge distrayant, mais bien plutôt l'« integument » de la vérité divine²¹⁶, c'est-à-dire littéralement son *enveloppe*, et qu'à ce titre, elle mérite d'être soumise à l'exégèse, même s'il n'est pas donné à tout le monde d'en soulever le voile.

L'auteur de l'*Ovide moralisé* est d'ailleurs très clair sur ce point dès son prologue :

(...) cestes fables,
Qui toutes samblent
mençoignables,
Mes n'i a riens qui ne soit voir :
Qui le sens en porroit savoir,
La veritez seroit aperte,
Qui souz les fables gist couverte.

(...) ces fables qui semblent
toutes mensongères mais
qui ne contiennent rien qui
ne soit vrai : à qui pourrait
en connaître le sens, serait
aperte la vérité qui git
couverte sous les fables ²¹⁷.

Bien qu'on tienne aujourd'hui ce procédé traditionnel sinon pour absurde, du moins pour anachronique, l'auteur du *Message Retrouvé* en réaffirmait encore l'actualité au siècle dernier (M+R, III, 17) :

*La vérité se cache sous le voile des fables et des
paraboles, il faut un esprit très droit et très pénétrant*

²¹⁵ P. Vicot, *Le Grand Olympe*, Beya, Grez-Doiceau, 2017, p. 8.

²¹⁶ À propos de la pratique médiévale de l'*integumentum*, cf. A. Strubel, « Allegoria in verbis et allegoria in factis », *Poétique*, Paris, vol. 23, 1975, p. 68-99.

²¹⁷ Les traductions sont toutes de l'auteur, sauf indication contraire. Nous avons préféré traduire au plus près du texte de peur d'en déformer le sens.

pour la découvrir, comme il faut un œil bien exercé pour reconnaître le diamant sous l'enveloppe qui le protège.

Les *Métamorphoses* d'Ovide ne diffèrent donc visiblement en rien des paraboles sous la forme desquelles le Christ, après avoir découvert la vérité, la révéla – c'est-à-dire la *re-voilà*²¹⁸.

Quant à cet « œil bien exercé », il rappelle que la découverte de la Vérité passe par une expérience *sensible*. Or, la tradition médiévale rapporte justement à propos d'Ovide que son *cognomen* de Naso lui venait de l'acuité de son flair :

Naso dicitur a quantitate nasi vel a sagacitate. Nam, sicut canis dicitur sagax ab odore nasi et utilitate, sic iste dicitur Naso a sagacitate nasi, id est ingenii, quia valde sagax fuit in cognitione elementorum et proportionem rerum.

*Il est appelé Naso pour la grandeur de son nez ou pour sa finesse. En effet, comme le chien est dit subtil à cause du flair et de la qualité de son nez, ainsi celui-ci est dit Naso par la finesse de son nez, c'est-à-dire de son intelligence, parce qu'il était très subtil dans la connaissance des éléments et de leur proportion dans les choses*²¹⁹.

Avant de signifier « perspicace », « subtil », l'adjectif latin *sagax* désigne proprement celui « qui a du flair », d'où l'idée que l'homme qui a du flair est un homme sagace, autrement dit un sage.

Voilà donc pourquoi Ovide est considéré au Moyen Âge comme un *philosophe*, un amoureux de la Sagesse ! C'est qu'on savait encore qu'il avait le flair assez fin pour déceler la moelle hermétiquement dissimulée sous « les métamorphoses du

²¹⁸ Matthieu XIII, 34-35.

²¹⁹ L. Ciccone, M. Possamai-Perez et P. Deleville, *Un commentaire médiéval aux Métamorphoses. Le Vaticanus Latinus 1479 (Livres I à V)*, Classiques Garnier, Paris, 2020, pp. 122-123.

monde » (*M+R*, II, 86), comme le chien de Platon que Rabelais évoque en termes si saillants dans le prologue de *Gargantua*²²⁰.

Cela étant, l'intuition de la sagesse d'Ovide ne s'est pas entièrement perdue aujourd'hui, puisqu'il y a quelques dizaines d'années encore, le cabaliste Emmanuel d'Hooghvorst rappelait que « les grands poètes de l'Antiquité ont chanté [l]e Grand Art et nous en ont ainsi transmis le souvenir, et parmi eux, Ovide »²²¹.

À l'exemple du chien de Rabelais, montrons-nous donc *sages* à flairer, sentir et estimer ces beaux livres de haute graisse que sont les *Métamorphoses*, puis brisons-en l'os par une lecture attentive et une *mastication* assidue et suçons-en la substantifique moelle dont le goût si unique nous rendra certainement avisés et vaillants en nous révélant ses très hauts sacrements et mystères horribles !



Ovide et son long nez²²², tenant à la main ce qui ressemble fort à un diamant brillant ou à un flacon renfermant un liquide couleur d'or.

²²⁰ Notons qu'en ancien français, Ovide s'écrit au cas sujet « Ovides ». Ainsi écrit, son nom est anagramme d'« os vidé ».

²²¹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 128.

²²² W. Pleydenwurff et M. Wolgemut, « Publius Ovidius Naso » dans la *Chronique de Nuremberg*, 1493, gravure sur bois, f. 93v.

Le prologue de l'*Ovide moralisé* (I, vv. 1-70)

« Conquerre sens et savoir »

Or, c'est ce que l'auteur de l'*Ovide moralisé* semble avoir voulu faire, comme le montre l'importance qu'il accorde aux sens dans son prologue :

*Se l'Escripture ne me ment,
Tout est pour nostre enseignement
Quanqu'il a es livres escript,
Soient bon ou mal li escript.
Qui bien i vaudroit prendre esgart,
Li maulz y est que l'en s'en gart,
Li biens pour ce que l'en le face,
Et cui Dieus done eür et grace
De conquerre sens et savoir,
Il ne doit pas sa bouche avoir
Trop chiere au bien dire et
espondre,
Quar nulz ne doit son sens
repondre,
Quart ne vault sens que l'en
enserre
Ne plus qu'avoirs repost en terre.*

*Si l'Écriture ne me ment, tout
est pour notre
enseignement, quoiqu'il y ait
écrit dans les livres, qu'il
s'agisse de bons ou de
mauvais écrits. Celui qui
voudrait bien y prendre
garde (le mal est de s'en
garder, le bien est de le faire)
et à qui Dieu donne le
bonheur et la grâce
d'acquérir sens et savoir, ne
doit pas trop tenir à ce que
sa bouche parle et explique
bien, car personne ne doit
cacher son sens, car un sens
que l'on enferme ne vaut pas
plus qu'un avoir caché sous
terre.*

Le mot « sens » possède au XIV^e siècle une plus grande pluralité de significations encore qu'en français moderne : c'est à la fois la faculté de perception physique, la faculté de comprendre et de juger, la faculté d'agir, la conscience, la raison, le savoir-faire, l'habileté, la subtilité, la sagesse, le jugement, l'avis, la compréhension, l'attitude sensée, la signification, l'interprétation et la direction. Il est donc difficile de traduire ce terme sans lui faire perdre de sa richesse.

Néanmoins, l'expression « conquerre sens et savoir » (v. 9) ne laisse aucune place à l'ambiguïté quand on se souvient que « l'esprit sans corps ne peut acquérir le savoir sensible

d'Hermès »²²³. Sens et savoir sont en effet étroitement liés dans la tradition hermétique, car il ne peut y avoir de manifestation divine – et donc de révélation – sans corps et sans être *sensé* pour la percevoir. Or, l'auteur de l'*Ovide moralisé* semble bien en être conscient, puisqu'il s'agit visiblement pour lui d'acquérir, par le don de la grâce qu'aimante l'étude assidue des Écritures, un *sens* accompagné d'un savoir.

La fin du passage est plus obscure. L'auteur commence par dire que celui qui aurait bien voulu prendre garde à ce que disent les Écritures et se serait ainsi vu récompensé de la grâce du Seigneur ne devrait pas trop souhaiter que sa bouche parlât et expliquât bien les choses. Il s'agit sans doute là d'une allusion au secret que gardent les sages²²⁴ et à l'idée selon laquelle celui qui reçoit le don de Dieu ne doit pas tenir à ce que sa bouche parle et explique *bien*, c'est-à-dire sous une belle forme, le principal étant qu'il ne fasse pas obstacle au sens, au *voûs*, autrement dit au maître qui parle en lui.

Mais l'auteur donne ensuite pour raison à cela le fait que personne ne doit cacher son « sens ». Faut-il comprendre ici « cacher son interprétation », la garder pour soi, ou bien « dissimuler sa sagesse » ? Dans le premier cas, il y aurait une erreur logique. Pour ne pas garder secrète l'interprétation qu'on fait des Écritures, mieux vaudrait savoir bien parler et bien expliquer. En revanche, si l'on prend ici le mot « sens » au sens de « sagesse », le passage peut se comprendre ainsi : si le sage ne doit pas souhaiter trop bien expliquer, c'est parce qu'alors les sots pourraient lui donner à croire qu'ils le comprennent, et il lui serait alors impossible de trouver à qui confier son secret²²⁵.

²²³ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 168.

²²⁴ Et peut-être cette bouche fait-elle précisément référence à la « Torah sur la bouche » de la tradition hébraïque, transmise oralement de sage en sage et qui contient le secret du sens des Écritures ?

²²⁵ Nous remercions Mme Caroline Thuysbaert de nous avoir fait remarquer que l'expression « bien dire » correspondait exactement au sens du verbe

C'est pourquoi le Christ parle en paraboles et Ovide sous la forme de fables, de même qu'Ulysse à la cour du roi Alkinoos :

Ces récits sont comme les confidences de l'or à l'alchymiste. Il enseigne son art royal qu'un roi protège et garde en lui-même : confidences d'un roi à un autre roi, secret gardé sous le sceau de la fiction. Le terme d'artificieux lui convient bien : il enseigne en mots qui sont comme des pipés : un sens dupant les rusés prenant ses paroles sans l'Âme Fine. Ô le sacré menteur en sa sainte cabale ! Alkinoos, dont le nom signifie 'à l'intelligence vigoureuse', possède le sens des mots et le protège des ignorants. Bien que les sages aient souvent parlé ingénument, ils n'ont jamais révélé au dehors leur pot-au-feu. Leurs traités n'instruisent que ceux qui sont dedans ; pour ceux qui sont dehors, ce ne sont que des protreptiques, comme disaient les Grecs, des exhortations à la Philosophie ²²⁶.

Et pourquoi le sage ne doit-il pas garder sa sagesse secrète ? Parce qu'un sens que l'on enferme ne vaut pas plus qu'un avoir « repost en terre » (vv. 13-14), selon l'auteur de l'*Ovide moralisé*. Littéralement, le terme « repost » signifie « posé à l'arrière ». Ne peut-on voir là une allusion au *sacrum*, cette vertèbre sacrée que nous ne pouvons voir – de même que ce qui est sous terre –, mais qu'il nous faut pourtant connaître ? Quoi qu'il en soit, cette expression fait songer à la parabole des talents où le serviteur qui a préféré enterrer le talent qui lui avait été confié est puni de ne pas l'avoir plutôt fait fructifier²²⁷.

Elle évoque aussi un autre récit, d'Ovide quant à lui : l'histoire du roi Midas dont le barbier, ne pouvant garder pour lui le secret des oreilles d'âne du roi, le murmura dans un trou creusé dans la terre, puis rebouché ; mais de cet endroit naquit une épaisse forêt de roseaux qui, agités par le vent, répétèrent

« bénir », du latin *bene dicere*. Il faut donc prendre garde à ne pas bénir le premier venu !

²²⁶ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, pp. 5-6.

²²⁷ *Matthieu* XXV, 14-30.

les paroles confiées à la terre²²⁸. D'après Emmanuel d'Hooghvorst, « la forêt de roseaux, c'est le sens multiplié croissant en terre sainte ; ployant au souffle léger du vent, elle révèle les paroles enfouies, manifestant le secret du maître »²²⁹.

Il y a donc une différence très nette entre la terre stérile de ce monde, terre d'exil sotte et muette à laquelle il ne sert à rien de révéler le secret de vérité et à laquelle le mauvais serviteur de la parabole confie son talent, et « la terre sainte » qui fait croître le secret et le multiplie en son sein, comme la Vierge acceptant le don du Saint Esprit. L'auteur de l'*Ovide moralisé* met ainsi en garde le sage qui le lirait contre cette terre stérile où son savoir enfermé perdrait toute valeur, tout en lui rappelant que la transmission, qui repose sur lui, est nécessaire.

« Enquerre » Dieu de ses secrets

Pourtant, il se présente lui-même comme un simple « aprent[i] » de Dieu :

*Pluiseur ont essayé sans faille
A fere ce que je proupos,
Sans acomplir tout lor proupos ;
Et ja soit ce qu'en moi n'ait mie
Plus sens ne plus philosophie
De ceulz qui ce cuidierent faire,
En Dieu me fi de cest affaire,
Qui aus sages et aus discrez
Repont et cele ses secrez,
Si les revele aus aprentis
Qui sont de l'enquerre ententis.*

*Plusieurs ont essayé de faire
sans flambeau ce que je
propose, mais sans achever
tout leur propos ; et quoiqu'il
n'y ait en moi pas plus de
sagesse ni de philosophie
qu'en ceux qui tentèrent en
vain de le faire, je me fie à
Dieu en cette affaire, lui qui
cache et cèle ses secrets aux
savants et aux intelligents,
mais les révèle aux
apprentis qui sont attentifs à
les lui demander.*

²²⁸ Ovide, *Métamorphoses*, XI, 183-193.

²²⁹ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 141.

Notre auteur fait ici discrètement remarquer que s'il ne possède *a priori* « mie / plus sens ne plus philosophie » (vv. 23-24) que ses prédécesseurs, il a néanmoins pour lui de s'en remettre entièrement à Dieu, alors que les savants et les intelligents veulent tout savoir par eux-mêmes (M+R, XVII, 13') :

Ils croient orgueilleusement dérober le secret de la création sans le demander au créateur, et leur subtile intelligence et leur grand savoir sont devenus comme la plus grande stupidité qui soit, car toutes leurs œuvres sont mortes et engendrent la mort.

Mais comme le dit encore Louis Cattiaux (M+R, XXVII, 38) :

Dieu (...) cache son secret aux savants et aux intelligents qui nous expliquent l'Univers, et il le révèle aux simples enfants de Dieu qui mettent leur confiance dans sa lumière de vie plus que dans leur propre savoir.

Si les secrets de Dieu sont révélés aux apprentis plutôt qu'aux savants et aux intelligents, c'est que ces apprentis sont « attentifs et humbles comme des ignorants qui se connaissent » (M+R, XV, 61), et ce faisant, ils osent tout lui demander. C'est pourquoi ce sont eux qui reçoivent « sa lumière de vie », ce flambeau (v. 20) qui manque si cruellement aux autres²³⁰.

« Mieux accomplir la matire »

Après quoi, figure la traditionnelle prière liminaire du poète qui cherche ainsi à placer son ouvrage sous de favorables auspices :

²³⁰ Nous avons traduit l'expression « sans faille » par « sans flambeau » (du latin *facula*) plutôt que par le « sans défaut » (du latin *fallere*) qu'on attendrait *a priori*, car cette seconde traduction n'aurait aucun sens au vu de ce qui suit.

Or me doinst Dieus tel ditié faire
 Ou tuit puissent prendre
 examplaire
 De bien fere et de mal despire,
 Si me doinst bien ceste matire
 Comencier, et mieux moiennier,
 Et à tres bonne fin mener.

À présent, que Dieu me
 donne de faire un poème tel
 que tous puissent y prendre
 exemple pour bien faire et
 mal mépriser, et qu'il me
 donne de bien commencer
 cette matière, de la
 poursuivre mieux encore et
 de la mener à très bon
 terme.

Cette invocation n'est pas sans rappeler celle d'Ovide lui-même (*Met.* I, vv. 2-4) :

(...) *Di, coeptis, nam uos mutastis
 et illas,
 adspirate meis primaque ab
 origine mundi
 ad mea perpetuum deducite
 tempora carmen.*

Dieux, soufflez sur ce que
 j'ai commencé, car c'est vous
 qui vous êtes
 métamorphosés et qui avez
 métamorphosé ces formes,
 et filez mon chant éternel de
 l'origine du monde jusqu'à
 mon époque.

En effet, on retrouve chez les deux poètes un même besoin d'accomplissement, qu'il s'agisse de perfectionner une « matire » ou de retracer toute l'histoire de la création du monde – ce qui revient sans doute au même.

Le verbe latin *deducere* signifie littéralement « faire descendre », et plus spécifiquement « filer la laine », ce qui est intéressant quand on songe que *carmen* a probablement un lien étymologique avec *carminare*, « carder la laine »²³¹. Il s'agit donc également chez Ovide de perfectionner, de mener « à très bonne fin » une *matière* qui prend visiblement la forme, chez lui, d'un fil de Pénélope encore mal dégrossi, à carder à tout prix, sous peine de voir disparaître « la trame dont sont tissées les fables »²³².

²³¹ Nous remercions M. Alexandre Feye de nous avoir suggéré cette idée.

²³² E. d'Hooghorst, *op. cit.*, p. 30.

Autre parallèle : en écho à l'évocation de l'origine du monde jusqu'à Ovide, l'auteur de l'*Ovide moralisé* mentionne le commencement du monde jusqu'au Christ :

*Des le premier comencement
Du mont jusqu'à l'avenement
Jhesu Christ, qui por nous requerre
Vault descendre du ciel en terre,
Font ci mencion cestes fables.*

*Depuis le premier commencement
du monde jusqu'à l'avènement de
Jésus Christ, qui voulut descendre
du ciel sur terre pour nous chercher,
c'est ce dont font ici mention ces
fables.*

C'est comme s'il voulait présenter Ovide comme une figure du Christ. Il répète d'ailleurs à qui veut l'entendre qu'il s'efforce de « mieux accomplir la matire » ovidienne²³³, formule qui ne peut manquer de faire songer aux nombreuses affirmations du Christ concernant sa volonté d'accomplir les Écritures²³⁴ ou encore à l'annonce qu'il fait de son successeur²³⁵.

Pourtant, après avoir annoncé un tel accomplissement des *Métamorphoses*, notre auteur semble se rétracter :

*Ne puis pas faire mencion
De chascune exposicion
Des fables, quar trop i metroie,
Et les auditors greveroié :
Trop seroit longue la matire,
Si ne porroie tant escrire ;
Mes les mutacions des fables,
Qui sont bones et profitables,
Se Dieus le m'otroie, esclorrai
Au plus briement que je porrai,
Pour plus plaire à ceulz qui
l'orront,
Et maint profiter qui porront.*

*Je ne peux mentionner chaque
exposition des fables, car j'y
mettrais trop de temps et les
auditeurs en crèveraient : la matière
serait trop longue, et je ne pourrais
pas tant écrire ; mais les
métamorphoses des fables qui sont
bonnes et profitables, si Dieu me
l'octroie, je les ferai éclore, le plus
brièvement que je pourrai, pour
plaire à ceux qui les entendront et
profiter beaucoup à ceux qui
pourront.*

Ce n'est certainement pas une lâcheté de l'auteur, bien au contraire. Il invitait plus haut les sages à ne pas vouloir trop

²³³ Cf. par exemple II, 4583 ; IV, 3155 ; VII, 245 ; IX, 1454 ; V, 1764, etc.

²³⁴ Cf. notamment *Matthieu* V, 17 ; *Matthieu* XIII, 34-35 ; *Luc* XXIV, 44-45.

²³⁵ *Jean* XIV, 12.

« bien dire et espondre ». Aussi se montre-t-il lui-même prudent, sans que cela doive l'empêcher d'« esclore »²³⁶ les meilleures fables pour ceux qui seraient capables d'en goûter le sel.



Ovide invoquant l'aide divine²³⁷ et recevant le livre spirituel (en bleu), placé au-dessus du livre charnel (en rouge, mais doté d'un fermoir bleu), ce qui désigne peut-être les deux sens recelés par les *Métamorphoses*²³⁸.

²³⁶ Nous verrons plus loin tout ce que recèle l'image de l'œuf qui semble ici déjà esquissée (« es-pondre », « esclore », etc.).

²³⁷ Maître de Caxton, *How Ouyde at tje begynnyng of this booke maketh invocacion for helpe & dyvyne ayde*, 1480, Magdalene College (Cambridge), manuscrit F4. 34, fol. 16r.

²³⁸ À propos de la signification hermétique des couleurs, cf. E. d'Hoogvorst, *op. cit.*, p. 248.

Les « mutacions » des formes et des dieux (I, vv. 71-146)

Le « cuers » d'Ovide

« Or vueil commencer ma matire » (v. 71). À présent que l'esprit dans lequel baigne l'Ovide *moralisé* nous est plus familier, venons-en au cœur du sujet (*Met.* I, vv. 1-2) :

<i>In noua fert animus mutatas dicere formas corpora...</i>	<i>Mon cœur me porte à dire les formes changées en de nouveaux corps.</i>
---	---

Voici comment s'ouvrent les *Métamorphoses* d'Ovide ; et voilà ce qui en est dit dans l'Ovide *moralisé* :

<i>Ouides dist : « Mes cuers vieult dire Les formes qui muees furent En nouviaux cors ».</i>	<i>Ovide dit : « Mon cœur veut dire les formes qui furent changées en de nouveaux corps ».</i>
--	--

L'auteur traduit le terme latin *animus* par « cœur » – et nous avons préféré le suivre prudemment dans ce choix. Cela étant, le mot possède bien des acceptions qui en rendent la traduction fort difficile²³⁹.

Nous pouvons néanmoins rappeler qu'il correspond au grec *voûs* qui désigne dans la tradition hermétique le dieu favorisant ses élus d'un don céleste, également appelé *voûs* et procurant la connaissance absolue du Tout. De là, le terme signifie « sens des mots et des choses », comme lorsque saint Paul dit : « nous avons le *voûs* du Christ »²⁴⁰, ce que saint Jérôme traduit par « *nos autem sensum Christi habemus* » (nous

²³⁹ Rappelons simplement que le cœur est traditionnellement considéré comme le siège de l'intelligence divine. Cf. à ce sujet R. Guénon, *Écrits pour Regnabit*, P. L. Zocatelli (éd.), Archè, Milan, 1999, p. 62 (« chez les Arabes aussi, le cœur est regardé comme le siège de l'intelligence, non pas de cette faculté tout individuelle qu'est la raison, mais de l'Intelligence universelle [*El-Aqlu*] dans ses rapports avec l'être humain qu'elle pénètre par l'intérieur, puisqu'elle réside ainsi en son centre même, et qu'elle illumine de son rayonnement ») et R. Guénon, *Symboles de la science sacrée*, Gallimard, Paris, 1962, p. 390.

²⁴⁰ *I Corinthiens* II, 16.

avons le sens du Christ)²⁴¹. Il semble donc que le *sens* dont parle tant notre auteur dans le prologue de l'*Ovide moralisé* figure également dans l'incipit des *Métamorphoses*.

Or, ce voûs, cet *animus* se trouve, d'après notre auteur, dans le *cœur* du poète. Ovide aurait donc bien reçu ce don céleste, et partant la Connaissance qu'il procure. Et si son cœur la renferme, n'est-ce pas parce qu'il s'agit d'Amour ? Ovide n'est-il pas un *philosophe*, un sage de l'Amour ?

Il est intéressant de souligner ici que c'est justement ce don céleste qui le pousse à parler (*dicere*), de même que celui « cui Dieus done eür et grace / de conquerre sens et savoir » (vv. 8-9) voit sa bouche portée à « bien dire et espondre » (v. 11), car « la parole fixe la pensée et lui donne poids »²⁴², lui « donne mesure et forme »²⁴³, en un mot l'*incarne* :

Parmi toutes les formes d'art, la poésie est, certes, la plus digne d'admiration ici-bas, puisqu'elle a pour matière la plus noble fonction humaine : la parole. La poésie, la vraie, se confond avec la prophétie. Les Anciens ne doutaient pas que les poètes ne fussent possédés d'un être divin, la Muse. Sans Muse, pas de poète. Les termes cadencés du dire poétique étaient ceux d'un dieu incarné. Le dieu de la poésie était Apollon lui-même, chef du chœur des Muses et source de toute prophétie ou mantique ²⁴⁴.

Ovide n'est donc rien moins qu'un prophète, si en sa poésie s'incarne le don de la Connaissance. Quel poète !

²⁴¹ À ce sujet, cf. E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, pp. 149-150.

²⁴² *Ibid.*, p. 65.

²⁴³ *Ibid.*, p. 80. En effet, comme l'explique encore Emmanuel d'Hooghvorst, « il n'y a que ce qui est mesurable qui soit objet de connaissance » (*ibid.*, n. 7, p. 297).

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 102.

Le poète « sans faille »

Mais – lot malheureux de tout prophète – chacun prétend contester sa parole :

*(...) Aucun qui durent
L'autour espondre et declairier
S'entremistrent de l'empirier,
De l'auteur reprendre et desdire,
Disant que li autours dut dire :
« Les cors qui en formes noveles
Furent muez ».*

*Certains de ceux qui durent
expliquer et éclairer l'auteur
[Ovide] cherchèrent à l'accabler, à
le corriger et à le contredire, disant
que l'auteur aurait dû dire : « les
corps qui furent changés en de
nouvelles formes ».*

Hélas ! « trop de médiocres ont discrédité la parole inspirée en émasculant le verbe de Dieu, en propageant des écrits imbéciles, en fabriquant des images mortes et en faisant des commentaires erronés. En un mot, en faisant servir les Écritures saintes à leurs petitesesses d'hommes au lieu de servir la grandeur des révélations divines » (M+R, XVI, 1').

En voici un criant exemple²⁴⁵ que l'auteur de l'*Ovide moralisé* se propose de corriger avec beaucoup de bon sens :

*(...) Mes teulz faveles
Ne doivent audience avoir :
Homs raisonnables puet savoir
Que bien dist, ce croi, li autours,
Quar ançois que li Creatours
Creast le monde, il n'iert encors
Ne ne pooit estre nul cors
Qui nove forme receüst.
Quel cors iert il dont Dieu deüst
Forme traire au comencement ?
Il n'iert riens fors lui seulement,
Qui en sa devine pensee
Avoit toute forme pensee
Tele come il la donneroit
Au cors, que de noient feroit,*

*Mais il ne faut pas prêter attention
à de telles balivernes : tout homme
avisé peut savoir que l'auteur,
comme je crois, a bien dit les
choses, car avant que le Créateur
ne créât le monde, il n'y avait
encore – et ne pouvait y avoir – nul
corps qui reçût une forme nouvelle.
Quel corps y aurait-il eu dont Dieu
dût tirer une forme au
commencement ? Il n'y avait rien
hormis lui seulement qui, en Son
esprit divin (ou devin), avait conçu
toute forme telle qu'il la donnerait
au corps qu'il ferait à partir de rien,*

²⁴⁵ Nous prions pour ne pas trop contribuer, par cet article, à la propagation de tels écrits imbéciles ou commentaires erronés : « Seigneur, accorde-nous l'amour et la connaissance que nous pouvons supporter sans mourir et pardonne à notre aveuglement lamentable ! » (MR IV, 22).

*Sans aide de nulle rien
Sans point de present mairien.
Einsi croi je qu'il soit sans faille.*

*sans l'aide d'aucune chose, sans
nulle matière présente.
C'est pourquoi je crois qu'il est sans
défaut.*

La dernière phrase laisse planer une ambiguïté qui en réalité n'en est pas une : on ne peut *a priori* savoir si celui que l'auteur croit « sans faille » désigne Ovide ou le Créateur. Mais sans doute n'y a-t-il là aucune différence. Ovide n'est-il pas un *poète*, du grec ποιητής, littéralement « créateur » ? D'ailleurs, son nom même forme une anagramme avec « ô Dieu ». Aussi la « devine pensée » peut-elle tout autant être l'esprit divin du Créateur que la pensée divinatrice du prophète, puisque celui-ci n'est autre que le dieu incarné en personne.

Si les métamorphoses changent bien des formes en corps – et non l'inverse ! –, autrement dit incarnent des pensées, des *idées*, de purs esprits en quête d'un corps, c'est que « l'incarnation, l'union des esprits et des corps, demeure le grand dessein de l'Univers »²⁴⁶.

La clé de lecture des *Métamorphoses* qui nous est ici proposée se trouve donc dans la matière.

« En nouveaux cors »

Mais d'où vient cette matière, ce corps si nécessaire ? Alors que la forme est conçue par Dieu avant d'être incarnée, le corps, quant à lui, est formé « de noient » (v. 94), littéralement « à partir du néant ».

D'après Louis Cattiaux, le néant est synonyme de « chaos boueux »²⁴⁷, et dans le *Dictionnaire mytho-hermétique* de Dom Pernety, on lit à l'entrée « Chaos » :

*C'était, selon les Anciens, la matière de l'Univers
avant qu'elle eût reçu une forme déterminée. Les*

²⁴⁶ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 65.

²⁴⁷ Cf. la variante du MR II, 32 : « retourner au chaos boueux (*var.* au néant) ».

*Philosophes ont donné par similitude le nom de Chaos à la matière de l'œuvre en putréfaction, parce qu'alors les éléments ou principes de la pierre y sont tellement en confusion, que l'on ne saurait les distinguer*²⁴⁸.

Ce chaos – ou ce néant – qui n'a pas encore reçu de « forme déterminée » est donc une matière ; mais pas n'importe quelle matière ! Il s'agit de « la matière de l'Univers », et non de la matière commune du monde présent.

La même notion apparaît chez Ovide lui-même (*Met.* I, v. 5-9) :

<i>Ante mare et terras et quod tegit omnia caelum unus erat toto naturae vultus in orbe, quem dixere Chaos. Rudis indigestaque moles nec quicquam nisi pondus iners congestaque eodem non bene iunctarum discordia semina rerum.</i>	<i>Avant la mer, les terres et le ciel qui couvre tout, il y avait un seul visage de la Nature dans l'univers entier ; on l'appela Chaos. C'était une masse brute et indigeste, rien d'autre qu'un poids sans art, les semences entassées au même endroit de choses mal jointes entre elles, en un mot : la discorde.</i>
--	---

Comme le rappelle avec force Pierre Vicot, le Chaos dont il est question chez Ovide n'est pas celui du monde que nous connaissons, mais bien plutôt « le chaos de notre physique »²⁴⁹.

Mais quelle étrange formule que ce *naturae vultus* (v. 6). Dans sa *Cosmographia*, Bernard Sylvestre parle ainsi de la Nature :

<i>Erat Yle Naturae vultus antiquissimus, generationis uterus indefessus.</i>	<i>"Υλη était l'antique visage de la Nature, l'inépuisable matrice de la génération.</i>
---	--

Autrement dit, cet « antique visage de la Nature » désigne la matière à l'état brut (ὑλη), avant qu'elle ne soit façonnée par

²⁴⁸ A.-J. Dom Pernety, « Chaos », dans *Dictionnaire mytho-hermétique*, Archè, Milan, 1971.

²⁴⁹ P. Vicot, *op. cit.*, p. 28.

le Créateur et ne prenne des traits nettement *définis*. Et cette matière brute est une matrice, parce qu'elle contient les semences des choses (*semina rerum*, v. 9) : « Matière. Matrice. Matras. Mater » (*M+R*, XII, 50').

C'est pourquoi l'auteur de l'*Ovide moralisé* dit que Dieu fit le corps « sans point de present mairien » (v. 96), c'est-à-dire sans la matière impure qui se présente à nous ici-bas, mais plutôt à partir d'un tout autre genre de matière, faite « de noient », autrement dit de « chaos boueux ».

Le terme « mairien » (ou « merrain ») désigne à l'origine le bois de construction, puis par extension la matière, et de là la Nature toute entière²⁵⁰. En cela, il équivaut parfaitement au terme grec ὕλη²⁵¹ dont Pernety dit qu'il peut de surcroît désigner la forêt, le chaos et la première matière de la plupart des Alchimistes²⁵², entre autres Raymond Lulle²⁵³ et Emmanuel d'Hooghvorst qui parle de « l'apparence hirsute et sauvage de la nature non dégrossie »²⁵⁴ ou encore de « l'aspect grossier de la *prima materia* qui se trouve (...) dans les antres sylvestres »²⁵⁵.

L'auteur de l'*Ovide moralisé* ajoute d'ailleurs dans sa traduction de ce passage d'Ovide l'idée d'obscurité, étroitement liée à celle d'antré ou de matrice :

*Tout iere envolepez en tasse
Li mons en une obscure masse.
« Chaos » avoit non li monciaux
Dont Dieus traist la terre et les
ciaux.*

*Le monde était tout enveloppé en
tas, en une masse obscure.
« Chaos » était le nom du monceau
dont Dieu tira la terre et les cieux.*

²⁵⁰ R. Martin, « Merrain », dans *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, ATILF, 2015 (en ligne : <http://www.atilf.fr/dmf/definition/merrain> ; consulté le 21 décembre 2020).

²⁵¹ H. G. Liddell et R. Scott, *A Greek-English Lexicon*, Clarendon Press, Oxford, 1901, p. 1600.

²⁵² A.-J. Dom Pernety, « Hyle », *op. cit.*

²⁵³ « Si tu veux trouver cette première matière, sache [...] qu'elle fut appelée *Forest* par comparaison à une chose grosse et crue » (Pseudo-Raymond Lulle, *op. cit.*, p. 14).

²⁵⁴ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 154.

²⁵⁵ *Ibid.*, p. 105.

<i>Ce n'ert fors un moncel deforme,</i>	<i>Ce n'était rien qu'un monceau</i>
<i><u>Sans art</u>, sans devise et sans</i>	<i>difforme, sans art, sans structure</i>
<i>forme,</i>	<i>et sans forme, où la semence des</i>
<i>Ou toute estoit en discordance</i>	<i>choses était jointe d'une façon toute</i>
<i>Jointe des choses la semance.</i>	<i>discordante.</i>

Notons la traduction du latin *iners* par « sans art ». N'avons-nous pas dit plus haut qu'Ovide faisait partie de ceux qui « ont chanté ce Grand Art »²⁵⁶ qu'est la Création du monde régénéré ?

Citons de nouveau *Le Message Retrouvé* (M+R, XXXVII, 41') :

*L'art sans la nature est impuissant, et la nature
sans l'art est aveugle.
Les deux réunis font la perfection de l'œuvre divine.*

L'art (ou la forme) ne peut donc s'accomplir sans la nature (ou le corps) qui, sans lui, reste obscure et aveugle, c'est-à-dire, là encore, *insensée*.

Les « mutations » des dieux

Mais revenons-en à l'incipit des *Métamorphoses* (Met. I, vv. 2-3) :

<i>(...) Di, coeptis, nam uos mutastis</i>	<i>Dieux, soufflez sur ce que j'ai</i>
<i>et illas,</i>	<i>commencé (car c'est vous qui vous</i>
<i>adspirate meis (...)</i>	<i>êtes métamorphosés et qui avez</i>
	<i>métamorphosé ces formes).</i>

Si Ovide en appelle aux dieux, c'est au nom de leur puissance transformatrice (*mutastis*) ; et c'est cette même puissance – la puissance de l'Art – qui doit permettre d'achever ce que le poète n'a fait que commencer (*coeptis (...) meis*). La création poétique elle-même est donc nécessairement une métamorphose.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 128.

On remarquera que ce pouvoir créateur des dieux se manifeste sous la forme d'un souffle (*adspirate*). Ne dit-on pas du Poète qu'il est *inspiré* ? De même, Dieu achève la création de l'homme en lui *insufflant* une âme vivante²⁵⁷.

C'est pourquoi Ovide, comme tous les Poètes, prie pour devenir lui-même le support d'une de ces manifestations divines : « soufflez sur ce que j'ai commencé », autrement dit « donnez une âme vivante à l'homme déchu que je suis pour en faire un Homme régénéré ».

On pourrait prendre le *et* de la parenthèse (*nam uos mutastis et illas*) au sens adverbial et le pronom *uos* pour un pronom d'insistance (« car c'est vous qui avez aussi métamorphosé ces formes »).

Cependant, l'auteur de l'*Ovide moralisé* ne comprend visiblement pas le texte de cette façon, puisqu'il le traduit ainsi :

<i>Aidez, dieus, à fere cest dit,</i>	<i>Aidez-moi, dieux, à faire ce poème,</i>
<i>Que vous et les formes muastes,</i>	<i>puisque vous vous êtes</i>
<i>Quant à nouviaux cors les</i>	<i>métamorphosés et avez</i>
<i>donnastes...</i>	<i>métamorphosé les formes, quand</i>
	<i>vous les avez données à de</i>
	<i>nouveaux corps.</i>

Selon lui, les *Métamorphoses* racontent les « mutations » des formes *et des dieux eux-mêmes* en de nouveaux corps, sachant que ces formes ne sont rien moins que les différentes émanations de la « devine pensee ». Il s'agit donc encore et toujours d'incarnation divine.

C'est pourquoi l'auteur de l'*Ovide moralisé* nous rappelle alors les incarnations des trois personnes de la Trinité :

<i>Ces trois personmes tout crierent,</i>	<i>Ces trois personnes [le Père, le Fils</i>
<i>Et sensiblement se muerent,</i>	<i>et le Saint Esprit] créèrent tout et se</i>
<i>Quar li Filz vault des cieulz venir</i>	<i>métamorphosèrent de façon à se</i>
<i>Au monde, et vrais homs devenir,</i>	<i>rendre accessibles aux sens, car le</i>

²⁵⁷ Genèse II, 7.

*Pour sauver les homes peris.
 Ausi fu li Sains Esperis,
 Selon l'Escripture devine,
 Veüz en forme columbine
 Sor lui, quant, por nous netoier,
 Se fist en l'eau baptoier.
 La vois du Pere i fu oïe,
 Venans jusques humaine oïe,
 Disant : « C'est mes filz, mes
 amez.
 Oiez le tuit, vous qui m'amez ! »
 Ensi s'aparurent ensamble
 Ces trois personnes, ce me
 samble,
 Et bien porent estre avisees
 En trois samblances devisees.
 Sans deviser lor unité,
 Et sans muer lor deïté,
Se muerent en un moment
En trois quises sensiblement.
 Pour ce pot en pluralité
 L'autors prier la Trinité,
 Non pas pour ce que trois dieus
 soient,
 Quar les trois un seul Dieu
 fesoient,
 Que font ore et toujours feront,
 Quar ja c'uns seulz Dieus ne
 seront.*

*Fils voulut venir des cieux au
 monde et devenir un homme
 véritable pour sauver les hommes
 morts. Le Saint Esprit, lui aussi,
 selon l'Écriture divine, fut vu sous
 forme de colombe au-dessus de Lui
 [du Fils], quand, pour nous purifier,
 il se fit baptiser dans l'eau. Là, fut
 entendue la voix du Père, venant
 jusqu'à l'oreille humaine, disant :
 « C'est mon fils, mon aimé. Écoutez-
 le tous, vous qui m'aimez ! »
 Ainsi, ces trois personnes
 apparurent-elles ensemble, me
 semble-t-il, et purent être bien
 observées sous trois aspects
 distincts. Sans diviser leur unité et
 sans changer leur nature divine,
 elles se changèrent en un seul
 moment de trois manières, de façon
 à se rendre accessibles aux sens.
 C'est pourquoi l'auteur peut prier la
 Trinité au pluriel, non pas parce
 qu'il y aurait trois dieux, car les
 trois faisaient un seul Dieu, comme
 ils font maintenant et feront
 toujours, car ce ne seront jamais
 qu'un seul Dieu.*

Bien plus qu'un argument visant à concilier l'opposition fictive entre polythéisme païen et monothéisme judéo-chrétien – argument au demeurant très convaincant et qui a pour lui de rappeler la déformation systématique que subissent au fil de l'histoire les symboles religieux, en suggérant qu'on pourrait tout autant prendre le christianisme pour un polythéisme si l'on s'en tenait au seul symbole de la Trinité²⁵⁸ –, bien plus que cela,

²⁵⁸ À ce sujet, cf. notamment R. Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Vêga, Paris, 2009, pp. 285-286 : « il n'y eut jamais aucune doctrine essentiellement polythéiste, et [...] le polythéisme n'est, comme les "mythes" qui s'y rattachent assez étroitement, qu'une grossière déformation

il s'agit de rappeler que les Écritures saintes contiennent elles aussi des métamorphoses : le Fils s'incarnant dans la chair, le Saint Esprit prenant la forme d'une colombe et le Père se manifestant sous la forme d'une voix.

D'où, de nouveau, cette importance si cruciale des sens (*sensiblement*, v. 120 et 140) car, répétons-le, comment voir (*veüz*, v. 126) et entendre (*oïe*, v. 129) le Seigneur, si l'on est *insensé* ?

Nous avons vu qu'Ovide avait du flair. Notre auteur y ajoute le sens de l'ouïe dans la traduction qu'il donne de la suite de l'incipit des *Métamorphoses* (*Met.* I, v. 3-4) :

<i>Si faites des le creëment</i>	<i>Et faites durer continuellement,</i>
<i>Du monde continuellement</i>	<i>depuis la création du monde</i>
<i>Perpetuer jusqu'à mon temps</i>	<i>jusqu'à mon époque, ce <u>présent</u></i>
<i>C'est <u>présent</u> ditié que <u>j'entens</u>.</i>	<i>poème que <u>j'entends</u>.</i>

D'après cela, Ovide composerait son poème sous dictée, à la façon des prophètes, puisqu'il l'entend et qu'il est « present », c'est-à-dire, au sens étymologique, *devant ses sens*²⁵⁹.

L'illustration ci-dessous (gauche)²⁶⁰, tirée du manuscrit de l'*Ovide moralisé* conservé à la Bibliothèque municipale de Rouen et qui représente le poète (Ovide ou l'auteur de l'*Ovide moralisé*) écrivant en miroir de Dieu créant le monde, confirme cette lecture, puisqu'elle correspond à un type de

résultant d'une incompréhension profonde ; [...] toute doctrine véritablement traditionnelle est donc en réalité monothéiste, ou, plus exactement, elle est une "doctrine de l'unité", ou même de la "non-dualité", qui devient monothéiste quand on veut la traduire en mode religieux ».

²⁵⁹ I. de Séville, *Etymologiae*, X, 207 : « *praesens dictus quod sit prae sensibus* ».

²⁶⁰ Maître de Fauvel (?), « Dieu au compas face au poète à son pupitre » dans l'*Ovide moralisé*, 1313, Bibliothèque municipale de Rouen, ms. O. 4, f. 16v

représentation de l'iconographie médiévale servant d'ordinaire à figurer un prophète inspiré par Dieu²⁶¹.



Dieu au compas face au poète à son pupitre



David, inspiré par Dieu, composant ses Psaumes

Qu'on songe seulement aux multiples représentations de saint Jérôme traduisant la Bible, ou encore à celle de David dans le Bréviaire à l'usage du prieuré Saint-Lô de Rouen (illustration de droite)²⁶².

Comparons ces deux enluminures : les deux personnages sont dans les deux cas séparés par une colonne, symbole traditionnel de la transcendance divine, et tiennent qui la sphère du monde, qui un livre, opposant ainsi le cercle du monde céleste au carré du monde terrestre. Les deux parties sont également marquées par les couleurs rouge et bleue – avec peut-être une légère prédominance du bleu dans ce qui représente le monde divin –, signe là encore que sens charnel et sens spirituel doivent nécessairement être réunis dans la Création.

²⁶¹ S. Douchet, « Création du monde et poétique de l'œuvre. L'imagerie hexamérale dans les manuscrits de l'*Ovide moralisé* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 30, 2015, pp. 49-74.

²⁶² R. Boyvin (?), "David, inspiré par Dieu, composant ses *Psaumes*" dans le *Bréviaire à l'usage du prieuré Saint-Lô de Rouen*, 1400, Bibliothèque Sainte-Geneviève (Paris), ms. 1265, f. 202v.

L'œuf à la coque cosmique (v. 147-228)

« *Deus naturans nature* »

Lisons la suite de la Genèse d'Ovide (*Met.* I, v. 21-31) :

<i>Hanc deus et <u>melior</u> litem <u>natura</u></i>	<i>Le dieu, avec l'aide d'une nature</i>
<i>diremit ;</i>	<i>meilleure, interrompt cette</i>
<i>nam caelo terras et terris abscidit</i>	<i>querelle ; car il dissocia les terres</i>
<i>undas</i>	<i>du ciel et les eaux des terres et</i>
<i>et liquidum spisso secreuit ab aere</i>	<i>sépara le ciel liquide de l'air épais.</i>
<i>caelum.</i>	<i>Et après avoir déroulé les</i>
<i>Quae postquam <u>euoluit</u> <u>caeco</u>que</i>	<i>éléments et les avoir retirés de cet</i>
<i>exemit <u>aceruo</u>,</i>	<i>amas aveugle, il les lia isolément</i>
<i>dissociata locis <u>concordi</u> <u>pace</u></i>	<i>à un lieu au moyen d'une fixation</i>
<i><u>ligauit</u>.</i>	<i>de concorde.</i>
<i>Ignea conuexi uis et sine pondere</i>	<i>La force ignée et sans poids du</i>
<i>caeli</i>	<i>ciel convexe jaillit et établit son</i>
<i>emicuit summaque locum sibi fecit</i>	<i>lieu au sommet du sommet ; l'air</i>
<i>in arce ;</i>	<i>est le plus proche d'elle de par sa</i>
<i>proximus est aer illi leuitate</i>	<i>légèreté et de par son lieu ; la</i>
<i>locoque ;</i>	<i>terre, plus dense qu'eux, entraîna</i>
<i>densior his tellus elementaque</i>	<i>les grands principes et fut</i>
<i>grandia traxit</i>	<i>comprimée par sa propre</i>
<i>et pressa est grauitate sua ;</i>	<i>pesanteur ; le liquide diffus</i>
<i>circumfluus umor</i>	<i>occupe les dernières places et</i>
<i>ultima possedit solidumque coercuit</i>	<i>maintint le globe solide.</i>
<i>orbem.</i>	

La *prima materia* fait ici place à une nature meilleure (*melior (...) natura*), meilleure parce que façonnée par Dieu, nous dit l'auteur de l'*Ovide moralisé* (« *Deus naturans nature* », v. 182). Le Tout qui « iere envolepez en tasse » (v. 151) reçoit la « devise » et la « forme » (v. 156) qui lui manquaient grâce à la magie de l'Art : le dieu divise d'abord les éléments (*abscidit, secreuit*), puis les « déroule » (*euoluit*) de façon à leur donner forme. Dès lors, la Nature n'est plus un amas aveugle (*caeco (...) aceruo*).

Et c'est seulement à partir de là qu'il devient possible de « ficher la paix » aux éléments. L'expression *concordi pace* laisse tout d'abord perplexe. En effet, on ne voit pas bien comment lier

quelque chose « à l'aide d'une paix »... si l'on oublie que *pax* vient du verbe *pangere*, qui signifie « fixer ».

Or, comme l'explique Emmanuel d'Hooghvorst, l'œuvre de la cabale chymique ne consiste à rien d'autre qu'à fixer Ulysse errant, ou le *mercure vulgaire*, en son lieu²⁶³. Et c'est bien, semble-t-il, ce qui se passe ici (*locis (...) ligauit*), puisque d'après l'*Art intellectif* de Raimond Lulle cité par Pierre Vicot, « l'argent vif des Philosophes [*autre nom donné au mercure*] est l'unité des quatre éléments »²⁶⁴.

Ovum dividens

Mais l'auteur de l'*Ovide moralisé* rompt ici le fil du récit ovidien pour y introduire une allégorie inédite, celle de l'œuf à la coque (I, vv. 199-208) :

*Pour manifester clerement,
Et pour donner entendement
Coment vait li ordenemens*

Et l'assise des elemens,

A ce veoir nous avisa

Ovides, qui l'œuf devisa,

Si vault similitude faire

*Tel, qui le nous monstre et
desclaire*

Apertement, si com je cuit :

C'est par un œuf en quoque cuit.

*Afin de manifester clairement et de
donner à comprendre comment se
dérouta l'ordonnancement et*

l'établissement des éléments,

Ovide, qui divisa l'œuf, nous choisit

pour nous donner à voir cela, et

voulut faire une analogie telle

*qu'elle nous le montre et éclaircisse
ouvertement, à ce que je crois : c'est*

au moyen d'un œuf cuit à la coque.

L'auteur fait certainement référence ici à l'étymologie traditionnelle qui fait venir le nom d'Ovide du latin *ovum dividens*, d'une part parce que le poète aurait employé l'allégorie de l'œuf pour expliquer l'ordonnancement de l'univers en attribuant à chacun des quatre éléments une partie de l'œuf, et d'autre part parce qu'il a « divisé » le monde, parce qu'il a ouvert

²⁶³ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, pp. 64-65.

²⁶⁴ P. Vicot, *op. cit.*, p. 32.

ce qui était caché en racontant la création du monde sous les images des métamorphoses²⁶⁵.

L'allusion, toutefois, reste implicite : l'auteur ne précise ni le contexte de cette *devise* ovidienne, ni le lien avec l'étymologie de son nom. Aussi le développement sur dix-neuf vers de cette allégorie semble-t-il à première vue relativement injustifié, si ce n'est intempestif. Et pourtant, il ne s'agit pas là d'un *topos* convenu, ni d'un jeu littéraire gratuit, bien au contraire !

Lisons le texte :

*En l'œuf, ce me samble, a trois choses
Qui sont dedens la quoque encloses :
le moieuf, l'aubun, la pelete,
Qui plus est pres de la quoquete.
Le moieus nous note la terre,
Qu'einsi com li aubuns l'enserre,
Par cui nous devons la mer prendre,
Tout ensement doit l'en entendre
Que la terre est avironnee
De mer. Aprez est ordenee
La pelete tenve et deugie,
Qui sor ces deus est assegie ;
Tout ensemet vault Dieus former
L'air moiste sor terre et sor mer.
Aprez vient par ordenement
La quoque, qui l'estendement
Dou ciel nous represente et note.
Ensi est l'ordenance tote
Des elemens manifestee.*

*Il y a dans l'œuf, me semble-t-il,
trois choses qui sont encloses dans
la coque : le jaune, le blanc et la
pellicule qui est plus près de la
coquette.
Le jaune nous dénote la terre, car
de même que le blanc, que nous
devons prendre pour la mer,
l'enserre, tout pareillement doit-on
comprendre que la terre est
environnée de mer.
Après quoi arrive dans l'ordre la
pellicule fine et délicate qui est
installée au-dessus de ces deux-là ;
tout pareillement, Dieu voulut
former l'air humide sur la terre et
sur la mer.
Après quoi vient par son ordre la
coque qui nous présente et dénote
l'étendue du ciel.
Ainsi l'ordonnancement des
éléments est-il pleinement
manifesté.*

Le parallèle est clair. Mais pourquoi prendre un œuf, plutôt qu'une amande, par exemple ?

²⁶⁵ L. Ciccone, M. Possamai-Perez et P. Deleville, *op. cit.*, pp. 122-123.

D'après Macrobe²⁶⁶, Ovide n'est pas le premier à faire ce rapprochement : en effet, les initiés aux mystères du dieu romain archaïque Liber Pater auraient déjà vénéré l'œuf en tant que symbole du monde.

C'est que traditionnellement, le symbole de l'œuf est étroitement lié à celui de centre du monde. Songeons, à titre d'exemple, aux *omphaloi* ou aux bétyles grecs qui sont incontestablement des symboles du centre et le plus souvent de forme ovoïde²⁶⁷.

De là vient l'image de l'œuf du monde ou de l'œuf cosmique sur laquelle se fonde justement l'allégorie d'Ovide et qui, comme l'explique René Guénon, « est la figure, non pas du "cosmos" dans son état de pleine manifestation, mais de ce à partir de quoi s'effectuera son développement »²⁶⁸, de même que « l'ordenance tote / Des elemens manifestee » dans notre œuf n'est qu'une première étape à la création du monde.

L'œuf, c'est donc le centre du monde, ou plutôt l'embryon dont il doit naître. Or, d'après Dom Pernety, le « centre du monde » dont parlent les Chymistes n'est autre que « la matière de la pierre des Philosophes » qui « l'ont ainsi nommée, parce qu'ils disent que toutes les propriétés de l'Univers y sont comme réunies ». Et n'est-ce pas là justement la caractéristique essentielle de notre œuf élémentaire en tant que microcosme fait à l'exacte ressemblance du macrocosme qu'est le monde ? Comme le dit *Le Message Retrouvé* (III, 24 et 24') :

²⁶⁶ Macrobe, *Saturnalia*, VII, 16.

²⁶⁷ René Guénon donne notamment un autre exemple de ce symbolisme : « la figure biblique du Paradis terrestre, qui est aussi le "Centre du Monde", est celle d'une enceinte circulaire, qui peut être regardée comme la coupe horizontale d'une forme ovoïde » (R. Guénon, *Symboles de la science sacrée*, op. cit., p. 206).

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 205.

La plus infime partie de l'Univers est une image du tout, et suffit à elle-même. Le cœur du ciel et de la terre est comme un œuf caché dans la mer du monde.

Ce centre du monde, ce « cœur du ciel et de la terre » qu'est l'œuf est donc « une image du tout » qui doit suffire, à elle seule, à comprendre l'Univers.

« Par un œuf en quoque cuit »

Tâchons donc de décortiquer cette image de façon à y voir plus clair : le jaune d'œuf (le « moieuf ») y désigne la terre, le blanc (l'« aubun ») la mer, la « pelete » l'air, et la « coquete » le ciel – autrement dit le feu. En effet, pour les Anciens, le ciel est synonyme d'éther, terme qui viendrait soit du verbe αἶθω (se consumer), soit d'ἀει (toujours) et de θέρω (s'échauffer), ce qui fait dire à Eugène Philalèthe que l'éther est « quelque chose qui devient toujours plus chaud » :

L'éther est une substance liquide, ténue, humide, et sa région est au-dessus des astres, dans la circonférence de la nature divine. C'est le véritable et fameux empyrée, qui reçoit le chaud influx de Dieu, et le dirige vers les cieux visibles et toutes les créatures inférieures. C'est une essence pure, une chose qui n'est infectée par aucune contagion matérielle ; c'est en ce sens qu'elle est qualifiée par Pythagore d'« éther libre » car, dit Reuchlin, « il est libéré de la prison de la matière, et étant préservé dans sa liberté, il est chaud du feu de Dieu, et par un mouvement insensible, il chauffe toutes les natures inférieures »²⁶⁹.

Le ciel, ou l'éther, placé au plus haut point de l'Univers, tire sa chaleur du « feu de Dieu » lui-même, après avoir été « libéré de la prison de la matière ».

De même, chez Ovide (*Met.* I, v. 26-27) :

²⁶⁹ T. Vaughan, *Œuvres complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, p. 336.

<i>Ignea conuexi uis et sine pondere</i>	<i>La force ignée et sans poids du</i>
<i>caeli</i>	<i>ciel convexe jaillit et établit son</i>
<i>emicuit summaque locum sibi fecit</i>	<i>lieu au sommet du sommet.</i>
<i>in arce.</i>	

Cette « force ignée » et donc très subtile du ciel l'amène à s'établir au sommet de l'Univers.

On ne peut s'empêcher de penser ici aux noces de Didon et d'Énée (*Aen.* IV, v. 165-168) :

<i>Speluncam Dido dux et Troianus</i>	<i>Didon et le chef troyen descendent</i>
<i>eandem deveniunt. Prima et Tellus</i>	<i>dans la même grotte. La Terre, en</i>
<i>et pronuba Iuno</i>	<i>premier, et Junon favorable aux</i>
<i>dant signum ; fulsere ignes et</i>	<i>noces donnent le signe ; crépitèrent</i>
<i>consciis aether</i>	<i>alors les feux et l'éther complice</i>
<i>conubiis, summoque ulularunt</i>	<i>des noces, et au sommet du</i>
<i>vertice Nymphae.</i>	<i>sommet hululèrent les Nymphes.</i>

De l'obscurité du chaos – en l'occurrence, de la grotte –, qui n'est autre que cette prison de la matière dont parle Philalèthe, jaillit une lumière *éthérée* qui s'élève vers le sommet du sommet (*summo (...) vertice*)²⁷⁰. D'après Emmanuel d'Hooghvorst, c'est là le crépitement du *nitre coruscant*, « du feu terrestre et de l'éther, la plus subtile portion de l'air. Et sur ce beau nitre coulent depuis le sommet du vase, comme des gouttes de rosée, les parties volatiles de la matière non encore fixées, comme l'indiquent les pleurs des Nymphes en tumulte »²⁷¹.

Il est remarquable que Paracelse reprenne à son compte cette même image de l'œuf pour expliquer l'appellation de firmament donnée au ciel dans la Genèse :

*Les trois autres éléments sont bien enfermés dans
le firmament comme un œuf dans sa coquille. La terre,
l'eau et l'air sont enclos dans cet élément, à l'instar du*

²⁷⁰ Le terme *vertex* désigne également le pôle. Peut-être pourrait-on rapprocher *arx*, *arcis* du grec ἄρκτος, le pôle ?

²⁷¹ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 120.

jaune, du blanc et de la membrane dans la coquille d'un œuf.

Grâce à cette parole qu'a prononcée Dieu : « tiens-toi fixe », c'est-à-dire firmament, les trois autres éléments ne peuvent quitter le centre de l'univers, ni en bouger, et encore moins couler au fond. En effet, la coquille de l'œuf comprime tout son contenu pour maintenir chaque chose immobile en son lieu : le jaune au centre, le blanc autour, etc. Par contre si la coquille se brise, les choses se laissent tomber ²⁷².

Là encore, il s'agit bien de fixer la matière « en son lieu » au moyen du firmament, c'est-à-dire du feu.

Remarquons que si les quatre éléments sont bien représentés dans l'allégorie de l'œuf, trois d'entre eux sont toutefois enfermés dans le dernier, le feu (à savoir le ciel ou la coque), ainsi clairement mis à part.

Or, Pierre Vicot opère la même distinction entre le feu d'une part et la terre, l'eau et l'air d'autre part. En effet, après avoir insisté sur le fait que le chaos primordial que décrit Ovide n'est pas « cil de la création du monde, mais cil de la création de notre magistère, dans lequel les quatre éléments minéraux sont d'accord », il explique ce que représentent la terre, l'eau et l'air, « à savoir le minéral, / Le végétal et l'animal, / Tant bien unis que c'est merveille »... sans plus parler du feu.

De la même manière, dans son *Dictionnaire mytho-hermétique*, Dom Pernety n'identifie dans « l'œuf des Philosophes » – qu'il appelle lui aussi « la matière même du magistère » – que trois éléments : « le mercure, le soufre et le sel, comme l'œuf est composé du blanc, du jaune et de la pellicule ». Qu'est-il donc advenu de la coque de l'œuf ? L'*Ovide moralisé* ne parle-t-il pas d'un « œuf en quoque cuit » ? Mais Pernety d'ajouter que « cette matière est appelée œuf, parce que rien ne ressemble mieux à la conception et à l'enfantement de

²⁷² Paracelse, *Les Météores*, Beya, Grez-Doiceau, 2016, pp. 25-26.

l'enfant dans le ventre de sa mère et à la génération des poulets que les opérations du magistère et de la pierre philosophale ».

On comprend donc désormais pourquoi notre feu est ainsi mis de côté : c'est qu'il n'est pas un composant de la matière à proprement parler, mais un *agent* de sa métamorphose :

Platon, dans son Timée, s'inspirant sans doute d'une tradition fort ancienne, définit l'éther comme un air extrêmement subtil, mêlé de feu, qui remplit tout l'espace au-dessus de la lune et qui est animé d'un mouvement circulaire perpétuel (...). Suivant Platon, c'est grâce au mouvement circulaire de l'éther que le monde tient debout. En effet, c'est ce mouvement qui, produisant la révolution perpétuelle des astres, engendre les années, les saisons, les jours, les nuits et maintient la vie sur notre planète. L'éther est donc bien le « Père » : il est l'âme du monde, c'est-à-dire, ainsi que Platon le suggère clairement, Dieu Lui-même (...).

L'éther est animé du besoin et du désir de se corporifier. Lorsqu'il rencontre un corps très pur, qui est en quelque sorte de sa nature, il s'unit à lui et produit la lumière ²⁷³.

Le feu est donc d'une nature toute différente des trois autres éléments, puisqu'il n'est autre que Dieu Lui-même s'incarnant dans un corps – à savoir la matière contenue dans l'œuf.

C'est pourquoi les Philosophes comparent le feu de la Nature et de leur magistère au feu de la poule qui couve, sans lequel rien ne peut éclore. Si la coque de l'œuf d'Ovide désigne le feu, c'est parce que la matière qu'elle renferme reçoit d'elle la chaleur nécessaire à sa métamorphose. Et pourquoi ne pas aller

²⁷³ P. Petit, « Le printemps chez Virgile », *Le Fil d'Ariane*, n° 2, 1977, p. 11.

jusqu'à imaginer un jeu de mots étymologique entre le mot « coque » et le verbe latin *coquere*, « cuire » ? ²⁷⁴

*

Cette image de l'œuf est on ne peut plus parlante. Cela étant, elle n'est que l'un des innombrables symboles dont usent les Chymistes pour décrire leurs opérations. Pernety rappelle par exemple que l'œuf est aussi appelé « maison de verre » par certains Philosophes²⁷⁵.

Or, Pierre Vicot rapporte justement à propos du passage des *Métamorphoses* d'Ovide qui nous intéresse présentement une anecdote de la *Tourbe des Philosophes* évoquant « une maison de verre (...) autour de laquelle [est] une autre maison, sur laquelle encore [est] une autre » : ce sont en tout « trois maisons rondes et bien closes (...), car en celle même forme doit être fait notre vaissel, c'est à savoir cil qui contient la matière, autour duquel doit être un autre [vaissel]. Et le tout suspendu au mitan du fournel, autour de quoi sera la ronde chaleur modérée. »²⁷⁶

Étrange formule que celle de cette « ronde chaleur » ! Pierre Vicot ne le dit pas explicitement, mais l'allusion est claire : ces trois maisons imbriquées sont les mêmes trois éléments de l'œuf d'Ovide, et cette « ronde chaleur modérée » qui les entoure n'est autre que la coque, ronde également et dont la chaleur est aussi douce que celle d'une couvaïson.

Voilà donc une image de plus pour décrire ce feu si secret et mystérieux. De quoi attiser, espérons-le, la curiosité des chercheurs de Dieu.

²⁷⁴ Plus sérieusement et pour ne pas trop indigner les universitaires, convenons du moins avec eux que le terme vient du grec κόκκος, dont le premier sens est « graine », ce qui n'est pas moins intéressant quand on songe notamment à l'amande que nous évoquions plus haut ou encore aux semences contenues dans la matière du Chaos primordial.

²⁷⁵ A.-J. Dom Pernety, « Maison de verre », *op. cit.*

²⁷⁶ P. Vicot, *op. cit.*, p. 34.

L'Univers et l'atome forment le corps unique de Dieu. Qui le cuira au feu doux de l'amour ?

Le sage brille au-dedans et paraît obscur au-dehors. Il ressemble à l'origine du monde qui repose ignorée de tous ²⁷⁷.



Dieu séparant les éléments²⁷⁸

Conclusion

Et pour ceux qui voudraient passer à la pratique, quelques recettes qui devraient leur permettre de se familiariser avec la cuisson de l'œuf dont la subtilité révèle à quiconque s'est un jour sérieusement mis aux fourneaux qu'il s'agit bel et bien d'un Art Chymique ! ²⁷⁹

²⁷⁷ MR III, 58.

²⁷⁸ Maître de Fauvel (?), « Dieu séparant les éléments » dans l'*Ovide moralisé*, 1313, Bibliothèque municipale de Rouen, ms. O. 4, f. 17r.

²⁷⁹ La recette de l'œuf à la coque ne nous a malheureusement pas été transmise par Ovide. Ce sont là les heurs et malheurs de la transmission orale !

L'œuf brouillé

- 1) Versez les œufs battus dans un fait-tout beurré.
- 2) Faites frire à feu doux en remuant sans cesse.
- 3) Quand le tout épaissit et prend son teint doré,
Arrêtez la cuisson, car nous dit la Sagesse :
« Cuire n'est pas rôtir », et du mets adoré
Vous spolierait l'agape une coction traîtresse.

L'œuf sur le plat, dit « œuf miroir »

- 1) Faites fondre du beurre en un plat de faïence.
- 2) Cassez-y un œuf frais sans en crever le cœur.
- 3) Laissez cuire à feu doux, puis prenez patience :
Vous le voir manger cru serait un crève-cœur !
- 4) Une fois le blanc cuit, mirez-y la sagesse
Que sut y enfermer l'Esprit du Créateur,
Puis dégustez enfin, avec bonne conscience,
Ce mets qui du divin nous offre la saveur.

L'Évangile selon saint Jean

Odile Dapsens

Introduction

C'est notre amour pour les Évangiles qui nous a poussée à entreprendre ce travail. Un amour attisé par le caractère si actuel de ces textes, qui nous parlent comme s'ils avaient été écrits hier. Le fait qu'ils soient à la source de notre civilisation y est-il pour quelque chose ? Nous pensons surtout que ce qui nous touche, c'est que nous lisons en chacune de leurs pages comme le reflet de ce qui s'est passé récemment autour de Louis Cattiaux et d'Emmanuel d'Hooghvorst. Les Évangiles sont comme un précieux miroir des temps que nous vivons.

À notre amour pour ces écrits s'ajoute une grande curiosité, car les Évangiles sont mystérieux et abscons. Souvent, le sens apparent est surprenant, et éveille l'attention du lecteur sur le fait que l'intention de l'auteur est plus profonde, et que des commentaires sont absolument nécessaires.

C'est ainsi que nous avons décidé de réunir des commentaires inspirés, pour proposer une exégèse vers par vers de l'Évangile selon saint Jean. Nous présentons ici le prologue, et... la suite au prochain numéro.

Nous avons ainsi recherché les commentaires nous donnant une compréhension alchimique et physique de l'Évangile.

Car nous avons beau être aveugle et stupide, il nous semble que notre seul contact extérieur avec les enseignements de Cattiaux et EH nous permet de choisir, au moins maladroitement, les commentaires les plus profonds, à savoir les commentaires gnostiques, montrant que les Écritures ne

nous parlent que d'une chose : de la visite de l'ange Gabriel créant la Vierge Marie dans la pureté, et du Christ qui va naître et croître lentement en elle, jusqu'à devenir pubère et éloquent.

Nous avons retrouvé des commentaires de cette trempe chez Origène, Jean Scot Érigène, Albert le Grand, Johann Ambrosius Siebmacher, Thomas Vaughan, Douzetemps, et bien sûr Louis Cattiaux et EH.

Que tous ces maîtres du passé et du présent soient bénis ! Qu'ils continuent à nous instruire, de façon toujours plus dense, vivante, occulte et corporelle !

Et que le lecteur nous pardonne d'avoir réalisé un collier si maladroit avec des perles si précieuses !

Puissions-nous un jour rencontrer la belle, et réécrire ce commentaire en l'ajustant parfaitement à son corps !

Chapitre I – Prologue

1. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.
2. Il était au commencement en Dieu.
3. Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.
4. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes,
5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçu.
6. Il y eut un homme, envoyé de Dieu ; son nom était Jean.
7. Celui-ci vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui :
8. Non que celui-ci fût la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière.
9. La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.
10. Il (le Verbe) était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.
11. Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.
12. Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom,
13. Qui non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont nés.
14. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, (et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père) tout plein de grâce et de vérité.
15. Jean lui rend témoignage, et s'écrie en ces termes :
« Voici celui dont je disais : Celui qui vient après moi, est passé devant moi, parce qu'il était avant moi. »
16. Et c'est de sa plénitude, que nous avons tous reçu, et grâce sur grâce ;
17. Parce que la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.
18. Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.

I, 1 Au commencement était le Verbe

Le prologue de notre Évangile peut paraître très abstrait au lecteur mal orienté. Notre intention est pourtant de montrer, à la lumière des commentateurs inspirés, que l'Évangéliste va en réalité nous y parler du mystère le plus concret qui soit : celui de l'incarnation. Les exégètes nous apprennent en effet que le *commencement* dont on parle ici, c'est le début de l'Œuvre, le moment où un premier contact va avoir lieu entre le Dieu d'en haut et celui d'en bas.

Penchons-nous premièrement sur les commentaires d'Origène, qui présente à propos de ce verset un exposé très savant, dans lequel il décline tous les emplois du terme ἀρχη (« commencement », « principe »), en grec et dans les Écritures. Cette longue liste n'est peut-être pas dispersion, et Origène n'a certainement pas voulu faire une simple démonstration d'érudition. Il nous semble que ces différents sens, s'opposant en apparence, nous disent en réalité, chacun à sa manière, une seule chose : le début de l'Œuvre.

Passons en revue ces différents emplois :

L'un d'eux concerne un passage, ainsi le commencement d'une route et de son parcours, comme on le voit d'après le texte « le commencement de la bonne voie, c'est d'accomplir la justice » (Proverbes 16, 17)²⁸⁰.

Nous pensons que ce passage, ce parcours, pourrait être celui du dieu en nous, qui va se frayer un passage dans notre colonne vertébrale, depuis le sacrum jusqu'à l'occiput.

Dans l'explication du second sens qu'il donne à ἀρχη, Origène va d'ailleurs nous parler d'un serpent, ou plus précisément, d'un dragon :

²⁸⁰ Origène, *Commentaire sur saint Jean*, traduit, introduit et annoté par Cécile Blanc, Cerf, Paris, 1966-1992, I, 91.

On peut aussi parler du commencement d'une création, ce qui apparaît dans « au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ». Je pense que ce sens est indiqué encore plus clairement dans Job : « il est le commencement de la Création (πλασμα) du Seigneur, fait pour être la risée de ses anges » (Job 40, 19). Certains supposeront peut-être que, parmi tous les êtres créés dans la Genèse du monde, ce qui a été fait « au commencement », ce sont « le ciel et la terre ». Mais il vaut mieux dire, d'après notre seconde citation, que, des nombreux êtres créés avec un corps, le premier de ceux qui ont un corps fut celui que l'on appelle le dragon, désigné quelque part comme « l'énorme monstre » et que le Seigneur a dompté (cf. Job 3, 8 ; II Pierre 2, 4) ²⁸¹.

Étonnant commentaire... Tout commence donc lorsque le dragon est créé, puis dompté. Ce reptile, qui est le même que le serpent, est un symbole du Christ, et se trouve dans notre sacrum. Il va se réveiller en colère, puis être béni, apaisé. On en trouve une très belle illustration au début de la *Flûte enchantée* de Mozart.

Origène continue à décrire le commencement, le principe, en nous apprenant qu'il peut aussi être celui que l'on appelle le Dieu de l'Univers et le Père :

Il ne sera pas absurde non plus de dire que le Dieu de l'Univers est manifestement principe, arguant du fait que le Père est le principe du Fils (...) ²⁸².

Or, EH enseigne que tout commence par le réveil du Père à qui l'on doit ôter sa face de colère. Et n'est-il pas éveillé par le Dieu de l'Univers ?²⁸³

L'ἀρχη est aussi une matière, dont les choses sont faites – du moins selon ceux qui croient que les choses n'ont pas été créées à partir du non-être, précise Origène.

²⁸¹ *Ibid.*, I, 95-96.

²⁸² *Ibid.*, I, 102.

²⁸³ Peut-être y a-t-il donc un principe en haut et un principe en bas ?

En troisième lieu, le principe est ce dont les choses sont faites, comme d'une matière préexistante pour ceux qui la croient incréée, mais non pour nous qui sommes persuadés que Dieu a créé les êtres à partir du non-être ²⁸⁴.

Pourrait-il s'agir de la matière que nous devons recevoir au début de l'œuvre ?

Origène nous apprend encore qu'« est appelé *principe* ce 'selon quoi' une chose est telle, selon son idée originelle »²⁸⁵. Cela correspond à ce que Platon appelle « idée » et Philon « archétype »²⁸⁶. Or, rappelons-le, les idées de Platon sont cette première bénédiction que les anciens Grecs appelaient Hué, et dont le génie cherche un lieu pour se définir²⁸⁷. Le principe serait donc cette pluie qui descend du ciel par la bénédiction.

Origène rapproche d'ailleurs encore ce principe du « plan et des règles de travail (τυποι και λογοι) de l'entrepreneur »²⁸⁸, ce qui fait penser à l'enseignement de EH qui explique que celui qui assiste à la première conjonction voit en un instant ce qui va ensuite s'épeler longuement. En ce sens, on peut peut-être dire qu'il voit le plan de l'ouvrage.

Finalement, Origène nous apprend que l'on peut dire – mais « d'une manière plus grossière » – que le principe de toutes choses, « c'est le Fils de Dieu qui dit : 'je suis le commencement et la fin (...)' (*Apocalypse* XXII, 13) ». Plus *grossièrement*, dit-il, car le Fils « n'est pas principe d'après tous les noms qu'il porte ». Autrement dit, le Fils n'est pas principe à tous les stades de

²⁸⁴ *Ibid.*, I, 103.

²⁸⁵ *Ibid.*, I, 104.

²⁸⁶ Selon une note de Cécile Blanc (Sources Chrétiennes).

²⁸⁷ « Nous avons vu déjà qu'un des noms de l'or volatil dans les mystères d'Éleusis était *Hué* (Υε), « Pleus ! ». Dans cet état qui correspond au monde platonicien des idées, le génie d'*Hué* pense le monde sans en avoir le poids. C'est un mage sans magie, muet, errant, perpétuellement en quête d'un lieu, d'un logement terrestre et fixe, car cette pensée désire parler, se dire, se définir, peser en corps et mesurer, car le *logos* (λογος) platonicien est défini comme la *mesure* de toutes choses » (E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. 1, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 65).

²⁸⁸ Origène, *op. cit.*, I, 114.

l'Œuvre. Pour ne citer qu'un exemple, il ne peut être « principe en tant que Verbe, puisque 'le Verbe était dans le principe' »²⁸⁹. Le Fils n'est donc le principe... qu'au commencement.

*

Origène donne donc toute une série de sens au terme ἀρχή (« principe », « commencement »), que nous pensons pouvoir interpréter comme autant d'allusions au début de l'Œuvre. Au commencement, le Père va se révéler à nous tel un dragon, sous sa face de colère. Il va être dompté lorsqu'une pluie, Hué, liée au monde des idées, va venir l'apaiser et s'unir à lui. Lors de leur conjonction, qui forme peut-être la matière dont les « choses » sont faites, le disciple va voir en un instant le plan de l'œuvre, qui n'aura ensuite plus qu'à se réaliser. C'est ainsi que débute le parcours du dieu en nous, qui se frayera alors un passage dans notre colonne vertébrale, par une lente cuisson. C'est donc déjà le Fils de Dieu (ou du moins l'un de ses attributs) que le disciple contemple à ce moment, même s'il n'est pas encore pleinement accompli.

Telle est l'interprétation que nous pensons pouvoir deviner derrière les dires d'Origène : il n'y a qu'un ἀρχή, le début de l'Œuvre, qui peut être dit de toutes ces manières.

*

Douzetemps nous confirme cet enseignement en d'autres termes. Pour lui, le commencement est l'*Aleph tenebrosum*, l'Ein Soph des Hébreux. Cet *Aleph* va engendrer le Verbe, qui à son tour manifestera l'*Aleph* :

*(...) par où nous voyons la génération éternelle et inénarrable du Verbe par l'Aleph, ou le commencement et principe éternel ; et la manifestation de l'A, ou aleph, par le Verbe (...)*²⁹⁰.

²⁸⁹ *Ibid.*, I, 116-118.

²⁹⁰ Douzetemps, *Les Mystères de la Croix*, Archè, Milan, 1975, p. 3.

Le commencement est donc le moment où une première émanation va sortir de l'Ein Soph, et manifester ce dernier.

Cette émanation est déjà le Verbe, mais dans un état encore très subtil. C'est ce que nous enseigne EH, qui précise que le λογος du commencement n'est pas encore articulé, parce qu'il n'a pas encore pris possession d'un homme :

Le Verbe de Dieu, le λογος, peut être non-articulé ou articulé. Il commence par être non-articulé, c'est l'Esprit. Et il ne s'articule qu'après avoir pris possession d'un homme.

Élie, qui est véritablement le prophète par excellence, a perçu ce souffle léger qui était déjà le λογος, mais sous sa forme inarticulée²⁹¹. C'est ce rouah avec lequel tout a été créé et dont il est parlé dans l'Évangile selon saint Jean : « au commencement était le Verbe ». Ce n'était pas le Verbe sous sa forme articulée, c'était le Verbe sous sa forme de λογος, sous sa forme de qol demamah daqah (cf. I Rois 19, 11-14), subtile et légère. Et c'est cela le rouah Elohim (cf. Genèse 1, 2)²⁹².

Tel est donc le Verbe qui était au commencement : subtil et léger, non articulé. Il n'avait pas encore pris possession d'un homme.

*

On pourrait se demander, en lisant cette explication, quelle est la différence entre le Verbe, tel qu'il est au commencement, et l'ᾠρη tel que nous l'a décrit Origène. La réponse de EH est simple : l'ᾠρη, c'est le Verbe.

Il explique en effet que l'Évangéliste a voulu gloser le premier vers de la Genèse en disant que

בראשית, c'était le Verbe²⁹³.

²⁹¹ Cf. I Rois XIX, 11-19. Sur l'Esprit d'Élie, cf. *infra*.

²⁹² E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. V, p. 453.

²⁹³ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 24/2/65.

Il s'explique :

*(...), c'est avec la lettre ב qui est le תשי"ב, qu'Elokim
a créé le monde. C'est donc elle qui exprime le Verbe
Créateur*²⁹⁴.

Cette parole créatrice encore légère apparaît donc au commencement de l'Œuvre, et elle est le commencement, le principe de l'Œuvre. C'est pourquoi l'on peut dire que le commencement, c'est le Verbe.

Mais continuons à lire le texte...

Et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

I, 2 Il était au commencement en Dieu.

I, 3 Par lui, tout a existé²⁹⁵.

Thomas Vaughan explique que celui par qui « tout a existé », c'est le « bon serpent crucifié ». Il confirme donc Origène qui nous disait que le commencement était le moment où le dragon était dompté.

Ce que Vaughan en déduit est passionnant : le serpent peut nous donner la connaissance, puisque « s'il a créé toutes choses, alors il peut aussi nous enseigner comment ». Le serpent n'a donc pas menti lorsqu'il a dit à nos premiers parents : « vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal » (Genèse 3, 5). Il savait qu'il pourrait lui-même un jour nous donner la connaissance, en créant tout et en nous enseignant comment²⁹⁶.

²⁹⁴ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 23/3/65.

²⁹⁵ Nous modifions ici la traduction de Crampon : « tout par lui a été fait » pour suivre le commentaire de Vaughan.

²⁹⁶ Cf. T. Vaughan, *Œuvres Complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-la-Forêt, 1999, pp. 185-186.

et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

On peut se demander avec Origène ce qu'est ce *rien* qui a été fait sans le Verbe. C'est le mal, ou le non-être, nous répond-il, c'est-à-dire tout ce qui n'a pas reçu de Dieu sa constitution apparente :

C'est pourquoi plusieurs ont supposé que, puisque le mal n'a pas d'existence propre – il n'était pas au commencement et il ne demeurera pas éternellement – ces choses-là sont le « rien ». Et de même que certains Grecs disent que les genres et les espèces, comme « être vivant » et « homme », font partie du « non-être », de même ils ont pensé que tout ce qui n'a pas reçu sa constitution apparente ni de Dieu, ni par son Verbe, est « rien »²⁹⁷.

EH nous le confirme :

La lettre א est la parole perdue, ou le principe de cette parole et qui se présentera un jour בּוּט ou וּר, selon que l'homme aura aidé ou non le vouloir du makom. Et tout ce qui se sera créé ou fait sans lui sera compté pour rien²⁹⁸.

Le *rien* dont parle le verset est donc tout simplement tout ce qui aura été créé sans le Verbe. Ces choses n'ont pas d'existence réelle.

I, 4 En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes

De quelle vie s'agit-il ? Bien sûr pas de la vie apparente commune à tous – à laquelle la mort succède bien vite – mais de la Vie véritable, qui est la lumière de la connaissance :

Il ne s'agit pas ici de la vie commune aux êtres spirituels (λογικοι) et aux êtres sans raison (ἄλογοι), mais de la Vie qui survient en nous quand le Verbe y a

²⁹⁷ Origène, *op. cit.*, II, 193.

²⁹⁸ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 24/2/65.

déjà trouvé son achèvement, par la participation qu'il reçoit du tout premier Verbe. Dans la mesure où nous nous détournons de la vie apparente et non véritable et où nous désirons posséder en nous la Vie véritable, nous devenons participants de cette Vie qui, une fois produite en nous, est en même temps réalité de la lumière de la connaissance (cf. Osée 10, 12) ²⁹⁹.

Ainsi, la Vie véritable « survient en nous quand le Verbe y a déjà trouvé son achèvement ». Ce verset du prologue ne porte donc déjà plus sur le commencement de l'Œuvre.

Origène précise que cette vie apparaît une fois que le Verbe a parfaitement purifié notre âme :

Cette Vie est produite après le Verbe et demeure, une fois produite, inséparable de lui. Car il faut que le Verbe qui purifie l'âme préexiste dans l'âme afin que, lorsque toute mort et toute maladie auront été supprimées grâce à lui et à la purification qui dérive de lui, la Vie sans mélange vienne demeurer en tous ceux qui se seront rendus capables de recevoir en eux le Verbe en tant qu'il est Dieu ³⁰⁰.

Contrairement au Verbe, du moins dans son état « non-articulé » du commencement, la Vie est dès lors liée à l'incarnation. Elle ne peut naître que dans notre âme, une fois que le Verbe a parfaitement purifié celle-ci. Alors, le Verbe et la Vie s'unissent de façon indéfectible.

Origène spécifie d'ailleurs que tandis que le Verbe est de toute éternité dans le principe,

la vie, elle, n'était pas dans le Verbe, mais la Vie fut produite, puisque la « Vie est la lumière des hommes ». En effet, lorsqu'il n'y avait pas encore d'hommes, la lumière des hommes n'existait pas non plus, puisque la

²⁹⁹ Origène, *op. cit.*, II, 156.

³⁰⁰ *Ibid.*, II, 129.

*lumière des hommes n'a de sens que par rapport aux hommes*³⁰¹.

Nous avons donc une magnifique définition de ce qu'est la vie véritable. Elle est une lumière qui apparaît lorsque le Verbe s'est incarné dans une âme et l'a purifiée. Elle s'unit alors indéfectiblement à lui, et aucune mort ne lui succède plus. Cette Vie n'existe que dans l'homme, contrairement au Verbe.

Douzetemps semble exprimer la même chose en d'autres mots : il écrit que la Vie dont parle Jean est le Fils, qui naît en nous une fois que le feu terrible du Père est tempéré par l'eau de la Mère :

*et c'est de ce feu [celui du dragon] comme du père, que s'engendre la lumière, comme le fils, dans ces eaux vivantes, comme la mère ; et cette lumière est le très véritable être de toutes choses, ouy, leur vie, sans laquelle ce n'est qu'angoisse mourante, douleur jehennante, ignis jehennae, mais avec laquelle ce n'est que douceur, amour et vie*³⁰².

La Vie naît dans l'homme purifié, de l'union du Père et de la Mère. Ne lit-on pas dans *Le Message Retrouvé* que la Vierge noire du commencement a accouché de la lumière ?

*N'est-ce pas la vierge noire la première et la plus mystérieuse de toutes les mères ? N'est-ce pas elle que Dieu a regardée amoureusement dès le commencement ? N'est-ce pas elle qui a accouché la lumière qui éclaire le monde ?*³⁰³

Cattiaux dit peut-être ce que l'Évangéliste tait : au commencement, il y avait une Vierge noire... C'est en elle que va naître la vie, qui est la lumière des hommes.

Et cette lumière, cette Vie véritable, naît dans l'homme purifié, de l'union du Dieu d'en haut et de celui d'en bas.

³⁰¹ *Ibid.*, II, 130.

³⁰² Douzetemps, *op. cit.*, p. 16.

³⁰³ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXVII, 33.

I, 5 Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue

Quelles sont ces ténèbres ?

EH enseigne qu'il y a deux sortes de ténèbres : les unes sont en bas, et constituent la seconde moitié de la lumière d'en haut. Elles sont donc bonnes, mais malheureusement mélangées dans l'homme déchu à des ténèbres de la seconde espèce : les ténèbres extérieures. Ces dernières sont mauvaises³⁰⁴.

Dans son commentaire sur ce verset, Origène explique lui aussi qu'il y a de bonnes et de mauvaises ténèbres. Il ne précise pas qu'elles sont mélangées, mais décrit néanmoins la réaction de chacune d'elles à l'égard de la lumière.

Voici ce qu'il dit des ténèbres « prises en mauvaise part », qui se trouvent dans nos âmes ; et de l'apparition de la lumière en elles :

Cette lumière, qui est dans le Verbe et qui est également la vie, « brille dans les ténèbres » de nos âmes et s'établit là où demeuraient les princes de ce monde de ténèbres (Éphés. 6, 12), qui, en combattant le genre humain, s'efforcent d'entraîner dans les ténèbres ceux qui ne sont pas d'une fermeté assez absolue pour être appelés, une fois éclairés, « fils de lumière »³⁰⁵.

Il nous explique ensuite qu'en réalité ces mauvaises ténèbres de nos âmes poursuivent la lumière – car sinon, l'Évangéliste n'aurait pas précisé qu'elles ne l'ont point saisie³⁰⁶.

Or, cette poursuite de la lumière par les ténèbres est nécessaire :

³⁰⁴ Ce qu'il nous faut, c'est donc unir les ténèbres d'en bas à la lumière d'en haut. Mais pour cela, il faut avoir purifié les premières des ténèbres extérieures.

³⁰⁵ Origène, *op. cit.*, II, 167.

³⁰⁶ Cf. *Ibid.*, II, 168.

Quant au fait que les ténèbres ont poursuivi la lumière, c'est évident d'après les souffrances endurées par le Sauveur et par ceux qui ont reçu ses enseignements et qui sont ses propres enfants : car les ténèbres agissent contre les fils de lumière et veulent chasser la lumière loin des hommes. Mais puisque « si Dieu est avec nous », nul, même s'il le veut, ne peut rien « contre nous » (Rom. 8, 31), plus les fils de lumière « se sont abaissés et plus ils se sont multipliés et sont devenus puissants à l'extrême » (Exode 1, 2)³⁰⁷.

La puissance des Fils de lumière dépend donc de leur persécution par les mauvaises ténèbres. Celles-ci sont nécessaires³⁰⁸.

Mais qu'en est-il des bonnes ténèbres ? Origène les décrit comme la retraite du Dieu inaccessible :

(...) on comprendra comment Dieu est enveloppé de ténèbres, car on n'en connaît pas de description (λογος) assez riche pour être digne de lui. C'est donc dans ces ténèbres qu'il a établi sa retraite : il a fait cela parce qu'on ne peut connaître tout ce qui le concerne qui est inaccessible (ἀχωρητος)³⁰⁹.

Mais si quelqu'un se heurte à une telle interprétation, il faut produire au grand jour les paroles enveloppées de ténèbres et les trésors (également) enveloppés de ténèbres, cachés, invisibles, donnés par Dieu au Christ (cf. Col. 2, 3 ; Isaïe 45, 3). Car je pense que le sens des trésors enveloppés de ténèbres – ces ténèbres dont Dieu a fait sa retraite – qui nous sont révélés dans le Christ, n'est rien d'autre que celui de l'expression « le saint comprendra la parabole et la

³⁰⁷ *Ibid.*, II, 169.

³⁰⁸ Il est curieux qu'Origène passe tout à coup d'une interprétation des ténèbres comme se trouvant dans nos âmes à une autre qui dit que ces ténèbres sont celles qui persécutent le Christ. On peut dès lors se demander si à un autre niveau de lecture, les ténèbres nécessaires à la gloire du Christ ne sont pas comme le gel, l'hiver nécessaire à la coagulation, le moule étroit de l'Égypte. Un verset du *Message Retrouvé* dit : « Les ténèbres secrètes couvent la lumière immortelle du Parfait » (MR VIII, 30 ; cf. aussi XXV, 22 et II, 27').

³⁰⁹ On pourrait également traduire ce terme par « infini ».

sentence enveloppée de ténèbres » (Prov. 1, 6). Examine si c'est pour ce motif que le Sauveur a dit à ses disciples : « C'est pourquoi tout ce que vous avez entendu dans les ténèbres, dites-le dans la lumière » (cf. Matth. 10, 27 ; Luc 12, 23). Les mystères qu'il leur avait confiés dans le secret et loin des oreilles de la foule, qui les aurait saisis avec peine et mal compris, il leur ordonne de les annoncer à quiconque sera devenu lumière, quand ils auront été illuminés et seront dits pour cela être dans la lumière.

Origène semble faire allusion à la prophétie qui apparaît dans un premier temps de façon obscure³¹⁰. Mais lisons ce qui va advenir de ces bonnes ténèbres au contact de la lumière.

D'une manière plus paradoxale, je pourrais dire aussi des ténèbres prises en bonne part qu'elles se hâtent vers la lumière, la saisissent et deviennent lumière, parce que, n'étant pas connues, ces ténèbres changent de valeur pour celui qui auparavant ne voyait pas, de telle manière que, après avoir été instruit, il déclare que la ténèbre qui était en lui est devenue lumière une fois qu'elle a été connue ³¹¹.

Si nous comprenons bien cette explication d'Origène, au début de la révélation, Dieu est inaccessible, et fait donc des bonnes ténèbres sa retraite. À la fin de l'œuvre, ces ténèbres vont devenir lumière. C'est pourquoi on dit qu'elles se saisissent de celle-ci.

On retrouve dans *Le Message Retrouvé* à la fois les bonnes ténèbres, qui doivent être transfigurées en lumière, et les mauvaises dont la cristallisation est nécessaire. Voici ce que Cattiaux écrit des premières :

Ne nous endormons pas sur le Livre, mettons aussi la main à la résurrection et à la transfiguration du monde enténébré ; ainsi, nous aurons la vie immortelle

³¹⁰ De même, un verset du *Message Retrouvé* dit : « À présent, nous crions sur les toits ce qui se chuchotait jadis à l'oreille, car toute prudence est devenue inutile [...] » (MR XXV, 36).

³¹¹ Origène, *op. cit.*, II, 172-174.

et pure du commencement qui comble les enfants de Dieu ³¹².

Quant aux ténèbres qui sont mauvaises, mais nécessaires :

Car nos ténèbres s'épaississent et elles deviennent de plus en plus opaques, comme l'annonce de la fin des temps. Mais nous savons que ton jour est proche, car nous sentons ta lumière remuer en nous comme l'enfant qui va naître ³¹³.

La lumière doit donc luire en nous dans un mélange de bonnes et de mauvaises ténèbres. Les mauvaises ténèbres de nos âmes vont la poursuivre sans s'en saisir, mais elles sont nécessaires à sa gloire future. Peut-être peut-on même dire qu'elles la couvent ou la moulent. Quant aux bonnes ténèbres, qui semblent désigner l'état dans lequel on connaît Dieu au début de l'Œuvre, elles vont se saisir de la lumière, et devenir lumière.

I, 6 Il y eut un homme, envoyé de Dieu, son nom était Jean

Origène, en s'appuyant sur l'*Évangile selon saint Matthieu*, se demande si cet homme n'est pas un ange :

en lisant la prophétie qui le concerne : « voici que j'envoie un ange devant ta face pour préparer ton chemin devant toi » (Matthieu, 11, 10 ; Malachie 3, 1), nous nous demandons si ce n'est pas un des saints anges affectés au service de Dieu qui a été envoyé comme précurseur de notre Sauveur ³¹⁴.

Il explique d'ailleurs que certains personnages sont appelés tantôt hommes, tantôt anges dans les Écritures ; et que lorsqu'ils sont appelés anges, « c'est en vertu de leur charge et

³¹² MR XX, 31'.

³¹³ MR XXXI, 54.

³¹⁴ Origène, *op. cit.*, II, 186. Rappelons que Jean Baptiste est le précurseur du Seigneur.

non de leur nature ». Ces hommes sont anges lorsqu'ils sont envoyés – le terme grec ἄγγελος signifiant « le messager, l'envoyé ».

Car les termes d'ange et d'homme désignent le même objet : ainsi les hôtes accueillis par Abraham (Genèse 18, 2 ; cf. Hébr. 13, 2) et qui à Sodome n'étaient plus que deux (Genèse 19, 1) sont appelés, dans toute la suite de l'Écriture, tantôt hommes et tantôt anges. (...) de même que, parmi ceux qui, de l'avis de tous, sont des hommes, se trouvent des anges, comme Zacharie qui dit : « Moi, l'ange de Dieu, je suis avec vous, dit le Seigneur tout-puissant » (Aggée 1, 13) et Jean dont il est écrit : « Voici que j'envoie mon ange devant toi » (Mal. 3, 1 ; Marc, 1, 2), ainsi les anges de Dieu, qu'on a appelés des hommes, portent le titre d'anges en vertu de leur charge et non de leur nature ³¹⁵.

Certains hommes deviendraient-ils des anges quand ils ont la charge de transmettre la bénédiction ? Nous verrons plus loin que Jean a précisément la fonction d'un ange, puisqu'il est l'initiateur, qui apporte le baptême.

I, 7 Celui-ci vint en témoignage

Origène souligne à ce propos le fait que Jean va rendre témoignage six fois (Jean 1, 15-18 ; 19-23 ; 26-27 ; 29-31 ; 32-34 ; 35-38). Il cesse ensuite de témoigner et, la septième fois, c'est Jésus qui pose la question : « Que cherchez-vous ? »³¹⁶ Or, nous savons que le six est le nombre de la création. Origène l'appelle « laborieux et pénible » ; tandis que le sept, qui n'est mesuré que par l'un³¹⁷, figure le repos.

³¹⁵ *Ibid.*, II, 144-145.

³¹⁶ *Cf. Ibid.*, II, 219.

³¹⁷ *Cf. Ibid.*, XXVIII, 3.

Jean le précurseur et son témoignage sont donc liés au six³¹⁸. Après lui arrive le sept, le shabbat, le repos, le Christ.

pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui :

I, 8 non que celui-ci fût la lumière, mais il avait à rendre témoignage à la lumière,

Les vrais témoins sont ceux qui ont reçu un complément d'âme³¹⁹. Ils ont vu l'union du ciel et de la terre, comme en témoigne le *Chema Israel*. En effet, dans cette louange à l'unité du Seigneur, deux lettres, le ו et le ט, sont écrites plus grandes que les autres, formant ainsi le mot טו, « témoin »³²⁰. C'est donc cette union du ciel et de la terre qui produit la lumière dont Jean rend témoignage.

I, 9 la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant dans le monde³²¹.

Cette lumière, c'est la Vierge Marie, nous dit ici Albert le Grand³²².

Douzetemps l'exprime en d'autres mots : la lumière est ce qui doit tempérer le fond de l'homme, notre grand ennemi domestique :

³¹⁸ Il est d'ailleurs rapproché du י, sixième lettre de l'alphabet hébraïque, qui transforme le passé en futur, lorsqu'il dit : « celui qui était après moi est passé devant moi » (*Jean I*, 15) – nous y reviendrons.

³¹⁹ Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t.V, p. 561.

³²⁰ Cf. Id., *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 172.

³²¹ Ce verset peut être traduit de deux façons : « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme venant dans le monde » ou « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venant dans le monde ». Ἐρχομενον (« venant »), peut en effet s'accorder soit à το φως (« la lumière »), soit à ἄνθρωπον (« l'homme »). Nous avons suivi la traduction proposée par Douzetemps. Crampon se rapproche quant à lui de la seconde en proposant : « la lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde ».

³²² A. le Grand, *La Bible Mariale*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 197. Cela correspond à ce que nous avons lu plus haut, à savoir que la lumière des hommes est produite dans l'eau de la Mère, par le feu du Père.

Or, ce fond de l'homme, qui était son plus grand ami dans son harmonie avec la sagesse divine, étant la base et le lien éternel qui rend l'homme immortel, devient son plus grand ennemi domestique, à moins que par l'aide de la grâce et de la lumière, qui éclaire tout homme venant au monde, il ne le remette dans l'ordre et dans la concorde, auquel le Créateur l'avait destiné ³²³.

Seule la Vierge lumineuse peut apaiser notre dieu, que la chute a mis en colère³²⁴. Peut-être d'ailleurs l'homme ne vient-il au monde qu'à ce moment-là ? ³²⁵

I, 10 Il [le Verbe] était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

I, 11 Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu

Plus haut, les ténèbres n'ont point reçu la lumière. Ici, les « siens » (τα ἰδία) ne reçoivent pas le Verbe. Nous n'avons malheureusement pas trouvé de commentaire expliquant la nuance entre ces deux affirmations. Nous nous rapportons donc ici à ceux qui ont été rédigés explicitement au sujet de ce verset-ci.

EH écrivait que ce passage pouvait lui-même avoir plusieurs sens, et qu'

une des explications possibles est celle qui fait allusion à la prédication de la Sagesse incarnée, qui n'est pas reçue par les hommes auxquels elle s'adressait et qui ont préféré suivre les rites et la morale des pharisiens ³²⁶.

³²³ Douzetemps, *op. cit.*, p. 18 (nous mettons en italique).

³²⁴ Sur l'équivalent entre la colère de notre Dieu et le péché originel, cf. notre commentaire (à paraître) sur « mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean III, 36).

³²⁵ Sur le mot « monde », cf. notre commentaire (à paraître) sur « Dieu a tant aimé le monde » (Jean III, 16).

³²⁶ Lettre d'Emmanuel à Charles d'Hooghvorst datée du 23/3/65. Il confirme ce qu'Origène disait des mauvaises ténèbres.

Ce sens paraît plutôt extérieur. Albert le Grand en envisage un autre. Il explique que le Verbe « illumine tout homme venant dans ce monde » (Jean 1, 9), mais que tous ne le reçoivent pas de manière égale. Chacun reçoit selon sa capacité, c'est-à-dire, selon son humilité. Marie, la plus humble, a donc reçu la grâce maximale.

De plus, l'importance du don dépend du but visé. Ainsi le don de Marie a été le plus grand, car le donateur donne incomparablement plus à celle dont il veut faire la mère de Dieu qu'à ceux dont il fait les serviteurs de Dieu.

Albert conclut : « mais il y a un don où on donne tout, c'est la charité de la bienheureuse Vierge »³²⁷.

Il nous faut donc devenir parfaitement humbles, et avoir pour modèle la Mère de Dieu si nous voulons pouvoir recevoir le Verbe quand il viendra à nous. Sans quoi, nous risquons de le rejeter...

I, 12 Mais quant à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu,

C'est cela recevoir la bénédiction, c'est là toute la religion. C'est cette religion qu'Ésaü a refusée ³²⁸.

- écrit EH à propos de ce verset. On peut dès lors se demander si quand quelqu'un reçoit la bénédiction, ceux qui « ne l'ont pas reçu[e] » ne sont pas son Ésaü, et « ceux qui l'ont reçu[e] » et qui vont « devenir enfants de Dieu », le Jacob qui est en lui.

³²⁷ Cf. A. le Grand, *op. cit.*, pp. 99-100.

³²⁸ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. V, p. 559.

**à ceux qui croient en son nom,
I, 13 qui non du sang, ni de la volonté de la
chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu sont
nés.**

I, 14 Et le Verbe s'est fait chair

Dans la Vierge Marie, bien sûr, qui est le « cloître de l'humanité du Fils de Dieu », nous précise Albert le Grand³²⁹.

Il y a donc bien une distinction à entendre entre « se faire chair » et « se faire homme ». Si certains ont cherché (et sont parvenus) à détruire l'homme, nul n'a pu atteindre le Verbe fait chair³³⁰.

et il a habité parmi nous,

– ou en nous –

et nous avons vu sa gloire

Origène enseigne qu'il ne faut surtout pas comprendre la « gloire » comme « la louange décernée par la masse »³³¹. Son sens est bien plus profond.

La « vision de la gloire de Dieu » est en effet :

*ce qui de Dieu est connu et contemplé avec certitude
par le vous qu'une extrême pureté en a rendu capable.
Puisque le vous purifié, qui a dépassé toutes les réalités
matérielles afin de parvenir avec le plus de certitude
possible à la contemplation de Dieu, est déifié par ce
qu'il contemple, il faut dire que c'est en cela que consiste
la glorification du visage de celui qui a contemplé Dieu,
s'est entretenu avec lui et s'est attardé à cette vision
(...) ³³².*

³²⁹ Cf. A. le Grand, *op. cit.*, p. 197.

³³⁰ Cf. Origène, *op. cit.*, XX, 80-86.

³³¹ Origène, *op. cit.*, XXXII, 330-332. Il écrit cela à propos d'un autre passage (*Jean XIII*, 31), c'est nous qui faisons le rapprochement.

³³² *Ibid.*, XXXII, 338-339.

La gloire de Dieu est donc ce que l'on peut contempler de Dieu, avec un vous parfaitement purifié. Notre vous est alors déifié par cette contemplation³³³. Il devient le dieu qu'il contemple. L'Évangéliste atteste donc ici avoir fait cette expérience, et en avoir été divinisé.

gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père,
tout plein de grâce et de vérité

Que sont la grâce et la vérité ? Jean Scot Érigène en propose divers commentaires, çà et là, qui méritent d'être rassemblés. Dans son commentaire sur Jean 1, 17 (*cf. infra*), il enseigne que la vérité succède à la grâce. Dans la *grâce* sont manifestés les mystères de la Loi ; et l'on peut dans un second temps, justement lorsque l'on est déifié, contempler la *vérité* sans nuage.

Jean Scot écrit aussi :

nous avons reçu la grâce par laquelle nous croyons en lui, et la vérité par laquelle l'atteint notre intelligence ³³⁴.

La grâce correspondrait-elle donc à la réception de la foi, ou du miroir ; et la vérité, au moment où ce dernier devient parfaitement clair et nous permet une contemplation sans nuage ?

Il ajoute :

il faut sous-entendre : nous l'avons vu plein de grâce selon l'humanité, et de vérité selon la divinité ³³⁵.

³³³ C'est également à cela que font allusion les cabalistes lorsqu'ils parlent de leur miroir, qu'ils polissent de plus en plus, et qui deviennent ce qu'ils y contemplent.

³³⁴ J. Scot, *Commentaire sur l'Évangile de Jean*, Cerf, Paris, 1972, I, XXIV, 298B.

³³⁵ *Ibid.*, I, XXII, 298B.

Cela rappelle curieusement l'adage cité plus loin dans l'Évangile : « l'un sème et l'autre moissonne » (Jean 4, 37), ou cette sentence de EH : « Cuire en lourd métal cet air léger du printemps, c'est œuvre d'homme. Le récolter, c'est l'œuvre d'un dieu »³³⁶.

L'homme reçoit donc la grâce, la foi, la manifestation des mystères de la Loi. Par la contemplation, son vous est déifié. C'est donc un dieu qui pourra connaître la vérité, contempler sans nuage³³⁷.

I, 15 Jean lui rend témoignage, et s'écrie en ces termes :

« Celui-ci était celui dont j'ai parlé (οὗτος ἦν ὃν εἶπον) » ³³⁸

'Celui-ci' est un pronom démonstratif se rapportant à une personne présente. On peut en conclure que le Christ était présent dans le lieu où Jean le désigne d'une façon aussi manifeste. (...) C'est pourquoi Jean dit : « Celui-ci était celui dont j'ai parlé ». En cet endroit, (...) le verbe « était » ne signifie pas le temps, mais l'acte de subsister. Il faut donc comprendre les mots « celui-ci était » comme si l'évangéliste disait ouvertement : celui-ci est, celui-ci subsiste, lui dont je vous parlais ³³⁹.

Comme Tityre, Jean nous parle du dieu qui subsiste « ici ». Il lui est présent, et nous allons voir qu'on peut le comprendre d'une façon très concrète : il est « devant ses sens ».

³³⁶ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 139.

³³⁷ Notons que l'expression « grâce et vérité », en hébreu *חַסֵּד וְאֵמֶת*, est courante dans l'Ancien Testament. Il serait intéressant de voir si ce commentaire ne lui donne pas là aussi tout son sens.

³³⁸ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « Voici celui dont je disais ».

³³⁹ J. Scot, op. cit., I, XXIII, 298C.

« Celui qui viendra après moi a été fait devant moi, parce qu'il était avant moi » ³⁴⁰

En d'autres termes : Celui qui devait venir après moi – ou : celui qui est venu après moi – dans le monde, a été fait devant moi, c'est-à-dire, est apparu en ma présence,³⁴¹

ou plus précisément,

il s'est rendu présent devant les yeux de mon esprit et de mon corps ³⁴².

Celui qui est apparu après Jean dans le monde – et nous aurons l'occasion de montrer que c'est plus précisément après son baptême – est apparu devant les yeux de son esprit et de son âme³⁴³. Le « parce qu'il était avant (πρωτος) moi » fait probablement allusion au fait que le dieu en nous, qui va être manifesté par Jean, est l'Ancien³⁴⁴.

I, 16 Et c'est de sa plénitude, que nous avons tous reçu,

Et grâce pour grâce ³⁴⁵

il faut sous-entendre : c'est de sa plénitude que nous avons reçu « grâce pour grâce », à savoir la grâce de contempler la vérité, en échange de la grâce de croire en son incarnation et de confesser cette foi, c'est-à-dire, la grâce de la vision en échange de la grâce de la foi, la

³⁴⁰ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « Celui qui vient après moi, est passé devant moi, parce qu'il était avant moi ».

³⁴¹ *Ibid.*, I, XXIV, 299B.

³⁴² *Ibid.*, I, XXIX, 306B.

³⁴³ Jean est aussi, selon cette phrase, celui qui transforme le passé en futur, nous y reviendrons lorsque nous commenterons « un homme vient après moi, qui est passé devant moi, parce qu'il était avant moi » (*Jean I*, 30).

³⁴⁴ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 258, où l'homme descendu de Jérusalem à Jéricho et attaqué par des brigands est appelé l'Ancien, et décrit comme « un perpétuel agonisant, nu et gisant le long de la voie ».

³⁴⁵ Nous modifions ici la traduction de Crampon qui propose : « grâce sur grâce ».

grâce de la déification dans la vie future en échange de la grâce d'action et de science dans la vie présente ³⁴⁶.

Il y a donc une grâce qui vient d'en haut, en réponse à une grâce qui vient d'en bas. C'est cela, grâce pour grâce.

I, 17 Parce que la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ

Lisons l'interprétation de Jean Scot :

La loi, considérée dans Moïse, c'est-à-dire dans sa nudité littérale, est loi et rien d'autre ; considérée dans le Christ, elle est grâce et vérité ³⁴⁷.

Il écrit aussi :

L'Évangéliste propose donc trois termes : la loi, la grâce et la vérité. Il introduit de cette façon trois hiérarchies.

La première hiérarchie, celle de l'Ancien Testament, se présente sous de très obscures énigmes.

La seconde, que nous appelons hiérarchie intermédiaire, est celle du Nouveau Testament, dans lequel la grâce abonde et dans lequel les mystères de la Loi, faits et discours, sont ouvertement manifestés.

La troisième hiérarchie, la hiérarchie céleste, déjà commencée en cette vie mais qui recevra sa perfection en l'autre, est celle dans laquelle la contemplation de la pure vérité, sans aucun nuage, sera accordée à ceux qui seront déifiés ³⁴⁸.

Il y a donc trois stades : l'Ancien Testament, qui est la loi dans sa nudité littérale ; la venue de la grâce, qui, en manifestant les mystères de celui-ci, en fait le Nouveau Testament ; et la vérité, qui suit la grâce, et qui est le moment

³⁴⁶ J. Scot, *op. cit.*, I, XXIV, 300A.

³⁴⁷ *Ibid.*, I, XXIV, 300A-300B.

³⁴⁸ *Ibid.*, I, XXV, 300B.

où notre vous purifié peut contempler Dieu sans nuage, et être déifié par cette contemplation.

I, 18 Dieu, personne ne le vit jamais. Le Fils Unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.

Le Dieu dont parle ce verset, c'est l'Ein Soph. EH écrit à son sujet :

l'homme ne peut connaître de l'Ein Soph que les émanations ou qualités qui lui sont extérieures, comme la pensée, par exemple, est une émanation de l'homme qui pense, laquelle finit par se faire connaître lorsqu'elle s'articule dans la parole ³⁴⁹.

On ne connaît ce Dieu que par son Fils. Tous les prophètes ont donc connu la même chose : le même Fils Unique. Ils n'ont pu connaître Dieu que de cette manière. Que cela nous garde d'être sectaire !³⁵⁰

*

Nous voici déjà arrivés à la fin du prologue. Il ne nous a parlé que de trois choses : du Verbe Créateur, qui va s'incarner dans la Vierge Marie, de la Vie – qui est la lumière des hommes – qui va naître de leur union ; et du témoignage que pourra en donner Jean. Par ce seul mystère, en effet, Dieu peut être connu, et l'Ancien Testament redevenir nouveau.

Puissions-nous, nous aussi, recevoir grâce sur grâce et redevenir enfant de Dieu !

À suivre...

³⁴⁹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 297.

³⁵⁰ Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. II, p. 279.

Le désir de l'âme pour le corps

Justin Neaume des Chus

En effet, certains disent que [le corps (σῶμα)] est le tombeau (σῆμα) de l'âme, comme si elle y était en ce moment ensevelie ³⁵¹.

Les enseignements des sages sont souvent doubles. Les dés pipés qu'ils concèdent aux profanes suscitent bien souvent le questionnement. Parmi ces doctrines que nos intelligences encore trop sombres comprennent improprement et jugent contradictoires, la question du désir de l'âme pour le corps est l'une des plus périlleuses. En effet, le même enseignement est trop fréquemment compris tantôt comme un plaidoyer pour le rejet total du corps – pensons aux mystiques –, tantôt comme un panégyrique exclusif de l'incarnation corporelle – songeons à la résurrection chrétienne. La question est complexe et a fait couler beaucoup d'encre, du mythe de Tantale, âme damnée à tout jamais privée de corps rêvant continuellement d'une sustentation charnelle définitivement perdue, au mythe platonicien de la caverne, où les ombres corporelles ne sont que les images défigurées d'une réalité supérieure.

Au IX^e siècle de notre ère, le III^e siècle de l'hégire, une communauté de sages qui se nommaient eux-mêmes « Frères de la pureté » (*Ikhwān al-Ṣafā'*) écrivit une œuvre monumentale et encyclopédique constituée de cinquante-deux épîtres consacrées à l'ensemble des savoirs du monde, divisées en quatre sections formant une progression propédeutique : les sciences mathématiques, les sciences du corps et de la nature, les sciences de l'âme et de l'intellect, et les sciences nomiques, divines et légales. La septième épître de cette dernière section,

³⁵¹ Platon, *Cratyle*, 400c : Καὶ γὰρ σῆμά τινές φασιν αὐτὸ εἶναι τῆς ψυχῆς, ὥς τεθαμμένῃς ἐν τῷ νῦν παρόντι.

intitulée *Épître sur la modalité de l'invocation à Dieu*³⁵², aborde précisément le sujet du désir de l'âme pour le corps sous un angle traditionnel fort répandu, sous la forme d'une comparaison remarquable qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Ce court extrait, objet principal du présent article, se situe dans une discussion entre un jeune homme et un sage³⁵³.

Parmi les questions que le jeune homme posa à ce sage, il lui demanda également : « Fais-moi savoir la vision que les sages ont de l'état des âmes après leur séparation d'avec le corps selon les conditions que tu as dites et leur montée vers le royaume du ciel. Ont-elles le désir de ce corps, ou souhaitent-elles y retourner ? » Le sage répondit : « [Les sages] ont dit qu'il y avait un roi qui avait un fils qui lui faisait honneur, qu'il maria à une fille de roi. Les festivités du mariage furent d'une munificence digne des plus beaux mariages princiers. Il invita les familiers pour sept jours qui ne furent que repas, boissons, chants, joies et plaisirs, durant lesquels le fils du roi, assis au milieu de l'assistance sur un trône [préparé] pour lui, regardait les gens tout à leurs joies et leurs plaisirs.

Comme une partie de la nuit s'était écoulée et que la plupart des gens dormaient, le [prince] se leva de son trône pour entrer dans la chambre et se retirer avec sa jeune épouse. Or il se fit que, une nuit, comme tous les gens de l'assemblée dormaient, ivres, le jeune homme se mit à marcher dans la maison au point d'en sortir par la porte. Il s'avança dans la rue, et marcha jusqu'à sortir de la ville et arriver dans le désert, sans savoir où il était. À ce moment, il vit une lumière au loin et se dirigea vers elle pour s'en approcher. Il se trouva alors devant une porte close : la lumière venait de l'intérieur. Il poussa la porte,

³⁵² *Rasā'il Ikhwān al-Ṣafā'*. 1957. Édité par Buṭrus al-Bustānī. Bayrūt: Dār Ṣādir, vol. 4, pp. 145-197 : (وهي) الرسالة السابعة من العلوم الناموسية والشرعية في كيفية الدعوة إلى الله (وهي) الرسالة الثامنة والأربعون من رسائل إخوان الصفاء

³⁵³ Pages 162-164.

et y trouva des gens endormis étendus à droite et à gauche, chacun enveloppé dans un voile. Il pensa que c'était là la chambre de son épouse et que ceux qui dormaient étaient ses servantes et ses serviteurs. Il se mit à les appeler, et pas un ne répondit. Il pensa que c'était dû à leur trop forte ivresse. Il se mit à chercher son épouse parmi eux, jusqu'à ce que sa main tombât sur une [femme] dont le vêtement était plus délicat que les autres, et dont l'odeur était plus agréable. Il pensa que c'était son épouse, se coucha à côté d'elle et l'étreignit. Il passa la nuit à l'embrasser, à boire sa salive et à s'en délecter : il n'y avait, s'imaginait-il, pas meilleur plaisir que celui dont il jouissait présentement.

Au matin, lorsque son ivresse se fut dissipée, il appela les serviteurs, mais aucun ne répondit. Il se mit à mouvoir son épouse, mais elle ne lui répondit pas ni ne s'éveilla. Comme la situation durait, il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans un sarcophage délabré, et tous ceux qui, [pensait-il], dormaient [dans la pièce] étaient des cadavres inanimés. Lui-même se trouvait à côté d'une vieille femme morte depuis peu. Elle était couverte d'un linceul récent et de baumes encore frais, et suintait du sang et du pus ; ses vêtements, son corps et son visage étaient tout souillés de ce sang, de ce pus, de ces immondices. Lorsqu'il vit cela, il fut terrifié, et l'horreur de la situation lui apparut³⁵⁴. Il se leva, effrayé, chercha la porte et sortit en s'enfuyant furtivement, par crainte que quelqu'un le vît en cette forme et cet état. Il alla chercher de l'eau pour se laver. Arrivé à un fleuve, il enleva ses vêtements pour les laver de ce sang, de ce pus et de ces immondices, tout en réfléchissant à la façon dont il avait quitté son trône et était sorti de sa demeure. Il ne savait pas en quel endroit du pays il se trouvait ni ce que ses gens avaient appris à son sujet après son [départ].

Il resta ainsi jusqu'à ce que quelqu'un passât sur le chemin. Quand le passant le vit, il ne le reconnut pas. Il lui dit : "Quelle est ton histoire ? Pourquoi es-tu assis dans l'eau ?" [Le

³⁵⁴ Littéralement : une affaire terrifiante lui arriva.

prince] fut trop honteux pour lui raconter ce qui s'était passé, et lui dit : "J'ai glissé dans un tas de fumier, ce qui a sali mes vêtements. Je suis assis ici en attendant que mes gens reviennent avec des vêtements que je puisse porter.

– Les gens sont occupés, ils ne se soucient pas de toi, lui répondit le passant.

– Que leur est-il arrivé ? répliqua [le prince].

– Ils disent, répondit [le passant], que le fils du roi a été enlevé par un djinn sinistre, et ils sont tristes à cause de cela, et fort navrés de l'avoir perdu.

– J'ai des informations concernant le fils du roi, lui dit [le prince]. Peux-tu me prêter tes vêtements et ta monture afin que je puisse y aller et leur apporter une bonne nouvelle ? Nous partagerons en deux la récompense de cette nouvelle."

L'homme lui donna une partie des vêtements qu'il portait, le fit grimper sur sa monture et l'envoya à la demeure du roi. Le jeune homme y entra furtivement par la porte de la chambre. Lorsqu'on le vit, on se réjouit et on lui demanda ce qui lui était arrivé. Il dit : "L'histoire est longue, je vous la raconterai une autre fois. Retournez à ce que vous faisiez." Tous retournèrent à leurs plaisirs et leurs joies, plus grands encore qu'ils ne l'étaient auparavant. »

Ensuite, le sage dit au jeune homme : « Qu'en dis-tu ? Qu'y vois-tu ? Ce jeune homme a-t-il voulu retourner dans le sarcophage après que Dieu – qu'Il soit exalté – l'eut sauvé de son séjour de cette nuit ? A-t-il désiré l'embrasser, je veux dire cette vieille femme morte, une autre nuit ?

– Non.

– C'est ainsi que les sages considèrent les âmes après leur séparation d'avec les corps et leur ascension vers le royaume des cieux. Elles ne désirent plus ce corps, elles ne veulent pas revenir à lui. Au contraire, y repenser les répugne, elles sont dégoûtées en le faisant et en se le rappelant, comme l'âme du

jeune homme fut dégoûtée en se rappelant son séjour de cette nuit dans le sarcophage et la honte qu'il aurait encourue auprès des fils de roi s'ils savaient ce qui lui était arrivé. »

Cet extrait est à l'ordinaire compris comme un plaidoyer pour le rejet du corps matériel, doctrine trop souvent, bien abusivement, prêtée aux néoplatoniciens grecs puis arabes. En effet, un second regard sur ce texte, ainsi que sur la plupart des textes de ce genre, montre que cette lecture s'avère impropre, comme l'indiquent plusieurs détails subtils.

Le sujet du passage n'est pas, comme on le pense souvent, le désir de l'âme d'avoir un corps ; le jeune interroge précisément le vieillard sur le désir de l'âme pour ce corps (*hādha al-jasad*), le corps d'ici-bas, sujet à la corruption. À l'issue de son histoire, le vieillard insiste sur le dégoût de l'âme pour ce corps immonde, et non pour un corps en général. Car le jeune prince, qui représente l'âme de l'homme, désire bien un corps : il désire sa jeune épouse. Son grand roi de père voulait l'unir au plus beau des corps, et cette union devait être le sujet des plus grandes joies. Mais l'âme, sous l'effet de l'ivresse et aveuglée par la nuit, se méprend : au lieu de s'unir au beau corps promis, elle sort du palais de son père, erre jusqu'au désert et, attirée par une faible lumière, se loge dans un tombeau pour s'unir à un corps vil, la vieille femme fraîchement morte, toute suintante de sa crasse. Après sa nuit de plaisir illusoire unie à ce corps de corruption, il est donné à cette âme – toutes ne le reçoivent pas – de percevoir la bourbe de ce corps.

Il y a peu de croyants dans le monde qui sont réellement dégoûtés par la lèpre qui les couvre et qui les empoisonne toujours plus. Tout ce qu'on pensera et tout ce qu'on dira d'eux n'ajoutera et ne retranchera rien à ce qu'ils sont réellement ³⁵⁵.

³⁵⁵ MR XIII, 20'.

(...) Le sage et le saint sont seuls véritablement dégoûtés par la crasse de l'immonde; le premier la sépare et la rejette ici-bas, le second patiente avec elle jusqu'au temps du jugement général ³⁵⁶.

Car, ce corps-là est bien le tombeau de l'âme, il est cette prison qui la retient tout illusionnée d'un plaisir charnel souillé, comme enivrée.

Quand on dit que le corps est une prison pour l'âme, c'est du corps porcin dont on parle ³⁵⁷.

Mais ce jeune prince, cette âme, reçoit un don plus grand encore. Il peut se séparer de ce corps, fuir l'étreinte de la vieille femme pestilentielle. Cette séparation est terrifiante (*hāla wawarada* 'alay-hi amr muhawwil), car il voit sa condition, et sa séparation d'avec le corps est une mort véritable. Mais elle n'est pas la mort du damné, car le prince peut ensuite trouver une rivière où se laver de l'impureté que la vieille femme lui a communiquée, de la souillure de ce contact qui lui a causé un dégoût profond. Cependant, il faut se garder ici de comprendre que l'âme est dégoûtée de tout corps.

(...) L'homme érudit est celui qui a abandonné la matière grossière, ce qui ne veut pas dire que nous devons nous séparer de nos sens; c'est l'homme tout entier qui doit devenir subtil, sens compris, car sans eux, il n'y a pas de connaissance possible. Il y a une certaine tentation qui nous pousse à nous évader de nos sens, car leurs vices nous dégoûtent. Or privés de ces sens, nous ne pouvons plus que rêver ³⁵⁸.

C'est là qu'entre en scène un passant sur une monture. Ce passant nous semble être le maître venu délivrer l'âme pour l'amener à son vrai corps. Le texte précise : « Il resta ainsi jusqu'à ce que quelqu'un passât sur le chemin. Quand le

³⁵⁶ MR XIII, 32.

³⁵⁷ E. d'Hooghvorst, Commentaire oral du 20/11/1964 (notes privées).

³⁵⁸ E. d'Hooghvorst, Commentaire oral des hypographes du MR 13, entre le 23/11/1972 et le 15/02/1973 (notes privées).

passant le vit, il ne le reconnut pas. »³⁵⁹ Le texte est subtil et trompeur. À la première lecture, on comprend que le passant, sujet du grand roi, ne reconnaît pas le prince, mais l'arabe peut se lire autrement : ce n'est pas le passant qui ne reconnaît pas le fils du roi, mais bien l'inverse. Tel Dante ne reconnaissant pas le grand maître Virgile au premier abord³⁶⁰, tel le prisonnier dans la caverne s'agitant face à son libérateur inconnu³⁶¹, l'âme ne reconnaît d'abord pas le maître qui vient sur sa monture. C'est pourtant ce passant qui lui indique que tous le pleurent, que tous pensent qu'un djinn sinistre (*bārīḥa*) l'a enlevé, et que son épouse l'attend au palais. C'est bien lui qui, après lui avoir offert une partie de son manteau, lui fait don de son coursier, pour une éternelle récompense partagée, afin qu'il regagne le palais de son père et y retrouve son épouse. Et cette âme, heureuse élue, peut alors retourner tel le fils prodigue au palais de son père et être enfin unie à ce corps pur promis et tant désiré. La félicité qui en résulte alors est plus grande encore que celle qu'elle et les convives ressentaient avant sa chute (*ad'āf mā kānū 'alayhī*).

Ainsi, loin de prôner un rejet de tout corps, les Frères de la Pureté présentent ici une conception toute traditionnelle : la séparation de l'âme d'avec le corps corruptible et impur pour la réunir à un corps incorruptible et pur. Cette doctrine, peu l'ont exprimée aussi clairement que le savant maître EH, à qui nous

³⁵⁹ فما زال كذلك حتى مرّ به مجتاز في الطريق فلما رآه لم يعرفه

³⁶⁰ Dante, *Divine comédie*, « Enfer », I, 61-81 : Mentre ch'ï rovinava in basso loco, // dinanzi agli occhi mi si fu offerto // chi per lungo silenzio pareo fioco. // Quando vidi costui nel gran diserto, // « Miserere di me, » gridai a lui, // « qual che tu sii, od ombra od omo certo ! » // Rispuosemi : « Non omo, omo già fui, // e li parenti miei furon lombardi, // mantoani per patria ambedui. // Nacqui sub Iulio, ancor che fosse tardi, // e vissi a Roma sotto 'l buono Augusto // al tempo de li dei falsi e bugiardi. // Poeta fui, e cantai di quel giusto // figliuol d'Anchise che venne di Troia // poi che il superbo Ilión fu combusto. // Ma tu perché ritorni a tanta noia ? // perché non sali il dilettoso monte // ch'è principio e cagion di tutta gioia ? » // « Or se' tu quel Virgilio e quella fonte // che spandi di parlar sì largo fiume ? », // rispuos'io lui con vergognosa fronte.

³⁶¹ Platon, *République*, VII, 514a à 519e.

laissons la parole pour une conclusion bien plus profonde que tout notre exposé.

Saint Paul a dit également (1 Cor., 15, 50) : « Ce que j'affirme, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. »

Louis Cattiaux disait du Christ que son tombeau était vide en ce sens qu'il s'était débarrassé de la corruption du monde terrestre qui, elle, était restée dans le tombeau.

Thomas a touché un corps, mais il n'a pas dit que c'était le même corps. Il est évidemment curieux qu'il ait reconnu le Christ à ses plaies, alors que le corps du Seigneur ressuscité n'est pas le même que le corps corruptible. Il y a là une énigme que nous devrions essayer de résoudre.

Ce qui ressuscite, c'est notre corps dans ce qu'il a de pur et de substantiel. En cabale, on dit que la parole est ce qui est de plus corporel et de plus subtil. Quand on dit que Thomas a touché le corps du Christ, cela signifie qu'il a été enseigné dans l'école du Seigneur ; car il n'y a pas d'enseignement en dehors des sens.

Certains philosophes hermétistes estiment qu'il n'y a pas de connaissance sans les sens, car la connaissance est sensible et corporelle. Ainsi, nous nous séparons radicalement des doctrines qui sont désincarnées et dans lesquelles l'homme spéculait mais ne connaît pas. Nous sommes, au fond, les plus matérialistes qui soient, et nous suivons en cela la leçon que Jésus-Christ a donnée à Thomas, car nous disons qu'il n'y a pas de connaissance sans les sens. Mais n'oublions pas que pour être jugé digne de connaître, Thomas avait d'abord dû suivre le Seigneur pendant toutes les années de sa vie publique.

Nous aurions grand intérêt à étudier ce que dit saint Paul de la résurrection, car il est peut-être celui qui a été le plus indiscret sur les mystères du christianisme ³⁶².

³⁶² E. d'Hooghvorst, Commentaire oral des épigraphes du *MR* 27, le 04/10/1969 (notes privées).



Manuscrit du *Roman de la Rose* (BNF)

Le prologue du Roman de la Rose *de Guillaume de Lorris*

Romane van de Roos

Le *Roman de la Rose* prend part à la littérature médiévale des XII^e et XIII^e siècles dite de la *fin'amor*, c'est-à-dire de l'amour courtois, au même titre que les romans de Chrétien de Troyes.

La spécificité du récit de Guillaume de Lorris³⁶³ est d'être tout entier fondé sur un discours allégorique, dans la mesure où l'initiation aux mystères de l'amour prend la forme d'un songe où la Dame est représentée par une rose et les aventures de l'Amant cantonnées au cadre, pour le moins symbolique, d'un jardin clôturé. Quelle est donc la signification de ce songe ? C'est visiblement là ce que le lecteur doit chercher à comprendre, puisque tout le prologue semble l'inviter à une interprétation « à plus haut sens »³⁶⁴.

Les songes qui disent la vérité

Le *Roman de la Rose* est un *songe*, le poète est le premier à le dire. Mais cela signifie-t-il pour autant que ce songe soit *mençongier* ?

*Maintes gens dient que en songes
N'a se fables non et mençonges ;
Mes l'en puet tex songes songier
Qui ne sont mie mençongier,*

*Bien des gens disent qu'il n'y a
dans les songes rien d'autre
que fables et mensonges ;
mais on peut songer certains*

³⁶³ Guillaume de Lorris n'est que l'auteur de la première partie du roman qu'il laissa inachevé. La fin en fut composée une quarantaine d'années plus tard par Jean de Meung, sur une tonalité satirique. Qu'il s'agisse d'une parodie de l'œuvre de Lorris ou bien d'une glose reste encore à établir.

³⁶⁴ F. Rabelais, *Gargantua*, « Prologue ».

Ains sont après apparissant (vv. 1-5). songes qui ne sont pas mensongers, mais au contraire apparaissent vrais par la suite.

Les Muses s'expriment en termes semblables au début de la *Théogonie* d'Hésiode :

Ἴδμεν ψεύδεα πολλὰ λέγειν ἐώμοισιν ὁμοῖα, Nous [les Muses] savons dire Ἴδμεν δ', εἴτ' ἐθέλωμεν, ἀληθέα γηρύσασθαι beaucoup de mensonges semblables à de véritables choses, mais nous savons aussi, lorsque nous le voulons, chanter des vérités.

Les *fables* et les *mençonges* des Muses et des songes que tant de gens récusent peuvent parfois dire la vérité, et méritent donc qu'on s'y intéresse de près. Or, par le biais de la rime *songes* / *mençonges*, Guillaume de Lorris laisse peut-être entendre que le mensonge est un songe qui ment (*ment-songe*). De même qu'Ulysse le menteur transmettant à Alkinoos le secret de son Art sous le sceau de la fiction, Guillaume de Lorris « enseigne en mots qui sont comme des pipés »³, pour reprendre une expression d'Emmanuel d'Hooghvorst : « un sens dupant les rusés prenant ses paroles sans l'Âme Fine. Ô le sacré menteur en sa sainte cabale ! »³⁶⁵.

Ainsi donc, si le songe dit la vérité, il ne peut le faire qu'à mots couverts, afin de protéger son secret des ignorants. C'est pourquoi il est toujours symbolique :

Car endroit moi ai je creance	Car quant à moi, je crois que le songe
Que songes soit signifiance	est le symbole des biens et des
Des biens as gens et des anuis	malheurs des gens.
(vv. 15-17)	

Le terme *signifiance* peut certes désigner un présage ou un signe avant-coureur, mais si nous le traduisons ici par

³⁶⁵ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 19.

symbole, c'est que l'expression *estre signifiance* est attestée pour dire « être un symbole, avoir une valeur symbolique »³⁶⁶.

Porphyre nous explique ce que sont ces songes *mie mençongier* dont parle aussi Homère³⁶⁷ qu'il commente :

La vérité est toujours cachée. Cependant, l'esprit l'aperçoit parfois, quand il est légèrement dégagé des fonctions du corps endormi. Quelquefois, il aiguise son regard, sans toutefois l'atteindre. Enfin, même en l'apercevant, il ne la voit pas entièrement et directement éclairée : un voile s'interpose et la couvre d'entrelacements obscurs³⁶⁸.

Le songe vrai est donc la vérité voilée qui se prête à la vue de notre esprit, temporairement dégagé du corps. À ce propos, la référence de Guillaume de Lorris au songe de Scipion (vv. 6-7) n'est pas anodine : elle semble laisser entendre que la vérité *après apparissant*, car encore voilée par le songe, ne concerne pas simplement les choses de ce monde, mais instruit concrètement sur ce qui se trouve au-delà du monde sensible³⁶⁹.

Le songe est donc prémonitoire au sens fort du terme, c'est-à-dire prophétique, car comme le dit Emmanuel d'Hooghvorst, « la divination vulgaire n'est plus que l'écorce vide de l'ancienne mantique ou prophétie dont le rôle n'est pas d'annoncer ce qui arrivera demain ou après-demain, mais de dire le monde à venir, ou âge d'or, ce qui est très différent »³⁷⁰. La *bonne aventure* est de fait la traduction exacte du grec ἔλευσις, « ce qui arrivera » : les mystères d'Éleusis par le biais de l'initiation, de même que les mystères d'Amour par celui du songe, font apparaître cette vérité métaphysique.

³⁶⁶ Dictionnaire du Moyen Français (<http://www.atilf.fr/dmf>), « Signifiance ».

³⁶⁷ Voir Homère, *Odyssée*, XIX, 560-569.

³⁶⁸ Porphyre, cité dans A. Charpentier, *Les mystères du Panthéon romain. L'ésotérisme de Virgile*, S.l.n.d., p. 72.

³⁶⁹ Voir Cicéron, *De Republica*, VI, 5-21.

³⁷⁰ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 244.

Si le songe dit la vérité, il s'agit donc d'obtenir par son intermédiaire une connaissance, autrement dit une gnose (du grec γνῶσις, *connaissance*). Or, le mot *songe* n'est-il pas l'anagramme de *gnose* ?

Du songe à la gnose

Le lien entre songe et connaissance se retrouve dans la Genèse. Après qu'une torpeur est tombée sur Abraham au coucher du soleil (περὶ δὲ ἡλίου δυσμὰς ἔκστασις ἐπέπεσεν τῷ Ἀβραμ), Dieu lui dit : « Tu sauras par ta connaissance » (γινώσκων γνώση)³⁷¹, ce qu'Emmanuel d'Hooghvorst glose par « la gnose que je te donne doit te faire savoir »³⁷². Cette torpeur, cette *extase* (ἔκστασις) dit la Septante, c'est-à-dire cette sortie de soi-même quand l'esprit est « légèrement dégagé des fonctions du corps endormi » pour reprendre les termes de Porphyre, est donc la condition *sine qua non* de toute connaissance, de toute gnose.

En effet, c'est de ce songe nocturne que jaillit la lumière de vérité³⁷³. De même chez Hésiode, du Chaos dénué de sens naît la Nuit, et de la Nuit le Jour³⁷⁴. Ou encore dans la Genèse, les ténèbres précèdent la lumière³⁷⁵, et le matin succède au soir³⁷⁶.

L'Amant du *Roman de la Rose*, lui aussi, songe la nuit :

(...) couchiez estoie
Une nuit, si cum je souloie,
Et me dormoie mout forment ;
Lor vi un songe en mon dormant (vv.
23-26).

J'étais couché une nuit, comme
j'en avais l'habitude, et que je
dormais très profondément ;
alors, je vis un songe dans
mon sommeil.

³⁷¹ Genèse XV, 13.

³⁷² E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées), t. I, cours 25, p. 387.

³⁷³ Genèse XV, 17.

³⁷⁴ Hésiode, *Théogonie*, vv. 123-125.

³⁷⁵ Genèse I, 2-3.

³⁷⁶ Genèse I, 5.

Or, le sens obscur de ces songes qui sont *signifiance* semble bien ne devoir apparaître qu'après que le jour se sera fait sur eux :

*Car li plusor songent de nuis
Maintes choses couvertement
Qu'ils voient puis apertement (vv. 18-20).*

*Car la plupart songent de nuit
bien des choses à couvert
qu'ils voient ensuite
ouvertement.*



Manuscrit du *Roman de la Rose*, BNF

Il y a ici deux niveaux possibles de lecture. Soit *li plusor* désigne les hommes en général qui ne voient encore les songes que *couvertement* parce qu'ils sont profanes, mais qui comprendront peut-être un jour, s'ils sont initiés ; soit *li plusor* désigne ceux qui sont déjà initiés qui commencent par voir *couvertement*, sous le voile du songe (figuré dans l'illustration ci-contre par la tenture du baldachin), avant de voir se manifester *apertement*³⁷⁷

³⁷⁷ Il nous semble intéressant de faire remarquer que le terme *apertement*, bien qu'il signifie *ouvertement* s'il vient du latin *aperire* (« ouvrir »), peut aussi être tiré d'*expertus* (« expert, habile »), et signifie alors *avec rapidité* ou *avec agilité*. Ne peut-on voir dans ce double sens un écho à ce que dit Emmanuel d'Hooghvorst du dieu Éole et des « Adeptes de l'Art chymique qui se déplacent avec l'agilité et la rapidité du vent jusqu'aux extrémités du monde » (E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 50) ? Il y a peut-être aussi un parallèle à faire avec l'« Inscription mise sur la grande porte de Thélème » (F. Rabelais, *Gargantua*, LIV) ? Le « sens agile » y désigne clairement le sens profond mais caché de l'Évangile :

Cy entrez, vous, qui le saint Evangile
En sens agile annoncez, quoy qu'on gronde.

le contenu de la révélation (représenté par le fond doré qu'encadre une arcade à triple alvéole, symbole de Dieu dans l'iconographie médiévale).

À de tels rêveurs est dévoilé ce qu'ils ne voyaient dans un premier temps que *couvertement*, sous le voile de la nuit. Ils accèdent alors à la connaissance, à la vérité *découverte* par la lumière du jour. De fait, en s'éveillant après la nuit du songe du Makom, Jacob dit³⁷⁸ :

<i>Ἔστιν κύριος ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ, ἐγὼ δὲ οὐκ ᾔδειν.</i>	<i>Le Seigneur est dans ce Lieu, et moi je ne le savais pas.</i>
---	--

Ce qu'il ignorait avant ce songe, ce qu'il ne voyait pas (οὐκ ᾔδειν), Jacob le sait à présent qu'il voit les choses *apertement*³⁷⁹.

Or, Guillaume de Lorris suggère faire lui-même partie de ceux qui *voient apertement*, comme Jacob et Abraham, puisqu'il a pu constater en personne la conformité parfaite de ce songe avec la réalité :

<i>Mes onques riens ou songe n'ot Qui avenu tretout ne soit Si cum li songes recontoit (vv. 28-30).</i>	<i>Mais il n'y eut jamais rien dans ce songe qui ne fût advenu absolument comme le songe le racontait.</i>
---	--

Tout s'est passé par la suite comme le songe le racontait, de même que tout se passera comme la parole de Dieu l'annonce à Abraham³⁸⁰. Et tout porte à croire, comme nous l'avons montré, que *ce qui est advenu* concerne le monde métaphysique.

Pourtant, Guillaume de Lorris ne nous donne jamais la clé de lecture de ce songe, le *Roman de la Rose* étant tout entier symbolique, comme s'il lui avait semblé nécessaire de révéler, c'est-à-dire de *re-voiler*, le secret découvert afin qu'il restât

³⁷⁸ Genèse XXVIII, 16.

³⁷⁹ Le verbe grec εἶδεναι (« savoir ») vient de l'infinitif aoriste εἶδεν (« voir »).

³⁸⁰ Genèse XV, 13-14.

réservé aux initiés ; car la clé de la cabale ne peut s'enseigner : elle doit se communiquer physiquement, être remise en mains propres.

L'Art d'Amors

Ce roman de la *fin'amor* ne semble donc pas avoir pour simple finalité – comme la lecture satirique qu'en donne Jean de Meung dans sa continuation de l'œuvre de Guillaume de Lorris pourrait le laisser penser – de prévenir les hommes contre les maux d'Amour et de les en détourner au moyen d'une fable imagée, à la manière d'un songe prémonitoire. En effet, le poète dit lui-même le grand plaisir qu'il eut à faire ce songe, comme pour encourager le lecteur à souhaiter faire la même expérience :

*Lor vi un songe en mon dormant
Qui mout fu biaux et mout me plot (vv.
26-27).*

*Alors, je vis un songe dans
mon sommeil qui fut très beau
et me plut beaucoup.*

Le plaisir du rêveur, son *joï* d'amour pour employer l'expression consacrée, surpasse donc tous les maux que l'amant endurera pourtant dans la suite de ce roman-songe. Et s'il le raconte, ce n'est pour d'autre raison que d'*esgaier* à son tour le cœur du lecteur, à la demande expresse d'Amour :

*Or veïl mon songe rimoier
Por vos cuers fere miex esgaier,
Qu'Amors le me prie et commande
(vv. 31-33).*

*Je veux maintenant mettre
mon songe en vers pour mieux
faire se réjouir vos cœurs,
parce qu'Amour me le
demande et ordonne.*

D'après Emmanuel d'Hooghvorst, toute l'œuvre de la cabale est résumée par ce vers de *Don Quichotte* :

*Y a las leyes de Amor el alma ajusto
(II, 12).*

*Aux lois de l'Amour mon âme
s'ajuste.*

La cabale, c'est donc « ajuster aux lois de l'Amour cette âme du monde vagabonde, jalouse et toujours insatisfaite (...) »

tant qu'elle n'a pas trouvé son lieu d'amour »³⁸¹. Et dans la mesure où Guillaume de Lorris prétend obéir aux lois d'Amour en composant son roman, pourquoi ne pas aller jusqu'à dire qu'il accomplit ainsi l'œuvre de la cabale ?

Il est donc impératif de raconter le songe, puisque c'est là l'ordre d'Amour ; mais il doit nécessairement *rimoier*, c'est-à-dire être mis en vers, car il n'est permis de dire les secrets d'Amour qu'à mots couverts et poétiques, de même que les Muses d'Hésiode semblent dire au poète des mensonges qui ressemblent pourtant de très près à la vérité. C'est bien là le sens de la *révélation* : dire *couvertement* le secret du songe qu'on a vu soi-même *apertement*.

N'est-ce pas aussi le sens du prologue de *Gargantua* ? Rabelais exhorte son lecteur à la gaieté : « esbaudissez vous, mes amours, et guayement lisez le reste »³⁸². Et pourtant, il laisse entendre par ailleurs qu'il ne faut pas en rester à cette joie :

*Et, posé le cas qu'au sens literal vous trouvez
matieres assez joyeuses (...), toutes fois pas demourer
là ne fault, comme au chant de Sirenes, ains à plus
hault sens interpreter ce que par adventure cuidiez dict
en gayeté de cuer*³⁸³.

En effet, de même que le livre de Rabelais contient une « drogue » qui est « bien d'autre valeur que ne promettoit la boîte », de même le roman de Guillaume de Lorris renferme un secret bien plus précieux qu'il n'y paraît :

*(...) c'est li Romans de la Rose,
Ou l'Art d'Amors est tote enclose (vv.
37-38).*

*C'est le Roman de la Rose, où
l'Art d'Amour est tout entier
enclos.*

Cet *Art d'Amors*, tout entier *enclos* dans le *Roman de la Rose* (à moins que ce ne soit dans la Rose elle-même ?), n'est-il

³⁸¹ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 133.

³⁸² F. Rabelais, *Gargantua*, « Prologue ».

³⁸³ *Ibid.*

pas l'objet dissimulé sous le voile du songe, la vérité dévoilée puis révélée par le *Roman de la Rose* ? Rappelons que *rose* est l'anagramme d'*Éros*, dieu grec de l'Amour, et que Nicolas Flamel fait de la rose le signe hiéroglyphique de l'accomplissement du Grand Œuvre³⁸⁴. La symbolique traditionnelle de la rose semble donc suggérer de lire le *Roman de la Rose* à travers le prisme de l'Art Chymique.

Qu'Amour-Éros serve de symbole de l'Œuvre n'a rien de surprenant, car qu'est-ce que l'amour, sinon « un désir insatiable de vérité connue »³⁸⁵ ? En effet, peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas ? Comme l'explique Socrate, quand on ne croit pas manquer d'une chose, on ne la désire pas ; Éros est donc pour lui la figure du Philosophe, car il sait que la Sagesse existe mais ne la possède pas³⁸⁶. C'est une fois que l'Amant connaît la Rose qu'il peut devenir Philosophe au sens étymologique du terme : il se met à aimer la Sagesse et s'évertue à la faire germer en lui pour devenir lui-même un Sage, puis à la faire éclore hors de lui en la chantant aux hommes.

*

Ainsi le prologue du *Roman de la Rose* est-il semé d'indices invitant à le lire comme une allégorie de l'Art. Le songe de l'Amant vient faire germer nuitamment – dans les ténèbres puisque la lumière est abiotique pour les germes –, le germe de cet *Art d'Amors* dont il est le disciple et qui n'est autre chose que l'Art hermétique des Philosophes, tandis que le *Roman de la Rose* est le voile qui vient en *révéler* les secrets ; voilà qui nous semble indéniable. Reste encore à saisir en détail le « plus haut sens » de l'œuvre.

³⁸⁴ A. PIKE, *Morals and Dogma*, chap. 30, 1871, p. 821.

³⁸⁵ L. Cattiaux, dans R. Arola (éd.), *Croire l'incroyable, ou l'ancien et le nouveau dans l'histoire des religions*, Beya, Grez-Doiceau, 2006, p. 261.

³⁸⁶ Platon, *Le Banquet*, 204a-206b.



Louis Cattiaux, *L'ange de la mort*

« N'ayez pas peur... »
À propos du conte de Grimm : L'homme qui s'en
alla pour connaître la peur

Alexandre Feye

*Le sage et le fou ignorent la peur, cependant
l'un domine la mort et l'autre en est l'aliment.³⁸⁷*

Introduction

À l'heure où l'Europe entière assiste impuissante au déferlement des troupes françaises partout victorieuses en route vers Moscou, Wilhelm et Jacob Grimm, sentant certainement la nécessité de sauver la tradition orale germanique de la modernisation révolutionnaire et de l'affadissante rationalisation des sciences et des lettres, entreprennent la collection systématique des contes et légendes de leur région, la Hesse d'abord, et de toutes les terres allemandes ensuite. Ils publient en 1812 leur premier recueil.

Leur idée géniale, déjà esquissée par Charles Perrault en France plus d'un siècle auparavant, ne voile qu'en apparence l'imminent péril qui guette l'Europe à cette époque : l'érosion des dernières traditions orales d'Occident, ou plutôt leur agonie vraisemblablement souhaitée. *Verba volant scripta manent*³⁸⁸.

³⁸⁷ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XI, 18.

³⁸⁸ Les paroles s'envolent alors que les écrits demeurent.

Les druides celtes n'ont pas écrit et leur sagesse ne nous est guère parvenue.

Ainsi, en 1806, lorsque les frères Grimm commencent l'inventaire et la transcription de quelque deux cent quarante contes et légendes, le millénaire Empire Romain Germanique vient d'expirer. Ne fallait-il pas, comme à la chute de l'Empire Romain d'Occident, en sauver la culture et la science ? Sans eux le « Moyen Âge » qui suivit eut été plus noir encore...



Depuis l'essor phénoménal des doctrines paracelsiennes et de l'alchimie en général au XVI^{ème} siècle dans le monde germanique, la Renaissance des sciences traditionnelles s'est pratiquement éteinte avec la mort de l'empereur Rodolphe en 1612, qui sonne comme la fin de la recreation pour les alchimistes. La vaillante contre-réforme menée par les Jésuites, la désastreuse guerre de Trente Ans et le rationalisme castrateur du XVIII^{ème} siècle ont achevé de faire disparaître les plus saillants souvenirs de quelque adepte que ce fut, traces les plus évidentes de cette remarquable époque où la science et la foi cohabitèrent sans s'exclure l'une l'autre, en expurgeant les esprits de tout type de sectarisme.

De 1612 à 1812, voilà précisément deux siècles qu'est mort le prince des alchimistes, l'empereur Rodolphe II de Habsbourg. Durant cette période, les différentes sciences occultes sont à la fois traquées par les autorités religieuses sous le fallacieux prétexte d'homogénéisation confessionnelle ou de lutte contre l'hérésie, et méprisées par les hommes de science qui, s'appuyant sur les trois principes énoncés par Léonard de

Vinci³⁸⁹, leur dénie l'appellation de « sciences » et ensevelissent ensuite leur existence. Ainsi ne reste-il de tradition orale vivante qu'en de rares endroits plus secrets.

Les foyers, par exemple, demeurent des lieux de transmission orale parfaitement incontrôlables par une quelconque police que ce soit. Les inquisiteurs de l'époque ne peuvent mettre la main sur ce que les mères racontent à leurs enfants. Notre époque moderne, quant à elle, a su remédier, par l'invention de la télévision et de la Toile numérique, à cette lacune dans les outils d'inspection du pouvoir désireux de contrôler la culture. En cette matière le progrès est patent !

Le titre de leur premier ouvrage, *Kinder-und Hausmärchen*, « Contes de l'Enfance et du Foyer » (1812), laisse entrevoir l'importance de la transmission familiale autour d'un feu, celui de la déesse grecque Hestia.

Nous nous sommes proposé de commenter un des contes contenus dans ce recueil, après nous être aperçu que s'y trouvaient rapportées d'étonnantes aventures occultes, assez rarement évoquées. Notre étude s'apparentera à une série d'hypothèses difficilement démontrables.

Le conte *von Einem der Auszog um das Fürchten zu lernen*³⁹⁰, « l'homme qui sortit pour apprendre la peur », dont il sera question ici, est peu connu. Cela provient sans doute de sa dimension importante, de son caractère effrayant (*gruselig*, dit-on outre-Rhin) et de son dénouement peu sensationnel. De nombreuses anthologies ne l'ont pas repris.

³⁸⁹ Toute science doit être fondée sur des principes mathématiques et sur l'expérience, et celle-ci doit pouvoir se produire systématiquement. Tout savoir ne remplissant pas ces trois conditions ne peut revendiquer le titre de « science ». Toute science traditionnelle, non basée sur la découverte, mais sur la transmission, et dépourvue de principes mathématiques connus, est dès lors exclue. Cf. G. Séailles, « Léonard de Vinci savant – Sa méthode et sa conception de la science », *Revue des Deux Mondes*, t. 107, 1891, pp. 141-144.

³⁹⁰ *Märchen von einem, der auszog das Fürchten zu lernen*, KHM 4 (référence du catalogue des contes de Grimm). Le conte est également répertorié par Aarne Thompson sous la cote AT 326.

Une autre raison plus historique explique le désintéressement envers ces contes. En effet, les contes de Grimm en général, et les plus terribles en particulier, furent interdits en Allemagne de l'Ouest après la seconde guerre mondiale. Ils furent jugés « partiellement responsables³⁹¹ » de la cruauté des Nazis. Ce n'est que vingt-cinq ans plus tard que l'ostracisme s'atténua progressivement.

« L'homme qui sortit pour apprendre la peur », le quatrième conte du recueil n'est certes pas le moins intéressant. C'est ce que nous nous hasarderons à démontrer en y apposant notre commentaire. Comme il arrive souvent dans notre société démocratique dégénérée, les choses les plus connues du grand public ne sont pas les meilleures !

Il est évident que nous tirons inspiration du *Fil de Pénélope* d'Emmanuel d'Hooghvorst dans ses remarquables articles sur les contes de Perrault : Peau d'Âne, le Chat Botté, Riquet ou encore la Barbe Bleue. Nous sollicitons la bienveillance et l'indulgence de nos lecteurs à lire cet essai comme un modeste hommage, et non comme un mauvais pastiche.

La démarche intellectuelle est d'ailleurs incomparable et même inversée : L'auteur du *Fil de Pénélope* s'est probablement rendu compte du sens alchimique des contes cités ci-dessus après avoir réalisé personnellement une expérience du Grand Œuvre. À l'inverse, à la lecture de plusieurs contes de Grimm, nous avons choisi celui-ci, qui nous a semblé intrigant. Nous nous sommes ensuite efforcé en l'analysant d'y trouver un contenu traditionnel ou alchimique !

Devant l'étrangeté du récit, une grande quantité d'auteurs n'ont exposé que de pauvres commentaires psychologiques³⁹², d'autres ont même parodié le conte en le

³⁹¹ Cf. le rapport de 1947 du Major britannique T.J. Leonard, « First steps in cruelty », *British Zone Review* 1, 37, pp. 10-13.

³⁹² Franz Fühmann, Søren Kierkegaard, Hedwig von Beit, Bruno Bettelheim, pour n'en citer qu'une poignée.

déformant. Nous ne connaissons aucune véritable étude sur ce conte, excepté le succinct commentaire de Heinz Rölleke. Toutefois, il en existe certainement. Nous n'avons pas pris la peine de scruter les bibliothèques en cette matière.

N'est-il pas étonnant de voir tant de gens lire ces contes, sans même s'interroger sur leur signification profonde, comme si ces fables en avaient toujours été dépourvues ? Leur saveur semble s'être perdue...

*Je vois l'homme d'autant plus inquiet qu'il a perdu
le goût des fables*³⁹³.

Condensé du conte

Histoire de celui qui sortit pour apprendre la peur

Un père avait deux fils : l'aîné, sagace et habile dans tous ses gestes, le cadet, bon à rien, incapable d'apprendre quoi que ce soit.

Cependant, là où quiconque frissonnerait d'effroi, le puîné reste sans émotion, n'éprouvant ni peur ni frisson.

Lorsque son père lui demande quel métier il désire apprendre, celui-ci répond sans hésiter qu'il désire apprendre la peur.

On l'envoie premièrement chez le bedeau pour connaître l'épouvante. Celui-ci se déguise en fantôme et le surprend à minuit au sommet du clocher de l'église. Notre héros précipite le sacristain en bas de l'escalier sans le moindre émoi.

Il est de ce fait définitivement renvoyé de chez son père, quitte le foyer avec cinquante talents en poche. « Ah ! si seulement je pouvais apprendre à frissonner », fredonne-t-il sans cesse.

³⁹³ Louis-Ferdinand Céline.

En chemin, un homme lui indique une potence à laquelle pendent sept suppliciés, espérant ainsi lui enseigner le précieux tressaillement. Après avoir allumé un feu, il les décroche tous les sept par pitié, mais s'apercevant qu'ils n'esquissent pas le moindre mouvement et qu'ils laissent plutôt brûler leurs haillons, il décide de les raccrocher au gibet.

Vient enfin un charretier qui le conduit dans une auberge. Il y apprend l'existence d'un château hanté, dont le roi a promis sa fille en mariage à qui le délivrerait des méchants esprits qui y ont élu domicile. Nul ne peut y demeurer trois nuits sans périr, dit-on.

Notre intrépide tente l'aventure. Le roi lui accorde trois objets. Il choisit du feu, un tour de potier et une planche à couper avec un couteau.

La première nuit, deux gros chats noirs apparaissent au hardi jeune homme après qu'il a attisé son feu et lui proposent de jouer aux cartes. « Certainement », rétorque-t-il, « mais il me faut d'abord vous tailler les griffes ! » Une fois leurs pattes sur la planche, il les pourfend avec son couteau et les jette morts dans la douve. Surviennent alors de partout une multitude de chats et de chiens noirs qui tentent d'éteindre son feu. Ils sont bravement mis en fuite ou occis par notre Don Quichotte. Il se couche ensuite sur un lit qui l'emporte partout dans le château en volant par-dessus les escaliers et au travers des salles. Ils renversent tout sur leur passage si bien qu'il se retrouve submergé sous une montagne.

Le matin, le roi s'enquerra de la santé du jeune-homme. À sa grande surprise, il se porte très bien.

Lors de la deuxième nuit, un demi homme s'introduit par le conduit de la cheminée. Quelques instants plus tard, la deuxième moitié du corps apparaît. Il réassemble les deux parties et redonne vie à l'affreux bonhomme qui, entre-temps s'était assis à sa place sur le tour. Hans – certaines versions du conte le nomment ainsi – bouscule violemment l'usurpateur et

reprend son siège. Sur ces entrefaites dévale une cohorte d'hommes semblables. Ils s'installent et se mettent à jouer aux quilles avec neuf tibias et deux crânes. Hans se joint à eux mais arrondit préalablement les crânes au moyen de son tour de potier afin qu'ils roulent parfaitement. Il perd une partie de son argent. Les joueurs disparaissent avant que minuit ne sonne.

Au roi, notre personnage déclare naïvement qu'il a joué aux quilles.

L'ultime aventure nocturne commence par la venue de six grands individus qui lui apportent un cercueil. Dans celui-ci notre héros trouve le cadavre glacial de son cousin, qui avait trépassé peu de temps auparavant. Il tente à plusieurs reprises de le réchauffer. Enfin, il se met au lit avec le macchabée. Celui-ci, revenu à la vie, s'écrie : « Maintenant je vais t'étrangler ! » En voilà une gratitude ! Il replace son cousin dans son sarcophage, en referme le couvercle et le confie aux six géants qui l'emportent.

C'est alors qu'entre un immense vieillard avec une longue barbe blanche. Ce dernier lui annonce qu'il va bientôt apprendre à frissonner, mais qu'il lui faut d'abord mourir. Le jeune homme n'est pas si pressé et se lance à l'assaut de l'ancêtre. Ils parviennent à une forge. Dans leur joute, l'homme à la barbe empoigne une lourde hache et enfonce d'un coup une enclume dans la terre. Le jeune Hans s'empare à son tour de l'instrument et plante la barbe blanche de son ennemi dans une autre enclume.

Le vieillard vaincu indique au jeune héros une cave contenant trois coffrets remplis d'or, et disparaît.

« Tu as libéré le château de ses fantômes, tu épouseras ma fille », signifie le roi.

« Voilà qui me réjouit », dit Hans.

Le jeune roi Hans et son épouse goûtèrent aux joies du mariage. Il ne se plaignait que d'une chose : de ne point connaître le frisson.

Lassée par ce refrain, la reine envoya chercher au lac un seau d'eau plein de goujons qu'elle versa par surprise sur son mari endormi. Celui-ci se réveilla et s'écria : « Ah, à présent je frissonne ! »

Entrons à présent dans le vif du texte et tentons d'en retrouver la trame.

Texte structuré par épisodes, et commentaire.

L'origine auprès du père

Un père avait deux fils ; le premier était réfléchi et intelligent ; il savait se tirer de toute aventure. Le cadet en revanche était sot, incapable de comprendre et d'apprendre. Quand les gens le voyaient, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Quand il y avait quelque chose à faire, c'était toujours à l'aîné que revenait la tâche, et si son père lui demandait d'aller chercher quelque chose, le soir ou même la nuit, et qu'il fallait passer par le cimetière ou quelque autre lieu terrifiant, il répondait : « Oh non ! père, je n'irai pas, j'ai peur. » Car il avait effectivement peur.

Quand, à la veillée, on racontait des histoires à donner la chair de poule, ceux qui les entendaient disaient parfois : « Ça me donne le frisson ! » Le plus jeune des fils, lui, assis dans son coin, écoutait et n'arrivait pas à comprendre ce qu'ils voulaient dire. « Ils disent toujours : « Ça me donne la chair de poule ! ça me fait frissonner ! Moi, jamais ! Voilà encore une chose³⁹⁴ à laquelle je ne comprends rien. »

³⁹⁴ Dans le texte, *eine Kunst*, « un art » ; en effet, c'est bien du Grand Art d'alchimie dont il s'agit, comme nous tenterons de le démontrer plus tard.

Il arriva qu'un jour son père lui dit : « Écoute voir, toi, là dans ton coin ! Tu deviens grand et fort. Il est temps que tu apprennes à gagner ton pain. Tu vois comme ton frère se donne du mal, avec toi c'est peine perdue³⁹⁵. » - « Eh ! père, » répondit-il, « j'apprendrais bien volontiers. Si c'était possible, je voudrais apprendre à frissonner. C'est une chose que j'ignore totalement. » Lorsqu'il entendit ces mots, l'aîné des fils songea : « Seigneur Dieu ! quel crétin que mon frère ! Il ne fera jamais rien de sa vie. » Le père réfléchit et dit : « Tu apprendras bien un jour à avoir peur. Mais ce n'est pas comme ça que tu gagneras ton pain. »

La phratrie de deux est un thème bien connu dans les contes. La plupart du temps, c'est le plus jeune, celui que la nature semble avoir moins doté que l'autre, ou que son rang de cadet ne destine pas à un héritage, qui épouse finalement la fille du roi ou hérite des richesses familiales.

Notre puiné est décrit sot³⁹⁶ et ignare. À tout le moins diffère-t-il³⁹⁷ de son grand frère, l'efficace et l'intelligent selon ce monde. *Ce sont les fainéants et les bénis de Dieu qui gagneront le céleste enjeu, et non les travailleurs et les intelligents de ce monde* ³⁹⁸.

Le plus jeune, assis humblement dans un coin de la pièce comme Cendrillon, paraît certainement idiot aux yeux du monde.

³⁹⁵ Dans le texte original en allemand on trouve l'expression brassicole : *Dir ist Hopfen und Malz verloren*. Avec toi, c'est houblon et malt perdus.

³⁹⁶ *Dumm* en allemand, que l'on peut également traduire par « muet ». Le verbe lui fait en effet encore défaut. Le proverbe suivant heurte violemment notre préjugé :

Je dummer der Mensch desto gröszer das Glück. « Plus un homme est idiot, plus son bonheur est grand ! » Proverbe n°1725 du catalogue de Karl Simrock. Plus loin, son frère le qualifie de *Dummbart*, bête barbe. On peut certainement mettre ce mot en corrélation avec la Barbe Blanche (*weiß Bart*) ou Barbe Sage (*weise Bart*), que nous rencontrerons à la fin du conte.

³⁹⁷ Le grec ἰδιος ou ἰδιότης (idiot) signifie « d'une nature particulière ».

³⁹⁸ MR XX, 19'.

Plus nous serons intelligents en Dieu, plus nous paraîtrons idiots au monde ³⁹⁹.

Comme Jacob, il supplantera largement son frère en recevant le don de bénédiction.

Ésaü, l'homme terrestre, est appelé Édom (אֶדוֹם) ⁴⁰⁰, rappelant la couleur rouge, tandis que Jacob, son frère jumeau qui naquit après lui, est appelé l'homme bleu, en hébreu tekhelet (תַּכְלִית) ⁴⁰¹.



זְבוּלוֹן
Zebulom

Notre héros est certainement un homme bleu, un aventurier de l'occulte, tel Zabulon, le cadet, partant au



יִשָּׂשכָר
Issacar

commerce du sel sur la mer pendant qu'Issachar, le plus âgé, étudiait sa Torah⁴⁰², ou comme les apôtres qui pêchaient de nuit sur la mer du monde. Il ne connaît pas le sentiment humain de crainte, il recherche autre chose : la peur bleue. Dans ce but, il sort ou plutôt s'extrait⁴⁰³ de sa maison natale.

À l'instar de la parabole de l'enfant prodigue⁴⁰⁴, c'est le plus jeune qui quitte la maison de son père et bénéficie

³⁹⁹ MR VI, 7.

⁴⁰⁰ אֶדוֹם, Édom s'apparente à אֲדָמָה, *adamah*, « la terre ».

⁴⁰¹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 251, n. 14. תַּכְלִית, *tekhelet*, est un coquillage servant à produire un bleu foncé, ou bleu pourpre. La racine signifie « peler », « écorcher », mais le mot peut être également rapproché de תַּכְלִית, *takhlit*, « l'achèvement », « le but ». L'homme bleu, l'homme sans son écorce extérieure, parvient à son accomplissement, se réunir à Dieu.

⁴⁰² Cf. E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées) : « Zabulon, l'occultiste, voyage sur la mer du monde pour permettre à Issachar d'étudier sa Torah. Les deux sceaux des tribus confirment le commentaire. Le passage biblique est le suivant (Deut. XXXIII, 18) : "Réjouis-toi, Zabulon, dans tes traversées et toi, Issachar, dans tes tentes." Ils convoquent les peuples à la montagne ; là ils sacrifieront des sacrifices de justice, car ils tireront leur richesse de la mer et de trésors cachés dans le sable." »

⁴⁰³ Le verbe allemand *ausziehen* exprime bien l'extraction.

⁴⁰⁴ Luc XV, 11.

ultérieurement de la bénédiction, symbolisée dans l'Évangile par le mouton gras⁴⁰⁵.

On remarquera aussi que la totalité des événements racontés dans ce conte adviennent pendant la nuit⁴⁰⁶ et ne peuvent donc être que de nature occulte. La nuit est le secret du Seigneur, dit-on. C'est de nuit que tout commence. Chez les Juifs et les musulmans, la nuit précède le jour. Le sous-titre du *Message Retrouvé*, « L'horloge de la nuit et du jour de Dieu », corrobore bien cela.

Venons-en maintenant au mystère de la peur, qui est central dans cette fable. De quelle peur parle-t-on ici ?

Le titre du conte est un peu équivoque à cet égard. *Märchen von einem, der auszog um das Fürchten zu lernen*, « histoire d'un (homme) qui sortit pour apprendre la peur ».

En effet, tout au long de la narration, le jeune frère se plaint amèrement de ne pas connaître *das Gruseln*, le frisson, et jamais, sauf dans le titre, il n'est fait mention de *das Fürchten*, la peur. Les gens pensent qu'ils frissonnent lorsqu'on raconte des histoires à la veillée : ils n'en connaissent que le rite, l'image. Ils se contentent d'histoires contées car ils ne veulent pas voir. Oh les pusillanimes et médiocres effrayés par la crudité de la chose ! ⁴⁰⁷

La vraie terreur est bien autre chose. Voici l'objet de la quête de notre « idiot ».

Le frisson, qui n'est ressenti par notre héros qu'à l'extrême fin de l'histoire, représente ici la véritable conjonction avec Dieu. Nous verrons qu'il est figuré sous le symbole

⁴⁰⁵ Notons qu'au verset 17, l'enfant prodigue « rentre en lui-même », εἰς ἑαυτὸν ἐλθὼν. Il en était donc sorti, c'est le sujet de notre fable.

⁴⁰⁶ L'épisode chez le bedeau, la nuit avec les sept pendus, la révélation du château enchanté faite par l'aubergiste, les trois nuits de veille à l'intérieur du château, et même la nuit où il découvre le frisson véritable. Voilà donc sept péripiéties nocturnes.

⁴⁰⁷ Cf. MR XXI, 26.

christique du poisson. Dans une version auvergnate du conte (en français donc)⁴⁰⁸, le frisson est provoqué par une centaine de pigeons sortant d'un pétrin⁴⁰⁹. Là aussi l'allusion à l'Esprit Saint est évidente.

Ah, wenn mirs nur gruselte !, chantonne-t-il constamment. « Ah, si seulement je pouvais frissonner ! » On gloserait volontiers : *Ah, wenn mirs nur gegrüßt*⁴¹⁰ *wäre*. « Ah, si seulement je pouvais être salué. » Le salut de l'ange lors de l'Annonciation et la peur sont manifestement liés, puisque l'ange rassura la Vierge Marie en disant : « Ne crains pas »⁴¹¹. En la saluant, l'ange la sauve.

De même, lorsqu'en pleine nuit Jésus vint à la rencontre de ses disciples sur l'eau du lac de Capharnaüm, il leur dit : « C'est moi, ne craignez pas »⁴¹². Car « la manifestation divine est entourée de terreur. (...) Cette rencontre se fait dans un autre monde »⁴¹³.

Le verset placé en exergue au début de cette étude ainsi que le proverbe persan qui suit, démontrent ce lien. « La peur est le frère de la mort »⁴¹⁴.

Dante Alighieri, pourvu des ailes d'Hermès⁴¹⁵, associe de même la mort à la peur au tout début de son œuvre :

⁴⁰⁸ « Pierre sans peur, conte du Cantal », dans P. Sébillot, *Contes et récits d'Auvergne*, Arbre d'Or, Genève, 2004.

⁴⁰⁹ Ou encore d'un coffre dans « Jean sans Peur » (conte du Nivernais).

⁴¹⁰ En effet, *das Gruseln* semble proche de *der Gruß*, « le salut ». En vérité, l'origine du mot *Gruseln*, « frissonner » est *das Grusel*, « la jeune oie » tant qu'elle est couverte de duvet jaunâtre. L'expression française « avoir la chair de poule » est en allemand comme en anglais « avoir la peau d'oie ». Y verrait-on une allusion alambiquée au vase au long col des alchimistes ? Voir à ce sujet l'article consacré aux « contes de ma Mère l'Oye » sur Wikipédia.

⁴¹¹ *Μη φοβου, Μαριαμ* (*Luc I*, 30). D'après un commentaire oral d'Emmanuel d'Hooghvorst, l'ange n'aurait pas directement prononcé cette phrase. Elle ferait partie du récit pour indiquer le caractère effrayant de l'apparition.

⁴¹² *Εγω ειμι, μη φοβεισθε* (*Jean VI*, 20).

⁴¹³ E. d'Hooghvorst, commentaire oral sur le psaume 29 (notes privées).

⁴¹⁴ ترس برادر مرگ است, *Tars barâdar marg ast*.

⁴¹⁵ *Aliger* en latin, « qui porte des ailes ».

(...) *la paura. Tant'e amara*⁴¹⁶ *che poco è più morte.* « La peur est tellement amère que guère plus ne l'est la mort »⁴¹⁷.

On en conclura que seul connaît le véritable frisson celui qui est passé par la mort ou qui l'a vaincue comme notre personnage. En somme c'est un hardi, dans le sens moyenâgeux du terme, un virtuose⁴¹⁸. Sa vertu mâle n'a d'égal que la couardise de son aîné. Notre conte est l'éloge du courage⁴¹⁹ de l'occultiste⁴²⁰.

Voici le récit ancré.

Cependant, plusieurs insinuations trahissant l'intention de l'auteur n'apparaissant que dans le texte original en allemand, nous nous en voudrions de ne pas les mentionner.

Quand les gens voyaient le plus jeune, ils disaient : « Avec lui, son père n'a pas fini d'en voir. » Wenn ihn die Leute sahen, sprachen sie 'mit dem wird der Vater noch seine Last haben !' Littéralement : avec lui son père va encore avoir sa charge. Les gens disent vrai : c'est bien lui qui rapportera du poids, des richesses⁴²¹. Trois coffres remplis d'or à partager avec le Roi et les pauvres. Il gagnera même son pain, c'est-à-dire qu'il goûtera à l'authentique communion christique !

Enfin, une phrase de ce prologue n'est pas traduite : *Was ein Häkchen werden will, muß sich beizeiten krümmen.* « Celui qui entend devenir un hameçon doit apprendre bien tôt à se courber ». Sous le couvert d'un proverbe louant le travail et

⁴¹⁶ Allusion à Marie dont le sens étymologique en hébreu est « amère ».

⁴¹⁷ Dante, *La Divine Comédie*, « Enfer », I, 7.

⁴¹⁸ Le mot latin *virtus*, « courage », provient de la racine *vir*, « l'homme mâle ».

⁴¹⁹ Les deux termes « courage » (du latin *cor*, *cordis*) et « hardiesse » (du vieil allemand *hard* ou du grec *καρδία*) pouvant avoir le cœur pour origine étymologique.

⁴²⁰ Il y a chez Giovan Francesco Straparola (1480-1557) une nouvelle qui rappelle celle-ci : l'histoire de Flamminio qui veut à tout prix apprendre ce qu'est la mort. G. F. Straparola, *Le piacevoli Notti*, Nuit 4, Fable 5.

⁴²¹ *Die Last*, comme *onus* en latin ou כבוד (*kavod*) en hébreu a ici le sens de « poids, gloire, honneur ».

l'habitude⁴²², se trouve de nouveau une allusion à la pêche au poisson, qui clôt le récit. En effet, comme Riquet possède la houppe⁴²³, il convient de bien forger son hameçon pour happer la belle.

Premier essai, à l'école du sacristain

Peu de temps après, le bedeau⁴²⁴ vint en visite à la maison. Le père lui conta sa peine et lui expliqua combien son fils était peu doué en toutes choses. « Pensez voir ! Quand je lui ai demandé comment il ferait pour gagner son pain, il a dit qu'il voulait apprendre à frissonner ! » - « Si ce n'est que ça », répondit le bedeau, « je le lui apprendrai. Confiez-le-moi. » Le père était content ; il se disait : « On va le dégourdir un peu. » Le bedeau l'amena donc chez lui et lui confia la tâche de sonner les cloches. Au bout de quelque temps, son maître le réveilla à minuit et lui demanda de se lever et de monter au clocher pour carillonner. « Tu vas voir ce que c'est que d'avoir peur », songeait-il. Il quitta secrètement la maison et quand le garçon fut arrivé en haut du clocher, comme il s'apprêtait à saisir les cordes, il vit dans l'escalier, en dessous de lui, une forme toute blanche. « Qui va là ? » cria-t-il. L'apparition ne répondit pas, ne bougea pas. « Réponds ! » cria le jeune homme. « Ou bien décampe ! Tu n'as rien à faire ici ! » Le bedeau ne bougeait toujours pas. Il voulait que le jeune homme le prît pour un fantôme. Pour la deuxième fois, celui-ci cria : « Que viens-tu faire ici ? Parle si tu es honnête homme. Sinon je te jette au bas de l'escalier. » Le bedeau pensa : « Il n'en fera rien. » Il ne répondit pas et resta sans bouger. Comme s'il était de pierre. Alors le garçon l'avertit pour la troisième fois et comme le fantôme ne répondait toujours pas, il

⁴²² Dont le sens commun s'apparente à « c'est en forgeant qu'on devient forgeron. »

⁴²³ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 175.

⁴²⁴ *Der Küster*, « le sacristain » ou « le bedeau », provient du latin *custos templi*, « le gardien du temple ». Étymologie donnée par l'exceptionnel dictionnaire des frères Grimm.

prit son élan et le précipita dans l'escalier. L'apparition dégringola d'une dizaine de marches et resta là allongée. Le garçon fit sonner les cloches, rentra à la maison, se coucha sans souffler mot et s'endormit. La femme du bedeau attendit longtemps son mari. Mais



il ne revenait pas. Finalement, elle prit peur, réveilla le jeune homme et lui demanda : « Sais-tu où est resté mon mari ? Il est monté avant toi au clocher. » - « Non », répondit-il, « je ne sais pas. Mais il y avait quelqu'un dans l'escalier et comme cette personne ne répondait pas à mes questions et ne voulait pas s'en aller, je l'ai prise pour un coquin et l'ai jetée au bas du clocher. Allez-y, vous verrez bien si c'était votre mari. Je le regretterais. » La femme s'en fut en courant et découvrit son mari gémissant dans un coin, une jambe cassée.

Elle le ramena à la maison, puis se rendit en poussant de grands cris chez le père du jeune homme : « Votre garçon a fait des malheurs », lui dit-elle. « Il a jeté mon mari au bas de l'escalier, où il s'est cassé une jambe. Débarrassez notre maison de ce vaurien ! » Le père était bien inquiet. Il alla chercher son fils et lui dit : « Quelles sont ces façons, mécréant ! C'est le diable qui te les inspire ! » - « Écoutez-moi, père », répondit-il. « Je suis totalement innocent. Il se tenait là, dans la nuit, comme quelqu'un qui médite un mauvais coup. Je ne savais pas qui c'était et, par trois fois, je lui ai demandé de répondre ou de partir. » - « Ah ! » dit le père, « tu ne me feras que des misères. Disparais ! » - « Volontiers, père. Attendez seulement qu'il fasse jour. Je voyagerai pour apprendre à frissonner. Comme ça, je saurai au moins faire quelque chose pour gagner mon pain. » - « Apprends ce que tu veux », dit le père. « Ça m'est égal ! Voici cinquante talents, va par le monde et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père. » - « Qu'il en soit fait selon votre volonté, père. Si c'est là tout ce que vous exigez, je m'y tiendrai sans peine. »

Voilà le fils confié à l'Église en vue d'une expérience spirituelle et initiatique. Elle se révèle cependant bien incapable de procurer à notre insensé⁴²⁵ en quête de sens le moindre divin frisson, la moindre sensation véritable. Il lutta certes avec quelqu'un, mais ce n'était qu'un homme déguisé en spectre.

Débarrassez notre maison de ce vaurien !

Voilà comment sont accueillis les candidats à la gnose, ceux qui cherchent les mystères occultes de l'homme. L'Église s'en débarrasse et ne verra donc rien du succès de notre brave.

Nous avons peut-être déjà mentionné un détail d'importance : si la version allemande du conte retranscrite par les frères Grimm tait le prénom du héros, d'autres versions⁴²⁶ le prénomment Hans, ou son équivalent français Jean. De très nombreux contes allemands traitent de Hans, celui qui a reçu la grâce⁴²⁷. Il porte en général les traits du naïf à qui un destin plus que favorable est promis.

Et surtout ne dis à personne d'où tu viens et qui est ton père. Le nom de Dieu le Père ne se dit pas. Si l'on proclame publiquement son origine divine, le monde se venge certainement. Voyez ce qui arriva à Joseph qui ne faisait pas mystère de son statut de préféré du père Jacob. Il fut jeté dans un puits et vendu comme esclave à des marchands. La passion de Jésus⁴²⁸ ou les tortures subies par Halladj⁴²⁹ ne sont que quelques exemples parmi une multitude d'autres.

⁴²⁵ C'est en cela qu'il est décrit crétin, il est orphelin du « sens » le *vouç*, il est « insensé » (*ἀνοητος*).

⁴²⁶ Par exemple *Hans ohne Furcht*, version de la région de Paderborn racontée par la famille von Haxthausen ; ou « Jean sans Peur », adaptation nivernaise du présent conte. Il y a aussi « Le Pauvre Garçon meunier et le petit chat » dans lequel le troisième fils prénommé Hans parvient, grâce à l'aide substantielle d'un maître chat, à épouser la fille du roi. Les parallèles avec ce conte-ci sont nombreux.

⁴²⁷ *pn*, « celui qui a reçu la grâce ».

⁴²⁸ Cf. *Jean VI*, 40 par exemple : « Telle est la volonté de mon Père, que tout homme qui voit le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle. »

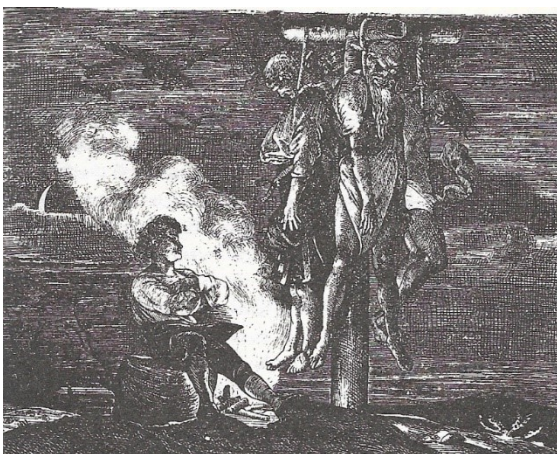
⁴²⁹ Poète et prédicateur persan (858-922 A.D.) condamné à mort et crucifié à Bagdad pour avoir affirmé être lui-même la vérité.

Les deux fils dans ce récit ne sont que les deux aspects du même homme, la partie épaisse ou charnelle, et la partie subtile ou spirituelle. Celui qui se complait dans la turpitude de ce bas monde et celui qui est prêt à tout expérimenter, y compris à mourir, pour en sortir. Ils ont en quelque sorte le même père.

Seconde tentative, les sept pendus

Quand vint le jour, le jeune homme empocha les cinquante talents et prit la route en se disant : « Si seulement j'avais peur !

si seulement je frissonnais ! » Arrive un homme qui entend les paroles que le garçon se disait à lui-même. Un peu plus loin, à un endroit d'où l'on apercevait des gibets, il lui dit : « Tu vois cet arbre ? Il y en a sept qui s'y sont mariés avec la fille



du cordier et qui maintenant prennent des leçons de vol⁴³⁰. Assieds-toi là et attends que tombe la nuit. Tu sauras ce que c'est que de frissonner. » - « Si c'est aussi facile que ça », répondit le garçon, « c'est comme si c'était déjà fait. Si j'apprends si vite à frissonner, je te donnerai mes cinquante talents. Tu n'as qu'à revenir ici demain matin. » Le jeune homme s'installa sous la potence et attendit que vînt le soir. Et comme il avait froid, il alluma du feu. À minuit le vent était devenu si glacial que, malgré le feu, il ne parvenait pas à se réchauffer. Et les pendus s'entrechoquaient en s'agitant de-ci, de-là. Il pensa : « Moi, ici,

⁴³⁰ La délicate expression allemande : *mit des Seilers Tochter Hochzeit gehalten haben*, « avoir épousé la fille du cordier », signifie prosaïquement « avoir été pendu ».

près du feu, je gèle. Comme ils doivent avoir froid et frissonner, ceux qui sont là-haut ! » Et, comme il les prenait en pitié, il appliqua l'échelle contre le gibet, l'escalada, décrocha les pendus les uns après les autres et les descendit tous les sept. Il attendit le feu, souffla sur les braises et disposa les pendus tout autour pour les réchauffer. Comme ils ne bougeaient pas et que les flammes venaient lécher leurs vêtements, il dit : « Faites donc attention ! Sinon je vais vous reprendre là-haut ! » Les morts, cependant, n'entendaient rien, se taisaient et laissaient brûler leurs loques. Le garçon finit par se mettre en colère. « Si vous ne faites pas attention », dit-il, « je n'y puis rien ! Je n'ai pas envie de brûler avec vous. » Et, l'un après l'autre, il les raccrocha au gibet. Il se coucha près du feu et s'endormit. Le lendemain, l'homme s'en vint et lui réclama les cinquante talents : « Alors, sais-tu maintenant ce que c'est que d'avoir le frisson ? » lui dit-il. « Non », répondit le garçon, « d'où le saurais-je ? Ceux qui sont là-haut n'ont pas ouvert la bouche, et ils sont si bêtes qu'ils ont laissé brûler les quelques hardes qu'ils ont sur le dos. » L'homme comprit qu'il n'obtiendrait pas les cinquante talents ce jour-là et s'en alla en disant : « Je n'ai jamais vu un être comme celui-là ! »

On constatera que dans ces deux premiers épisodes, les êtres que Hans rencontre ne profèrent aucun mot : ni le spectre en haut du clocher, ni forcément les pendus. Aucune expérience véritable et susceptible d'apporter le frisson recherché ne s'est donc produite.

Qui sont donc ces sept pendus ?

On pensera spontanément au chiffre traditionnel de l'âme du monde, ou aux sept dormants d'Éphèse⁴³¹, car eux aussi doivent être réveillés. Cependant les références au chiffre sept sont innombrables et leur accumulation n'amènerait pas l'explication.

⁴³¹ Cf. Coran, sourate 18.

Leur position suspendue pourrait évoquer les sept planètes traditionnelles errant autour de la terre, dont la froideur est parfois suggérée.

Cependant nous y voyons plutôt sept richesses gelées en nous, qu'il convient de réchauffer pour les vivifier. D'ailleurs les sept métaux enfouis dans la terre étant régis par les sept astres visibles à l'œil nu, l'allusion aux astres errants reste possible.

Dans la tradition cabalistique juive, les sept *séphiroth* inférieures, situées dans l'être humain, doivent être fécondées par les trois *séphiroth* supérieures, venues du dehors.

La même idée a été reprise par les chrétiens dans le *Veni creator spiritus* notamment. Les sept dons du Saint-Esprit que sont la sagesse, l'intelligence, la science, la force, le conseil, la piété, et la crainte, doivent être allumés par la venue de celui-ci.



<i>Tu septiformis munere,</i> <i>Digitus paternae dexteræ,</i> <i>Tu rite promissum Patris,</i> <i>Sermone ditans guttura.</i> <i>Accende lumen sensibus,</i> <i>Infunde amorem cordibus,</i> <i>Infirma nostri corporis</i>	Toi septiforme par la fonction (en don), Doigt de la droite du Père, Toi à juste titre promesse du Père, Augmentant les langues dans le discours, Allume la lumière dans les sens, Coule l'amour dans les cœurs, En la faible force de notre corps
--	--

<i>Virtute firmans perpeti.</i>	Donnant force pour résister ⁴³² .
---------------------------------	---

Notre valeureux alchimiste intrépide s'efforce en vain de revivifier ces sept corps ou métaux⁴³³ morts en les réchauffant. Mais il les brûle sans les ranimer. Il n'a point encore reçu la visite d'un adepte pour le guider. Sans cheminée, sans athanor, sans lieu, l'affaire échoue. C'est précisément l'esprit créateur qui fait défaut. C'est pourquoi il chantonne sans arrêt : « Ah si seulement je pouvais ressentir le frisson de la grâce ! »

On le mène au château

Le jeune homme reprit également sa route et se dit à nouveau, parlant à haute voix : « Ah ! si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner ! » Un cocher qui marchait derrière lui l'entendit et demanda : « Qui es-tu ? » - « Je ne sais pas », répondit le garçon. Le cocher reprit : « D'où viens-tu ? » - « Je ne sais pas », rétorqua le jeune homme. « Qui est ton père ? » - « Je n'ai pas le droit de le dire. » - « Que marmonnes-tu sans cesse dans ta barbe ? » - « Eh ! » répondit le garçon, « je voudrais frissonner. Mais personne ne peut me dire comment j'y arriverai. » - « Cesse de dire des bêtises ! » reprit le cocher. « Viens avec moi ! » Le jeune homme accompagna donc le cocher et, le soir, ils arrivèrent à une auberge avec l'intention d'y passer la nuit. En entrant dans sa chambre, le garçon répéta à haute et intelligible voix : « Si seulement j'avais peur ! Si seulement je savais frissonner ! » L'aubergiste l'entendit et dit en riant : « Si vraiment

⁴³² *Veni creator spiritus*, « viens esprit créateur ». Célèbre hymne grégorienne composée au IX^{ème} siècle par l'abbé de Fulda, Raban Maur, un des principaux artisans de la Renaissance Carolingienne. Il serait une paraphrase de *Jessé* XI, 1-3.

⁴³³ En langage médiéval, un corps est un métal. Au soleil correspond l'or, à la Lune l'argent, à Mercure le mercure, à Vénus le cuivre, à Mars le fer, à Jupiter l'étain et à Saturne le plomb, comme le rappelle Proclus dans son commentaire au *Timée* de Platon (Proclus, *Commentaire sur le Timée*, I, Vrin, Paris, 1966, p. 75).

ça te fait plaisir, tu en auras sûrement l'occasion chez moi. » - « Tais-toi donc ! » dit sa femme. « À être curieux, plus d'un a déjà perdu la vie, et ce serait vraiment dommage pour ses jolis yeux s'ils ne devaient plus jamais voir la lumière du jour. » Mais le garçon répondit : « Même s'il fallait en arriver là, je veux apprendre à frissonner. C'est d'ailleurs pour ça que je voyage. » Il ne laissa à l'aubergiste ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'il lui dévoilât son secret. Non loin de là, se trouvait un château maudit, dans lequel il pourrait certainement apprendre ce que c'était que d'avoir peur, en y passant seulement trois nuits. Le roi avait promis sa fille en mariage à qui tenterait l'expérience et cette fille était la plus belle qu'on eût jamais vue sous le soleil. Il y avait aussi au château de grands trésors gardés par de mauvais génies dont la libération pourrait rendre un pauvre très riche. Bien des gens étaient déjà entrés au château, mais personne n'en était jamais ressorti.

Le lendemain, le jeune homme se rendit auprès du roi : « Si vous le permettez, je voudrais bien passer trois nuits dans le château. » Le roi l'examina, et comme il lui plaisait, il répondit : « Tu peux me demander trois choses. Mais aucune d'elles ne saurait être animée et tu pourras les emporter avec toi au château. » Le garçon lui dit alors : « Eh bien ! je vous demande du feu, un tour et un banc de ciseleur avec un couteau. »

Le cocher se dit en allemand *Fuhrmann*, c'est un homme qui guide, un conducteur⁴³⁴. Sans lui, c'est l'errance. C'est le conseil de ce charretier qui amène toute l'aventure qui suit. C'est lui qui conduit au roi. Remarquons le désir furieux de notre quêteur qui harcèle l'aubergiste de lui enseigner le lieu.

⁴³⁴ Le guide se dirait en arabe إمام, « imâm », ou en langage d'Hermès, ποιμανδρής, « pasteur d'homme ».

Nous entrons à présent dans le vif du sujet et certainement dans la partie la plus intéressante du conte⁴³⁵. Il s'agit d'exorciser⁴³⁶ le château de ses démons. Du moins, c'est ainsi que la chose est présentée. L'épreuve consiste plus précisément à veiller⁴³⁷ pendant trois nuits et à en réchapper... Définissons tout d'abord l'opération et voyons plus en détail de quoi il retourne.

Exorciser vient du grec ἐκ, « hors de », et de ὅρκος, « le serment ». C'est faire sortir le serment d'un être, lui faire jurer sa conversion.

Un esprit vulgaire sera chassé tout simplement, mais dans le cas d'une lutte avec un ange de Dieu, l'objectif est de le contraindre à nous bénir, comme le fit Jacob à Penue⁴³⁸.

Le serment accompagne aussi généralement la transmission du secret⁴³⁹. Moïse jura lorsqu'il transmet son héritage à Josué⁴⁴⁰.

On trouve dans les Évangiles une grande quantité de scènes d'exorcisme : au moins quatre⁴⁴¹ cas d'expulsion de démons sont rapportés dans trois épisodes du Nouveau

⁴³⁵ Notons par ailleurs que ce conte est né de la fusion de deux histoires : celle d'un homme qui quitta son pays pour apprendre la peur et celle d'un château hanté qui fut délivré par un preux. Ainsi s'explique aussi sa longueur.

⁴³⁶ *Das Schloß erlösen*, « libérer le château », « le dissoudre » littéralement. Dans les contes, *erlösen* a le sens de *entzaubern*, « désenchanter », nous apprend le dictionnaire des frères Grimm. *Erlöser* est aussi le « rédempteur », celui qui se sacrifie pour racheter les autres.

⁴³⁷ *Wachen*, « veiller ». Nous verrons toutefois que notre héros dort une partie des nuits. Toutes les épreuves ont lieu à minuit, c'est-à-dire au plus noir de la nuit. Lorsque les douze coups se font entendre, les créatures disparaissent. Il y a là une incongruité chronologique qui a incommodé plus d'un traducteur. Plusieurs versions ont pour cette raison transformé le « minuit » originel en « une heure ».

⁴³⁸ Cf. *Genèse* XXXII, 24. Le toponyme veut dire « face à Dieu ».

⁴³⁹ Comme l'a si admirablement figuré La Fontaine : « Le corbeau honteux et confus, jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

⁴⁴⁰ *Josué* XIV, 9.

⁴⁴¹ *Matthieu* VIII, 28 ; IX, 32 ; XVII, 14. Les mêmes faits se trouvent chez Marc et Luc.

Testament. Ici, comme souvent dans les contes, c'est un château qui doit être délivré.

De quoi s'agit-il ? Que symbolise le château ensorcelé⁴⁴² ?

La partie maudite de l'homme, son sacrum où de tant de richesses se trouvent recluses⁴⁴³ ou l'athanor, cette tour au bas de la colonne vertébrale, lieu des opérations chimiques.

Pour délivrer cette citadelle maudite, il faut qu'un ange vienne la bien dire, la bénir. Cette gangue de pierre entourant la partie divine dans l'homme a été maudite par Satan. Ce sort jeté explique les nombreuses



vaines tentatives et les nombreux échecs de ceux qui veulent s'en emparer sans l'aide d'en haut.

Mais, dira-t-on, à quoi peuvent bien servir trois instruments pareils (la planche de ciseleur, le tour et le feu) ? À tailler d'abord, à polir ensuite et enfin à cuire.

Et pourquoi n'est-il pas permis d'emporter avec soi un ami ou tout être animé ? Il est dit en effet : Jacob resta seul après avoir franchi le gué du Yabboq⁴⁴⁴. Quant à Dante, il fut accompagné par Virgile jusqu'à l'endroit où apparaît Béatrice. Il fallut ensuite qu'il restât seul⁴⁴⁵.

⁴⁴² *Verwünschtes Schloß*, « le château envoûté » ou « sous l'emprise d'un mauvais vœu ».

⁴⁴³ *Schloß*, « château » ou « cadenas ». Quelque chose de bien clos, hermétiquement luté.

⁴⁴⁴ *Genèse XXXII*, 25.

⁴⁴⁵ Cf. Dante, *La Divine Comédie*, « Purgatoire », XXIII, 128.

La première nuit au château

Le jour même, le roi fit porter tout cela au château. À la tombée de la nuit, le jeune homme s'y rendit, alluma un grand feu dans une chambre, installa le tabouret avec le couteau tout à côté et s'assit sur le tour. « Ah ! si seulement je pouvais frissonner ! » dit-il.

« Mais ce n'est pas encore ici que je saurai ce que c'est. » Vers minuit, il entreprit de ranimer son feu. Et comme il soufflait dessus, une voix retentit tout à coup dans un coin de la chambre : « Hou, miaou, comme nous



avons froid ! » - « Bande de fous ! » s'écria-t-il. « Pourquoi hurlez-vous comme ça ? Si vous avez froid, venez ici, asseyez-vous près du feu et réchauffez-vous ! » À peine eut-il prononcé ces paroles que deux gros chats noirs, d'un bond formidable, sautèrent vers lui et s'installèrent de part et d'autre du garçon en le regardant d'un air sauvage avec leurs yeux de braise. Quelque temps après, s'étant réchauffés, ils dirent : « Si nous jouions aux cartes, camarade ? » - « Pourquoi pas ! » répondit-il, « mais montrez-moi d'abord vos pattes. » Les chats sortirent leurs griffes. « Holà ! » dit-il. « Que vos ongles sont longs ! attendez ! il faut d'abord que je vous les coupe. » Il les prit par la peau du dos, les posa sur l'étau et leur y coinça les pattes. « J'ai vu vos doigts », dit-il, « j'en ai perdu l'envie de jouer aux cartes. » Il les tua et les jeta par la fenêtre dans l'eau d'un étang. À peine s'en était-il ainsi débarrassé que de tous les coins et recoins sortirent des chats et des chiens, tous noirs, tirant des chaînes rougies au feu. Il y en avait tant et tant qu'il ne pouvait leur échapper. Ils criaient affreusement, dispersaient les brandons du foyer, piétinaient le feu, essayaient de l'éteindre. Tranquillement, le garçon les regarda faire un moment. Quand il en eut assez, il prit le couteau

de ciseleur et dit : « Déguerpissez, canailles ! » Et il se mit à leur taper dessus. Une partie des assaillants s'enfuit ; il tua les autres et les jeta dans l'étang. Puis il revint près du feu, le ranima en soufflant sur les braises et se réchauffa.

Bientôt, il sentit ses yeux se fermer et eut envie de dormir. Il regarda autour de lui et vit un grand lit, dans un coin. « Voilà ce qu'il me faut », dit-il. Et il se coucha. Comme il allait s'endormir, le lit se mit de lui-même à se déplacer et à le promener par tout le château. « Très bien ! » dit-il. « Plus vite ! » Le lit partit derechef comme si une demi-douzaine de chevaux y étaient attelés, passant les portes, montant et descendant les escaliers. Et tout à coup, il versa sens dessus dessous hop ! et le garçon se



retrouva par terre avec comme une montagne par-dessus lui. Il se débarrassa des couvertures et des oreillers, se faufila de dessous le lit et dit : « Que ceux qui

veulent se promener se promènent. » Et il se coucha auprès du feu et dormit jusqu'au matin. Le lendemain, le roi s'en vint au château. Quand il vit le garçon étendu sur le sol, il pensa que les fantômes l'avaient tué. Il murmura : « Quel dommage pour un si bel homme ! » Le garçon l'entendit, se leva, et dit : « Je n'en suis pas encore là ! » Le roi s'étonna, se réjouit et lui demanda comment les choses s'étaient passées. « Très bien. Voilà une nuit d'écoulée, les autres se passeront bien aussi. » Quand il arriva chez l'aubergiste, celui-ci ouvrit de grands yeux. « Je n'aurais jamais pensé », dit-il, « que je te reverrais vivant. As-tu enfin appris à frissonner ? » - « Non ! » répondit-il, « tout reste sans effet. Si seulement quelqu'un pouvait me dire comment faire ! »

Comme lors de la troisième nuit, l'homme éprouvé vient à coincer ou fixer quelque créature venue d'en haut. Pour accomplir cela, il doit posséder un endroit fixe et un instrument de mesure. C'est l'homme qui possède cette fixité à l'endroit où il est assis. À plusieurs reprises, on tente de l'en déloger. Et à chaque tentative, il reprend ses droits et se rattache à son fondement en s'y asseyant⁴⁴⁶.

Notre héros possède vraisemblablement l'amour de Dieu, selon qu'il est dit :

L'homme vulgaire est comme un bouchon dans la mer démontée du monde. (...) Celui qui a l'amour de Dieu demeure ferme en tous lieux et en toutes occasions ⁴⁴⁷.

Ici, c'est à l'aide du banc de ciseleur, sorte d'étau, qu'il bloque les chats pour mieux les empêcher de nuire en taillant leurs griffes. On perçoit la grande hospitalité du garçon, qui invite premièrement les chats à partager son feu ; il agira de même avec l'homme trépassé qui apparaît la troisième nuit.

Le nom du chat en grec, *αἴλουρος*, indique sa nature sans cesse agitée. La racine grecque du nom⁴⁴⁸ le rapproche d'Éole,

⁴⁴⁶ En prise à de nombreuses difficultés, Jacob s'assit, יָשָׁב (*Genèse XXXVII, 1*) et y fait face sans s'en préoccuper.

⁴⁴⁷ *MR V, 34.*

⁴⁴⁸ Αἴλουρος, « le chat », viendrait de αἰολη, « qui s'agite sans cesse », et de οὐρά, « la queue ». Cette étymologie, qualifiée de populaire dans le dictionnaire Bailly, nous encourage à la trouver intéressante. En effet, il n'est pas rare aujourd'hui de voir Varron, St Isidore, Platon ou Eustathe affublés de ce qualificatif péjoratif. Le latin *cattus*, serait lui apparenté à *catus*, « aigu, habile », mot d'origine sabine. *Feles* ou *felis*, quant à lui, s'utilisait pour désigner un voleur. Isidore (*Étymologies*, XII, 2, 38) donne encore les sens suivants : « *Appelé musio car il est l'ennemi des souris. Le peuple l'appelle cattus car provenant de la capture. D'autres disent que le verbe cattare signifie voir (capter en français). En effet il cerne avec une telle précision, qu'il surpasse les ténèbres de la nuit par la fulgurance de sa lumière (regard). D'où le nom catus, dérivé de καίεσθαι, avec le sens d'ingénieux.* » La dernière phrase mérite une explication car le rapprochement n'est pas du tout évident. Lorsqu'Isidore écrit *ingeniosus*, il veut sans doute dire « habité par un δαίμων, un génie », ce mot venant de δαίω, « allumer », très proche de καίεσθαι, « être allumé ».

En outre, le chat est certainement le vecteur de la résidence du Seigneur. N'est-il pas dit en effet : « Le Seigneur a habité par Minou » (*Jean I, 14*) ?

le dieu houleux des vents. Dans une autre version du conte, des diabolotins remplacent les félins⁴⁴⁹. Or leur nombre binaire est aussi celui du grand séparateur, le diable⁴⁵⁰. En témoignent les deux cornes et les pattes de bouc, fendues en deux parties.

Au Moyen Âge, le chat appartenait certainement aux nombreux représentants de Satan. Le démon revêt les formes les plus diverses pendant les nuits de pleine lune, et il apparaît sous la forme d'un chat noir aux carrefours des chemins isolés.

Mais quel est donc le rôle de nos *mephisto-feles*⁴⁵¹ aux yeux de braises ?

Les chats ont-ils pour rôle d'empêcher notre héros de s'occuper de son feu ? Même si les deux premiers proposent de jouer aux cartes et que les autres tentent d'éteindre le feu, leur rôle nous semble similaire : distraire notre brave de son foyer. Or le feu de Vesta comme le feu de l'athanor ne doit jamais être éteint.

Le lit ambulante poursuit sans doute le même dessein jusqu'à ce qu'il se retourne et laisse Hans sens dessus dessous. Une certaine conversion semble s'être donc opérée.

Voici un commentaire extrait d'une lettre d'Emmanuel d'Hooghvorst qui précise le symbolisme du chat noir :

Le chat noir est IAVE, qui joue avec nous comme le chat avec la souris... Nous tournons toujours autour mais il nous est très difficile de le trouver sans dommage ; mais c'est seulement alors que nous trouvons fortune. La lune est le vase Philosophique dans lequel doit cuire ce sulfureux IAVE ⁴⁵².

⁴⁴⁹ Pierre sans Peur, conte du Cantal. Voir Paul Sébillot, *op. cit.*

⁴⁵⁰ Διabolος, « le diable », provient de δια, « en sens divers », et βαλλω, « jeter » ; celui qui disperse.

⁴⁵¹ Ce mot désignant le diable apparaît pour la première fois dans la légende du docteur Faust. Il semble provenir de מפץ, « le séparateur », et de שקר טפל, « le menteur ». La proximité du mot avec la déesse samnite-romaine des vapeurs sulfureuses, Mephitis, ne semble que fortuite.

⁴⁵² Lettre d'Emmanuel d'Hooghvorst à Stéphane Feye.

Son cri n'est pas non plus anodin. מ'י הווא , *mi hahou* signifie « Qui est celui-ci ? » en hébreu, ou plus exactement « Qui est le HOU ? », c'est-à-dire une des deux parties du tétragramme disloqué par la chute originelle. Les félins se demandent qui est cet énergumène s'intéressant à son HOU divin.

Dans la tradition alchimique, le chat représente en général la partie volatile, le mercure⁴⁵³. EH identifie le Chat Botté à Raminagrobis-Hermès⁴⁵⁴.



Dès qu'il entend miauler, notre vaillant personnage traite les matous d'insensés⁴⁵⁵, de fous. Voilà qui est judicieux. Ces créatures envoyées d'en haut, dévalant par la cheminée, sont décrites plus loin comme des esprits. Il leur manque la fixité du corps. Leurs yeux de feu témoignent probablement de leur origine éthérique.

Au risque d'élargir abusivement notre sujet, voyons ce que le chat signifiait pour les Égyptiens. Il était consacré à la déesse Isis, préposée aux initiations, et à Bastet⁴⁵⁶, la déesse chat. Celle-ci était particulièrement bénéfique en ce qu'elle tuait les serpents. Le rôle a été repris dans le christianisme par l'archange Michaël ou par Saint George. C'est la fixation ou

⁴⁵³ Si le chat s'apparente visiblement à Mercure, le chien lui est également consacré ; cf. A.-J. Pernety, *Les fables égyptiennes et grecques*, Archè, Milano, 2004, p. 383.

⁴⁵⁴ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, *op. cit.*, p. 160.

⁴⁵⁵ *Ihr Narren*, dans le texte allemand.

⁴⁵⁶ Voir l'illustration ci-jointe. La déesse Bastet est souvent assimilée à Artémis, protectrice des accouchements.

l'anéantissement⁴⁵⁷ du dragon, notre intellect, qui permet la conversion d'Eva en Ave, c'est-à-dire en la Vierge Marie.

Peut-être l'apparition des chats symbolise-t-elle cet anéantissement et prépare-t-elle la venue de la grâce.

Quant au feu qu'il allume en arrivant dans le château, il est décrit comme « grand ». C'est sans doute un feu violent pour rôti, qui provoque l'arrivée des chats par la cheminée. L'intensité du feu lors des deux nuits qui vont suivre est sans doute moindre, et adaptée à la cuisson, puisqu'il s'agit de réassembler ou de ressusciter en réchauffant.

Le jeu de cartes est très répandu dans les contes. Il est l'apanage du prince des ténèbres, qui joue à nous tenter et à nous séduire. On peut gagner ou perdre. C'est une sorte de lutte.

Il est aussi un instrument de divination. Le mot espagnol *naipes*, comme l'italien *naibi*, désignant le jeu de cartes, provient de l'arabe نبي, *nabî*, « le prophète ».

On remarquera que lors de la première nuit, ce sont les chats qui proposent de jouer aux cartes, et que notre brave s'abstient d'y participer, alors qu'au cours de la deuxième, c'est lui-même qui réclame sa participation au jeu de quilles.

Le jeu de cartes n'a d'ailleurs pas lieu, l'acquiescement de notre héros n'est qu'un prétexte pour les appâter et les occire.

C'est Hermès-Mercure qui régit les jeux⁴⁵⁸. Après les chats, voici un deuxième élément qui nous y amène.

On peut en outre rapprocher les trois nuits passées au château, l'épisode du lit et celui des chats, des aventures du

⁴⁵⁷ On parle habituellement de « terrasser » le dragon, c'est-à-dire de le rendre terrestre en le fixant. L'archange Michaël porte une lance toujours dirigée vers le bas. Satan, qui pousse notre intellect à la désincarnation, doit, une fois converti, reconnaître et contempler la divinité dans la partie basse de l'homme.

⁴⁵⁸ D'ailleurs, il porte en attributs les ἐρμαία (*hermaia*), « les dés ».

chevalier Gauvain dans le Lit de la Merveille⁴⁵⁹. Celui-ci parvient à se coucher dans un lit d'or que nul chevalier avant lui n'avait pu conquérir. Après avoir résisté à une pluie de flèches et triomphé d'un lion, il devient seigneur du château et est revêtu d'un manteau d'hermine.

La deuxième nuit, jeu de quille

Pour la deuxième nuit, il se rendit à nouveau au château, s'assit auprès du feu et reprit sa vieille chanson : « Ah ! si seulement je pouvais frissonner. » À minuit on entendit des bruits étranges. D'abord doucement, puis toujours plus fort, puis après un court silence, un grand cri. Et la moitié d'un homme arrivant par la cheminée tomba devant lui. « Holà ! » cria-t-il. « Il en manqua une moitié. Ça ne suffit pas comme ça ! » Le vacarme reprit. On tempêtait, on criait. Et la seconde moitié tomba à son tour de la cheminée. « Attends », dit le garçon, « je vais d'abord ranimer le feu pour toi. » Quand il l'eut fait, il regarda à nouveau autour de lui : les deux moitiés s'étaient rassemblées et un homme d'affreuse mine s'était assis à la place qu'occupait le jeune homme auparavant. « Ce n'est pas ce que nous avons convenu », dit-il. « Ce tour est à moi ! » L'homme voulut l'empêcher de s'y asseoir mais il ne s'en laissa pas conter. Il le repoussa avec violence et reprit sa place. Beaucoup d'autres hommes se mirent alors à dégringoler de la cheminée les uns après les autres et ils apportaient neuf tibias et deux têtes de mort avec lesquels ils se



⁴⁵⁹ Cf. Ch. de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette*, vers 459 à 534.

mirent à jouer aux quilles. Le garçon eut envie d'en faire autant. « Dites, pourrais-je jouer aussi ? » - « Oui, si tu as de l'argent. » - « J'en ai bien assez », répondit-il, « mais vos boules ne sont pas rondes. » Il prit les têtes de mort, s'installa à son tour et en fit de vraies boules. « Comme ça elles rouleront mieux », dit-il. « En avant ! On va rire ! » Il joua et perdit un peu de son argent. Quand sonna une heure⁴⁶⁰, tout avait disparu. Au matin, le roi vint aux renseignements. « Que t'est-il arrivé cette fois-ci ? » demanda-t-il. « J'ai joué aux quilles », répondit le garçon, « et j'ai perdu quelques deniers. » - « Tu n'as donc pas eu peur ? » - « Eh ! non ! » dit-il, « je me suis amusé ! Si seulement je savais frissonner ! »

La réunion des deux parties séparées de l'homme est certainement traditionnelle. C'est ici un feu de fusion qui l'opère. Abraham n'observa-t-il pas Adam et Ève se tournant le dos dans la grotte double de Makpelah⁴⁶¹ ? Les deux parties sont en effet d'origine divine, l'intellect en haut et la force de procréation en bas. L'esprit de l'homme pensant s'élever, méprise son fondement. Il provoque et entretient ainsi la scission. Notre téméraire jeune homme parvient à rassembler les deux moitiés en les réchauffant. C'est un des thèmes principaux du conte : remarquons qu'il s'est déjà essayé à réchauffer les sept pendus (sans succès) et qu'il revigore un mort par la chaleur lors de la troisième nuit.

Un homme d'affreuse mine, la traduction n'est pas flatteuse, il s'agit d'un homme grisâtre⁴⁶². Les chats de la première nuit sont noirs, la barbe du géant qu'il rencontre à la troisième est blanche. L'or apparaît ensuite. Peu à peu le ton s'éclaircit, à mesure que la purification s'effectue. Est-ce un hasard de retrouver ici l'ordre des couleurs alchimiques ?

⁴⁶⁰ Voir note 436.

⁴⁶¹ Genèse 23. *Pirké* de Rabbi Eliézer XXXVI.

⁴⁶² *Ein gräulicher Mann*, « un homme grisâtre ou lugubre » ; le sens d'« affreux » existe aussi.

Le jeu de quilles est un jeu très ancien, très pratiqué notamment en France depuis le Moyen Âge jusqu'au dix-huitième siècle. Les quilles sont au nombre de neuf et une seule boule les fait chanceler. La version de Zwehrn⁴⁶³ du conte ainsi que le celle du Cantal parlent bien d'une seule boule et non de deux. Le jeu figure Apollon, la sphère, et les instables neuf muses⁴⁶⁴.



À propos du crâne poli : « Le crâne poli d'un mort nous reflète la vérité mieux que n'importe quel miroir magique » ⁴⁶⁵.

⁴⁶³ Bourgade de Hesse, aujourd'hui incorporée à la ville de Kassel.

⁴⁶⁴ Un mythe grec rapporté par la revue *Le Mercure de France* en 1739 raconte l'invention de ce jeu par un rustre Béotien habitant au pied du Parnasse. Celui-ci prétendit devenir poète et égaler les muses. Il fut puni par celles-ci et ses neuf enfants furent changés en quilles. Lui-même fut transformé par Apollon en boule.

La disposition des neuf quilles reproduit la tétractys pythagoricienne sans son sommet. Le bowling moderne à dix quilles est beaucoup plus récent.

⁴⁶⁵ MR IX, 12.

Si la scène fait allusion à l'éclaircissement du miroir, le secret en est bien dissimulé.

La nuit du destin (troisième et dernière)

La troisième nuit, il s'assit à nouveau sur son tour et dit tristement : « Si seulement je pouvais frissonner ! » Quand il commença à se faire tard, six hommes immenses entrèrent dans la pièce portant un cercueil. « Hi ! Hi ! Hi ! » dit le garçon, « voilà sûrement mon petit cousin qui est mort il y a quelques jours seulement. » Du doigt, il fit signe au cercueil et s'écria : « Viens, petit cousin, viens ! » Les hommes posèrent la bière sur le sol ; il s'en approcha et souleva le couvercle. Un mort y était allongé. Il lui toucha le visage. Il était froid comme de la glace. « Attends », dit-il, « je vais te réchauffer un peu. » Il alla près du feu, s'y réchauffa la main et la posa sur la figure du mort. Mais celui-ci restait tout froid. Alors il le sortit du cercueil, s'assit près du feu et l'installa sur ses genoux en lui frictionnant les bras pour rétablir la circulation du sang. Comme cela ne servait à rien, il songea tout à coup qu'il suffit d'être deux dans un lit pour avoir chaud. Il porta le cadavre sur le lit, le recouvrit et s'allongea à ses côtés. Au bout d'un certain temps, le mort se réchauffa et commença à bouger. « Tu vois, petit cousin », dit le jeune homme, « ne t'ai-je pas bien réchauffé ? » Mais le mort, alors, se leva et s'écria : « Maintenant, je vais t'étrangler ! » - « De quoi ! » dit le garçon, « c'est comme ça que tu me remercies ? Retourne au cercueil ! » Il le ceintura, et le jeta dans la bière en refermant le couvercle. Les six hommes arrivèrent alors et l'emportèrent. « Je ne réussis pas à frissonner », dit-il. « Ce n'est décidément pas ici que je l'apprendrai. »

À ce moment précis entra un homme plus grand que tous les autres et qui avait une mine effrayante. Il était vieux et portait une longue barbe blanche. « Pauvre diable », lui dit-il, « tu ne tarderas pas à savoir ce que c'est que de frissonner : tu vas mourir ! » - « Pas si vite ! » répondit le garçon. « Pour que je meure, il faudrait d'abord que vous me teniez. » - « Je finirai bien par t'avoir ! » dit le monstrueux bonhomme. « Tout doux, tout doux !

ne te gonfle pas comme ça ! je suis aussi fort que toi. Et même bien plus fort ! » - « C'est ce qu'on verra », dit le vieux. « Si tu es plus fort que moi, je te laisserai partir. Viens, essayons ! » Il le conduisit par un sombre passage dans une forge, prit une hache et d'un seul coup, enfonça une enclume dans le sol. « Je ferai mieux », dit le jeune homme en s'approchant d'une autre enclume. Le vieux se plaça à côté de lui, laissant pendre sa barbe blanche. Le garçon prit la hache, fendit l'enclume d'un seul coup et y coinça la barbe du vieux. « Et voilà ! je te tiens ! » dit-il, « à toi de mourir maintenant ! » Il saisit une barre de fer et se mit à rouer de coups le vieux jusqu'à ce que celui-ci éclatât en lamentations et le suppliât de s'arrêter en lui promettant mille trésors. Le jeune homme débloqua la hache et libéra le vieux qui le reconduisit au château et lui montra, dans une cave, trois caisses pleines d'or. « Il y en a une pour les pauvres, une pour le roi et la troisième sera pour toi », lui dit-il. Sur quoi, une heure sonna⁴⁶⁶ et le méchant esprit disparut. Le garçon se trouvait au milieu d'une profonde obscurité. « Il faudra bien que je m'en sorte », dit-il. Il tâtonna autour de lui, retrouva le chemin de sa chambre et s'endormit auprès de son feu. Au matin, le roi arriva et dit : « Alors, as-tu appris à frissonner ? » - « Non », répondit le garçon, « je ne sais toujours pas. J'ai vu mon cousin mort et un homme barbu est venu qui m'a montré beaucoup d'or. Mais personne ne m'a dit ce que signifie frissonner. »

Le roi dit alors : « Tu as libéré le château de ses fantômes et tu épouseras ma fille. » - « Bonne chose ! » répondit-il, « mais je ne sais toujours pas frissonner. »

Dans la première partie de la nuit, apparaît un mort, que notre intrépide ressuscite en trois reprises en lui communiquant sa propre chaleur. C'est certainement aidé par Hermès qu'il réussit cette prouesse. La chaleur des mains ne suffit guère, leur friction non plus, il s'agit de partager le même

⁴⁶⁶ Voir note 436.

lit⁴⁶⁷. Les alchimistes n'ont-ils pas dit souvent que la température idéale du fournel était de trente-sept degrés ?

Qui est-ce, ce défunt ?

Le texte allemand le nomme *Vetterchen* ⁴⁶⁸, « le petit père » du héros, son oncle ou son proche parent. N'a-t-il pas ressuscité son véritable prochain, le père Adam, tellement écrasé là-dessous qu'il en est diminué ?

Mais pourquoi, diable, cet être à peine revenu à la vie veut-il étrangler son bienfaiteur ? La question surgira spontanément, même à un jeune enfant. Nous y voyons une allusion à la partie divine en chacun de nous, qui, une fois réveillée, prend peu à peu le dessus sur la partie mortelle.⁴⁶⁹ Replacer le resuscité dans son cercueil signifie probablement lui faire reprendre sa mesure dans sa prison ici-bas. Tout est replacé dans le vase, mais cette fois la matière est vivante !

Si le tour de potier, l'étau pour tailler et le feu ont été salutaires au cours des trois nuits, il n'est aucun outil qui puisse être emporté lors de l'épreuve finale. Ce fragment du *Lumen de Lumine* d'Eugène Philalèthe le décrit magistralement :

Ce guide vous amènera à la Montagne à minuit, lorsque toutes les choses sont silencieuses et obscures. Il est nécessaire que vous vous armiez d'un courage résolu et héroïque, de peur que vous soyez effrayés par ces choses qui arriveront, et ainsi que vous ne retombiez. Vous n'avez besoin ni d'épée, ni d'aucune autre arme physique : invoquez simplement Dieu sincèrement et cordialement. Quand vous aurez découvert la Montagne, le premier miracle qui

⁴⁶⁷ Épisode peut-être inspiré par *Ecclésiaste* IV, 11 : « De même, si deux couchent ensemble, ils auront chaud ; mais celui qui est seul, comment aura-t-il chaud ? »

⁴⁶⁸ Mot apparenté à *Vater*, « père », en sa forme diminutive. Souvent traduit par « oncle » ou « parent ». Ici le traducteur choisit curieusement « cousin ».

⁴⁶⁹ « Il faut qu'il croisse et que je diminue » (*Jean* III, 31). Le support humain perd peu à peu son importance, au contraire du corps glorieux de l'homme divin qui ne cesse de croître.

*apparaîtra est celui-ci : un vent très véhément et très grand qui ébranlera la Montagne et fera voler en éclats les rochers. À votre rencontre viendront aussi des lions, des dragons et autres bêtes horribles, mais ne craignez aucune de ces choses. (...) Après toutes ces choses vers l'aube, il y aura un grand calme, vous verrez l'Étoile du jour se lever. À l'aube, vous apercevrez le grand trésor*⁴⁷⁰.

Voyons à présent où se dirigent nos deux antagonistes ? Vers une fonderie, une forge, un lieu cher au dieu Vulcain.

Une fonderie est le lieu où l'on fait habituellement fondre le métal. Là se trouvent les deux enclumes.

L'enclume fendue est un thème classique que l'on trouve chez Pline⁴⁷¹. Elle est réputée infrangible⁴⁷². Selon ce dernier, seul le diamant, l'*adamas* en grec⁴⁷³, permet de fendre les enclumes. Il faut



⁴⁷⁰ T. Vaughan, *Œuvres Complètes*, La Table d'Emeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, p. 309.

⁴⁷¹ Pline, *livre XXXVII*.

⁴⁷² En allemand, lorsqu'on évoque une chose extrêmement dure, on la qualifie d'*amboszhart*, « dure comme une enclume ».

⁴⁷³ ἄδαμας, « le diamant » ou « l'acier », signifie « indomptable », de δαμνημι, « dompter », précédé de l'alpha privatif. Nous le rapprocherions volontiers de la parcelle divine insécable en chaque homme, dite Adam. Isidore dit que « l'*adamas* est le plus dur de tous les corps. Il possède une antipathie pour le sang de bouc qui le désagrège » (Isidore, *Étymologies*, XII, 1, 14).

donc nécessairement que notre héros soit en possession de son Adam vivifié pour venir à bout de l'enclume⁴⁷⁴ et la dissoudre.

Quant à la hache, Héphaïstos le forgeron s'en sert pour fendre le crâne de Zeus et en faire sortir Athéna, la Sagesse.

L'œuvre de cuisson peut alors commencer. Notre *Dummbart* a rencontré *Weiþbart*⁴⁷⁵, son adversaire, un homme apparemment malveillant qui a premièrement l'intention de le mettre à mort, mais qui lui indique finalement le lieu secret des richesses. L'homme muet se met à parler après avoir rencontré la Barbe Blanche. Le vieux *ȝȝȝ* (*zaken*) à la barbe candide a transmis.

Les deux parties de l'homme sont réunies, comme le conte l'a déjà évoqué à plusieurs reprises. La longue barbe blanche est le symbole de la sagesse et de la pure parole d'en haut. Elle se loge alors dans l'homme. Après une telle lutte, notre valeureux protagoniste mériterait bien un autre nom, comme Israël⁴⁷⁶ par exemple.

La chose communiquée à cet endroit redoutable s'appelle *Tekhelet* en cabale hébraïque et ressemble à un fil de barbe⁴⁷⁷.

Le mercure volatil est soudain fixé⁴⁷⁸ à la partie basse par adaptation, comme le dit Gérard Dorn, c'est-à-dire que le feu du ciel est attaché à la terre.

⁴⁷⁴ Le héros germanique Siegfried accomplit également le prodige de fendre une enclume avec une épée qui a été confectionnée à partir de la réunion des deux morceaux d'un ancien glaive de son père Sigmund. Wagner s'est inspiré du présent conte pour sa tétralogie « L'anneau du Niebelung » (voir l'image ci-dessus).

⁴⁷⁵ Le jeune idiot rencontre le vieux sage.

⁴⁷⁶ Nom donné par l'ange Samaël (le Sar d'Ësaü) à Jacob, signifiant « il a vaincu Dieu ». Cf. *Genèse* XXXII, 28 (voir illustration p. 226 : *L'ange de la mort*, tableau de Louis Cattiaux).

⁴⁷⁷ Cf. E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, *op. cit.*, pp. 191-192.

⁴⁷⁸ Prométhée enchaîné au rocher, le Christ fixé à la croix, ou encore Ulysse fixé au mât de son navire représentent cette même fixation.

En atteste le mythe de Junon⁴⁷⁹ qui, après avoir été pendue par les mains au haut du ciel, fut fixée aux enclumes de l'or terrestre d'Énée⁴⁸⁰.

Une autre version du conte montre à la place de la fixation dans l'enclume un sac magique⁴⁸¹ dans lequel entre le diable cornu auquel notre jeune-homme fait face ou encore une serrure dans laquelle il coince le doigt du géant⁴⁸².



Notre jeune-homme mérite le titre de héros, il a connu Héra. Il est parvenu à faire descendre⁴⁸³ l'esprit qui s'incarne alors en lui. Cette opération est, à notre humble avis, l'objet de cette sourate du Coran, appelée « nuit du destin »⁴⁸⁴.

⁴⁷⁹ Illustration : *La punition de Junon* par Le Corrège.

⁴⁸⁰ E. d'Hooghvorst, *ibid.*, p. 120.

⁴⁸¹ Pierre sans Peur, conte du Cantal, *op. cit.*

⁴⁸² Version du conte de la région de Paderborn.

⁴⁸³ Le *tanzil* des musulmans : faire descendre la partie qui manque à l'Adam, resté en bas.

⁴⁸⁴ Sourate القدر (Laylat-ul-Qadr) : la nuit glorieuse où le Coran fut révélé pour la première fois (voir illustration).

Au nom d'Allah, le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Nous l'avons certes, fait descendre pendant la nuit d'Al-Qadr⁴⁸⁵. Et qui te dira ce qu'est la nuit d'Al-Qadr ? La nuit d'Al-Qadr est meilleure que mille mois. Durant celle-ci descendent les Anges ainsi que l'Esprit, par permission de leur Seigneur pour tout ordre. Elle est paix et salut jusqu'à l'apparition de l'aube.



Epilogue

On alla chercher l'or et les noces furent célébrées. Mais le jeune roi continuait à dire : « Si seulement j'avais peur, si seulement je pouvais frissonner ! » La reine finit par en être contrariée. Sa camériste dit :

« Je vais l'aider à frissonner ! » Elle se rendit sur les bords du ruisseau qui coulait dans le jardin et se fit donner un plein seau de goujons. Durant la nuit, alors que son époux dormait, la princesse retira les couvertures et versa sur lui



⁴⁸⁵ Le Glorieux.

l'eau froide et les goujons, si bien que les petits poissons frétilaient tout autour de lui. Il s'éveilla et cria : « Ah ! comme je frissonne, chère femme ! Ah ! Oui, maintenant je sais ce que c'est que de frissonner. »

Comme dans la plupart des cas, le conte se termine par l'union des deux principes, masculin et féminin⁴⁸⁶. L'épisode des goujons est une chute plus qu'étrange. Goethe s'étonne même que le héros ait découvert le frisson par le biais d'une farce féminine⁴⁸⁷ ! Il ne peut s'agir que d'une allusion au Christ-Ιησους. La preuve en est – nous l'avons déjà dit plus haut – que d'autres versions ont à cet endroit une ou plusieurs colombes qui font frissonner notre audacieux. Si la colombe est le symbole évident de la venue de l'Esprit Saint, le petit poisson suggère évidemment la naissance du Christ, fruit de l'union de ce qui est en haut avec ce qui est en bas.

Peut-être le verset suivant peut-il convenir pour décrire le frisson ressenti.

*Christ est vivant et il revient quelquefois sur la terre,
mais peu le voient, peu le reçoivent et peu le goûtent en
vérité. Révélation incroyable, qui nous fait trembler de
joie et d'espérance* ⁴⁸⁸.

Telle qu'elle est présentée, l'histoire n'indique aucun sentiment de peur du héros, ni surtout aucun frisson avant la nuit avec la fille du roi. Cependant, si Hans répond au roi qu'il n'a pas encore appris à frissonner, il a, en revanche, certainement expérimenté le mystère du dieu Pan⁴⁸⁹ et de sa peur panique, pendant ces trois nuits. De nombreux traits caractéristiques de ce dernier se retrouvent dans le personnage

⁴⁸⁶ Certaines versions du conte font intervenir le frisson avant le mariage.

⁴⁸⁷ *Durch einen absurden Weiberspaß... meisterhaft erfunden*. Voir H. Rölleke, *Grimm Märchen*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1998.

⁴⁸⁸ *MR XXV*, 40.

⁴⁸⁹ Faut-il vaincre le dieu Pan pour dissoudre l'adamas dans le sang de bouc évoqué plus haut ?

chrétien du Diable : les pattes bifourchues, les cornes, la peau poilue, les sabots et l'odeur.

Conclusion

Plutôt que d'avoir percé tous les mystères du conte et d'en avoir élucidé tous les symboles, nous espérons plus modestement avoir attiré l'attention du lecteur sur l'un ou l'autre aspect plus profond ou alchimique de ce récit. Il existe certainement une



abondance de contes et de récits. Et la tradition germanique en regorge. Tous ne véhiculent pas l'authentique tradition des adeptes. Loin s'en faut. Nous ne pouvons affirmer que celui-ci est l'œuvre d'un connaisseur, mais il méritait, à notre humble avis, que l'on s'y attarde quelque temps, car un secret s'y trouve, et c'est celui-là que nous avons tenté d'éclairer.

Nous devons confesser également que la tâche que nous nous étions impartie au départ, de commenter ce conte alambiqué, s'est révélée peu à peu impossible, car seule l'expérience permet de démêler la trame et de voir clair dans ces obscures aventures. La recherche amène certainement de très nombreuses informations, parfois intéressantes, moult rapprochements, souvent hasardeux, mais nous devons ici admettre humblement que les débrouiller et les ordonner est une tâche plus qu'ardue.

À propos des contes de fées en général et de leur difficulté, EH écrit : « (...) C'est un peu comme les contes de fées,

que j'ai toujours aimés, bien qu'ils ne disent pas clairement ce qu'il faut mettre dans son athanor. »⁴⁹⁰

Et au sujet des vainqueurs de dragon, qui épousent la fille du roi, Louis Cattiaux écrit :

Le symbole de la Vierge est proche et connu de nous, et il doit suffire, cependant toutes les histoires de dragons et de filles du Roi données en récompense à celui qui vainc le dragon sont bien instructives à mon avis pour les plus intelligents d'entre les chercheurs. Et nous retombons ainsi sur l'histoire du serpent antique et chaotique ⁴⁹¹.

Puissions-nous à l'aide du Seigneur Tout Puissant et en suivant les traces d'EH, retrouver le goût, c'est-à-dire la sagesse⁴⁹² de ces mythes, et être trouvés prêts au moment d'affronter ces formidables épreuves.

⁴⁹⁰ Lettre d'Emmanuel d'Hooghvorst à Louis Cattiaux dans *Le Miroir d'Isis*, n°25, 2018, p. 96

⁴⁹¹ Lettre de Louis Cattiaux à Emmanuel d'Hooghvorst, *ibid.*, p. 99.

⁴⁹² *Sapientia*, « la sagesse », vient de *sapere*, « goûter ».

Thèmes chrétiens chez Paracelse

Présentation et sélection de Charles d'Hooghvorst ⁴⁹³

Traduction de la présentation par Pierre de Meeûs

Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim, dénommé Paracelse, est né dans la ville Suisse d'Einsiedeln en 1493.

Fils d'un médecin de famille noble, il abandonna sa ville natale à douze ans et, jusqu'à sa mort en 1541, il voyagea dans toutes les capitales européennes, pour s'instruire et pour enseigner.

Ses connaissances englobaient toutes les sphères du savoir, raison pour laquelle il fut appelé *Prince de la Renaissance*.

Passionné par la médecine et l'alchimie, il se distancie des terribles et stériles disputes de la Réforme et de la Contre-Réforme et dédia toute sa vie à la diffusion de la tradition authentique, à propos de laquelle il a écrit de nombreuses œuvres.

⁴⁹³ Ce texte est paru à l'origine dans *la Puerta*, n°53 (1998). Il a récemment été republié en espagnol sous le titre « Reflexiones sobre el cristianismo de Paracelso » dans Carlos del Tilo, *Cervantes y la Cabala Cristiana*, Arola Editors, Tarragona, 2020, pp. 175 à 185.

Charles d'Hooghvorst (1924 – 2004), alias Carlos del Tilo, a été un des premiers auteurs du XX^e siècle à faire connaître très largement l'hermétisme et l'alchimie, en Espagne et dans l'ensemble des pays hispanophones. L'œuvre de Paracelse a été au cœur de ses études. Plusieurs textes de ce monument de la littérature hermétique ont été présentés dans *la Puerta : Manuel de la Pierre Philosophale* (N°11), *La Philosophie subtile* (N°10) et dans le numéro thématique consacré à l'*Alchimie*. Présentés et traduits par Emmanuel d'Hooghvorst, ils sont ensuite parus, en français, dans la revue *Le Fil d'Ariane*. *La Philosophie subtile* et *Le Manuel ou traité de la Pierre Philosophale* médicinale ont été publiés par les Éditions Beya dans E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. II, Beya, Grez-Doiceau, 2019, pp. 87 à 135.

Nous avons repris certains fragments présentés ci-après. Les réflexions sur des thèmes de base du christianisme ont la saveur des retrouvailles intimes avec la propre origine de Paracelse.

Des dons du Père, du fils et de l'Esprit-Saint⁴⁹⁴

Si je vous parle de la Trinité, c'est aussi pour que vous compreniez tout ce que nous avons reçu sur terre en matière de dons et de talents.

Nous avons reçu un don du Père, un autre du Fils, un autre de l'Esprit. Par conséquent tous les hommes ont besoin de la Trinité ; car celui qui a besoin du Père a aussi besoin du Fils et de l'Esprit-Saint ; et celui qui reçoit du Fils, reçoit également du Père et de l'Esprit-Saint.

Nous savons que les hommes diffèrent entre eux. Certains croient en Dieu le Père, non pas comme un père, mais comme en un créateur. Ce sont surtout les non-chrétiens qui pensent ainsi : ils voient en Dieu le Père tout ce que leur foi leur permet d'y voir, c'est-à-dire le créateur dont ils tiennent leur nature de créature. Ils croient en Dieu dans la mesure précisément où ils attendent et obtiennent de lui nourriture, biens, argent. Ils ont foi en ce qu'ils voient.

Voici le premier don de Dieu le Père qui a créé le ciel et la terre pour le bien-être de l'homme. En prenant conscience de cela, le monde entier croit au créateur du ciel et de la terre, chrétiens et non-chrétiens, tous pareillement ; à cette différence toutefois que les chrétiens reconnaissent en Dieu le créateur aussi le père ; le père dont est né, d'une vierge, un fils. La foi en Dieu se divise ainsi en deux : la foi en Dieu créateur et la foi en

⁴⁹⁴ Cette sélection a été réalisée à partir du livre de Lucien Braun, *Évangile d'un médecin errant*, Arfuyen, Paris, 1991. 1. Des dons du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, pp 20-23. 2. De la résurrection des corps, pp 25-29. 3. Reconnaître les faux apôtres, pp 61-65. 4. Continuité de la mission apostolique, pp 66-68.

Dieu créateur et père. Mais Dieu laisse luire le soleil sur tous les hommes, qu'ils soient d'une foi entière ou pas. Ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils voient, savent qu'ils ont ce qu'ils ont de Dieu le créateur ; ils ne croient pas en le Fils, ni en l'Esprit-Saint. Ils ne bénéficient donc pas du royaume du Fils, ni des dons de l'Esprit-Saint. Il s'ensuit qu'ils ne seront pas, après leur mort, du nombre des élus, car la foi en le créateur ne suffit pas à les rendre bienheureux ; par contre ceux qui croient en le Fils recevront du Fils la vie bienheureuse. Sachez donc que la foi en le créateur est une foi juste, mais non une foi pleine.

L'autre don, qui vient aussi de la Trinité, mais qui procède du Fils, ne concerne pas les biens visibles et périssables, ni quelque autre chose terrestre, même s'il a été donné au Christ de nourrir mille personnes avec quelques pains d'orge. Mais cela relevait de la puissance du Père, non de celle du Fils ; par là il a seulement manifesté que le Père aussi était en lui, et lui dans le Père en tant que créateur du ciel et de la terre.

Le don du Fils c'est de faire advenir la nouvelle créature, l'homme nouveau, qui jouit d'un corps éternel et immortel. Sachez que le don du Fils est celui de l'avènement d'un autre monde, qui est bien plus que le Paradis qui a été créé avant la naissance de l'homme nouveau – tout comme le monde a été créé avant la naissance d'Adam ; et de même qu'Adam a été créé en dernier, de même l'homme nouveau a été créé en dernier. Voici le don du Fils qui est de nous ouvrir un monde nouveau, un paradis ; de nous doter d'un corps angélique qui ne connaît pas la mort, ni la maladie ; de nous introduire dans un monde sans haine, sans péché. Et c'est lui, le Fils, qui nous y donne la nourriture et tout ce dont nous avons besoin.

Dans le *pater noster* nous demandons le pain quotidien. C'est le chrétien qui le demande, et lui seulement, pour la raison que c'est à Dieu en tant que père que s'adresse la prière ; il nous le donne non pas uniquement comme créateur – ainsi qu'il le donne aux païens et aux incroyants – mais en tant que père. Le Christ par contre a dit : *Bienheureux ceux qui mangent le pain*

dans le royaume des cieux. C'est d'un autre pain qu'il s'agit : c'est le pain que le Christ nous a donné lors de son dernier repas avec les apôtres, au moment où il leur a dit : Dorénavant, je ne mangerai et ne boirai plus avec vous jusqu'à la fin des temps dans le royaume des cieux. C'est le pain que le Christ a créé et institué pour la nouvelle créature, un pain qui n'est pas compris dans le pater noster.

Le don du Fils ne va donc qu'à ceux qui croient en le Fils et qui reçoivent de lui la nouvelle naissance c'est-à-dire la béatitude, la rédemption et le royaume éternel. C'est en cela que le don du Fils diffère de celui du Père.

Pour ce qui est de l'Esprit-Saint, il n'est pas le créateur d'une troisième naissance, à la manière dont le Père est l'auteur de la naissance selon le temps et le Fils l'instaurateur de la naissance pour l'éternité. Le don de l'Esprit-Saint est d'éclairer l'ancienne et la nouvelle naissance.

Ceux qui ont l'intelligence pour voir en Dieu le créateur de toutes choses reçoivent cette lumière de l'Esprit-Saint ; mais ce n'est qu'une lumière naturelle et non une lumière qui conduit à la vie éternelle, car elle procède du créateur, non du Fils. C'est ainsi qu'il s'est trouvé bon nombre de têtes savantes et érudites chez les non-chrétiens, éclairées par l'Esprit-Saint, tels Aristote, Platon, Virgile, etc.

Mais l'Esprit-Saint qui émane du Fils procure la lumière éternelle à ceux qui croient en le Fils. Plus forte est la foi, plus intense est la lumière, plus elle procure la sagesse. Mais c'est le même et unique Esprit qui procède du Père et du Fils, allant de Dieu créateur à la créature, et du Fils à ceux qui ont la foi chrétienne.

L'Esprit-Saint est par conséquent bénéfique aux non-chrétiens puisqu'il éclaire et leur fournit l'intelligence des choses de la nature ; plus ils cherchent plus ils jouissent de la lumière naturelle ; mais ils ne bénéficient pas de la lumière que donne le Fils. A chacun, il est par conséquent donné en

proportion de sa foi, aussi bien au chrétien qu'au non-chrétien. La lumière naturelle vient du Père ; mais la lumière spirituelle qui vient du Fils augmente et fortifie l'intelligence qui vient du créateur.

De la résurrection des corps

Il est de notre résurrection comme de la naissance de Samson. Né d'une femme stérile, Samson n'est pas venu au monde selon l'ordre de la nature. Il en va de même pour nous : de notre corps d'Adam, stérile, naîtra un corps nouveau, le corps de la résurrection, et cela par la puissance de Dieu. Ce corps nouveau sera merveilleux comme le fut Samson.

C'est pourquoi le corps que nous avons à présent ne vaut pas pour la gloire. Voyez, il se défait et éclate dans le feu. Or, le corps à venir, le corps glorieux, né de la puissance de Dieu, doit être un corps qui dure, qui persiste. Seuls par conséquent ressusciteront les enfants de Dieu, et non les enfants des hommes comme le pensaient les juifs qui, pour cette raison, prenaient tant soin de leur corps. Ce corps n'ira pas au Ciel, pas plus que ne vont au Ciel les pierres de la terre ; mais aussi difficile qu'il est de croire que les enfants puissent naître de pierres, aussi difficile est-il de penser que de notre corps puisse naître un autre corps. Et pourtant c'est de notre corps d'Adam, mais non pas avec lui, que surgira le corps glorieux ; et notre corps demeurera dans la terre maternelle.

La résurrection, c'est comme les semailles : le corps demeure dans la terre, y pourrit et s'y décompose ; il ne sera pas glorifié. Sera glorieux ce qui en naîtra : les roses, le corps céleste. L'arbre n'est pas la graine. Ce processus prend du temps ; et comme il prend du temps, notre corps aussi, dans la terre, devra y attendre le jour du Seigneur.

À quoi est destinée la graine ? Non pas à ce qu'elle demeure une graine, mais que d'elle procède la plante dont elle porte en elle l'essence. Car la graine en tant que graine n'est

rien. Mais celui qui de la graine sait faire naître le fruit, celui-là aussi sait faire surgir de notre corps le fruit. C'est alors que le corps ancien verra dans le corps nouveau son sauveur. Voilà, en notre demeure terrestre, de quelle nature est notre espérance.

Adam a été plongé dans un profond sommeil, afin qu'il ne vît point comment fut tirée de lui Eve, sa compagne. De la même façon nous serons plongés dans un profond sommeil jusqu'au jour du jugement dernier. Nous n'en connaissons pas le jour, ni ne savons comment se fera notre résurrection. Il ne sert à rien de vouloir chercher à comprendre ces fins dernières, car nos raisonnements ne sont que folie devant Dieu. Mais cela ne doit pas nous faire mésestimer la philosophie, car Dieu veut que nous apprécions et découvrons ces choses à partir de l'ordre de la nature, dans la mesure qui nous est appropriée ; pourtant cela n'est qu'une ombre par rapport à la réalité.

L'homme doit ressusciter en vue du jugement, qu'il soit froment ou nielle. Il ressuscitera pour la gloire, ou pour la damnation. Ceux qui sont comme le froment vivront, ceux qui sont comme la nielle, quoique ressuscités, seront reconnus comme morts. Car Dieu est Dieu des vivants, c'est-à-dire Dieu de ses enfants, de ceux qui sont nés de lui. Et sont enfants de Dieu ceux qui accomplissent sa volonté et qui le servent en tant que créatures nouvelles ; et qui, tout en portant en eux la semence destinée à pourrir, ne vivent pas selon la loi de celle-ci.

La semence ne porte pas en elle ce qui procédera d'elle, ce qui en naîtra. C'est plutôt un don, une grâce qui est placée en elle. Voyez la rose ou la lavande : Dieu a placé dans la vieille semence une vertu afin qu'en se décomposant il en naisse une chose nouvelle. S'il le fait pour une graine naturelle, il le fait encore plus pour l'homme.

Le vieil Adam n'est rien devant Dieu, sinon une semence. S'il se nourrit bien et s'il boit bien, cela ne l'avance nullement en vue de la gloire. Si le vieil Adam demeure ce qu'il est, s'il n'a

pas en lui la grâce, il est déjà condamné quoi qu'il fasse. Ne nous attachons pas trop à notre corps, pas plus, en tout cas, qu'il ne convient à une semence que l'on cherche à conserver en bon état jusqu'au jour des semailles.

Ce corps devrait-il être conservé ? Voudriez-vous que nous allions au Ciel avec notre corps d'Adam, avec notre corps et ses misères ? Ce serait un curieux Paradis ! Si le Paradis ne devait être que le lieu de nos corps rénovés, ce serait une fontaine de jouvence, non un Paradis. Ce serait une farce. Le vrai Paradis nous a été acquis par la mort du Christ ; ce n'est pas une fontaine de Jouvence, mais une glorification, une transfiguration. Nous devrions méditer davantage sur la résurrection du Fils de Dieu, car notre résurrection est de même nature : nous ressusciterons par lui et en lui.

La rose, le lys, la giroflée, l'anthericum se nourrissent et se désaltèrent de ce qui vient de la terre. Mais en même temps, ils se nourrissent de ce qui vient d'en haut : de la rosée, de la pluie. N'est-ce pas leur pain du ciel ? Mais la manière dont ils s'en nourrissent ne nous est pas visible. Il en va de même pour l'homme : la rose en nous, notre corps céleste, se nourrit aussi de ce qui vient d'en haut, de la main du Christ. Et tout comme la rose se nourrit de la rosée et de la pluie, ainsi se nourrit la nouvelle créature de la rosée qui vient d'en haut, car l'homme est plus que la rose.

La nature est riche en mystères, et la philosophie, la lumière naturelle nous permettent de les reconnaître ; mais la philosophie n'a jamais essayé d'approfondir l'autre créature ; elle s'est contentée de connaître les choses de ce monde.

Mais le vrai philosophe doit penser le Ciel et la terre ; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole qui nous vient de la bouche de Dieu. Si l'homme en vit, la nature en vit également. En effet, qui peut comprendre comment une plante se nourrit, comment elle guérit ? Il est inutile de dire qu'elle a telle ou telle vertu. C'est Dieu qui a placé en elle la force qui guérit, là où il l'a voulu, quand il a voulu.

Si nous voulons croire, conformément au Symbole des Apôtres, en la résurrection de la chair, nous devons la comprendre à partir de l'autre corps, et non à partir du premier, du corps d'Adam ; car celui-ci retournera à la boue pour la mort éternelle. Le corps sensible est comme le sel affadi en face du vrai sel ; rien n'est, en lui, digne de gloire – il est comme la nielle au milieu du blé.

Tout ce qui brille n'est pas or, mais seulement le métal purifié de ses scories et qui a subi l'épreuve de l'eau forte et de l'antimoine. C'est là l'épreuve de l'or naturel ; mais il en faut beaucoup plus lorsqu'il s'agit de l'homme de la nouvelle créature. Non pas que la boue soit transmuée et changée en métal précieux, et ainsi ennoblie, mais parce que la boue sera séparée de la perle comme un accident. C'est la perle qui assurera la glorification, non pas parce que d'impure elle serait devenue pure, mais parce qu'elle se trouvait simplement logée dans l'impur comme les étoiles dans les ténèbres. Mais le corps nouveau brillera encore plus que les étoiles.

C'est lorsque nous serons ainsi glorifiés que nous monterons au Ciel pour nous asseoir à la table que le Père qui est dans les cieux nous y a préparée, et partager le repas avec son Fils. C'est pourquoi il existe une différence entre la résurrection et la montée au Ciel. La résurrection consiste dans la séparation d'avec le corps mortel et l'entrée en possession d'un corps immortel. Les bienheureux rejoindront le sein d'Abraham, les réprouvés le purgatoire jusqu'à ce que vienne le jour du jugement. Alors les bienheureux iront dans le royaume de Dieu et seront libres ; alors le purgatoire sera supprimé et ceux qui y séjournaient iront en enfer. Le sommeil dont parle l'Écriture consiste dans l'attente en un lieu dont nous ne savons pas où il se situe.

Le Christ est pour nous un exemple ; que l'homme ressuscite le troisième jour, ou le premier, ou beaucoup plus tard, nous ne le savons pas et ne pouvons le savoir ; mais la résurrection du Christ nous enseigne qu'il ne s'agit pas seulement d'un événement unique, mais que cela nous

concerne tous. En effet, si nous avions dû aller au Ciel avec notre corps d'Adam, alors le Christ n'aurait pas eu le besoin de s'incarner. Mais le Christ nous a montré comment opère l'Esprit ; ne va au Ciel que ce qui est au Ciel. Et personne ne peut parvenir à la paix éternelle s'il n'est pas né de Dieu.

C'est pourquoi nous ne devons pas mettre notre espoir dans le corps mortel. Car même si nous lui imposons des privations, il n'en aura nulle récompense – comme s'il s'agissait de faire de tels calculs ! Ces mortifications relèvent plutôt de la mélancolie qui est chose humaine et terrestre. Le Christ en dit : *Ils m'honorent des lèvres*, c'est-à-dire agissent à partir de la mélancolie. Les sanguins, eux, se font entendre par les chants et les orgues ; mais leurs offices sont loin de Dieu. Les bilieux voudraient répandre leur sang ; et les flegmatiques être des prébendiers. Mais si cela était valable, les païens et les Turcs deviendraient, eux aussi, bienheureux. L'œuvre de Dieu serait alors inutile ; et notre foi aussi.

Mais ne demeurera que le corps spirituel. C'est à partir de lui que nous devons jeûner et prier, et nous entraîner à la vertu, et non à partir de la trop humaine mélancolie. C'est pourquoi il convient de marquer la différence entre les deux corps. Notre corps spirituel se détachera du corps d'Adam comme le fruit se détache de l'arbre.

Reconnaître les faux apôtres

L'été se donne à connaître par des signes. L'on sait par eux qu'il est proche, qu'il arrive. Toutes choses sont ainsi marquées de signes par lesquels on peut connaître ce qui va arriver, ce qui va nous arriver. De même que l'été ne peut arriver sans que les feuilles ne poussent sur l'arbre, de même rien ne nous arrive sans signes avant-coureurs, favorables ou défavorables. Le nuage laisse présager la pluie, le tonnerre, la tempête. Il faut, aussi bien qu'on sait reconnaître l'été, savoir reconnaître les faux prophètes et les distinguer des vrais.

Pour y parvenir, il faut juger de l'ensemble, et non pas s'arrêter à un détail – comme firent les pharisiens. Car la chaleur n'est point signe de l'été, mais la verdure, la croissance et tout ce qui l'accompagne ; il arrive, en effet, qu'il fasse chaud aussi en hiver.

Voyez, toute grande transformation représente un règne, une monarchie. Une découverte importante constitue une telle monarchie aussi longtemps qu'elle fait sentir ses effets – peu importe le domaine : que ce soit dans le monde intellectuel, le monde politique, le monde spirituel. David inaugure la monarchie des prophètes. Adam la monarchie des générations jusqu'à la fin des temps, le Christ la monarchie de la rédemption, César la monarchie des empereurs, Melchisédech la monarchie des prêtres, Salomon le règne de la sagesse, Jean-Baptiste le règne de la prédication et de la pénitence, Jean l'Évangéliste la monarchie des prophètes du Nouveau Testament – et ainsi de tous les autres, chacun dans son domaine, dans le mal comme dans le bien.

Mais il n'existe pas de monarchie, grande ou petite, qui ne soit marquée de signes se rapportant à son développement et sa transformation futurs. Pour ce qui est de la monarchie d'Adam, les six jours de la création du Paradis représentent l'annonce que le monde a été créé pour lui – avant même qu'il ne fût créé pour lui-même. Le serpent a été le signe précurseur de la tentation et du péché de l'homme, car il n'y aurait eu, sinon, aucune raison qu'il entrât au Paradis et qu'il y parlât. Ainsi, lorsqu'un événement sort du cours naturel des choses, il devient le signe que du nouveau va faire son apparition dans l'histoire des hommes.

Il importe, par conséquent, que nous nous exercions dans la connaissance des signes. Nous deviendrons alors habiles, comme l'est le paysan dans son champ, et prévoyants ; habiles à distinguer les signes, ceux de la floraison et des fruits, ceux de la chute des feuilles – les signes du printemps et les signes de l'automne. Car rien n'arrive sans signes avant-coureurs, agréables ou pénibles. L'épée constitue le signe

précurseur de la blessure ; l'envie et la haine le signe des effets qui en naissent. Soyons attentifs au commencement et au développement des choses ; à partir de là, nous pourrons prévoir ce qui va s'ensuivre.

Mais celui qui cherche à connaître les choses à partir de leur fin doit aller à rude école s'il ne veut pas manquer les signes qui sont là pour notre avertissement. Car ce que tu ne vois pas, ce que tu laisses échapper, sera perdu pour toi, sera perdu pour la connaissance de ce qui va advenir. L'envie de se battre est le signe des armes ; les armes, un signe avant-coureur de la guerre et de la mort.

Remarquez, l'élève n'est pas parfait ; il apprend. Lorsqu'il sera devenu comme son maître, il sera parfait. Si donc quelqu'un me prêche de Dieu, je souhaite aussi voir en lui la perfection. Quelle est cette perfection ? C'est d'être comme le maître, et le maître, c'est le Christ. Celui qui annonce sa parole doit marcher dans ses pas, venir au nom du Seigneur – sinon il vient en son nom propre. S'il ne sait guérir le corps, comment pourrait-il vouloir guérir l'âme ?

Dire que l'homme doit être parfait fait mal à celui qui ne l'est point. C'est pourquoi le Christ nous a enseigné les signes auxquels on peut reconnaître les vrais et les faux prophètes. Chez celui qui agit au nom du Seigneur, la parole et l'œuvre sont unies comme le sont dans le mariage mari et femme ; si par contre cela est séparé, et si nous attachons foi aux paroles non accompagnées d'œuvres, alors nous sommes trompés, car la parole qui vient de Dieu n'est jamais sans les œuvres. Sans l'Esprit, la parole est sans force ; bien au contraire, elle est même le commencement du mal ; prononcer la parole de Dieu, c'est bien ; mais si l'Esprit de Dieu n'y est pas, il ne s'ensuit qu'erreur et tromperie.

Mais l'homme s'est mis à la place de Dieu ; il dit : Crois-moi, crois à ma parole et à mon interprétation. Mais cela est contraire au commandement, car c'est par l'esprit de Dieu que

nous sommes éclairés, et non par l'esprit de l'homme. Et pourtant la parole de Dieu passe par l'homme.

C'est pourquoi il ne faut rien ajouter à la parole de Dieu ; et ne pas prêcher notre discours à côté ou à la place de la parole de Dieu. Le diable, s'il avait la forme humaine, ne se comporterait pas autrement que ces faux prophètes, et ces faux prédicateurs.

Lorsqu'on sollicite d'eux des signes qui authentifieraient leur qualité d'apôtres, ils répondent qu'on exige d'eux ce que les pharisiens exigeaient du Christ. Ce n'est pourtant pas cela ; car les pharisiens demandaient des signes dans le ciel, et non en l'homme ; ils demandaient que le Christ bouleversât l'ordre de la nature. Or, il s'agit des signes chrétiens, non des signes païens : Dieu aime les âmes simples qui ne déforment pas sa parole, qui ne tiennent pas de discours à partir de leur fantaisie, qui n'entendent pas la parole de Dieu comme elle est en elle-même. Celui qui demeure ainsi dans l'enseignement du Seigneur est un homme libre ; il ne cherche pas à se substituer à la parole de Dieu ; il annonce la bonne nouvelle dans la simplicité, sans cérémonie.

Les faux apôtres disent qu'il faut des prêtres et des prédicateurs. Mais les chrétiens n'ont pas besoin de leurs sermons. Le Christ ne l'a pas commandé ; il a dit : *Allez dans le monde entier, prêchez à ceux qui ne savent pas ; non pas à ceux qui savent*. Les chrétiens connaissent le Christ ; s'ils ne le portent pas dans leur cœur, lui qui leur a été annoncé il y a mille cinq cent ans, alors ils demeureront sur le bord du chemin et aucun sermon n'y fera rien. C'est aux Turcs qu'il faut prêcher, aux Tartares, aux Païens – et le faire dans la simplicité, comme les apôtres, en mettant en accord les œuvres et la parole.

Ceux qui sont baptisés n'ont pas besoin de sermons ; s'ils ne veulent pas suivre le Christ la prédication n'y changera rien. C'est aux non-baptisés qu'il faut prêcher et annoncer le baptême. Et si les faux apôtres disent que ceux qui sont

baptisés peuvent se tromper et qu'il faut par conséquent les instruire, il faut répondre que s'ils portent l'Évangile dans leur cœur, ils ne peuvent pas se tromper, et si cela ne vient pas du cœur, le sermon ne servira de rien. En réalité les faux apôtres avancent de faux arguments simplement pour garder leur charge et leur fonction ; ils trouveront toujours autant d'arguments qu'il est nécessaire pour garder leurs avantages.

La parabole du bon Samaritain nous montre clairement qu'il y a au moins deux espèces d'hommes dont nous n'avons nul besoin : du prêtre qui signifie pour nous le siège romain et tout ce qui est autour ; et du lévite, c'est-à-dire des prédicants. Les deux ne nous sont d'aucune utilité. Ne passent-ils pas devant le blessé sans le regarder ?

Le Christ nous met en garde devant eux : ce sont de faux prochains, de faux apôtres. Pourquoi nous confesserions-nous à eux, à eux qui sont divisés en eux-mêmes ? N'est-ce pas là un signe ? Ce qui ne vaut pas se divise, ce qui vaut demeure dans l'unité, demeure dans le même chemin.

Ah, vous les prêtres et les lévites, c'est-à-dire vous les pasteurs et les prédicants, tout le malheur, le besoin et la guerre viennent de vous, parce que vous égarez le monde ! Pourquoi le roi et les princes sont-ils en guerre les uns contre les autres ? Parce qu'ils ne vivent pas comme des apôtres, selon le commandement du Christ ; c'est pourquoi il y a la peste, il y a la cherté de la vie, il y a la misère, il y a des signes dans le soleil et dans la lune... le fils est contre le père, le père contre le fils.

Mais il y aura des apôtres, des vrais, qui enseigneront les non-croyants et leur annonceront la bonne nouvelle ; ils accompliront des signes comme les apôtres : ils ressusciteront les morts et guériront les lépreux ; ils n'auront ni or, ni argent, ils seront des vrais pèlerins et attendront qu'on leur serve à manger. Les faux prophètes, par contre, nous trompent et nous aveuglent, leur enseignement ne vaut pas et lorsqu'ils annoncent un malheur, il y en a toujours deux qui arrivent ; de sorte qu'avec le temps les choses ne peuvent qu'empirer, car

sept diables viendront habiter la maison si un la quitte, un mal pire prend la place du premier.

Toi, Clément VII, à présent la tête des chrétiens, étudie et approfondis l'Écriture, avec tes cardinaux et tous les dignitaires oints par toi. Car tu es la racine, si on la coupe, tout le reste meurt et tombe. Tout tient à toi, tu portes tout comme l'arbre porte les branches. Tes ennemis veulent renverser ton siège. Ne les laisse pas prendre ta place, car ils seraient pires que toi, par les sept diables qu'ils apporteraient avec eux !

Continuité de la mission apostolique

Il existe une mission apostolique qui perdure. Cette mission instituée et réglée par Dieu, comporte trois grands moments : les prophètes, les apôtres, les disciples.

Les prophètes ne disent que ce qu'ils sont directement appelés à dire à Dieu. Ils sont de l'Ancien Testament ; ils y ont annoncé le Christ, son enseignement, son commandement, sa rédemption. Et ils ont de la sorte annoncé la vie bienheureuse. Ils sont morts, et il n'y a plus de prophètes ; ils ont pris fin avec Jean-Baptiste ; il en a été le dernier. L'Ancien Testament s'est achevé avec lui, le Nouveau a commencé avec lui. Ainsi s'est achevé le règne des bienheureux prophètes.

Après eux a débuté l'ère des apôtres. Ils ont, eux aussi, annoncé la vie bienheureuse, et enseigné que celle-ci ne peut résider que dans le Christ. Il y en eut douze, avec quelques autres compagnons comme Paul, Étienne, Barnabé, etc. Ils ont prêché et transmis ce que le Christ, le fils de Dieu, leur a commandé de dire et de faire. Mais leur règne aussi a pris fin ; et ils ne sont plus.

Après eux sont apparus, conformément à l'ordre institué par Dieu, les disciples. Ce sont eux qui, pour la suite des temps, remplissent la mission des prophètes en en faisant connaître les écrits ; et celles des apôtres en transmettant leur enseignement et leurs écrits. Ils ne sont pas prophètes pour

autant, ni apôtres, mais disciples. Certes, on pourrait les appeler apôtres ou prophètes, non pas parce qu'ils le seraient vraiment, mais parce qu'ils annoncent le même message qu'eux ; c'est pourquoi il convient de les suivre fidèlement ; car ils nous montrent le chemin qui conduit à la vie bienheureuse dans le Christ – et qu'il n'existe pas d'autre voie qui y conduise. Comment suivre ce chemin ? Ils nous l'enseignent. Car leur mission est un office institué par Dieu, et ils le tiennent de lui. Et comme cette mission est la plus haute, il est utile de la faire connaître.

C'est un grand bienfait que Dieu nous témoigne en nous envoyant ainsi, en tous temps, des messagers qui nous enseignent le chemin de la vie bienheureuse. L'Esprit les illumine, c'est pourquoi ils parlent si merveilleusement du Royaume de Dieu. Ils parlent avec des langues de feu, et une langue permet d'en comprendre plusieurs.

C'est par l'Esprit qu'ils sont admirables ; c'est lui le fondement de leur enseignement ; c'est lui également qui est à l'origine de leur pouvoir parmi nous sur terre : ils guérissent les lépreux – ce qui n'est pas possible par les voies de la nature – et le font merveilleusement par une seule parole : *Tu es guéri* ; et le malade est guéri. De même par une seule parole, ils ressuscitent les morts, etc. Et tout en produisant ainsi des signes, ils ne sont ni orgueilleux, ni vaniteux ; ils ne s'enrichissent pas. Ils boivent un poison, et cela ne leur nuit point ; on les enchaîne, et ils se trouvent libérés sans intervention humaine. Ils méprisent les biens de ce monde ; ils marchent sans chaussures, et ne portent pas d'argent, pour montrer que leur royaume n'est pas de ce monde. Combien grands serons-nous auprès de Dieu si seulement nous leur offrons une gorgée d'eau, ou une bouchée de pain de seigle !

Ils marchent sur les traces de leur maître, le Christ, qui les protège et qui les soutient en leurs œuvres et leur enseignement. Ce sont eux que nous devons écouter ; c'est d'eux que nous devons apprendre. Ils sont la lumière en ce monde et sont le sel pour nos cœurs.

Ils se réjouissent de savoir leur nom inscrit dans le Livre de vie. Et lorsque vient l'heure de la mort, ils auront accompli la mission qui leur est confiée ; ils mourront bienheureux dans le Seigneur, et entreront dans la vie éternelle, car ils ont prêché la paix, et non leur propre intérêt.

Les prédictions selon Paracelse

Aliénor Forget

Introduction

La longue méditation du traité de l'éminent Paracelse sur l'art de prédire l'avenir⁴⁹⁵ nous a donné l'idée d'en proposer un aperçu. Aussi profond et original qu'à son habitude, l'auteur articule son exposé autour de cinq sortes de prédictions (ou de *prédicteurs*⁴⁹⁶, selon le cas) :

- Les prophètes, les sybilles et les apôtres ou disciples du Christ ;
- la nature ;
- la divination ;
- les sortilèges ;
- les augures.

Dans le présent article, chacune de ces catégories sera résumée et enrichie par quelques commentaires traditionnels. Nous reviendrons ensuite dans un dernier chapitre sur des notions abordées çà et là dans le traité, à savoir l'homme et les trois parties qui le constituent, ainsi que l'intérêt à accorder aux prédictions.

⁴⁹⁵ Les curieux pourront consulter ce texte extrait de *La Grande Philosophie* dans notre traduction française qui paraîtra d'ici peu aux éditions Beya, si Dieu le veut. Les passages cités se réfèrent à l'original allemand dans l'édition de Karl Sudhoff, *Theophrast von Hohenheim, Sämtliche Werke*, Oldenbourg, München und Berlin, 1933, vol. 14, pp. 153-188.

⁴⁹⁶ Nous nous permettons ce néologisme...

Les prophètes, les sibylles et les apôtres ou disciples du Christ

Les prédictions des prophètes, des sibylles et des apôtres⁴⁹⁷ sont *les plus élevées et les plus profondes*⁴⁹⁸ : en eux a donc été réalisée l'union du ciel et de la terre, à savoir le Grand Œuvre des alchymistes. Ce sont les témoins de « ce baptême chymique unissant le Haut et le Bas et où Nature se réjouit en Nature »⁴⁹⁹.

Paracelse précise qu'ils sont *simples*⁵⁰⁰ : ils ne sont plus doubles comme la plupart des hommes, puisqu'ils ont opéré cette réunification du volatil et du fixe.

Dieu les a choisis par amour pour parler directement à travers eux. Il faut donc tenir leurs propos en grande estime, mais offrir nos louanges à Dieu seul, vu qu'ils ne sont que ses intermédiaires.

Et pourquoi Dieu désire-t-il se servir d'eux ? Pour annoncer à l'homme le destin que lui réserve la Providence divine. Voyons plutôt de quoi il s'agit : en latin, deux mots existent pour indiquer le destin, *fortuna* et *fatum*. La *fortuna* (de *fors*, « le sort ») est le destin régi par les astres qui influent sur notre esprit, alors que le *fatum*, littéralement, « ce qui est dit », est le destin divin auquel le texte se réfère ici.

Mais les prédictions divines ne se bornent pas à cela : elles annoncent aussi le jugement du Christ qui arrivera de manière tout à fait inattendue, *lorsque nous y penserons le*

⁴⁹⁷ En mettant sur pied d'égalité prophètes, sibylles et apôtres, l'auteur affirme l'unité des traditions juive, païenne et chrétienne. Cette position est inattaquable par ses détracteurs (d'hier et d'aujourd'hui), car selon le *Dies irae* : « *Dies irae, dies illa, // Solvet Saeclum in favilla, // Teste David cum Sibylla !* »

⁴⁹⁸ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 156.

⁴⁹⁹ E. d'Hooghvorst, « Le Fil de Pénélope V », dans *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 64.

⁵⁰⁰ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 158.

*moins et que tout sera au plus paisible et au plus calme*⁵⁰¹. Ce passage fait manifestement allusion à la תרדמה (*tardemah*)⁵⁰², la mort initiatique (*initium* signifiant « début »), sans laquelle l'Œuvre ne peut commencer. C'est de cette manière qu'on est mis sur la voie, car il est « impossible de rejoindre la vie céleste sans retraverser les ténèbres de la mort »⁵⁰³.

Les prophètes, les sybilles et les apôtres ne comprennent pas eux-mêmes les paroles qui sortent de leur bouche⁵⁰⁴, ce qui leur vaut le mépris et les sarcasmes des savants mondains et superficiels. Ces derniers, appréhendant le Verbe prophétique avec leur seule raison universitaire, ne perçoivent pas la vérité qui s'y cache. Ils *entendent sans entendre et comprennent sans comprendre*⁵⁰⁵. Ils ne lisent donc que le sens sinistre de l'Y pythagoricien⁵⁰⁶.

En outre, les prophètes de Dieu *ont parfois l'air de se discréditer les uns les autres*⁵⁰⁷. Il faut admettre que la vérité est

⁵⁰¹ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 158. L'auteur fait allusion à plusieurs passages bibliques soutenant que le Christ viendra pendant la nuit « comme un voleur » ; cf. *Matthieu* XXIV, 45 ; *Apocalypse* XVI, 15 ; 2 *Pierre* III, 10 ; 1 *Thessaloniens* V, 3.

⁵⁰² Ce mot hébreu qu'on traduit par « sommeil profond, extase » est utilisé dans la Genèse pour désigner le sommeil d'Adam au moment où Ève est retirée de sa côte, Ève représentant la partie astrale ou psychique de l'homme.

⁵⁰³ Louis Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXV, 30'.

⁵⁰⁴ Nous pensons qu'il existe d'autres sortes de prophètes ou de sages capables, quant à eux, de comprendre les paroles de leur dieu intérieur. C'était notamment le cas du prophète Louis Cattiaux, qui corrigeait les versets que lui dictaient la bouche divine.

⁵⁰⁵ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 158.

⁵⁰⁶ « L'Y est une lettre à deux cornes dont l'une penche à droite et l'autre à gauche. C'est l'image des deux enseignements contenus dans la même lettre. Par le don de l'intellect, les intelligents choisissent la voie de droite, c'est-à-dire qu'ils suivent le sens vrai. On l'appelle aussi voie étroite, car elle est peu parcourue. Mais le grand nombre demeure abusé par le sens vulgaire, appelé aussi, sens sinistre, et guidés [*sic*] par la seule raison, suivent la voie de gauche menant au terrible Tartare où ils connaîtront la fureur du tartre corrosif. » (« Virgile Alchymiste », dans E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 104).

⁵⁰⁷ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 154.

recouverte de voiles fort différents. Quand on pense que la même expérience sensible est décrite tant par Rabelais et ses grivoiseries que par les recommandations morales de saint Paul ; par certains contes d'enfants et par les *midrachim* hébraïques ; par les Tarots et par le Tao Té King⁵⁰⁸, on comprend qu'il soit aisé de se perdre dans la voie de gauche en s'attachant à une seule de ces manifestations tout en rejetant les autres !

La nature

Les prédictions naturelles se basent toutes sur l'expérience et sont par conséquent indubitables et facilement vérifiables.

Par exemple, le paysan qui a longtemps observé son jardin peut aisément prédire ce qui y adviendra au fil des saisons ; il en va de même pour l'astronome qui connaît le mouvement des planètes et des étoiles.

D'ailleurs, pour Paracelse, le ciel n'est autre qu'un jardin dont les arbres sont les étoiles, et leurs fruits, la pluie, la neige, le givre, le tonnerre, etc.⁵⁰⁹ Or, tout le monde sait qu'on connaît l'arbre à ses fruits⁵¹⁰ ; en d'autres termes, sans avoir jamais vu de poires, on ne peut avoir une idée de la nature du poirier⁵¹¹.

⁵⁰⁸ « Aucune parole d'Écriture sainte ne contredit en fait la parole d'une autre Écriture sainte. Ainsi Dieu apparaît multiple en personnes, mais il est cependant unique en acte et en repos, comme étant l'Être par excellence, c'est-à-dire le Premier et le Dernier en tout. » (MR XV, 50).

⁵⁰⁹ L'auteur développe longuement ce thème du jardin céleste tout au long des *Météores* ; l'ouvrage est publié aux éditions Beya dans la traduction du Professeur Stéphane Feye.

⁵¹⁰ Il n'est peut-être pas inutile de remettre la citation biblique dans son contexte : « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au-dedans ce sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des chardons ? Tout bon arbre porte de bons fruits, mais le mauvais arbre porte de mauvais fruits. » (Matthieu VII, 15 à 17).

⁵¹¹ Pour une exégèse plus chrétienne que botanique : c'est par le Fils qu'on peut connaître le Père. Cf. Jean I, 18 : « Dieu, personne ne le vit jamais : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître. »

On apprend donc à connaître une chose naturelle (que ce soit un arbre ou une étoile) en voyant ses fruits estivaux, ce qui rend l'homme capable en plein hiver d'en prédire l'apparition prochaine, lors de l'été suivant.

La médecine n'échappe pas à ces lois universelles, puisque c'est l'expérience qui permet de reconnaître les différentes maladies à leurs signes. En effet,

chaque maladie est un fruit de la mort. On peut comparer cela à un arbre : en hiver, l'arbre est sec et nu, mais à l'arrivée du printemps il fait pousser ses bourgeons, puis ses feuilles, ses fleurs et enfin ses fruits. La maladie aussi est sèche au début, comme l'arbre en hiver, et encore imperceptible dans l'homme. Mais lorsque la mort veut sortir au grand jour, elle commence par donner des signes semblables aux bourgeons, puis d'autres semblables au feuillage, et encore d'autres semblables aux fleurs, et ainsi de suite jusqu'à l'arrivée du vrai fruit qui succède finalement aux signes ⁵¹².

Tout comme la maladie, la guérison a des saisons qu'on reconnaît et prédit grâce à des signes ostensibles.

*

D'autres prédictions tout aussi naturelles et fondées sur l'expérience visent, quant à elles, à définir les hommes : il s'agit de la chiromancie et de la physiognomie.

Celui qui pratique la **chiromancie** s'applique à comparer les hommes aux arbres en les classant, comme eux, selon leurs caractéristiques. Ainsi, un homme dont les mains ressemblent au figuier sera mou, inconstant et volage ; un autre avec des mains à l'allure de sapin sera au contraire bourru, âpre, niais, brutal, grossier, etc.

La **physiognomie** semble plus complexe, car les signes du visage sont très nombreux et souvent contradictoires.

⁵¹² K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 180.

L'auteur propose une analogie avec les minerais, car ils contiennent des substances variées et imperceptibles au premier coup d'œil. En effet, l'arsenic, les scories, l'or, l'argent et toutes les autres matières contenues dans les minerais ne se dévoilent que sous l'action du feu.

Ainsi, quand on se trouve confronté à un homme aux traits ambigus, il suffit d'appliquer ce simple conseil : mettons-le à l'épreuve en l'amenant dans le feu du dépouillement. Demandons-lui par exemple de prêter une certaine somme d'argent. Assurément, cela fera ressortir sa face cachée en montrant clairement quel genre d'homme il est.

On saura alors si on a affaire à un homme en or ou en argent, à un homme-figue, ou à un homme-pois, etc. ; car ce n'est pas autrement que la nature répartit les hommes.

La divination

La divination ne provient ni de Dieu, ni de la nature, mais de l'homme lui-même, car il peut accéder à une certaine connaissance

par un rêve, une apparition, une manifestation de plusieurs figures, un jugement accidentel, ou encore par d'autres visions et phénomènes semblables, quelle que soit la façon dont ils ont lieu ⁵¹³.

Ce moyen de prédiction est donc aussi incontrôlable qu'imprécis. En effet, que les devins s'appuient sur la nature, les augures ou les sortilèges, leur compréhension et leur savoir restent aussi maigres et superficiels que ceux d'un *sacristain qui lit son missel* ⁵¹⁴.

Or, certains coquins malveillants de cette espèce inventèrent une pratique à utiliser en toute occasion dans le

⁵¹³ *Ibid.*, p. 157.

⁵¹⁴ L'expression est bien de Paracelse. Nous n'aurions pas osé... Cf. *ibid.*, p. 178.

but de paraître omniscients : formuler avec aplomb une prédiction assez vague pour pouvoir la faire correspondre à n'importe quel événement futur.

Par exemple, ils annoncent une guerre, puis se servent d'une simple altercation entre deux vieilles femmes pour montrer qu'ils ne se sont pas trompés.

Les sortilèges

Les sortilèges sont les prédictions que les esprits enseignent à l'homme, quand ils en ont envie ou quand ils s'y sont engagés par un pacte. Les esprits, en effet, connaissent l'avenir, mais Dieu les ayant créés muets et menteurs, les vérités qu'ils présentent restent titubantes et suspectes.

Ils sont muets quant à ce qui serait le plus utile, et ils mentent au sujet de ce qui l'est le moins ⁵¹⁵.

En s'insinuant aux côtés des hommes, ils leur suggérèrent d'inventer la géomancie, la pyromancie, l'hydromancie et la nécromancie. Ces quatre arts, fruits de leur imagination et de leurs manœuvres, sont donc le canal privilégié de leur manifestation à l'homme.

En **géomancie**, ils composèrent seize figures constituées de points, que l'on répartit dans différentes maisons, en attribuant à chacune d'elles une signification particulière. Leur art consiste alors à guider la main du géomancien pendant le traçage des points pour qu'il effectue la figure qui répondra le mieux à la question posée.

Il en va de même en **hydromancie** : ils provoquent plus ou moins de tressaillements et de bulles dans l'eau qu'on

⁵¹⁵ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 166.

observe pour obtenir une information. Ainsi, plus le commerce avec l'esprit est bon, plus les mouvements de l'eau sont significatifs. En outre, plus l'esprit est favorable, plus la réponse sera satisfaisante.

La **pyromancie**⁵¹⁶ est l'astrologie dévoyée par le diable lui-même et par les esprits travaillant à son service. De fait, pour exciter les hommes aux vices les plus ignobles (luxure, vol, mensonge, etc.), le diable et ses acolytes se sont glissés parmi les étoiles. Deux horoscopes doivent donc être différenciés : le premier, « astronomique », qui est réalisé suivant les étoiles, et l'autre, « pyromantique », qui est fonction des esprits qui rôdent autour d'elles.

Mais il y a plus ! Le diable voulut pousser plus loin ses manigances et trouva un moyen redoutable pour que les hommes se détournent de Dieu et l'oublient, trop occupés à des fantaisies fantasmagoriques sans le moindre fondement ; il conclut un pacte des plus machiavéliques avec les astrologues en leur soufflant à l'oreille :

Soyez attentifs : lorsque la conjonction de tel et tel astre aura lieu, vous annoncerez que telle chose se produira. Or, cela n'arrivera pas par l'action de la nature, mais par l'effet de ma volonté. Il en va de même avec les autres conjonctions, aspects, etc., car je serai partout présent afin d'accomplir ce qui en résulte. Et comme personne ne devinera ma présence, tout le monde attribuera cela aux astres, aux éléments, et on accordera ainsi plus d'attention et de crédit aux astres qu'à Dieu ⁵¹⁷.

⁵¹⁶ *Pyro* vient du grec πῦρ, « le feu » ; la pyromancie telle que la conçoit Paracelse doit donc probablement son nom au fait qu'elle se rapporte aux étoiles qui sont ignées. À moins que les esprits dont il s'agit ici soient, eux, de nature ignée.

⁵¹⁷ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 168.

Nous mesurons à quel point nous ne sommes que les pauvres marionnettes des puissances invisibles qui nous entourent...

Enfin, par la **nécromancie**⁵¹⁸, il arrive que les ombres errantes nous apparaissent dans l'air de la nuit, dans de l'eau, des cristaux, des miroirs, des ongles, etc. On peut aussi les entendre se manifester par des bruits inhabituels et étranges.

Que les amateurs d'occultisme ne s'y trompent pas : prières, jeûnes, cérémonies et conjurations sont inutiles pour attirer les esprits. Ce sont eux qui ont enseigné toutes ces pratiques farfelues pour nous farcir la cervelle de futilités. Pour être invoqués, ils nous ont incités à apprendre d'étranges noms qui ne veulent rien dire, alors que, s'il est vrai que chaque esprit a bien un nom, entre eux, ils s'amusent souvent à s'appeler par des noms différents sans que cela les empêche de se reconnaître.

Il n'est pas étonnant que les esprits agissent de la sorte. Si Dieu le permettait, ils seraient encore plus parmi nous, afin de nous amener à leur accorder notre attention et à oublier Dieu. C'est pourquoi ils répandent de telles obscénités et présentent de telles figures, de sorte que nous nous divertissions avec eux et non avec Dieu. Mais en regardant ce qu'il en est vraiment, on s'aperçoit une fois l'année écoulée que tout ce qui reste n'est que vaines futilités sans profit et sans fruit, corruption du corps, de l'âme, de la santé, du bien, des louanges et des honneurs, et rien que séduction, escroquerie et arts fondés sur le mensonge ⁵¹⁹.

⁵¹⁸ En grec, νεκρός veut dire « cadavre ». Il s'agit donc des ombres des défunts.

⁵¹⁹ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 171.

Les augures

Les augures puisent leurs présages de l'observation d'animaux de toutes sortes, mais aussi de tout ce qui est créé en général (le vent ou l'eau, par exemple).

Rien d'étonnant à ce que les **animaux** leur soient utiles : leurs cinq sens étant bien plus développés que ceux des hommes, ils sont capables de percevoir des choses bien plus subtiles. Ainsi, les corbeaux pressentent une épidémie, les vautours aperçoivent une carcasse à des kilomètres, les chevaux détectent la présence d'esprits ou de sorcellerie, etc.

Pour obtenir une expérience et un savoir valables dans ce domaine, il est recommandé d'observer les comportements des animaux qui nous entourent et d'identifier les événements qui s'ensuivent. On remarquera alors par exemple qu'en sentant un décès imminent, les singes se mouchent le nez et les paons braillent sans arrêt.

L'ennui, c'est que les esprits se sont immiscés ici aussi...

Par exemple, ils font crier les corbeaux et leur apparaissent sous forme de fripon ou de cadavre, afin que par ces cris l'augure puisse penser que la nature a induit une telle prédiction dans les corbeaux. Mais si l'expérience démontre qu'à la suite de tels cris, rien ne se passe, la nature que Dieu a donnée aux oiseaux sera méprisée. Par conséquent, la créature étant méprisée, Dieu l'est aussi, et tel est bien leur but ⁵²⁰.

Leur perfidie ne s'arrête pas là : en effrayant les animaux à des moments bien calculés, ils essaient de convaincre l'homme que la sensibilité du moineau est celle du chien, que celle du chat est celle du cygne, et ainsi de suite avec tous les

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 173.

animaux, de sorte que les augures ne soient plus qu'un embrouillamini inutilisable et dédaignable.

Il faut donc distinguer deux types d'augures : celui de la nature et celui des esprits.

Passons maintenant aux présages qui s'appuient sur des **phénomènes plus généraux** :

La surabondance de poissons annonce la mort imminente d'un grand nombre de personnes. En effet, chaque épidémie commence par des années fécondes, et pour cause, pour que quelqu'un tombe malade, il faut d'abord que la santé s'en aille, tout comme l'été ne vient qu'après avoir chassé la neige au préalable. Ainsi, lorsqu'une épidémie doit arriver, elle fait jaillir toute fécondité hors des arbres, des fruits, des poissons, etc., et partout où elle en trouve dans les créatures, à l'instar de l'été qui pousse les fleurs hors des arbres. Une fois que tout est expulsé, l'influence n'a plus d'ennemi pour lui résister, et comme elle veut asseoir sa domination à sa guise, il s'ensuit une lutte entre les deux influences qu'exercent la santé et la maladie, jusqu'à ce que l'une cède et que l'autre résiste. Or, celle qui cède doit expulser en premier lieu tout ce qui est bon en elle, comme une personne qui, fuyant un ennemi, évacuerait sa maison et emporterait le nécessaire.

Ainsi agit la nature : quand elle voit et remarque une épidémie, elle donne une année bien plus fertile qu'il est de coutume dans ce type de région. Or, lorsque tout a été évacué, les corps demeurent vides et sans défense contre la mort, qui peut dès lors s'y introduire. C'est pourquoi de nombreuses pêches fructueuses, ou de trop nombreuses années fécondes annoncent un malheur à venir. Et pour cause, une fois que tout est ôté à quelque chose, il demeure trop faible pour résister. Autrement dit, un corps d'où toute fécondité sort en une fois tombera facilement dans une faiblesse on ne peut plus

grande. Telle est la raison pour laquelle ces augures sont sûrs et certains ⁵²¹.

De même, par des neiges d'une abondance inouïe, par des étés bien plus chauds que d'ordinaire, par des vents et des inondations hors du commun, ou par tout autre phénomène dont on peut dire qu'il n'y en a jamais eu de semblable, sinon très rarement, on doit comprendre que de grandes détresses, angoisses, misères, lamentations, famines, guerres, morts, etc. (et leurs conséquences) sont imminentes, car bien trop de fécondité avait été évacuée. C'est comparable à quelqu'un qui, après s'être surmené, doit s'étendre de faiblesse et se reposer plusieurs jours. Une telle personne sera facilement vaincue par l'ennemi. Voilà pourquoi on ne doit en aucun cas être fatigué lorsqu'on veut résister à la mort et à ces maux, mais au contraire, bien reposé et bien armé ⁵²².

L'homme et les prédictions

Après avoir passé en revue les différentes sortes de prédictions, nous ne résistons pas à l'envie de présenter encore l'un ou l'autre extrait de notre traité, commentaires à l'appui.

Ouvrons donc ce chapitre sur l'homme avec un passage aussi dense que surprenant :

L'homme a en lui deux natures, celle du limbus et celle de l'âme.

En voici un exemple : imaginons qu'un enfant naisse à telle heure, telle minute, etc. Au même moment, le ciel a une certaine configuration. Il s'ensuit que l'enfant aura tel ou tel horoscope.

Mettons qu'un homme voyageant de Grenade à Danzig s'arrête dans une auberge à Cologne en même

⁵²¹ Tout est donc cyclique ici-bas. À chaque grand bonheur succède un grand malheur, après chaque épreuve revient la joie.

⁵²² K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 176.

temps qu'un autre voyageur, parti de Londres pour se rendre également à Danzig. Ils y rencontrent un troisième homme qui habitait la ville et n'avait point l'intention de se rendre ailleurs. Après s'être attablés ensemble, ils tombent toutefois d'accord pour aller tous trois à Danzig. Les compagnons se mettent alors en route, les deux premiers entraînant et conduisant le troisième, dont la nature est dès lors disposée à les suivre. Ainsi, l'essence des deux premiers permet d'imaginer celle du troisième.

Il en va de même pour le cas précédent. En effet, lorsqu'un enfant naît, quel qu'il soit, des pèlerins défilent et arrivent dans la ville où il se trouve (c'est-à-dire le firmament). Alors, l'enfant les suit et les accompagne, malgré qu'il les ait trouvés dans la rue et que, n'ayant lui-même jamais parcouru la terre, il ne sache rien sur eux, ni sur leur provenance, ni sur leur destination. C'est ainsi que les messagers le prennent et le guident. Par conséquent, celui qui connaît la nature et les déambulations de ces messagers, sait aussi ce qu'ils apprennent à l'enfant et comment ils le guident pour qu'il leur ressemble ⁵²³.

On parle bien ici de la partie astrale de l'homme (qui lui vient du *limbus*), et non de son âme divine.

Un petit détour hors des sentiers paracelsiques ne semble pas superflu pour préciser cette distinction. Rappelons l'enseignement traditionnel qui divise l'homme en corps, âme et esprit :

Le **corps** est l'enveloppe charnelle que nous regardons tous les matins dans le miroir et qui est, au bout du compte,

⁵²³ *Ibid.*, pp. 161-162.

destinée à la triste putréfaction. Il est constamment soumis à moult besoins et appétits qu'il n'a de cesse de vouloir assouvir.

Ce corps déchu contient une **partie divine**, sacrée, qui gît endormie dans ses os, dans l'attente du réveil. Ce sont les fameux *ossa humiliata* du *Miserere*, « les os humiliés », qui doivent leur humilité au fait qu'ils se trouvent en bas de la colonne vertébrale, dans ce minuscule cône isolé qu'est le sacrum. Nous nous asseyons dessus sans y prêter attention, obnubilés que nous sommes par l'autre pôle bien plus imposant qu'est l'occiput. C'est ainsi que « le sot vit tout en hauteur, en honte du postère »⁵²⁴.

Cet os de haute naissance doit être régénéré pour que de lui naisse un corps glorieux, bien plus dense, parfait et lumineux que l'enveloppe charnelle qui nous recouvre, c'est-à-dire pour que nous ressuscitions, à l'instar de la chenille devenant papillon. À ce moment-là, quelle immortalité pleine de santé et de jouissance ! Finis contributions, coronavirus et autres maladies, guerres, faillites, débauches, ennui⁵²⁵ et autres joyeusetés du monde animal !

Reprenons notre propos : cette âme divine est représentée par Osiris, malheureux dieu égyptien découpé en morceaux puis finalement revigoré grâce à la belle Isis ; par la Belle au Bois Dormant réveillée par un baiser⁵²⁶ ; par le soufre des alchimistes qui doit s'unir au mercure volatil ; par *Le Mat* du jeu des Tarots, et par tant d'autres images.

⁵²⁴ E. d'Hooghvorst, « Les Tarots II », dans *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 257.

⁵²⁵ Comme le fait remarquer Baudelaire dans le prologue « Au lecteur » de ses *Fleurs du Mal*, l'ennui est, sans conteste, le pire des maux humains... Il reprend l'idée de ce proverbe affirmant que l'oisiveté est la mère de tous les vices.

⁵²⁶ Notons qu'elle est enfermée dans une tour dont la forme rappelle justement celle de la colonne vertébrale.

L'âme divine cohabite dans le corps avec un **esprit**, ψυχή (*psychè*) en grec, qui est régi par les astres (ou *limbus*). Subtil, inconsistant, cet esprit se meut en fonction des douze planètes qui le conditionnent et qu'il suit aveuglément comme un touriste marchant sur les pas de son guide en pays étranger.

L'astrologue qui étudie les planètes peut donc facilement prédire non seulement les aptitudes, les qualités et les défauts d'un homme, mais aussi, les grandes lignes de sa destinée⁵²⁷.

Pourtant, à quoi bon consulter un devin ou un astrologue, étant donné que *l'homme a été créé pour s'occuper uniquement de lui-même en tournant son âme vers Dieu, sans se laisser distraire*⁵²⁸ ? Ce « lui-même » est bien son âme divine, et non son insatiable corps ou son vaporeux esprit. D'ailleurs, en hébreu, « lui-même » se dit *etsmo*, ce qui signifie plus littéralement « son os ». Voilà qui est clair !

Selon notre auteur, l'homme ne doit donc s'occuper ni des besoins de son corps, ni de ses intérêts particuliers, mais chercher le royaume de Dieu assidûment. S'il se conforme à cette injonction, tout ce qui est nécessaire au maintien de sa vie charnelle lui sera donné sans qu'il ait à s'en préoccuper.

Ô réalité magique bien opposée à la marche du monde actuel qui ne pense qu'à mettre l'homme au travail pour mieux l'éloigner de lui-même ! Ô esclavage qui ne dit pas son nom !

Il y a mieux : cette quête le protégera comme le ferait un ange des maux les plus terrifiants :

*Nous n'aurons plus alors à nous soucier du déluge,
du tonnerre et de la grêle, des tremblements de terre,*

⁵²⁷ C'est ici le destin dans le sens de *fortuna* et non de *fatum*, selon ce que nous expliquions au début de l'article.

⁵²⁸ K. Sudhoff, *op. cit.*, p. 153.

de la peste, de la guerre. Et si ces maux se trouvaient à notre porte, nous serions protégés, car ils n'ont pas le pouvoir de nous nuire si nous vivons dans la justice du royaume de Dieu qui triomphe de tout le reste ⁵²⁹.

Si par contre, l'homme se soucie plus de sa petite personne et des prédictions que des ordres divins, il sera

rongé par ces prodiges et par des questionnements tels que : « Qu'advient-il de ceci et de cela ? Quelle en est l'origine ? Quelle en sera l'issue ? »

De telles fantaisies n'excitent que ceux qui n'ont pas les yeux rivés sur Dieu et qui ne reçoivent rien de lui. (...)

Toutefois, Dieu n'a pas autorisé les prédictions sans raison, car il les a envoyées au méchant par l'intermédiaire des prophètes, devins, etc., afin qu'il s'abstienne de son vice. Elles ne servent qu'à avertir, comme si leur message était : « Faites pénitence, l'heure fatale approche, elle est là ! » ⁵³⁰

Le message est limpide : il suffit de suivre aveuglément le précieux conseil du Christ : « Cherchons premièrement le royaume des cieux et tout le reste nous sera donné par surcroît »⁵³¹.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 155.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 154.

⁵³¹ *Matthieu* VI, 33.

La chasse au Lion Vert

Poème alchimique

Isaac Newton
Traduction et présentation d'Alexandre Feye

*Personne ne peut pénétrer la profondeur
de la terre (ou le centre d'un métal)
sans avoir décroché le rameau d'or*⁵³².

La figure d'Isaac Newton n'a cessé de fasciner depuis près de trois siècles. Tout le monde ou presque, du jeune étudiant à l'éminent homme de science, admire son génie universel et la portée de ses découvertes.



NEWTON

*Qui genus humanum ingenio superavit*⁵³³.

La statue qui orne la chapelle du *Trinity College* de Cambridge ne peut que confirmer ce truisme. Plusieurs éléments biographiques insolites alimentent la curiosité des historiens et le mystère qui entoure son existence, à commencer par sa naissance par exemple : Isaac Newton naquit très inopinément le jour de Noël de l'an 1642. « Il était si petit qu'on aurait pu

⁵³² William R. Newman, *Newton the Alchemist*, Princeton University Press, 2019, p. 53. On notera que c'est probablement l'éminent Michaël Maïer qui guida Newton dans son désir de se tourner vers l'alchimie des Anciens, Virgile notamment. Cf. Betty J. Teeter Dobbs, *Les Fondements de l'Alchimie de Newton*, Guy Trédaniel, la Maisnie, Paris, 1981, p. 233.

⁵³³ Qui l'emporta en génie sur le genre humain.

le mettre dans une cruche d'un litre, a-t-on dit. »⁵³⁴ Le plus grand des hommes ne fut-il donc pas d'abord le plus petit ? De surcroît, il ne connut jamais son père, décédé trois mois avant sa naissance.

Un autre point étrange est l'absence presque totale de relations affectives au cours de sa longue vie. Pourtant, âgé de seize ans, il était tombé amoureux d'une camarade de classe. Sa grand-mère était intervenue pour lui interdire de se marier avant d'avoir achevé ses études. Nulle autre trace ensuite d'une quelconque tendresse ou d'amour dans cette très digne destinée. Un vide singulier qui lui vaudra le surnom de « savant vierge ».

Mais laissons ces singularités biographiques pour nous intéresser à la quête alchimique de IEOVA SANCTUS UNUS⁵³⁵, l'anagramme parfaite de son nom latinisé, qu'il se plaît à utiliser pour signer ses notes personnelles.

Cette recherche intense, celle de la pierre philosophale, est communément perçue par les scientifiques modernes comme - osons le mot - une bizarrerie. Il est encore parfois de bon ton de décrire les différentes facettes du savant, tantôt scrupuleusement attablé à la résolution d'une démonstration physique, tantôt égaré dans de très douteuses expériences alchimiques, tantôt encore distrait par la théologie et l'histoire des débuts du christianisme. Certains parlent d'ambigüité scientifique, de double personnalité, du côté obscur de l'érudit de Cambridge, etc. Pourquoi diable s'évertuer à tout prix à distinguer, à diviser, même à disséquer là où une explication simple peut être trouvée ?

⁵³⁴ Betty J. Teeter Dobbs, *op. cit.*

⁵³⁵ Dieu Saint et Un. Les lettres sont celles d'ISAACUS NEUUTONUS. Newton n'a probablement pas publié ses nombreux ouvrages de théologie et d'histoire du christianisme, par crainte d'être perçu comme un unitariste rejetant le dogme de la Sainte Trinité. Cette signature en est probablement une allusion. Voir la traduction française réalisée par Jean-François Baillon de Isaac Newton, *Ecrits sur la religion*, Gallimard, Paris, 1996.

Isaac Newton aspirait à connaître les secrets de la nature, et même à les goûter en vrai sage. Après avoir compris la mécanique du macrocosme, il voulut toucher la matière⁵³⁶ du grand-œuvre (mésocosme) et l'essence de l'homme (microcosme). Or les trois disciplines qu'il pratiqua assidûment, à savoir la physique, l'alchimie et la théologie peuvent bien se rapporter à l'âme, au corps et à l'esprit, les trois composantes de l'être humain. La physique ayant pour objet le principe d'animation (*anima*) des corps, l'alchimie traitant de la matière (*corpus*), et la théologie s'appliquant à l'esprit d'origine divine (*spiritus*)⁵³⁷. Au demeurant, le docteur de Cambridge savait parfaitement qu'on ne s'adonne pas à la recherche du dissolvant universel sans la complicité de l'Esprit-Saint⁵³⁸.

Cette attitude d'universalité dans la recherche scientifique n'est pas rare au XVII^{ème} siècle, bien au contraire, elle constitue et définit l'essence même du savant de cette époque. A titre d'exemple on observera le cas du genevois Jean-Jacques Manget (1652-1742), médecin, théologien, physicien et célèbre compilateur de l'anthologie alchimique *Bibliotheca Chemica Curiosa* ou encore celui de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) dont la personnalité est à cet égard emblématique, aucune discipline scientifique n'ayant pu lui échapper.

⁵³⁶ Il est d'ailleurs intéressant de savoir que l'intérêt de Newton pour la chimie trouve son origine chez le pharmacien de Grantham, Mr Clarck, qui logea celui-ci durant ses études à la *King's School* de cette ville. Le grenier de l'apothicaire regorgeait en effet d'ouvrages chimiques.

⁵³⁷ Nous avons volontairement utilisé les mots latins *anima* et *spiritus* pour désigner l'élément animateur et l'élément divin, même si en français les mots « âme » et « esprit » ont pu être inversés. Voir à ce sujet : Pere Sanchez Ferré, *El alma, el espíritu y el sentido, las mutaciones del lenguaje en la espiritualidad occidental*, José J. de Olañera, Palma (España), 2016.

⁵³⁸ « L'Esprit-Saint est meilleur que tous les diplômes et que tous les grades de vanités distribués par le monde. Entretienons-le donc parmi nous et ne nous laissons pas séduire par la science profane qui éloigne de l'amour et du salut de Dieu. » (L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XXVI, 45).

La récente publication des manuscrits inédits de Newton⁵³⁹ permet de découvrir certains textes, d'avoir un aperçu des ouvrages en sa possession et d'entrevoir le contenu de ses recherches alchimiques. Néanmoins, il semble bien qu'il en ait brûlé une grande partie quelques semaines avant sa mort.

Mais venons-en au poème présenté en cet article. Il s'agit d'un manuscrit de la plume de Newton, transcrit d'un ouvrage qui a été sans doute perdu, mais dont l'essentiel se trouve dans le *Theatrum Chemicum Britannicum*, compilé et publié par Elias Ashmole en 1652. Le savant auteur est le vicaire de Malden, Abraham Jablonski Andrews, visiblement expert ès arts d'alchimie⁵⁴⁰.

Le *Lion Vert* est un terme ancien et connu d'alchimie. Plutôt que de se perdre à tenter d'en expliquer le sens sans avoir touché la chose dont il s'agit, écoutons ce qu'en dit Eugène Philalèthe, lui qui teinta discrètement son époque de son expérience véritable.

*Néanmoins, afin de traiter avec toi sans fioritures,
je te dirai que l'aigle, c'est l'eau, car elle est volatile et
elle s'envole dans les nuages comme un aigle, mais je
ne parle pas de quelque eau vulgaire que ce soit. Le lion
vert, c'est le corps, ou la terre magique, avec lequel vous
devez couper les ailes de l'aigle, c'est-à-dire le fixer, afin
qu'il ne puisse plus voler. Par ceci, nous entendons
l'ouverture et la fermeture du chaos, et cela ne peut être*

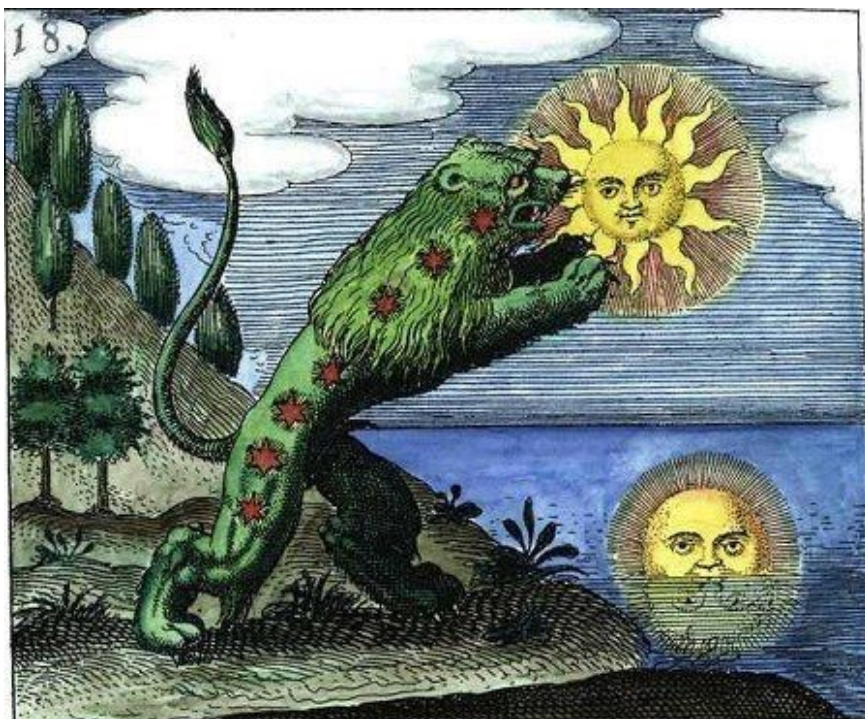
⁵³⁹ Nous tenons à remercier le professeur William Newman et son équipe d'avoir gracieusement mis à disposition du public l'ensemble des manuscrits de Newton. Le lecteur les trouvera ici :

<http://webapp1.dlib.indiana.edu/newton/>. Un ouvrage de référence est paru très récemment : William R. Newman, *Newton the Alchemist*, Princeton University Press, 2019.

⁵⁴⁰ L'identité de ce vicaire n'est pas transparente. Il semble avoir vécu sous le règne du roi d'Angleterre Henry V, à l'aube du XV^{ème} siècle. Malden, voire Maldon, les deux localités semblent possibles.

*fait sans notre clef adéquate, j'entends notre feu secret,
en lequel consiste tout le mystère de la préparation* ⁵⁴¹.

Voilà un texte quelque peu alambiqué, railleront certains. Eh oui ... justement, on ne saurait mieux dire. Le lecteur s'étonnera aussi peut-être de voir ainsi versifié un texte chimique, mais n'est-ce pas là un retour aux sources ? Les anciens comme Lucrèce par exemple n'opposaient pas science et poésie. Les Anglais en pratiquant le style de la rime rapide ont repris cette habitude.



⁵⁴¹ Thomas Vaughan, *Œuvres Complètes*, La Table d'Émeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, p. 376.

La chasse au Lion⁵⁴²

- 1 Tous les saluts à la noble compagnie,
Des véritables étudiants de l'Alchimie.
D'entendre ce que j'ai vu, puisse-t-il vous plaire ?
Lorsque je chassai le Lion Vert,
- 5 Dont telle n'est certainement pas la couleur⁵⁴³ a
Et que vos sagesse savent pertinemment d'ailleurs.
Car il n'y a personne vivant qui a aperçu
Un lion de verte couleur par quatre pieds soutenu.
Néanmoins notre Lion en quête de maturité
- 10 Pour son immaturité, croyez-moi, vert est appelé.
Déjà il s'élance à pleine allure en courant
Bientôt le Soleil il dépassera certainement
Et pourra soudainement l'engloutir
Si dans une même tour on les veut tous deux détenir.
- 15 Il éclipse celui qui fut jadis si brillant
Et fait en sorte que ce rouge tourne au blanc.
Par la vertu de sa crudité,
Et grâce aux humeurs non mûres dont il est doté,
Même lorsqu'une telle chaleur il atteint
- 20 Comme quand il fait du Soleil son festin,⁵⁴⁴
Il l'amène vers une plus grande perfection
Car depuis toujours il a par nature la direction.
Ce Lion fait bientôt le Soleil décliner^b
Afin qu'il s'unisse à sa sœur Séléné
- 25 Par la voie du mariage. Mais chose étonnante :
C'est le Lion qui fait en sorte qu'un roi ils enfantent !
Et n'est-il pas plutôt étrange que l'aliment régalien

⁵⁴² Isaac Newton, *Manuscrit Keynes 20 (deuxième partie)*, King's College Library, Cambridge. Poème alchimique en anglais contenant 181 vers.

⁵⁴³ Les appels de notes a, b, c, ... renvoient à des explications de Newton lui-même, présentées à la fin du texte.

⁵⁴⁴ « Le sujet du lion vert croquant le soleil est emprunté au *Rosarium*. Il correspond à la matière crue dont l'or naîtra après un processus de gestation passant par les autres métaux moins nobles. C'est pourquoi le fauve présente sept étoiles sur son pelage. Cet or est encore représenté par un autre soleil naissant de la mer mercurielle. » (J. van Lennep, *Alchimie*, Crédit Communal, Bruxelles, 1985, p. 212).

Ne puisse être autre que le sang de notre félin ?
 En outre il est parfaitement exact et digne de foi,
 30 Qu'il n'est autre que père et mère du roi.
 Un prodige : le Soleil, la Lune et un Lion
 Tous trois ont accompli une seule action.
 Le prêtre est le Lion, le Soleil et la Lune, les mariés,
 Or c'est dans le lit du fauve qu'ils sont nés.
 35 Bien plus, nul autre ne fut le royal procréateur
 Que le Soleil et la Lune, ses propres frère et sœur.
 Lorsqu'avec le Soleil et la Lune ton Lion tu auras nourri,
 Et que proprement les auras mis dans leur lit,
 D'une chaleur facile ils ne pourront manquer
 certainement
 40 Jusqu'à ce qu'ils viennent à s'embrasser mutuellement
 Et qu'ils soient d'une peau enveloppés
 Comme un jaune d'œuf est enrobé.
 Alors il faut de là tirer ^c
 Sans conteste un véritable bon secret,
 45 Qui doit contribuer à te rendre bon,
 C'est à cela que sert le sang du Lion.
 C'est avec cela que le roi doit être nourri,
 Lorsque de la mort il aura surgi.
 Cependant s'écoulera un temps long d'abord
 50 Avant qu'à toi n'apparaisse sa mort,
 Et de beaucoup de sommeil manquer tu dois,⁵⁴⁵
 Avant que de couleur noire tu ne le voies.
 Fais attention de ne point le manipuler avec courroux
 Mais de bien le maintenir dans un feu doux,
 55 Jusqu'à ce que tu le voies se séparer
 De sa terre vile et vitupérée,
 Qui sera noire et légère malgré tout,
 Presque comme la substance d'une vesse-de-loup.

⁵⁴⁵ La veille est souvent rappelée au chercheur. Cf. *MR XXXVII*, 66 : « N'est-ce pas notre fondateur qui nous dit cette parole étonnante, bouleversante, stupéfiante : " Tout ceci est présent devant vos yeux et à la portée de vos mains, tous les jours de votre vie. Veillez donc pour voir, et priez pour connaître, avant d'être engloutis par la mort." »

Ton aimant au milieu se trouvera ^d
 60 De couleur claire et blanche, n'en doute pas.
 Adonc, lorsque toute cette chose tu verras,
 Ton feu d'un degré tu augmenteras
 Jusqu'à ce que de ce fait tu voies
 Ta matière très sèche, qui croît.
 65 Alors, c'est le moment exact, sans retard : ^e
 Que les excréments soient mis à l'écart.
 Prépare un lit le plus radieux et brillant
 Pour y loger le jeune enfant,
 Et laisse-le se reposer seul à l'intérieur
 70 Jusqu'à ce qu'il sèche bien en profondeur.
 Puis il sera temps, à mon opinion,
 Après une telle sécheresse de lui donner boisson.
 Toutefois montrer la vérité à ce propos
 Est un grand secret, je ne le sais que trop.
 75 D'ailleurs, les Philosophes des temps reculés
 Jamais le secret de l'imbibition n'ont divulgué.
 Dans leurs livres, ils décrivent, certes avec courtoisie,
 Comment créer la magnésie.
 Mais comment en disposer, une fois qu'elle est créée ?
 80 Ainsi de pauvres hommes sans consolation ils ont
 abandonnés.
 Tant d'hommes ont cru qu'ils avaient acquis la
 perfection,
 Cependant rien ne trouvèrent dans leur projection.
 Aussi ont-ils gâté ce qu'ils avaient accompli auparavant
 Et d'Alchimie plus rien n'obtiendront dorénavant.
 85 Ainsi les anciens pères à un clerc l'ont-ils caché,
 Car en lui consiste l'œuvre tout entier.
 Lequel montrer ne faut, pour vérité ne point trahir
 Si mon désir est bien de l'acquérir.
 Une fois ajustée au vase ta matière pure
 90 Avant que ton vaisseau n'obture,
 Il convient de lui donner en sustentation
 Une portion de sueur de ton Lion. ^f
 Et ils doivent être si bien établis l'un avec l'autre

- Que chacun, que tu le veuilles ou non, vole vers l'autre.
- 95 Ensuite il convient que ton vase tu scelles,
Et qu'où il se trouvait, c'est-à-dire dans le fournel
Tu dois l'y placer afin qu'il sèche là.
Alors ayant vraiment accompli cela,
Suivant du bon physicien la façon,
- 100 Prépare-toi en vue d'une autre imbibition.
Veille à assécher toujours plus ton breuvage
Et qu'aucune lessive ne s'y trouve davantage.
Car si tu le fais boire trop librement,
Ton labeur n'en sera que plus lent.
- 105 Et si tu le laisses se dessécher à l'excès,
Tu risques de l'enfant assoiffé le décès.
C'est pourquoi l'idéal est de maintenir un juste milieu
Ni trop mouillé, ni trop rôti, entre les deux.
À six reprises par imbibition arrose,
- 110 À la septième, que SABAOTH⁵⁴⁶ se repose.
Huit jours depuis ce dernier jour des six ^g
Pour sécher l'humidité et rendre fixe.
Alors scelle le vase à la neuvième fois,
Et laisse-le se tenir debout six semaines à chaque fois,
- 115 Avec sa chaleur tempérée si parfaitement
Qu'il puisse, la noirceur passée, grandir blanc.
Et ainsi la septième semaine, octroie-lui encore de la détente
Jusqu'à ce que tu fasses en sorte, selon ton souhait, qu'il fermente.
Toutefois si tu le fais fermenter en vue du blanc,
- 120 Tu ne feras de la sorte aucun profit important.
En effet, j'assure que point n'est besoin d'avoir peur
Pour procéder avec le feu à ce que tout atteigne la rougeur.
Alors, suivant les traces des anciens Philosophes tu dois procéder,
Eux qui ont leur ferment d'or pur préparé.

⁵⁴⁶ Dieu des métaux ou des armées.

- 125 C'est-à-dire... comment faire puisque c'est un secret ?
Je vais cependant et véritablement te l'enseigner exprès.
De la même chose est tiré ce ferment
Que l'était de l'œuvre le commencement. ^K
Et si tu progresses correctement,
- 130 Lorsque tu auras apporté l'œuvre au blanc,
Et si demeurer est bien ton intention,
Agis selon mes recommandations.
Il convient que sur la Lune seule tu opères, ^h
Par elle-même, avec le sang du Lion vert.
- 135 Comme tu l'as d'abord fait au début,
Fais une seule chose de ces trois obtenues,
Produisant désormais dans l'ordre et correctement
Jusqu'à ce qu'apparaisse tout blanc ton aimant.
Ainsi tu dois travailler tous tes ferments
- 140 L'un et l'autre, le blanc comme le rouge, il n'en serait que
ruine autrement.
Le rouge par lui-même, et pour le blanc, préparation
Doit être faite avec le sang du Lion.
Et si tu suis mon enseignement,
Mets la même heure⁵⁴⁷ dans ton ferment
- 145 De Soleil pour le rouge, de Lune pour le blanc,
Chacun de lui-même fera en sorte que cela fonctionne
sainement.
Ainsi le ferment devrait-être bien apprêté
Pour nourrir le roi d'une bonne pâtée,
De viandes qui conviennent à sa digestion
- 150 et en parfait accord avec sa complexion.
Si de couleur blanche il s'avère,
Nourris-le avec la brillance lunaire.
Si son éclat est parfaitement vermeil,
Alors il doit être nourri de Soleil.
- 155 Un quart de ton ferment doit se trouver ^k
Dans ton aimant uniformément achevé
Et joins-lui du chaud plutôt que du froid, ^l

⁵⁴⁷ *Hour* signifierait-t-il ici « quantité » ?

- Car pour mûrir une chose crue tu peux être sûr de toi,
Avoir des dissensions, et ainsi détenir de la chaleur et du
froid.
- 160 Dès lors place-le chaud dans ton verre,
Scelle-le ensuite, tout comme il était naguère,
Et cercle le tout jusqu'à ce que ce soit gagné
En passant un à un les degrés,
Tous, le noir, le blanc et le rouge aussi.
- 165 N'aie point peur du feu ici,
Car il n'effraiera jamais le feu.
Soumets par contre tes vœux.
Voici un secret que je dois te dévoiler :
Tu dois savoir comment la chose multiplier.
- 170 Autrement il y aura un labeur qui toute mesure
dépassera,
Pour toi qui ton ouvrage encore et encore
recommenceras.
Je te dis qu'en aucune façon ^m
Il ne se multiplie aussi bien que par continuelle
fermentation.
Et enfin il sera exalté loin sûrement,
- 175 Et dans la projection hâte-toi prestement.
Garde donc bien le ferment au feu,
Afin que ta médecine puisse croître au mieux.
Car si la jeune fille ne garde pas son levain,
Elle désirera alors nécessairement celui des voisins,
- 180 Ou bien doit-elle rester jusqu'à ce qu'elle puisse en faire
plus encore.
Souviens-toi du proverbe : « *Store is not sore* » ⁵⁴⁸.

*Ce mercure qui luit est l'âme même
d'Osiris allumée en son lieu* ⁵⁴⁹.

⁵⁴⁸ Réserve n'est pas plaie. Emmagasiner n'est pas inutile.

⁵⁴⁹ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, *Aphorismes du Nouveau-Monde*, n° 90.



Illustration extraite du Rosaire des Philosophes, XVI^{ème} siècle

Notes d'Isaac Newton sur « La chasse au Lion vert »

Cet écrit contient le régime de l'œuvre dans l'or commun après que le mercure des Philosophes est confectionné. Dans les notes suivantes, tu verras qu'il y a bien un consensus avec d'autres auteurs à ce propos et tu y trouveras quelque élucidation.

A De couleur verte, notre Lion n'est pas vraiment, mais plutôt verdoyant, florissant, vernal ⁵⁵⁰: (*vernant*, en anglais / *vernare*, en latin) : la menstrue métallique qui est notre plomb.

Bloomfield's Blossoms part. 1, stanza 34.

B Ripley dans la préface à ses « Portes » dit que l'on calcine les corps parfaits avec les premières menstrues, mais [il ne faut] aucune impureté, seulement le Lion vert, qui est le juste moyen entre le Soleil et la Lune pour joindre les teintures avec perfection. Et en sa deuxième « Porte » il dit : Les corps durs et secs sont dissous et éclipsés pour amender la première menstrue.

Le Grand Rosaire : Notre mercure est le Lion vert dévorant le Soleil. En ce qui concerne les proportions dans cette conjonction, voir dans la première Porte et dans la conclusion de Ripley. Aussi dans la moelle de l'Alchymie part.2.1.2. Remarque que les dires de Snyders ajoutent le sel fixé à ces trois.

C Aristée dans la Tourbe appelle ce sang « l'eau qui sortit de la pierre ». Et Bassen dans la Tourbe appelle cela « la sueur de pierre qui doit lui être rendue ». Trévisan puise dans la fontaine jusqu'à ce que les eaux acquièrent la rétention.

⁵⁵⁰ Cette notion de verdoyance rappelle le personnage coranique *Al Khidr*, « le vert » ou « verdoyant ».

D Si tu travailles sur le soleil vulgaire avec notre mercure, la substance médiane de ces deux est prise et les fèces rejetées. Voir Philalèthe chapitre 19.

E Sur le rejet de la terre damnée, voir Artéphijs, Philalèthe et d'autres.

F « Introduisez le citrin avec son épouse après le mariage dans le bain, jusqu'à ce que leur corps et leur couleur deviennent une seule chose, ensuite rendez-lui sa sueur et confiez de nouveau au meurtre. » Bassem dans la Tourbe.

« Imbibe avec de l'eau qui est sortie d'elle (qui est permanente) jusqu'à ce que cela devienne rougeâtre ». Aristée dans la Tourbe.

Les sept imbibitions avec le sang du Lion vert, Ripley les décrit dans la Sixième Porte, ajoutant la quantité de menstrue dans chaque imbibition. Et cette même quantité est aussi décrite dans Philalèthe chapitre 32, et exercit. 12 dans la Tourbe.

G A propos des huit jours entre chaque imbibition, voir exercit. 12 dans la Tourbe.

H La cibation⁵⁵¹ est omise. Ces choses ne heurtent pas la vérité avec le complément parfait qui ne pourrait pas et n'altère pas leur ferment. Regarde comment tu as fait avec ton corps imparfait et fais de même avec tes corps parfaits dans chaque degré, c'est les amalgamer avec mercure comme une pape et pourris-les. Ripley, Neuvième Porte.

K Pour ton composé, fais le ferment. Quatrième partie, Ripley, Neuvième Porte.

Snyders dit : Vénus s'est cachée avec son vêtement vert et il la nomme la belle Vénus verte et la terre verte. Et Ripley dans sa Sixième Porte, évoquant cette menstrue (dont il dit

⁵⁵¹ La nutrition.

qu'elle est le sang du Lion vert et non du vitriol, duquel Dame Vénus peut dire la vérité si tu lui demandes son conseil au début de l'œuvre) dit : « l'eau qui a amené la menstrue hors de la terre et dont la couleur est verte lors de sa première manifestation ».

Les notes **L** et **M** ne figurent pas dans le manuscrit. Newton a inscrit l'endroit de la note dans le texte, mais pas son contenu.



La Main

Arnau de Meeûs

Tous perdent leur temps et leur vie devant Dieu : croyants, impies, honnêtes gens et criminels, travailleurs et fainéants, intelligents et idiots, ascètes et débauchés, savants et ignorants, génies et médiocres, glorieux et ignorés, doués et maladroits, jeunes et vieux, riches et pauvres, civilisés et sauvages, tous, excepté celui qui cherche follement son Seigneur ici-bas sans distraction et sans repos, excepté celui qui met la main au limon premier et qui fait l'œuvre de Dieu ⁵⁵².

Introduction

Ces quelques lignes sont dédiées à celle qui nous a donné l'idée d'étudier le symbolisme de la main, et qui nous a soutenu et encouragé dans cette étude.

Avant toute chose, voici ce qu'écrit Charles d'Hooghvorst sur l'étude des symboles traditionnels.

Tenter d'expliquer ou de spéculer par nos propres lumières sur le sens des symboles traditionnels constitue un danger considérable, car nous ne « connaissons » pas (au sens étymologique du mot) ce à quoi ils se rapportent : nous ne réussirions ainsi qu'à nous tromper nous-mêmes et à induire les autres en erreur.

Il ne faut pas pour autant abandonner l'étude des symboles, mais il faut laisser uniquement aux connaisseurs le soin de les expliquer et de les ouvrir, car eux seuls peuvent nous reconduire à l'unique symbole, qui est l'homme essentiel, reconnu et expérimenté au moyen de son aide naturelle. Les symboles traditionnels sont autant d'expressions diverses de cet unique mystère intérieur.

⁵⁵² L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, X, 64.

L'homme déchu, au contraire, tend à les projeter à l'extérieur, c'est-à-dire qu'il cherche à appréhender la révélation physique, transmise par ce symbole, au moyen de ses sens impurs et extérieurs, fruit de la chute originelle.

L'écriture nous en avertit fréquemment, par exemple lorsqu'elle affirme : Qui potest capere capiat ! (Matthieu XIX, 12), « Que celui qui peut comprendre saisisse ! », ou « Que celui qui a des oreilles entende ! ».

De quels sens s'agit-il donc ? Ce sont les sens purifiés qui nous permettent d'entendre, de voir, et de capter les choses de Dieu, car les sens de l'homme exilé sont devenus grossiers et charnels ⁵⁵³.

Nous invitons donc le lecteur à se fier uniquement aux véritables connaisseurs, et non pas à nos tâtonnements aveugles.

*

La main est l'extrémité du membre supérieur du corps humain ; elle permet à l'homme d'entrer en contact avec ce qui l'entoure, en touchant, en saisissant, voire, si elle est maintenue fermée, en conservant ce qu'elle a capté.

Par abus de langage, la main est considérée comme l'organe du tact. Mais le sens du toucher est plus fondamental. L'homme perçoit en effet le monde extérieur par un grand nombre de tissus et membranes : l'épiderme ou couche superficielle de la peau, les muqueuses olfactives, les papilles gustatives, la rétine, ou encore le tympan.

Cette perception se fait toujours par un contact physique. Le toucher est donc à la base de toute sensation, et résume de la sorte à lui seul les cinq sens.

⁵⁵³ Ch. d'Hooghvorst, *Le Livre d'Adam*, Beya, Grez-Doiceau, 2008, p. 13.

C'est ce qu'écrit saint Hippolyte de Rome (170-235 apr. J.-C.) au livre VI de sa *Réfutation de toutes les hérésies*, dans un passage consacré à l'École de Simon.

Car de même que le toucher, en touchant les choses perçues par les autres sens, les récapitule et les confirme, par l'épreuve du dur, du chaud ou du gluant, de même le cinquième livre de la Loi est une récapitulation des cinq livres précédents ⁵⁵⁴.

Dans le même sens, à propos de l'épisode de l'*Odyssée* où Ménélas et ses compagnons piègent et *étreignent de toutes leurs mains* Protée⁵⁵⁵, le philosophe belge Emmanuel d'Hooghvorst commente :

C'est ici le monde d'un sens en cinq, condition de tout calcul ⁵⁵⁶.

Dans le corps humain, les organes des cinq sens sont directement reliés à la moëlle épinière : les yeux, par le nerf optique ; les oreilles, par le nerf auditif ; les papilles, par les trois nerfs gustatifs ; les muqueuses, par le nerf olfactif ; et la peau, par le système nerveux cutané.

C'est donc au moyen des organes des cinq sens que la racine de l'homme *touche* le monde extérieur ; et la main représente par excellence l'organe de ce sens radical.

Le sens

Selon les Anciens, tout homme est composé de trois principes : le corps, l'esprit et l'âme, appelée aussi le sens (*sensus* en latin).

⁵⁵⁴ Hippolyte de Rome, *Réfutation de toutes les hérésies*, Beya, Grez-Doiceau, 2019, p. 190.

⁵⁵⁵ Homère, *Odyssée*, IV, 400 et suivants.

⁵⁵⁶ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2009, p. 24.

Français	Grec ⁵⁵⁷	Latin
Corps	Σωμα (sôma)	Corpus
Esprit	Ψυχή (psukè)	Anima
Âme	Νοῦς (noûs)	Intellectus, sensus, mens, animus.

Selon *Le Message Retrouvé* de Louis Cattiaux,

- le corps vient de la terre,
- l'esprit des astres,
- l'âme vient de Dieu⁵⁵⁸.

L'âme, ou le sens, est la partie divine de l'homme. Les Grecs l'appellent νοῦς (noûs).

Chez les philosophes, le νοῦς désigne généralement l'organe sensoriel divin. De même que les cinq sens ordinaires mettent l'homme en contact avec le monde sensible, de même le νοῦς lui permet d'appréhender le monde dit « intelligible », c'est pourquoi νοῦς est souvent traduit aussi par « sens »⁵⁵⁹.

À l'époque hellénistique, νοῦς signifiait « sens » signifiant connaissance, car il n'y a de connaissance que sensible⁵⁶⁰.

Les Anciens distinguaient la *sensation*, qui est la perception par les sens ordinaires, et l'*intellection*, qui est la perception par l'intellect (νοῦς).

– La sensation et l'intellection (νοεσις⁵⁶¹) s'en viennent donc couler toutes deux ensemble dans l'homme, quasi enlacées l'une à l'autre. Car ni la

⁵⁵⁷ Voir les références citées dans les vidéos de H. van Kasteel, « La mort d'après les Philosophes », chaîne Youtube de la Librairie Arca (arca-librairie.com).

⁵⁵⁸ MR II, 88.

⁵⁵⁹ H. van Kasteel, « Petite étude sur l'étymologie traditionnelle », *Arca - Revue du Nouveau Monde*, n° 3, 2019, p. 138.

⁵⁶⁰ Emmanuel d'Hooghvorst, lettre du 27 juin 1984, dans H. van Kasteel, « Petite étude sur l'étymologie traditionnelle », *op.cit.*, p. 139.

⁵⁶¹ Littéralement : « (perception) par le νοῦς ».

connaissance intellectuelle n'est possible sans sensation ni la perception sensible sans intellection.

– Mais est-ce qu'on pourrait concevoir une intellection sans sensation, comme lorsqu'on se représente des visions imaginaires au cours des rêves ?

– Il me semble, quant à moi, que ces deux facultés ont également disparu dans la vision des rêves (...) ⁵⁶².

Ces deux facultés ont également disparu dans la vision des rêves : le sens divin est donc bien, comme le sens ordinaire, physique !

Sensation et intellection sont coulées toutes deux ensemble dans l'homme : relèveraient-elles en réalité d'un seul et même sens dans deux états différents ?

Le texte ajoute.

(...) l'intellect (vous) enfante (κνει) tous les concepts (νοηματα⁵⁶³), des concepts bons, quand c'est de Dieu qu'il a reçu les semences, des concepts contraires, quand c'est de l'un des êtres démoniques, puisqu'il n'est aucune partie du monde que n'habite un démon (...), lequel étant venu s'insinuer dans l'intellect, y a semé la semence de son énergie propre ⁵⁶⁴.

L'intellect (vous) peut donc, tant qu'il se trouve dans son incarnation transitoire, enfanter aussi bien le bon que le mauvais. Il reçoit des semences tant de Dieu que des démons ; les premières engendrant le bien et les secondes le mal. Il est double, comme l'arbre de la connaissance du bien et du mal qui plonge ses racines des deux côtés du mur de clôture du jardin de Paradis⁵⁶⁵.

L'état de ce sens divin enfoui dans le corps brut est-il comparable à celui des cyclopes dont Homère dit qu'ils *ne font*

⁵⁶² Hermès Trismégiste, *Corpus Hermeticum*. Les Belles Lettres, 1972, vol. I, p. 96, référence trouvée grâce au Glossaire Hermétique publié sur le site internet de la librairie Arca.

⁵⁶³ Littéralement : « (engendrement) du vous ».

⁵⁶⁴ Hermès Trismégiste, *Corpus Hermeticum*. op. cit., vol. I, p. 97.

⁵⁶⁵ MR XIX, 68 et 68' et XII, 3.

de leur main ni plants ni labourages⁵⁶⁶ ? Le cyclope ne se sert de ses mains que pour nourrir son sens animal et méprise l'or bas ⁵⁶⁷ commente Emmanuel d'Hooghvorst.

Lorsqu'il reçoit une semence contraire d'un être démonique ⁵⁶⁸, ce sens se nourrit de l'Âme du Monde, c'est un géant qui saisit tout et demeure vide ⁵⁶⁹.

Il ne cultive pas la terre philosophique pourtant si fertile ; sans culture, cette terre ne nourrit que bêtes éphémères. Il n'y plante pas l'arbre aurifère ⁵⁷⁰.

Les plants et labourages que les cyclopes ne font de leurs mains feraient allusion à la plantation de l'arbre aurifère, l'arbre de vie qui doit remplacer l'arbre de la connaissance du bien et du mal⁵⁷¹.

Il semble que l'état de cet intellect (vous), décrit par l'allégorie du cyclope Polyphème soit dû à un accident.

L'homme intellectuel (νοουμενος), pensant en lui-même, était autrefois uni à la contemplation des dieux ; ensuite, cependant, il entra dans une autre âme (ψυχη), contemporaine de la forme humaine, et ce du fait qu'il était lié par le même lien de la fatalité et de la nécessité ⁵⁷².

L'homme intellectuel est entré dans une ψυχη (psukè) humaine, qui est la source de tous ses maux.

⁵⁶⁶ *Odyssée* IX, 105 à 108 dans E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 37.

⁵⁶⁷ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 40.

⁵⁶⁸ Voir l'extrait cité.

⁵⁶⁹ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 40.

⁵⁷⁰ *Ibid.*

⁵⁷¹ *MR* XIX, 68.

⁵⁷² Jamblique, *Mystères d'Égypte*, Les Belles Lettres, Paris, X, 5, 11 à 15, p. 213 ; cité par T. Vaughan, « Anthroposophie théomagique », dans *Œuvres complètes*, La Table d'Emeraude, Saint-Leu-La-Forêt, 1999, p. 62.

La main

Que symbolisent ces *main*s dont le cyclope *ne se sert que pour nourrir son sens animal* ?

La main apparaît régulièrement dans les Écritures saintes et autres textes révélés.

Désigne-t-elle une autre réalité que l'extrémité de notre bras charnel, composée d'os carpiens, métacarpiens et de phalanges, recouverts de muscles, tendons, nerfs et peau ?

Nous l'avons dit souvent : dans les écritures, on attribue aux organes de l'âme les mêmes noms que reçoivent, et les mêmes fonctions qu'exercent, les organes du corps. (...) C'est là une remarque préalable de notre part, pour empêcher que nous trouble l'analogie des noms d'organe ⁵⁷³.

La main est la puissance de l'âme qui lui permet de tenir et de serrer quelque chose, autant dire son activité et sa force (...) ⁵⁷⁴.

Dans la tradition Égyptienne, l'esprit de l'homme qui provient du ciel astral ou sublunaire, le KA, est représenté par deux bras verticaux, signifiant la force de vie en l'homme⁵⁷⁵.

Nous allons voir que, dans les Écritures, la main apparaît dans des passages bien distincts, ce qui laisse penser qu'elle symbolise peut-être, selon les passages, des réalités différentes, ou une même réalité dans des états différents.

⁵⁷³ Origène, *Homélie sur l'Exode*, Sources Chrétiennes, Cerf, Paris, 1985, pp. 313-314 ; voir aussi par exemple Bebescourt, *La Vérité – Les Mystères du Christianisme approfondis radicalement et reconnus physiquement vrais*, Londres, 1771, t. II, p. 255 : à propos de Ponce Pilate « Quiconque réfléchira quelles sont les mains de ce personnage et de quelle eau elles durent pour lors être lavées ».

⁵⁷⁴ Origène, *op. cit.*, p. 323.

⁵⁷⁵ P. de Meeûs, « L'âme, l'esprit et le sens – compte-rendu du livre de Pere Sánchez Ferré, *El alma, el espíritu y el sentido. Las mutaciones del lenguaje en la espiritualidad occidental*, Mandala, José de Olañeta, Editor, Palma, 2016 », *Arca - Revue du Nouveau Monde*, n° 2, 2018, p. 264.

La main tendue & la chute

Dans le récit de la Genèse, Ève, suggestionnée *en esprit* par Satan, cueille le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, en mange elle-même et le présente ensuite à Adam.

La femme vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, agréable à la vue et désirable pour acquérir l'intelligence ; elle prit de son fruit et en mangea ; elle en donna aussi à son mari qui était avec elle, et il en mangea ⁵⁷⁶.

« (...) je vais l'entraîner pour qu'il en mange avec moi ! Si nous mourons nous mourrons tous les deux ; si nous avons la vie nous aurons la vie tous les deux ». Elle prit des fruits de l'arbre et en mangea et en donna à son époux aussi. Ses yeux à lui s'ouvrirent et ses dents furent agacées (Jer. XXXI, 29) ⁵⁷⁷.

Comment Ève a-t-elle saisi le fruit défendu ? Le texte biblique est muet sur ce point, mais l'iconographie traditionnelle chrétienne représente Ève tendant la main vers le fruit défendu. Adam, quant à lui, reçoit la pomme de sa femme.

La femme que vous avez mise avec moi m'a donné du fruit de l'arbre et j'en ai mangé ⁵⁷⁸.

Thomas Vaughan présente les conséquences de cette manducation. Remarquons que, dans l'extrait suivant, le traducteur a choisi avec soin les termes *facultés intellectuelles* et *facultés sensuelles*.

La manducation du fruit défendu (...) mit en sommeil les facultés intellectuelles, tout en stimulant et exaltant les facultés sensuelles. (...) Cette manducation ne supprima pas uniquement les facultés intellectuelles chez le seul Adam, mais chez toutes les générations qui

⁵⁷⁶ Genèse III, 6.

⁵⁷⁷ *Le Bahir (Livre de la Splendeur)*, Introduction, traduction et notes de Nicolas Sed, Archè, Milan, 1987, ch. CC (141), p. 159.

⁵⁷⁸ Genèse III, suite.

suivirent, car l'influence de ce fruit passa, ainsi que sa nature, à la postérité ⁵⁷⁹.

Par cet accident, le sens divin a été mis en sommeil, alors que les sens ordinaires ont été exaltés.

En un corps de bête est logé le pur nom nié, muet, congelé ⁵⁸⁰.

L'âme de l'homme, tant qu'elle est dans le corps, est comme une bougie enfermée dans une lanterne sourde, ou comme un feu qui est presque étouffé par manque d'air ⁵⁸¹.

(...) L'Arbre de la Connaissance obscurcit et assombrit les parties supérieures, mais éveilla et stimula la partie animale et pécheresse. (...) L'homme, tant qu'il perdura dans son union avec Dieu, ne connut que le bien, c'est à dire les choses qui étaient de Dieu ; mais dès qu'il tendit la main et mangea du fruit défendu, c'est-à-dire de l'Esprit Moyen ou Esprit du Grand Monde, dès sa désobéissance et sa transgression du commandement, son union avec la nature divine fut dissoute et son esprit étant uni à l'esprit du monde, il ne connut que le mal, c'est-à-dire les choses qui étaient du monde. Il connut certes le bien et le mal, mais il connut le mal en une beaucoup plus large mesure que le bien ⁵⁸².

Voyons-nous là l'état de ce *noûs* grec, incarné ici-bas, et dont les engendrement sont à la fois bons et mauvais⁵⁸³ ? Adam *connut le mal en une beaucoup plus large mesure que le bien* : on peut se demander si le terme *connaître* ne doit pas être pris dans le sens biblique du terme.

Ce troisième extrait semble se distinguer du récit biblique sur un point : il n'est fait aucune mention du rôle

⁵⁷⁹ Th. Vaughan, *op. cit.*, p. 58.

⁵⁸⁰ E. d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, *op. cit.*, p. 67.

⁵⁸¹ Th. Vaughan, *op. cit.*, p. 64.

⁵⁸² *Ibid.*, p. 61.

⁵⁸³ *Cf. supra.*

d'Ève. C'est ici Adam lui-même qui, désobéissant, transgresse le commandement et *tend la main*. La différence entre les deux textes n'est peut-être qu'apparente. En effet, dans le texte de Thomas Vaughan, la main, organe par lequel Adam introduit la mort en lui, joue précisément le rôle donné par Ève dans le récit biblique. C'est par elle que *son esprit s'est uni à l'esprit du monde*, nous dit le texte.

Thomas Vaughan nous donne aussi une information sur la nature du fruit défendu : il s'agit de *l'Esprit Moyen, ou Esprit du Grand Monde*. Serait-ce en se tournant trop tôt vers cette *Âme du Monde* que *l'homme s'est rendu sujet à l'influence des astres* ?

La partie éthérée, céleste, sensuelle de l'homme est ce par quoi nous nous mouvons, nous voyons, nous touchons, nous goûtons, nous sentons, ce par quoi nous avons commerce avec tous les objets matériels quels qu'ils soient. Cette partie est la même en nous que chez les animaux, elle est dérivée du ciel, où elle prédomine, pour descendre sur toutes les créatures terrestres inférieures. En termes simples, elle est une partie de l'Âme du Monde, communément appelée Âme Moyenne, parce que les influences de la nature divine sont véhiculées grâce à elle jusqu'aux parties les plus matérielles de la créature, avec lesquelles d'elles-mêmes elles n'ont aucune proportion. Au moyen de cette Âme Moyenne ou nature éthérée, l'homme s'est rendu sujet à l'influence des astres, et il est en partie réglé par l'harmonie céleste. Cette partie moyenne (par moyenne, j'entends entre les deux extrêmes, et non pas ce qui unit effectivement le tout ensemble) tout comme celle qui se trouve dans le ciel extérieur et celle qui se trouve dans l'homme, est d'une nature qui pénètre subtilement, qui porte des fruits et qui est mue par un fort désir de se multiplier, de sorte que la forme céleste stimule et excite l'élémentale ⁵⁸⁴.

⁵⁸⁴ Th. Vaughan, *op. cit.*, p. 59.

L'influence des astres sur Adam est entretenue, selon Thomas Vaughan, par le fait que *la forme céleste stimule et excite l'élémentale*. Ceci semble être explicité dans l'extrait suivant.

Tout comme les rayons du soleil et de la lune causent du détriment à l'un, de l'avantage à l'autre, la nature animale des constellations, à savoir leurs esprits, pénètre les pores de la peau jusqu'à la raison animale de l'homme (où elle se situe) comme la lumière solaire traversant une vitre : cela blesse la raison animale dans l'homme selon la propriété et la disposition de la constellation animale. C'est pourquoi, toute impression, influence, constellation, etc., du ciel, n'agit que dans l'animal de l'homme et seulement là où il aura vécu selon son animalité, sinon ce n'est pas le cas. S'il vit en homme véritable, ces impressions sont sans force.

Quiconque vit comme son animalité l'y incite, tout lui arrive en tant qu'animal, et les astres le mènent et le régissent à l'instar d'un idiot, tout prudent ou sage qu'il semble être ⁵⁸⁵.

Voyons encore une autre manière de présenter l'accident de la chute.

Le mélange de la substance avec la crasse a fait paraître la « matière » qui est un « mixte » dans le sens exact de ce terme. C'est la chute. La crasse, c'est le « néant », c'est-à-dire les ténèbres extérieures devenues intérieures par l'accident de la chute qui ressemble étrangement à l'émulsion de la frange de la sphère substantielle ⁵⁸⁶.

Sans peson, cette femelle s'épuise à dépenser sans cuire ⁵⁸⁷.

⁵⁸⁵ Paracelse, *Les Fous*, Beya, Grez-Doiceau, 2020, pp. 102 et 103.

⁵⁸⁶ L. Cattiaux, « Lettre du 11 décembre 1949 », *Paris Le Caire - Correspondance entre Louis Cattiaux et René Guénon*, Miroir d'Isis, Wavre, 2011, p. 73.

⁵⁸⁷ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p. 70.

Du mélange de la femme avec cet *extérieur* (ou : dès qu'elle a saisi les *semences démoniques*⁵⁸⁸ pour les présenter à l'*intellect*) est apparu le mal.

Le mal qui est la crasse n'a pas d'être en soi, mais quand il est accidentellement mélangé à la substance, il devient un ralentisseur de celle-ci et la mort et la naissance prennent effet. Quand, au contraire, la séparation de la substance d'avec la crasse s'accomplit (qui est le secret de la rédemption), la vie éternelle, substantielle et essentielle subsiste seule ⁵⁸⁹.

La séparation serait donc le secret de la rédemption, qui redonnerait à Adam la vie éternelle.

Le monde actuel n'est ni réel, ni irréel, ni bon, ni mauvais. Il est formé par une portion de la lumière divine fractionnée à l'infini dans les ténèbres du non-être. Voilà la chute de Lucifer et l'exil d'Adam.

Le retour à Dieu est comme la séparation d'avec les ténèbres et comme la réunion avec la lumière primordiale. Voilà la rédemption d'Adam ⁵⁹⁰.

Cette séparation consisterait-elle à lâcher le fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, pour tendre les mains vers autre chose ?

Comme le singe qui demeure prisonnier de la calebasse, la main obstinément refermée sur l'appât, il suffit aussi pour nous de lâcher la poignée de boue que nous étreignons stupidement dans ce monde pour être rendus à notre liberté première ⁵⁹¹.

La nature de ce monde, Circé, devient, sans bonne chymie, une femme mauvaise et traîtresse. Mais unie à

⁵⁸⁸ Cf. *supra*.

⁵⁸⁹ L. Cattiaux, « Lettre du 11 décembre 1949 », *Paris Le Caire - Correspondance entre Louis Cattiaux et René Guénon*, op. cit., p. 73.

⁵⁹⁰ MR IX, 5 à 8.

⁵⁹¹ MR XX, 9.

l'or, elle devient, (...) une amante fidèle et une muse intelligente ⁵⁹².

Le péché et la chute, c'est avoir mangé le fruit empoisonné de l'arbre double, c'est avoir absorbé la substance vivante avec la crasse morte et c'est continuer à le faire.

La régénération et la rédemption, c'est découvrir et c'est manger le fruit pur de l'arbre unique qui chassera hors de nous la puanteur, l'obscurité et l'inertie fatale de la mort ⁵⁹³.

Ce serait la manducation d'un fruit pur qui permettrait que s'opère une nouvelle union, durable cette fois, entre Adam et sa femme.

L'arbre de vie est planté au centre du jardin de paradis, mais l'arbre de la connaissance du bien et du mal pousse à cheval sur le mur de clôture ⁵⁹⁴.

À celui qui vaincra je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu ⁵⁹⁵.

N'avons-nous pas donné un fruit merveilleux, comme un bon arbre planté par le Seigneur dans la terre d'exil ? Ceux qui mangeront de ce fruit retourneront dans le paradis de Dieu, et ils n'en ressortiront plus grâce à leur expérience de la mort ⁵⁹⁶.

S'il faut accorder que par l'Arbre de Vie est figuré l'Esprit divin (car c'est l'Esprit qui vivifie et qui un jour fera passer de la corruptibilité à l'incorruptibilité) il ne sera pas inconsidéré de déduire qu'au contraire, par l'Arbre de la Connaissance soit signifiée quelque nature sensuelle, répugnante au spirituel, en laquelle nos affections pécheresses et mondaines, comme la luxure, la colère et le reste, résident et règnent ⁵⁹⁷.

⁵⁹² E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, pp. 70 et 71.

⁵⁹³ MR XIX, 68.

⁵⁹⁴ MR XII, 3.

⁵⁹⁵ Apocalypse II, 11.

⁵⁹⁶ MR XXXIV, 70

⁵⁹⁷ Th. Vaughan, *op. cit.*, p. 55.

La clef du mystère de l'homme est probablement la réception de ce fruit pur, ou de la semence de l'arbre sur lequel il mûrira.

Il semble que la femme, qui a été la cause de la chute d'Adam, soit aussi celle qui est destinée à le relever.

La femme qui a introduit la mort dans le monde, est destinée à l'effacer dans l'homme, avec l'aide de Dieu ⁵⁹⁸.

La femme a brouillé l'homme avec le monde entier, cependant elle le réconciliera avec Dieu ⁵⁹⁹.

N'est-ce pas en recevant le démon, que la femme a donné entrée à la Bête qui nous a exilés dans la mort du monde ? Et n'est-ce pas en recevant Dieu que la femme donne entrée au Seigneur qui nous réintègre dans la vie de Dieu ? ⁶⁰⁰

Vous voyez maintenant – pourvu que vous ne soyez pas hommes à la tête si grossière – comment l'homme a chuté, et par conséquent vous devinez par quels moyens il doit se relever. Il doit être uni à la lumière divine de laquelle il fut séparé par la désobéissance ⁶⁰¹.

Si notre esprit réside nécessairement dans l'eau de notre substance, il est une main aqueuse et paternelle qui doit agir incessamment pour notre conservation : mais il devient plus sensiblement encore la main du père, et la main de l'eau lorsqu'il préside à l'effusion de notre eau séminale, sans laquelle aucune créature vivante sur la terre n'y aurait pu connaître la paternité ⁶⁰².

La rédemption de l'homme déchu passerait donc, tout comme sa déchéance, par une *main tendue*. Mais l'homme est,

⁵⁹⁸ MR XIX, 68 et 68'.

⁵⁹⁹ MR VI, 42.

⁶⁰⁰ MR XXXVI, 57 et 57'.

⁶⁰¹ Th. Vaughan, *op. cit.*, p. 64.

⁶⁰² Bebescourt, *op. cit.*, t. I, p. 250.

dit-on, incapable de tendre cette main. Par la chute, il est devenu une *idole qui a des mains mais qui ne touche point* ⁶⁰³.

Ta quête est trop ardue, Seigneur, et si tu ne viens pas à notre secours, nous échouerons certainement, car nos oreilles sont sourdes, nos yeux sont aveugles, nos mains sont impuissantes et ton salut est proprement incroyable ! ⁶⁰⁴

Ô voile épais qui nous enlace, nous voilà comme des momies qui ne peuvent atteindre l'eau de la résurrection, qui ne savent pas tendre la main vers celui qui l'offre gratuitement et qui ne voient même pas sa lumière sainte ! ⁶⁰⁵

La main tendue & la bénédiction

Tendre la main (...)

L'homme s'est, par désobéissance, enfoncé dans un corps animal et en a oublié son origine divine ainsi que le but de sa descente.

Il appartient maintenant à l'homme d'accomplir le premier pas vers Dieu, puisqu'il a aussi fait le premier pas vers l'ombre. Comme un aimant Dieu fera aussitôt parcourir à l'homme le double du chemin ⁶⁰⁶.

Qui nous délivrera et qui nous accouchera dans la vie pure si nous ne donnons pas, en premier, le coup qui entamera du dedans notre enveloppe de mort ? ⁶⁰⁷

Il vaut mieux tendre la main et jouir de la liberté et de la joie des enfants de Dieu, plutôt que posséder les

⁶⁰³ *Psaumes CXIII, 12.*

⁶⁰⁴ *MR XX, 21.*

⁶⁰⁵ *MR XXII, 12.*

⁶⁰⁶ *MR II, 37 et 38.*

⁶⁰⁷ *MR XXXVI, 64.*

biens du monde et manquer du principal aliment céleste ⁶⁰⁸.

Encourageant les hommes à chercher Dieu, saint Paul a dit :

(...) afin que les hommes le cherchent et le trouvent comme à tâtons (ψηλαφήσειαν) : quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous nous déplaçons et avons notre être ⁶⁰⁹.

Cette recherche doit se faire *comme à tâtons*. Saint-Paul ne dit pas si *toucher* est à la portée de l'homme seul. Chercher est en son pouvoir, dit-on, mais trouver, palper, tâter, est un don de Dieu.

Celui qui cherche inlassablement Dieu et sa vérité, a une chance de les trouver ici-bas et la sainte assurance de les approcher dans le ciel ⁶¹⁰.

« Tout ceci est présent devant vos yeux et à la portée de vos mains, tous les jours de votre vie. Veillez donc pour voir, et priez pour connaître, avant d'être engloutis par la mort. » ⁶¹¹

Si nous n'allons pas audacieusement au Seigneur les yeux fermés, le Seigneur ne viendra pas à nous et il n'enlèvera pas le bandeau qui nous aveugle et qui protège notre approche de la lumière stupéfiante de l'Unique ⁶¹².

Recherchons imprudemment le vivant qui peut nous sauver de la fosse d'immondices (...) ⁶¹³.

Quand le mur implacable de l'absurde et du désespoir se dressera devant nous dans le monde, nous avancerons quand même, par l'effet de la foi

⁶⁰⁸ MR XXIV, 34.

⁶⁰⁹ Actes XVII 27, 28.

⁶¹⁰ MR XIX, 57.

⁶¹¹ MR XXXVII, 66".

⁶¹² MR XXI, 20'.

⁶¹³ MR XVIII, 35.

absurde et désespérée, jusqu'à toucher l'obstacle de nos mains et ainsi nous constaterons, à notre immense surprise, que c'est un mirage dressé par le malin pour nous décourager de persévérer jusqu'au royaume de Dieu ⁶¹⁴.

Une gravure de Robert Vaughan⁶¹⁵, dont nous présentons une copie ci-après, semble faire allusion à cette main tendue. Elle représente un homme qui cherche avec les mains, à tâtons, les yeux bandés, dans une eau pleine de fantômes. Si Dieu le veut, il y rencontrera l'ange initiateur, représenté sur l'image armé d'une épée. Il s'agit probablement d'un de ces *Chérubins qui gardent de leur épée flamboyante et tournoyante le chemin de l'arbre de vie* ⁶¹⁶ et que Louis Cattiaux désigne comme *l'intellect dont l'épée flamboyante et tournoyante nous défend l'entrée du jardin d'Éden* ⁶¹⁷. L'image recèle de nombreux autres détails qui mériteraient à eux seuls une étude, nous ne nous y attarderons pas ici.

⁶¹⁴ MR XXXVIII, 66.

⁶¹⁵ « Figure de l'École Magique » dans Th. Vaughan, « Lumen de lumine », *Œuvres complètes*, op. cit., p. 305.

⁶¹⁶ Genèse III, 24.

⁶¹⁷ MR XII, 2.

SCHOLÆ MAGICÆ TYPVS



(...) et saisir ! ⁶¹⁸

On observe fréquemment dans l'iconographie chrétienne, venant du ciel ou sortant d'un nuage, la main droite toute-puissante de Dieu⁶¹⁹ que l'homme doit saisir.

Dieu tend les mains à tous ses enfants, mais ceux qui se croient parvenus au faite de l'échelle de la révélation ne tendent plus les leurs vers lui, et ainsi ils demeurent arrêtés dans leur ascension et font des discours pour prêcher aux autres ce qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes en réalité ⁶²⁰.

C'est l'âme du grand monde qui délivrera et qui recevra l'âme de l'homme, avec sa semence particulière ⁶²¹.

La sœur délivrera la sœur, et l'enfant mystérieux naîtra de l'unique Mère ⁶²².

Notre quête est ardue et vouée à l'échec sans l'inspiration du Seigneur. Mais suffit-il pas que nous recevions le salut des mains des élus de Dieu ? ⁶²³

Ézéchiél nous donne une indication sur le lieu de cette rencontre : *près du fleuve Cebat*. Emmanuel d'Hooghvorst faisait remarquer que Cebat (כבר) était anagramme de Cérubin (כרוב), Chérubin.

(...) La parole d'Adonaï fut adressée à Ezéchiél (...) près du fleuve Cebat, et là, la main d'Adonaï fut sur lui. Je vis, et voici qu'un vent de tempête venait du septentrion, et une grande nuée, et une masse de feu

⁶¹⁸ En cuisine, « saisir » signifie exposer à un feu vif en début de cuisson afin de faire cuire l'extérieur tout en conservant l'intérieur saignant et mou.

⁶¹⁹ Par exemple, Michel-Ange, *La Création d'Adam*, chapelle Sixtine, Rome (Vatican).

⁶²⁰ MR XXV, 57 et 57'.

⁶²¹ MR VII, 2.

⁶²² MR IV, 96 (variante).

⁶²³ MR XXIX, 17.

qui resplendissait autour ; et au milieu d'elle on voyait comme l'aspect d'un métal plongé dans le feu ⁶²⁴.

Et il étendit une forme de main, et il me saisit par les boucles de mes cheveux, et l'esprit m'enleva entre la terre et le ciel ; et il m'amena à Jérusalem, en des visions divines, à l'entrée de la porte intérieure qui regarde au septentrion, où était placée l'idole de jalousie qui provoque la jalousie ⁶²⁵.

En nocturne et secrète rencontre, se reconnut IAVE donnant la joie d'une vie ⁶²⁶.

Selon les rabbins, le don de la Torah c'est le souffle divin tenu dans la main d'Adam. Le souffle divin est symbolisé par la lettre ה (hé) et la paume de la main est symbolisée par la lettre כ (khaf). Ces deux lettres forment le mot כה (*ainsi*), que l'on retrouve dans כה תעשה (*ainsi tu feras*). Tous les commandements se résument par conséquent en réalité, disent les rabbins, à un seul, celui de tenir le souffle divin dans la main.

C'est peut-être à ce moment que le disciple peut dire : *il y a dans nos mains une tradition de vérité* ⁶²⁷.

Voyons aussi un passage de l'Exode, et le commentaire qu'en donne Emmanuel d'Hooghvorst.

Tu feras à Aaron et à ses fils selon tout ce que je t'ai ordonné : sept jours tu rempliras leur main (מלא יד) ⁶²⁸.

Sept c'est l'âme du monde : tu rempliras leur main de sept, du mercure, du nouvel éon. C'est cela le sacerdoce, le secret de la pierre ⁶²⁹.

⁶²⁴ Ézéchiel I, 3-4.

⁶²⁵ Ézéchiel VIII, 3.

⁶²⁶ E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, « Aphorismes du Nouveau-Monde », n°2, p. 411.

⁶²⁷ Citation de Nahmanide, dans E. d'Hooghvorst, *op. cit.*, p 384.

⁶²⁸ Exode XXIX, 35.

⁶²⁹ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu sur Exode III*, 5 (notes privées).

Notons que מלא יד (*remplir la main de*) signifie aussi *consacrer, initier*.

En parfaite concordance avec ce qui précède, les deux premiers vers de la troisième strophe de l'hymne chrétienne *Veni Creator* qualifient l'Esprit Créateur de « au don septiforme » et de « doigt de la main droite du Père »⁶³⁰ !

Conclusion

Dans ce monde sublunaire, à l'origine de la naissance de chaque homme, disent les Anciens, une âme s'est précipitée dans un corps animal, à la recherche du sens, qui n'existe pas sans corps. En entrant dans ce corps animal, l'âme s'est entourée d'un esprit astral qui est comme sa main, ou *son activité et sa force*.

Cet esprit astral est formé du mélange des influences planétaires qui, à partir de la couronne zodiacale, descendent continuellement dans le monde sublunaire pour se corporifier dans la terre, et pour se fixer dans le sang du nouveau-né au moment de sa première inspiration. Cet esprit, pur au niveau zodiacal, se mélange, dans l'air atmosphérique, aux impuretés qu'il contient, se chargeant ainsi d'une certaine humeur corruptive.

Outre les impuretés corporelles qui sont déjà mêlées à son corps physique, l'homme, au moment de sa naissance, est généré par un esprit astral qui contient aussi en lui les germes de sa dissolution. Les anciens Grecs appelaient le monde sublunaire le « monde des générations et des corruptions »⁶³¹.

L'âme, racine de l'homme, demeure entièrement pure, mais comme endormie, à la fois étouffée dans l'épaisseur du corps brut et malmenée par son esprit astral. Ce dernier, *pur*

⁶³⁰ « (...) *Tu septiformis munere, Dextrae Dei tu digitus* (...) ».

⁶³¹ Ch. d'Hooghvorst, *Le livre d'Adam*, op. cit., p. 162.

au niveau zodiacal, s'est chargé en descendant d'une certaine humeur corruptive, il est donc impur, *mélangé* ⁶³².

L'esprit astral, qui devrait être au service de l'âme comme l'organe au service du sens, se dirige par lui-même, nourrissant l'âme de tout sauf de ce dont elle manque, et cette dernière en devient un volcan d'insatisfaction. C'est l'état de l'homme déchu, soumis à ses passions, dirigé par son esprit qui est comme la folle du logis.

Mais il suffirait que cette main retourne, ne fût-ce qu'un instant, d'où elle est venue, et qu'il lui soit donné de capter ce dont elle manque, pour qu'elle devienne bénéfique.

La femme épurée délivrera l'homme, et celui-ci la mènera jusqu'au repos de Dieu dans le soleil très pesant de la fin des temps ⁶³³.

*Qui saura piéger la vie du Très-Haut ?
Qui saura la mûrir et qui saura la manger afin de
devenir comme elle pur, libre et éternel ?* ⁶³⁴

*Quand le corps merveilleux du Seigneur triomphant
paraîtra à nos yeux éblouis, nous avancerons
saintement nos mains purifiées, par l'effet de la foi
reconnaissante et folle, afin de constater, pour notre
immense joie, la réalité tangible du glorieux ressuscité
qui vit au-delà de toute mort* ⁶³⁵.

Puisse Dieu nous tendre la main, et nous aider à tendre la nôtre !

⁶³² MR IV, 25 et 26.

⁶³³ MR VI, 23.

⁶³⁴ MR XIX, 2.

⁶³⁵ MR XXXVIII, 66.

Le Jeûne

Doriane

Ne vous inquiétez pas, chers lecteurs, cet article n'a pas pour but de vous faire souscrire à une semaine dans une clinique de jeûne à 3000€/jour. Et si cela peut vous motiver à poursuivre votre lecture, voici un verset du *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux en introduction :

*Si nous ne vidons pas le corps par le jeûne, l'esprit
par la prière et l'âme par la contemplation, comment le
Seigneur pourra-t-il nous combler de sa présence, triple
et unique ?*⁶³⁶

Permettez-moi de commencer par une petite introduction « historique ».

L'exemple de jeûne traditionnel le plus proche de nous est probablement le carême chrétien. Aujourd'hui ces quarante jours (comme bien d'autres choses) sont efficacement vidés de leur sens. Ils consistent, pour ceux qui s'y intéressent encore, à essayer de manger moins de chocolat en se culpabilisant à chaque bouchée avalée.

Mais comment était-ce jadis dans la religion catholique ? Comment cela a-t-il commencé ? En fait, c'est assez décevant. Si l'on plonge quelques siècles en arrière, le peuple faisait des réserves de nourriture durant les belles saisons, qui se vidaient peu à peu en hiver... jusqu'à être vraiment maigres en février-mars. Le peuple faisait donc le carême imposé par la nature avant qu'une quelconque autre autorité ne l'y oblige. Cependant, comme beaucoup d'autres coutumes ou rites, l'institution chrétienne décida, au IV^e siècle, de le récupérer. Elle imposa aux fidèles quarante jours (correspondant aux

⁶³⁶ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, XIV, 49'.

quarante jours de Jésus dans le désert) durant lesquels ils ne pouvaient manger qu'une seule fois le soir, pour « se purifier ». Les conditions s'assouplirent plus tard jusqu'à devenir telles que nous les connaissons aujourd'hui, mais cela n'est pas le propos de notre article. Cette période de restriction alimentaire a été fixée durant les quarante jours qui précèdent Pâques, la plus grande fête des Chrétiens, la fête de la résurrection tant attendue.

Or, c'est là que les choses commencent à devenir intéressantes. En effet, le Ramadan des musulmans précède la grande fête de l'Aïd ; Yom Kippour (la fête du grand pardon chez les Juifs, qu'ils craignent énormément) se prépare par un jeûne ; les quêtes de vision chez les Amérindiens se font en jeûnant ; la Pythie des Grecs jeûnait probablement avant sa période de « consultation » ; certains bouddhistes jeûnent pour favoriser les méditations et certains hindouistes pour se libérer de fautes de vies intérieures. Enfin, on garde des traces de pratiques semblables dans les cultures égyptiennes et celtes. C'est relativement intégré dans l'inconscient collectif qu'une cérémonie « occulte » se prépare à l'aide d'un jeûne, et ceux d'entre nous qui ont lu *Makita*⁶³⁷ s'en souviennent probablement.

Puisque tous ces jeûnes n'adviennent pas au même moment de l'année, il nous est permis de penser qu'il y a un autre motif que celui purement naturel évoqué ci-dessus. Nous allons vous faire part de nos réponses de la plus superficielle à la plus subtile, mais aussi de la plus vérifiée à la moins sûre. Pour la dernière partie, nous demandons toute son indulgence au lecteur : nous ne ferons qu'annoncer des pistes et nous serions très reconnaissante à qui approfondira une de nos esquisses et nous en fera part.

⁶³⁷ Dans ce roman (traduit en latin), un homme voulant pratiquer un rituel magique qu'il a découvert doit s'astreindre à toute une préparation assez stricte qui comprend plusieurs jours de jeûne.

Les bienfaits physiologiques et leurs conséquences sur nos prières.

La deuxième plus grande partie de notre énergie (après celle consacrée au cerveau) sert à la digestion. Jeûner c'est donc très simplement libérer de l'énergie au quotidien. Coïncidence étonnante : une personne en état normal de santé a suffisamment de réserves pour survivre en cétose⁶³⁸ durant quarante jours. Comme vous le savez certainement, on parle aujourd'hui de l'intestin comme notre « deuxième cerveau » émotionnel, et au témoignage de Sénèque comme de beaucoup d'études actuelles, le jeûne permet d'avoir l'esprit plus libre et moins nébuleux. En somme, c'est une occasion de faire de la place dans votre vie et votre esprit pour la prière et la contemplation (sans même parler du temps dégagé dans votre quotidien si vous ne devez plus préparer les repas).

La pénitence

Aujourd'hui l'Église catholique présente le jeûne comme un moment de pénitence et de conversion. Qu'est-ce que cela signifie ? Il convient de retourner à l'étymologie de ces deux mots.

Pénitence : vient du latin *paenitentia*, du verbe *paenitere* qui signifie avoir du regret ou du mécontentement, regretter. Ce verbe *paenitere* est apparenté à *paene* et *penitus* (à l'intérieur). Ce qui nous *paenitet* est donc à l'origine ce qui nous touche à l'intérieur.

Dans le *Glossaire Hermétique* publié dans le second tome de la revue *Arca* en juin 2018, on peut lire :

⁶³⁸ Processus physiologique qui se déclenche lorsque l'on jeûne : le corps (et plus précisément le foie), au lieu de puiser son énergie dans les sucres ingérés, va transformer la graisse en corps cétoniques capables de faire fonctionner notre organisme.

La pénitence est donc non seulement la mortification des vices, mais encore le martyre spirituel de l'âme qui est percée de toutes parts par le glaive de l'esprit ; or ce glaive de l'esprit est le verbe de Dieu ⁶³⁹.

Conversion : vient du latin *cum+vertere*, tourner avec, tourner entièrement, retourner, faire tourner.

Si l'on en croit la tradition, la préparation au moment de la résurrection est donc une période pour « regretter », retourner à l'intérieur (de nous ? de l'écorce ?) et y être touchés par le Verbe de Dieu. C'est également le moment de convertir quelque chose, peut-être notre Ève ?

Le carême commence lors du mercredi des cendres et finit à Pâques lorsque, espère-t-on, nous renaissions de nos cendres. Le temps de jeûne qui s'écoule entre les deux prépare donc au moment où on retrouve le divin après s'être purifié, vidé pour faire de la place à Dieu à l'intérieur de nous. Mais, me direz-vous, Dieu n'arrive pas dans nos intestins ! Pourquoi donc jeûner ?

Premièrement, jadis ils avaient moins de « pollutions » du corps et de l'esprit que nous aujourd'hui. Autrefois, en effet, la façon la plus évidente de renoncer aux plaisirs quotidiens de ce monde étaient le jeûne et l'abstinence sexuelle. Ce renoncement est probablement plus difficile de nos jours parce que les tentations et distractions sont bien plus nombreuses. Aujourd'hui, si on veut faire « pénitence » ou abstinence, il y a beaucoup de distractions dont on doit se passer, qui nous happent au quotidien (travail, monde, TV, news, téléphone et j'en passe). En outre, à force de faire bonne chère, on pourrait en oublier d'inviter le Seigneur à notre table.

Selon Pseudo Thomas d'Aquin, le jeûne et le rejet des vices nous ouvrent les portes du Paradis, et l'amour de Dieu

⁶³⁹ H.-C. Agrippa, *La Philosophie occulte*, t. III, Traditionnelles, Paris, 1986, p. 248.

nous prodigue la connaissance, qui est le plus grand trésor pour l'homme.

Sapientia est infinitus thesaurus hominibus quo qui usi fuerint perfecti sunt, participes amicitiae Dei, scilicet per dilectionem Dei et proximi, compassionem et avaritiae abominationem, utilius est per istam scientiam ad immortalitatis regnum perpetuum, unde scriptum est, dilige studium sapientiae, et carnis vitia non amabis, unde per studium sapientiae respuimus vitia, amplectendo virtutem, largitatem sectando. Unde legitur : Paradysi portas aperiet nobis ieiunium et dare eleemosynam, et omnia munda sunt vobis ⁶⁴⁰.

La connaissance est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en ont joui ont été parfaits, participants de l'amour de Dieu, par l'affection de Dieu, bien sûr, et proches de lui par la compassion et le rejet de l'avarice. Cette science est très utile en vue du règne éternel de l'immortalité, d'où il est écrit : cultive l'étude de la connaissance, et tu n'aimeras pas les péchés de chair. Et c'est donc par l'étude de la connaissance que nous avons repoussé les vices, en embrassant la vertu et poursuivant la générosité. D'où on peut lire : le jeûne et le fait de donner l'aumône nous ouvriront les portes du Paradis, et toutes les choses pures sont à vous.

Si on relit la Bible, Jésus est parti au désert, il a jeûné durant quarante jours et, à la fin, il a été tenté. Dans l'*Évangile selon Matthieu* (4, 10-11), Jésus chasse une dernière fois le diable dans le désert et quand ce dernier s'en va, on dit de Jésus « et voici que les Anges le servaient ». C'est donc après avoir résisté à la dernière tentation que Jésus devient maître des Anges, empli de pouvoir. Selon notre verset d'introduction il faut, avec une lecture très prosaïque, se vider pour que Dieu puisse nous emplir. Pour que Dieu puisse nous donner un corps, un esprit et une âme éternels, glorieux.

⁶⁴⁰ Pseudo Thomas d'Aquin, *Commentum super librum Turbe philosophorum* dans J. Rhenanus, *Harmoniae inperscrutabilis chymico-philosophicae*, t. II, Frankfort, 1625, p. 245.

Il faut retourner à l'intérieur pour être remplis, descendre pour remonter.

Nous ne vous disons pas de ne pas prier, de ne pas louer, de ne pas reposer et de ne pas agir. Nous vous disons de vous effacer de plus en plus et de laisser Dieu prier, louer, reposer et agir en vous, afin que vous flottiez dans sa joie constructive au lieu de sombrer dans votre tristesse impuissante ⁶⁴¹.

La bénédiction

Retournons aux sources pour puiser quelques citations utiles à nos réflexions.

Cette sorte de démon ne se chasse que par la prière et le jeûne ⁶⁴².

Appliquer uniquement notre volonté à trouver Dieu en nous-mêmes, c'est abréger un maximum le temps de notre exil. « Efforçons-nous à ne rien faire afin que Dieu puisse nous parler et afin que ses anges puissent nous servir sans entraves » ⁶⁴³.

Voici une proposition : considérons que « jeûner » équivaut à « arrêter » (la 'nourriture' qui vient de l'extérieur, c'est-à-dire les distractions mondaines), à « vider », à « rester au repos ». Vider notre tête, c'est-à-dire arrêter de penser et prier sans relâche pour que le Seigneur, qui sait mieux que nous ce qui nous convient, prenne les rennes et nous accorde tout. Les démons de Matthieu ne seraient alors que les sous-fifres du diable, le « διάβολος », celui qui divise ; ceux qui nous font pécher en nous éloignant de Dieu. Nous rapprocher de Dieu, c'est prier, et nous vider de ce qui nous en éloigne. D'ailleurs, il est écrit dans l'Évangile selon Thomas « si vous ne jeûnez pas

⁶⁴¹ MR XXII, 68 ; nous soulignons.

⁶⁴² Matthieu XVII, 21.

⁶⁴³ MR III, 59.

par rapport au monde, vous ne trouverez pas le Royaume » (27, 1-2).

*Qui demeurera en repos et qui fera le mort afin qu'aujourd'hui passe sur lui sans se baisser pour le ramasser et pour l'épingler dans le temps ? Qui mettra à profit le répit d'aujourd'hui pour fondre les hiers dans la seule réalité vivante de l'unique aujourd'hui de Dieu ?*⁶⁴⁴

*Soyons comme des orphelins qui cherchent fiévreusement leur Seigneur le jour et la nuit, et puis devenons comme des outres vides qui attendent d'être emplies du nectar des cieux*⁶⁴⁵.

Nous vous écrivons en temps de confinement (qui sait quand vous nous lirez) ; qu'est-ce que ce temps si ce n'est du pain béni (la *nourriture* idéale) pour faire *rien* (mais quoi donc ?), lire, arrêter le bruit et les choses inutiles, prendre un saint repos. Et qu'il est triste de voir se multiplier les vaines occupations pour combler un vide auquel certains sont incapables de faire face... Pourtant, même lorsque le monde requiert de l'agitation de notre part, c'est tout le temps qu'il nous faut jeûner et retourner à notre quête. Rappelons-nous l'histoire des vierges qui n'étaient pas prêtes pour l'arrivée de Jésus (*Matthieu*, 25, 1-13) : elles ont pensé qu'elles pourraient se préparer plus tard, mais il était trop tard. Jeûnons, chers lecteurs, jeûnons et vidons-nous pour l'arrivée du Seigneur. Néanmoins, il est essentiel de ne pas se vider en vain, si j'ose le jeu de mots, pour se fondre dans le néant, mais bien pour se laisser emplir de Dieu.

Quand nous sommes tristes à mourir sans savoir pourquoi, c'est parce que nous nous vidons des choses du monde et que nous ne nous remplissons pas de celles de Dieu.

⁶⁴⁴ MR XXII, 64'.

⁶⁴⁵ MR XIX, 65.

En effet, le plein du monde résiste à Dieu par son poids mort, et le plein de Dieu résiste au monde par son poids vivant, tandis que le vide du monde et de Dieu se trouve écrasé insupportablement entre le ciel et la terre, qui se rejoignent alors sans bénédiction et sans fécondation.

Quand nous aurons rejoint la lumière de l'Unique, tous ceux qui ont des désirs les verront s'accomplir et ils nageront dans la plénitude de Dieu. Mais ceux qui n'auront pas de désirs verront Dieu, ils entreront en Dieu et Dieu pénétrera en eux, et ils reposeront dans le vide de Dieu qui est le moyeu de la plénitude de Dieu. Mais cela est réservé à un petit nombre d'élus, qui possède l'huile de l'amour et de la connaissance ⁶⁴⁶.

(Notons que l'huile est exactement ce que les Vierges de la parabole de Matthieu doivent préparer).

Une dernière question subsiste toutefois : quand donc arrive ce jeûne de quarante jours qui correspond à la période de Jésus dans le désert ? Est-ce avant la première bénédiction ? A-t-on déjà reçu quelque chose à ce moment en attendant fébrilement, l'anneau au doigt ? Nous ne saurions répondre avec certitude à cette question. Si l'on se reporte à l'histoire des dix vierges, il est dit qu'elles sont invitées aux noces et qu'elles se préparent à aller à la rencontre de l'époux : elles ont donc déjà reçu une première « invitation ». Les unes comme les autres sont munies d'une lampe, mais alors que les Sages pensent à préparer l'huile, les sottes remettent cela à plus tard.

Douzetemps (*Les Mystères de la Croix*, p. 92) semble pencher pour la seconde proposition. Il écrit :

Car enfin, après ces affreux orages, pendant lesquels le soleil de justice est éclipsé, il vient à reluire de nouveau à l'âme désolée : la verge de fer, qui l'a frappée, devient une onction douce et balsamique à sa plaie : autant de tribulations, autant de consolations, qui rendent la vie à l'âme : secundum multitudinem

⁶⁴⁶ MR XXII, 54-54'.

dolorum meorum in corde meo, consolationes tuae laetificaverunt animam meam (Ps. 93, 19). Comme Jésus-Christ fût consolé et servi par les anges après son jeûne et ses tentations au désert, et après sa sueur angoisseuse de sang au jardin des olives, de même console-t-il les siens après leur angoisse, après avoir fait leur paix.

Toutefois, à la lumière de tous les extraits déjà cités, il semble que le « jeûne » est une préparation constante, à commencer dès maintenant.

*

Nous vous laissons ici sur une conclusion tirée du *M+R*, vous avouant toute notre ignorance et vous témoignant tous nos encouragements pour votre jeûne et votre préparation à la visite du Seigneur.

*Le silence et le jeûne absorbent efficacement les stimuli de l'impatience et de la colère, comme l'amour de Dieu et l'oubli de soi étouffent les semences de la cupidité et de l'orgueil. « La vie éternelle est comme la fixité du feu de la conscience parmi les créations mouvantes de l'eau mère »*⁶⁴⁷.

⁶⁴⁷ *MR XIV*, 40'.



Albrecht Dürer, *Saint Jérôme dans une grotte*

Lettre à un papa qui pleure son fils

J. S. Le Forestier

Un jour j'apprends qu'un de mes collègues a perdu son fils... Il s'était suicidé. Comme je n'ai pas pu me rendre à son enterrement, j'ai décidé d'écrire une lettre, un mail plus exactement à ce collègue pour qui j'ai de l'affection, sans pour autant que je le connaisse réellement bien. Voici ce que je lui ai écrit.

*

Beauvechain

le 28 décembre 2019

Cher Ami,

Je ne pouvais pas venir à la célébration ce samedi matin, alors souhaitant me manifester quand-même, j'ai décidé de t'écrire : procédé aujourd'hui un peu désuet mais que, j'en suis certain, tu apprécieras autant que moi.

Notre époque est celle de l'instantané, menant au manque de réflexion ou pire, à l'illusion de la réflexion se limitant, en fait, à du cynisme stérile ou à du pseudo esprit critique qui est un ramassis de lieux communs de bien-pensance.

Enfin, me reconnaissant très peu dans cette pratique et, pour ce que je puisse en juger, toi aussi, j'estime donc, que le temps est nécessaire pour asseoir une quelconque opinion.

Cependant devrions-nous avoir une opinion ? Le résultat d'une opération intellectuelle pure ? Ou bien, tel que tu le ressens certainement dans ta chair maintenant, faisons-nous

des expériences ? Ne sommes-nous pas des êtres sensés, doués de sens ? Si, bien sûr !

Ne nous arrive-t-il pas souvent de faire des expériences qui ne collent pas avec la raison raisonnante ? Mais si, tout le temps !

Par exemple : l'égalité entre homme et femme qui est un énoncé « raisonnable » mais absolument pas vérifié au niveau de l'expérience que nous en faisons. Même chose pour les hommes entre eux : l'un, grand, blond aux dents parfaitement alignées, réussissant facilement ses études et se mariant avec la plus belle de l'auditoire et l'autre, petit, voire trapu, peu doué et relégué aux réseaux sociaux pour trouver sa cavalière. Mais ne nous fions pas à notre expérience, elle n'est pas fiable, elle n'est pas vraie ! L'égalité des hommes entre eux, concept intellectuel, fruit d'un raisonnement raisonnable, ça c'est vrai et fiable, même si nous faisons tous les jours l'expérience absolument inverse.

Autre exemple : si je me conduis bien, je serai heureux, alors que le sort nous frappe de manière totalement « déraisonnable ».

C'est terrible ! On finit par se culpabiliser d'avoir une expérience, une intuition qui ne colle pas avec la pensée, la raison. C'est bien le fléau de notre époque, où l'esprit a pris les commandes et gouverne le corps au point que nous ne lui (ce corps) faisons plus confiance.

Cet esprit, c'est un des trois éléments de notre personne : le corps (*corpus*), l'esprit (*anima*) et l'âme (*animus* ou *spiritus*).

Notre âme, divine, parcelle de Dieu, a chuté ici-bas et n'aspire qu'à une chose : s'unir avec son âme sœur qui est en haut.

L'esprit, astral, soumis aux astres, c'est-à-dire à notre horoscope, est le seul élément qui puisse se joindre à l'âme,

comme une matriochka (poupée Russe) : l'âme venant se loger dans l'esprit.

Le corps, terrestre, est soumis aux vicissitudes de ce monde mais a la capacité de parler, ce que ni l'âme, ni l'esprit ont mais qu'ils convoitent chacun.

Cet esprit est le liant nécessaire (comme le medium en peinture) pour que le corps et l'âme – deux éléments injoignables – puissent cohabiter.

Si l'esprit s'associe avec l'âme pour ensuite s'associer au corps, nous reformons un être divin. Un corps que nous appelons glorieux car la part divine en est le gouverneur. Ce corps brille, rempli de la lumière divine. Celle que Jésus fit apparaître à ses disciples au mont Tabor lors de la transfiguration. Ces derniers, leurs sens, étant grossiers notamment la vue, sont incapables de voir la vérité « en face » et sont jetés à terre.

Par contre, si l'esprit s'associe au corps, cet esprit corrompt le corps et l'induit constamment en erreur. C'est ce que nous vivons en permanence en tant qu'êtres humains sur cette terre.

Mais pourquoi l'esprit ferait-il cela ? Car l'esprit est soumis aux astres, le zodiaque, c'est-à-dire au monde de « l'animalité ». **Le prince de ce monde c'est Satan, pas Dieu !**

Comment expliquerait-on le mal omniprésent dans ce monde ? Oui comment ? Nombre de chrétiens se sont cassé la tête sur le sujet : comment Dieu admet-il les souffrances si Dieu est amour et nous aime ?

La tradition juive raconte que le mal c'est quand l'homme suit l'étranger, c'est-à-dire quand il suit Esaü. L'homme est libre de suivre Jacob ou de suivre Esaü. Esaü c'est l'homme charnel, de ce monde-ci. Esaü est la partie impure, hétérogène en nous. Il faut que le Seigneur chasse petit à petit cet étranger en nous pour qu'il puisse croître en nous et nous illuminer. Quand

*l'homme suit ce dernier, alors arrive le mal. Le mal n'aurait donc pas d'existence propre mais serait la conséquence d'un choix libre ?*⁶⁴⁸

Louis Cattiaux, artiste-peintre, poète et philosophe parle beaucoup du mal dans son *Message Retrouvé* :

*Étudions les triples mystères anciens. Révérons les doctrines et les fables sacrées. **Cherchons le bien qui subsiste dans le mal.** Méditons les ouvrages des prophètes et ceux des saints philosophes. Comprendons qu'il n'y a qu'un seul Dieu, une seule science, et une seule création partout et toujours*⁶⁴⁹.

*Les ténèbres recèlent la lumière. **Le mal couvre le bien,** et la mort masque la vie*⁶⁵⁰.

***Le mal est comme la face extérieure du Dieu total,** et le bien est comme l'Être intérieur dans sa chair*⁶⁵¹.

***Ainsi le bien et le mal forment la totalité qu'on ne peut nommer que par le silence.** « Il est vain d'essayer de lutter contre Satan, il vaut mieux prier pour sa conversion et pour la nôtre. »*⁶⁵²

***Le mal n'a pas d'existence intrinsèque,** il apparaît comme le ralentisseur de toute parcelle de vie qui s'éloigne de la source du bien éternel qui est l'Être Dieu*⁶⁵³.

Le mal a pris corps par l'égarement de l'homme,** et une partie de la création s'est perdue avec lui. **Le mal cessera par le retour de l'homme à sa

⁶⁴⁸ E. d'Hooghvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées).

⁶⁴⁹ L. Cattiaux, *Le Message Retrouvé*, II, 83 (nous soulignons, ici et dans les versets suivants).

⁶⁵⁰ MR IV, 40.

⁶⁵¹ MR VII, 8'.

⁶⁵² MR VIII, 48.

⁶⁵³ MR XI, 32.

source, et celui-ci aimantera à nouveau le monde jusqu'à la pureté du Vivant d'éternité ⁶⁵⁴.

Ici aussi, et ce ne sont que quelques versets parmi les plus de 80 versets qui parlent du mal, il semble que le mal n'ait pas d'existence propre.

Imagine que tu sois Dieu et que tu veuilles créer le monde. Comment créer quelque chose si tu es tout ? Peut-être faut-il alors que Dieu se retire afin d'avoir un espace libre pour créer quelque chose. Dès lors, cet espace créé, n'est-ce pas ça le mal ? C'est-à-dire l'absence de bien ?

Mauvaise nouvelle ? Pas sûr ! Ne serait-ce pas ce que Cattiaux a voulu dire dans « *Le mal est comme la face extérieure du Dieu total, et le bien est comme l'Être intérieur dans sa chair* »⁶⁵⁵. Que c'est précisément ici-bas, où le mal est omniprésent (et donc la face extérieure du Dieu total), que se trouve la trappe qui donne accès au passage secret, c'est-à-dire à l'Être intérieur ?

Mais bon sang, mais c'est bien sûr ! Il faut que l'homme soit dans ce monde, comme il faut que Joseph aille en Egypte, pour qu'ensuite il attire Dieu qui s'en était retiré. Comme Jacob qui, attiré par son fils Joseph comme un aimant est descendu lui-même en Egypte. « *Le mal a pris corps par l'égarement de l'homme, et une partie de la création s'est perdue avec lui. Le mal cessera par le retour de l'homme à sa source, et celui-ci aimantera à nouveau le monde jusqu'à la pureté du Vivant d'éternité.* »⁶⁵⁶

Et Satan ne cesse de détourner notre esprit de l'âme divine, vers notre corps et son animalité. Nous passons notre temps à être soucieux de choses pratiques qui n'ont, en fait, pas de sens, alors que la question essentielle « le sens de notre vie »

⁶⁵⁴ MR XIV, 35'.

⁶⁵⁵ MR VII, 8'.

⁶⁵⁶ MR XIV, 35'.

qui nourrirait notre âme et la ferait frémir, nous n'avons jamais le temps de nous y consacrer.

Symboliquement, cet esprit c'est notre ÈVE, qui détourne Adam de la loi prescrite par Dieu. Et qui a tenté ÈVE ? Satan, pardi !

Satan est un pur esprit qui est jaloux du corps de l'homme. Dans la tradition musulmane on raconte que Satan, le plus bel ange de Dieu, refusa d'adorer Adam, l'homme créé par Dieu, par fidélité envers Allah. Alors Dieu les fit descendre tous les deux dans ce monde pour qu'ils se contestent. Au jour du jugement, Satan sera l'accusateur public, reprochant à l'homme de ne pas avoir observé la Torah au point de vue moral, ne jugeant donc que l'extérieur et ne reconnaissant donc pas l'incarnation divine dans l'homme. Satan se rendrait alors compte que celui qu'il aura combattu est précisément celui à qui il aura juré fidélité ... ⁶⁵⁷

Mais depuis quand sommes-nous dans cette condition ? Depuis la chute du premier homme.

Pourquoi Dieu aurait-il créé l'homme dans ce cas ? Peut-être Dieu voulait-il que l'homme chute afin d'acquérir ici-bas un corps. Un corps qui lui permettrait de parler.

Mais pourquoi Dieu voudrait-il que l'homme parle ? Car par la parole Dieu peut se connaître, sinon il ne se connaît pas.

De quelle parole s'agit-il ? De la parole reliée, de la parole perdue par le premier homme et qu'il faut retrouver.

Comment retrouver cette parole ? En étudiant les écritures saintes, en priant, en aimant le Dieu d'en haut pour qu'il nous apporte sa bénédiction.

Ainsi, mon cher ami, homme raisonnable et certainement aimant, tu te vois toi et les tiens, frappé d'injustice et d'un destin cruel mettant à l'épreuve toutes tes convictions,

⁶⁵⁷ E. d'Hoogvorst, *Cours d'hébreu* (notes privées).

tes repères, tes pensées ... Ton expérience sensée, tes sens, ton intuition voudrait probablement hurler à l'imposture ! Et tu n'aurais pas tort !

Cependant, il y a un choix, un seul, que nous pouvons faire. C'est celui de résister aux astres, c'est celui de réorienter son esprit, son ÈVE, vers son âme et non pas vers son corps. Et ainsi d'échapper à son destin animal, et le substituer par un autre, divin celui-là.

Mais il y a un os, c'est qu'avant tout, il faut abandonner sa raison raisonnante, faire confiance à son intuition et demander à Dieu qu'il nous fasse le don de son secret. Si nous recevons ce don, nous sommes fils (c'est-à-dire héritier) de la Tradition, nous sommes cabalistes et nous saurons donc, par expérience, comment unir l'âme en nous (qui dort comme un Christ dans son tombeau) au Dieu qui est en haut.

Mon cher ami, j'espère ne pas t'avoir trop perdu au fil de mon récit. Moi-même, je fais confiance aux écritures saintes pour nourrir mon âme et ne pas (trop) succomber aux tentations de ce monde. Mon compagnon est un livre prophétique qui s'appelle « Le Message Retrouvé ». Je l'interroge tous les jours et ce matin, je lui ai demandé de te protéger toi et les tiens, de te consoler et de t'attirer vers Lui.

J'ai tiré les versets 108, 108' et 108" du livre 36. Les voici :

Nous sommes malades de ta quête Seigneur, et nous agonisons de ton absence, car le monde et ses distractions nous dégoûtent, et notre désir est en toi seul à présent.

Pleus, pleus, Seigneur de bénédiction, afin que nous resplendissions de ta lumière de vie et afin que nous soyons refaits à ton image sainte et parfaite.

Relisons sans nous lasser les paroles saintes et sages, car chaque temps sera pour nos cœurs comme

*une rosée toujours plus abondante et toujours plus
nourrissante.*

*Tout l'Univers et nous-mêmes sommes ténèbres et
mort sans ton amour, Seigneur.*

*Alors que sans notre amour, tu demeures vivant et
resplendissant à jamais devant notre agonie misérable.*

*Ô mon Seigneur et mon Dieu, par ton amour pour
nous qui est infailible, permets que jamais notre amour
pour toi ne défaille.*

*Ô mon Roi, fais que nos faces ne se détournent plus
de ta face jusqu'à ce que tu entres en nous et jusqu'à ce
que nous pénétrions en toi pour toujours.*

Je pense bien à toi et t'exprime mes sincères
condoléances. En espérant te revoir bientôt et peut-être chez
Mely-Melo pour en parler.

Bien à toi,

J. S. Le Forestier

Transcription, assez libre, d'une fable de

La Fontaine

Euclès

La cigale, voulant devenir une étoile après avoir chanté tout l'été dans un ciel sans nuage, alla chercher conseil chez la fourmi sa voisine.

Celle-ci avait bonne réputation. C'est qu'elle avait reçu, disait-on, une bonne éducation à laquelle elle ne manquait pas de se référer, parfois même à son propre insu, pour distinguer les choses, le bien du mal, etc. etc.

Bref, sur le conseil avisé de sa voisine myrmidone, la cigale, après s'être arraché les ailes avec quelque douleur et appris 2 ou 3 *pater*, ne ressembla point à une étoile, mais plutôt à une bonne fourmi, et en fut presque satisfaite, du moins pour un certain temps.

Vint à passer une chenille. Ô animal lourd et ignorant ! Quelle allure, non mais franchement ! Après avoir traîné sa silhouette, semblable à un amas de vertèbres ondulantes sur quelques feuilles bien grasses qu'elle dévora, elle se hissa péniblement le long d'une tige bien ferme et bien droite, en épousant la forme avec cette caractéristique si typique de son espèce, qu'on n'en pouvait distinguer l'avant de l'arrière, en l'occurrence le haut du bas.

Quittant quelques instants son bréviaire pour observer cet étrange spectacle, la cigale dont le premier réflexe aurait été autrefois de rire, fut finalement intriguée. On racontait en effet, mais ce n'était là bien sûr que légendes et autres balivernes pour ménagères et enfants crédules, que cet animal si pataud et si grotesque avait le pouvoir de se transformer en un être splendide, tout de couleurs, de légèreté et de grâce. Pouah !

point de sottises ! que pouvait-on attendre d'une telle fainéante ?

Mais soudain, à la grande stupéfaction de notre amie chanteuse, l'objet de sa curiosité commença à s'affairer avec labeur et soin, tirant de son propre fondement un fil soyeux d'une blancheur éclatante, qu'elle s'appliquait à disposer en logement puis cocon, suivant en cela la foi naïve de son instinct profond. Ah la belle affaire ! Elle ne s'active que pour mieux se reposer, cette fainéante ! En effet, toute calfeutrée dans son étrange construction, se fondant avec discrétion et humilité dans quelque repli végétal, même la lumière du jour ne semblait pouvoir troubler sa torpeur !

Sauf que... le temps ayant passé et le moment étant venu, le cocon se fendilla et livra passage à un être fabuleux ! De mémoire de cigale, on n'avait jamais vu chose pareille ! Dépliant ses ailes chatoyantes, les exposant à la douce chaleur du soleil de printemps, les laissant se gonfler de vent et prendre leur envergure définitive, le papillon s'envola vers la lumière et le précieux nectar. De la chenille, il ne resta plus trace...

Cette apparition, certes, n'était pas une étoile. Mais franchement, à portée de cigale et en étant lucide, qu'est-ce qui pouvait s'en approcher le plus ?! Oh oui, c'était cela, absolument, qu'elle désirait être désormais, ardemment !

... Doing ! Doing ! six pattes oui, mais point d'ailes ! Sautant, et sautant, et sautant encore, inlassablement et sans relâche pour rejoindre la vision tant aimée, elle s'épuisa et mourut.

Certains disent que, finalement, la cigale fut sauvée et passa l'éternité au milieu des étoiles tant chéries. D'autres ont parlé, bien qu'à mots couverts, de cette autre cigale, qui, après avoir charmé une étoile, la fit descendre jusqu'à elle et l'avalala. Mais cela est une autre histoire, encore plus invraisemblable ! et que n'osent plus ébruiter aujourd'hui, que ceux qui peuvent croire l'incroyable.

Pseudo-haikus⁶⁵⁸

Euclès

Tête comme un Zeppelin. Combustion interne. Seul le sens compte, les pensées n'ont que le poids du vent. Image d'eaux animées par la houle.



Dans l'épaisseur des ténèbres... espérance de voir éclore le point du jour. Silence...



Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut. Le pendu se balance, immobile, et seul l'or reste fixe... Germe !



Art et passion. Art et souffrance. Le poids du vide et le poids de l'or... Sauve !



Don ridicule et hypocrite : orgueil. Puissance des sens et puissance de la vie ! Miséricorde ! Seule Vérité.



Si on veut Le servir, encore faut-il Le connaître ? Nulle gloire en ce monde mélangé. Renoncement total. Vérité, Chemin, Vie...



⁶⁵⁸ L'auteur n'a aucune idée de ce qu'est précisément un haiku, mais il pense que ça y ressemble.

Ange et bête, même arbre, même connaissance. La Rédemption ne justifie pas le péché, elle le condamne et le pardonne.



Je ceci, je cela.... Silence ça pousse ! Yeux émerveillés, mains tendues et cœur brisé.

Compte-rendu

Stéphane Feye

Compte-rendu du livre de Jean-Marie d'Ansembourg

*Glose téméraire des prières, etc.*⁶⁵⁹

Qu'il ne vienne à personne l'idée de blâmer J.-M. d'Ansembourg d'avoir qualifié sa *Glose* de *téméraire*, sous prétexte que l'adjectif signifie étymologiquement : *irréfléchi*,

Mère brillante qui êtes en tout et qui transformez
les étoiles et la mer. Accordez-nous le secret de
votre lumière et l'amour de votre pureté.
Baptisez-nous dans l'eau et dans le feu
divins, et recevez-nous dans votre sein
vivant. Mûrissez-nous jusqu'à la per-
fection de l'amour. Mère lumineuse
entourée de ténèbres. Substance de
la vie et source du bonheur.
Semence bénéfique de Dieu.
Nourrissez nos corps, dé-
saltérez nos âmes, éclairez
nos esprits. Montrez-
nous la route qui
mène au Soleil
bien-aimé. La-
vez-nous,
Mère
sainte.
★
Père
doré qui
êtes partout
et qui reposez
dans le soleil et
dans la terre sainte.
Donnez-nous l'intel-
ligence de vos formes
et l'amour de votre Être.
Effacez notre tache, tirez-nous
de la boue où nous sommes
tombés. Faites-nous semblables à
la sainte Mère et engendrez-nous
dans l'amour parfait. Père caché et très
évident. Possesseur de la lumière éternelle.
Créateur magique des mondes. Guérissez nos
corps, apaisez nos âmes, libérez nos esprits.
Faites-nous héritiers de la gloire où brillent
vos enfants bien-aimés. Faites-le, Seigneur.

léger, hasardeux (du vieux
mot latin inusité *temus*,
indiquant l'*aveuglement* et
les *ténèbres*), ou que le
verbe *temerare* a pour
sens : *profaner*,
débaucher, voire *violier* !

Cette étude, en
effet, présente le fruit de
plusieurs décennies de
travail assidu,
de recherches
approfondies et
de réflexions



intenses sur ce monument
énigmatique qu'est *Le
Message Retrouvé* de Louis
Cattiaux, et plus
précisément sur les deux
triangles liminaires

formant les prières au Père et à la Mère, dont l'enchevêtrement
représente l'*Étoile* ou *Bouclier de David*, qu'on appelle aussi

⁶⁵⁹ Éditions du Miroir d'Isis, 2020.

sceau de Salomon. Ce symbole est universel : indépendamment de son adoption par les juifs, il était courant dans l'hindouisme. On trouvait cette image sur le drapeau des Karamanides musulmans, sur celui des Palestiniens, et, depuis 1510, sur celui du royaume berbère des Banou-'Abbas.

*

L'auteur, bien connu pour avoir créé jadis et dirigé la revue *Le Fil d'Ariane*, dispose avec raison le texte de la Mère en premier. En effet, EH nous confia un jour que la présentation de ces deux triangles juxtaposés en forme de losange, telle qu'imprimée sur la couverture de la première édition complète et posthume de 1956 chez DENOËL (reproduite par J.-M. d'Ansembourg à la page 20), constituait une erreur due à Madame Cattiaux, car le Père et la Mère s'y trouvent dos à dos, et donc opposés. Or, en les faisant coïncider cette fois par la pointe, on trouve bel et bien la Mère en premier. Cela ne remet bien sûr pas en question l'ordre de récitation, voulu par Cattiaux, où la prière au Père doré précède bien celle à la Mère brillante. Que cela soit bien clair ! Seule la figure en forme de losange est visée ici.



*

Tout au long de ces 274 pages, J.-M. d'Ansembourg expose des *clefs de lecture* qui se veulent, comme il l'affirme dans sa dédicace à la mémoire de EH , *autres* que celles que ce dernier lui a montrées. Nul ne doit donc s'étonner de ne trouver ici aucune citation du *Fil de Pénélope*. Cela ne s'imposait pas, même si EH lui-même estimait que toute son œuvre était tirée du Message d'Hermès Retrouvé, signant d'ailleurs souvent ses propres paroles du nom d'« Hermès », suivant la Tradition, comme d'aucuns l'auront, bien évidemment, remarqué.

La grande particularité de cette GLOSE TÉMÉRAIRE est, à notre sens, de mettre le lecteur dans une attitude de questionnement continu par rapport à de nombreux sujets,

en démontrant avec grande pertinence que le M+R les a tous traités de manière précise, même quand cela n'apparaît pas nécessairement au premier abord. Comme le signale très justement, du reste, A. A., dans son éloge de l'ouvrage, J.-M. d'Ansembourg « aborde de front les questions métaphysiques »⁶⁶⁰.

Il suffit de parcourir les sous-titres des deux grandes parties du livre (I. Noms ou attributs divins ; II. Demandes de la pauvre humanité) pour mesurer combien Louis Cattiaux a touché et répondu à toutes les questions ontologiques et philosophiques qu'avait à cœur ce *Cher Monsieur ami* avec lequel il correspondait : j'ai nommé le grand *René Guénon*⁶⁶¹. En voici une liste non exhaustive : Innommé et noms divins ; Essence et substance ; Langage symbolique et analogique ; Immanence divine et cœur ; Tout et rien ; Substance cosmique et essence première ; Trio total ? ; Théologies positive et négative ; Repos et Acte de l'Être ; Création et mélange ; Innommé, Lumière et Ténèbres ; Totalité innommable ; Grand souffle alterné ; Factotum de la Révélation et de la Création ; L'Homme universel et l'image de l'Image ; Consciences individuelle et universelle ; Les trois mondes ; Analogie : la « vérité » ; Onction gnostique et Science infuse ; Formes : propulsion et réintégration ; Le pourquoi et le comment ; Deux Tout et deux Rien ; Non-agir ; Le Nom insurpassable ; Lumière incréée ; Milieu et vide total.

Nous venons de le dire, cette liste n'est pas exhaustive. Bien d'autres sujets sont également mis en exergue, comme Christocentrisme ; Chute et rédemption ; La Chose ou le chaos. Les deux boues ; Double baptême ; Communion ; Gnose et « haine du secret » ; etc.

On l'aura compris : l'ouvrage est ainsi conçu pour qu'on ne soit pas tenu de le lire d'une traite. Cette mise en regard des

⁶⁶⁰ *Le Miroir d'Isis*, n° 28, 2020, p. 183, www.miroirdisis.com.

⁶⁶¹ Cf. *Paris – Le Caire, Correspondance entre Louis Cattiaux et René Guénon*, Miroir d'Isis, Wavre, 2011.

deux prières liminaires non seulement fait ressortir « des équivalences, des réponses ou des échos analogiques »⁶⁶², mais donne l'occasion de développer maintes considérations que le lecteur peut appréhender soit « au hasard » soit selon son goût, et dans la mesure où sa volonté, son temps, son désir, le permettent.

Truffées de citations, tant des écrits de Cattiaux lui-même que des Pères de l'Église, de l'Ancien et du Nouveau Testaments, ces réflexions s'étaient aussi dans une moindre quantité, mais en qualité, certes, sur Nicolas Valois et Hermès Trismégiste.

On se serait étonné de ne pas retrouver ici l'humour bien connu qui caractérise le style de J.-M. d'Ansembourg. Qu'on se réfère à « Pythagore jouait-il aux cartes ? » (p. 172), ou à « Récréation : Jupiter et Junon » (p. 130), pour ne citer que deux exemples, et on verra que, *passim*, l'ironie est toujours au rendez-vous.

Terminons en signalant un chapitre bien instructif : celui de la *transmission* (p. 259). Même si la chose est effleurée à propos de Cattiaux, à la fin du chapitre : *Tradition orale* (p. 257), nous supposons que c'est par discrétion volontaire que J.-M. d'Ansembourg se résout à limiter cet épineux problème à l'exemple du Christ sur la croix, transmettant le secret virginal à saint Jean il y a 2000 ans, sans faire la moindre allusion aux remous et à la salive (sinon à l'encre) que cette question a suscités il y a peu, du temps de $\epsilon\mathcal{H}$ et que Charles d'Hooghvorst n'hésitait pas à faire ressortir avec une verve bien à lui !

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'approuver que J.-M. d'Ansembourg fasse remarquer que quand la trace de cette

⁶⁶² J.-M. d'Ansembourg, *Glose Téméraire*, Miroir d'Isis, Ways, 2020, p. 9.

transmission se perd, « un collège de malades ne remplace pas le médecin » (p. 261)⁶⁶³.

*

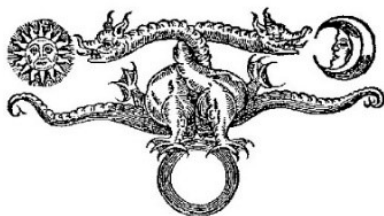
Dans sa conclusion, l'auteur compare son livre à un « pauvre puzzle à deux dimensions dont nous avons tenté de mettre les pièces à leur place. Mais, comme les enfants impatientes et maladroits, qui laissent des trous et forcent ce qui n'est pas destiné à s'encaster, nous avons inévitablement déformé l'ensemble de la belle image » (p. 270).

Il affirme aussi : « En attendant le don de cette pure et parfaite 'découverte' de la vérité par la totale ouverture du *noûs*, nous ne pouvons que la scruter facette par facette : labeur immense et à jamais inachevé sans la bénédiction » (p. 268).

Mais il invite le lecteur inspiré à « remédier à notre témérité maladroite », et il ajoute : « si le tout vous paraît un horrible chaos, défaites complètement cette glose pour la recommencer avec une sainte dextérité » (p. 270).

*

Humilité, donc, et humour, toujours. Mais que de pistes de réflexions !



⁶⁶³ Cette phrase se trouve en italiques dans son livre. Serait-ce que l'auteur se serait cité lui-même sans indiquer de référence ? La formule est, de toute façon, admirable et si juste.